

HISTOIRE

DES

DECOUVERTES.

TOME SECOND.

HISTOIRE
DES
DECOUVERTES
FAITES

PAR DIVERS SAVANS VOYAGEURS

Dans plusieurs contrées de la Russie & de la Perse, relativement à l'Histoire civile & naturelle, à l'Économie rurale, au Commerce, &c.

TOME SECOND.

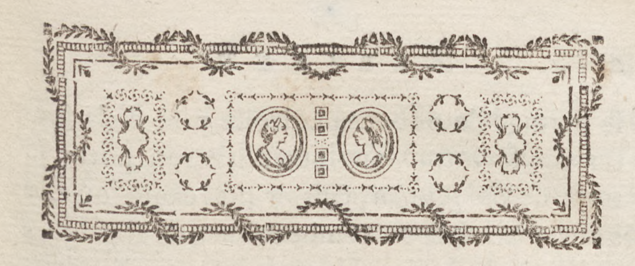
Avec figures.



A LAUSANNE,

CHEZ J. P. HEUBACH, & Comp.

M. DCC. LXXXIV.



VOYAGE
DE
ZARIZYN A ASTRACAN.



ZARIZYN eſt, après Aſtracan, la place la plus anciennement habitée & fortifiée de tout le bas-Wolga ; elle eſt ſituée immédiatement au-deſſus de l'embouchure du ruiſſeau de *Zariza*, à la rive droite du grand bras du fleuve qui forme un peu plus haut en ſe diviſant l'iſle de *Deneshnoi ;* le bras gauche, très-foible dans ſes commencemens, eſt connu ſous le nom d'*Achtuba.* (La ville de *Zarizyn* appartient au gouvernement d'Aſtrakan, elle eſt ſituée à 370 werſts de cette capitale, à 48 degrés 20 minutes de latitude ſeptentrionale. *G.* Comme il n'y a point de cercle qui dépende de Zarizyn, il n'y réſide qu'une chancellerie de commandant. *L.*) Le Wolga

se partage de nouveau à droite près de la forteresse & forme une autre isle qui porte le nom de *Sarpinskoi Ostrow*, à cause qu'elle s'étend au-delà de l'embouchure de la Sarpa, qui se jette à plus de 15 wersts plus bas dans le fleuve. Cette Isle, renferme non-seulement beaucoup de bois & de bonnes prairies, mais encore quelques habitations. La forteresse même consiste en un rempart fort élevé, flanqué de bastions, le tout d'une construction un peu antique, sans ouvrages extérieurs; elle touche d'un côté au Wolga, dont le rivage forme dans cet endroit un escarpement très-rapide qu'on a garni de palissades. On avoit fait réparer depuis peu, par des prisonniers turcs, cantonnés dans les environs, les fortifications qui tomboient en ruine par laps du tems, & fait palissader le chemin-couvert. Cette précaution fut très-salutaire à cette place, dont les rebelles, sous la conduite de *Pugatschew*, tenterent en vain de s'emparer au mois d'Août 1774, & furent obligés de se retirer sans coup férir. *P.*

L'intérieur de la forteresse est fort mal bâti, & l'on peut à peine y compter quelques bonnes maisons. Toutes celles qui composent la ville sont en bois, excepté les trois églises. La place du marché est fort spacieuse & garnie d'un grand nombre de boutiques,

car ce lieu tire bien des ressources, tant du grand passage, que des Kalmoucs des environs; aussi l'on y compte un bon nombre de commerçans aisés, dont une partie trafique avec la horde kalmouque, à la suite de laquelle plusieurs d'entr'eux errent de lieux en lieux pendant tout l'été; d'autres font de bons profits dans les pêcheries du voisinage, qui rendent en abondance. Le bas-peuple vit des bestiaux qu'il éleve, & de la culture très-peu pénible des concombres, melons & arbuses, espece de melons d'eau, dont la qualité est si supérieure dans cette contrée; plusieurs s'occupent de tout ce qui concerne la pêche, & d'autres sont voituriers; du reste la ville est presque absolument dénuée de bons artisans; ce qui est très-avantageux aux ouvriers Allemands de la colonie de Sarepta, établie dans le voisinage. Les Cosaques qui forment la garnison ne sont qu'au nombre de cent, & l'on s'en sert uniquement pour les détachemens: ce sont les Cosaques du Don qui sont chargés de la poste aux chevaux le long du Wolga, & de la garde des lignes de Zarizyn. On trouve au sortir de la forteresse, en remontant le fleuve, & vers les hauteurs qui bornent la plaine qui regne le long du rivage, une espece de fauxbourg très-irréguliérement bâti, & habité pour la majeure partie par

des Cosaques, à qui l'on avoit bâti, il y a quelques années, une église en pierres. Mais l'on se vit dans la nécessité de mettre le feu à ce fauxbourg, lorsqu'on fut menacé de l'attaque des rebelles dont nous venons de parler. *P.*

Avant que l'on construisit la forteresse, il en existoit une ancienne, mais petite, dont on voit encore les remparts immédiatement au-dessous du ruisseau de Zariza, les Kalmoucs oisifs vont encore y déterrer de grosses balles de mousquet & des copéques d'argent. Les lignes de Zarizyn qui consistent en un bon rempart bien palissadé, muni d'un bon fossé, du côté du sud, partent de la forteresse & se prolongent sans interruption, sur une étendue de 60 wersts, du Wolga jusqu'au Don. (*Tom. I. p.* 500). *P.*

La contrée des environs de Zarizyn ne manque de rien, & vaut beaucoup mieux que tout le district aride qui s'étend plus bas le long du Wolga. Ce n'est pas que tous les terreins situés le long des montagnes, ni toutes les vallées de la partie supérieure soient propres à la culture du bled; mais il y en a quantité qui par leur humidité intérieure seroient très-fertiles, malgré la sécheresse du climat, si l'on vouloit y faire venir autre chose que des arbouses ou melons-d'eau. *P.* Il n'est pas douteux que de ces arbouses même, on tireroit, si l'on vouloit, une boisson également forte & agréable, qui peut-être ne le céderoit en rien à plusieurs vins étrangers; pour lors les habitans de Zarizyn doubleroient au moins le mince salaire qu'ils retirent actuellement du travail qu'ils employent à cette culture. Celle de la vigne dont on commence aussi à s'occuper ici, réussit assez bien. Il est même très-rare de voir une année où le raisin ne parvienne point à sa pleine maturité; le grand défaut de ce raisin, est que le vin qu'on en fait n'est point de garde, qu'il s'aigrit bientôt & se gâte entiérement. Il paroît que la cause doit en être attribuée à la grande quantité de places salées, dont le terrein de cette contrée abonde; à cet inconvénient se joint encore celui d'être obligé d'arroser presque journellement les seps, faute de quoi l'on perdroit sa peine & son travail; ou que le terrein aride & argilleux de sa nature, se desseche par la chaleur à une profondeur considérable, & que le raisin ne trouve plus la nourriture dont il a besoin (*). Pour garantir les seps de la

(*) La culture de la vigne réussissant parfaitement, sans être arrosée, dans des climats bien plus chauds que celui de Zarizin, & sans aller plus loin en Provence & en Corse, par exemple, où souvent il ne pleut

rigueur des hivers, on se contente de la seule précaution de creuser à côté de chaque sep un petit fossé, de l'y coucher à l'approche du froid, & de l'y tenir couvert de terre. *L.*

Les productions de toute espèce réussissent en général parfaitement dans les jardins de ce canton, pourvu qu'on puisse leur donner les arrosemens convenables, & tous les légumes y parviennent alors à une grosseur extraordinaire. Nombre de végétaux qu'on ne rencontre pas en remontant plus haut le long du Wolga, ni ailleurs dans la Russie, viennent ici naturellement. Les poiriers sauvages commencent à devenir très-abondans près de *Dubowka*. Les muriers se multiplient d'eux-mêmes dans les bas-fonds incultes & agrestes des bords de l'Achtuba, où il paroît que ces arbres sont indigénes, ainsi que dans ces espèces de crévasses qu'on voit aux environs de Sarepta: on trouve aussi des pruniers sauvages vers la *Manytsch* & aux bords de la Kuma.

pas de tout l'été; il y a toute apparence qu'on pêche ici, dans le choix du sol, & dans la maniere de le préparer; peut-être aussi dans l'espece du plant. Quant à la garde des vins, cela dépend beaucoup de la maniere dont on le fait, de la bonté des caves & des vaisseaux où on les met. Des vins qui n'étoient point de garde du tout, se sont très-bien conservés dès qu'on a pris la précaution de les mettre dans de très-grands tonneaux, & qu'on les a gouvernés convenablement.

Les amandiers nains & les pruniers fleurissent ici une seconde fois en automne. Les hauteurs fournissent des pâturages abondans pour le bétail, & les isles, ainsi que les bas-fonds entre le Wolga & l'Achtuba contiennent quantité de belles prairies. Ces mêmes bas-fonds sont pareillement riches en bois de chauffage, & quant aux bois de construction, on peut s'en procurer aisément par la voie du fleuve. *P.*

Tout ce que nous venons de rapporter se confirmera par l'exposition abrégée que nous allons donner de la température qui regne d'ordinaire, tout le long de l'année, dans ce climat. Le mois de *Janvier* est le plus souvent constant, accompagné de froids très-vifs, qui font descendre, de tems en tems, même pendant quelques jours de suite, le thermometre de M. de l'Isle de 180, jusqu'à 200 degrés, (l'équivalent de 13 à 23 degrés au-dessous de la congélation du thermometre de Réaumur), mais comme l'air est communément alors assez calme, ces froids ne sont ni aussi sensibles, ni aussi nuisibles que s'ils étoient amenés par des vents impétueux. Le mois de *Fevrier* est variable & amene tantôt un froid calme, tantôt des ouragans, qui viennent la plûpart du nord-ouest, & sont accompagnés de tourbillons de neige; ces variations se terminent ordinairement à la fin du mois par un

vent doux de ſud-oueſt qui tend au dégel, de ſorte que la plus grande partie des neiges diſparoît déja dans ce mois de deſſus les collines. En 1774, tout ce mois fut d'une température ſinguliérement agréable, de ſorte qu'on vit arriver au bout des quinze premiers jours de ce mois toutes ſortes d'oiſeaux de paſſage de la petite eſpèce, & vers la fin du mois, des cignes, des canards, des vanneaux, & la plus grande partie des autres oiſeaux aquatiques, même les hérons, &c. Le 25 tout le bas-Wolga ſe débarraſſa de ſes glaces, qui n'avoient pas même pris une conſiſtance bien forte de tout l'hiver. Ce n'eſt pourtant communément qu'en *Mars* que ſe fait la fonte totale des neiges, occaſionnée par des vents de ſud-oueſt. Preſque tout le plat-pays ſe trouve alors inondé. La débâcle des glaces arrive auſſi preſque toujours dans ce mois avec les vents d'oueſt & de nord-oueſt, qui accompagnent les glaçons dans leur marche. Il n'eſt pas néanmoins ſans exemple qu'après des hivers rigoureux, la glace ait tenu juſqu'en Avril. *P.*

Le mois d'Avril eſt le plus beau & le plus conſtant de l'année dans ce climat. On n'a point de pluie à craindre dans toute ſa durée; & le vent ſoufflant toujours du même endroit, ſavoir de différentes contrées de l'eſt, ſoit

qu'il vienne de la mer, ſoit qu'il ait traverſé les grandes ſteppes, tempére la chaleur; tout l'inconvénient qui en réſulte, c'eſt que ce vent eſt communément aſſez rude, & que ſon impétuoſité le rend quelquefois déſagréable. Ces vents de traverſe, qu'on obſerve auſſi chaque année dans les plaines raſes, arroſées par le Jaïk, vers les déſerts de Kirgis, & qui ſe lévent d'ordinaire tout-à-coup avec violence, vers midi, & durent juſques vers le ſoir, commencent preſque toujours à ſouffler dans les derniers jours de Mars, & regnent ſouvent juſqu'en été, ou tout au moins pendant ſix ſemaines; il arrive aſſez fréquemment que dans ces tems-là, il s'éleve de ces contrées dont nous venons de parler, de véritables ouragans, & qu'on a peine alors de ſe tenir debout ſur les hauteurs découvertes. Lorſque ces vents commencent plus tard, leur durée ſe prolonge plus avant dans le mois de Mai; mais il eſt rare qu'ils ne regnent pas déja dans les premiers jours d'Avril. Quoiqu'ils ne ſoient jamais bien chauds, ils deſſéchent cependant conſidérablement les terres abreuvées par la fonte des neiges, & ſont une des cauſes principales de la ſtérilité de toutes les plaines ouvertes de la partie méridionale du Wolga. *P.*

Dans les derniers jours d'Avril ou vers le milieu du mois de Mai, le vent ſe tourne vers

le ſud ou vers le ſud-oueſt & amène les premiers orages, ainſi que des pluies chaudes pendant la nuit; mais il y a des années, & c'eſt malheureuſement le plus grand nombre, où l'on eſt abſolument privé de ſes pluies, ce qui augmente encore la ſéchereſſe. Lorſque ce tems a duré pendant trois à quatre ſemaines, le vent, qui à cette époque devient ſouvent très-impétueux, ſe remet entre ſud & ſud-eſt, & amène alors une ſéchereſſe de dix à douze ſemaines. Cette ſéchereſſe eſt encore aſſez ſupportable dans le mois de *Juin*, à cauſe des roſées qui tombent réguliérement & en très-grande abondance pendant la nuit, ſur-tout auſſi long-tems que durent les débordemens du Wolga, qui parvient toujours dans ce mois à ſa plus grande élévation. Le ciel eſt d'ailleurs ſi ſerein dans tout ce mois, qu'on eſt ſouvent huit jours de ſuite, ſans appercevoir le moindre nuage ſur tout l'horizon. *P.*

Le plus chaud & le plus inſupportable de tous les mois d'été, c'eſt le mois de *Juillet*. Il regne alors continuellement des vents de ſud, de ſud-eſt & même d'eſt, qui viennent des ſteppes arides ou de la mer. Ce ſont ſur-tout les vents chauds qui dominent, & quoiqu'ils ſoufflent avec tant de force qu'ils entrainent la pouſſiére des ſteppes dans les airs,

ils ſont ordinairement auſſi brulans que s'ils ſortoient d'un four allumé. Ils commencent d'ordinaire à ſe lever ſur les deux heures de l'après-midi, & ſoufflent juſques après minuit; on ne s'eſt jamais apperçu qu'ils aient duré au-delà. Lorſque ces vents régnent, l'on voit ſouvent les moutons tomber morts comme des mouches, écumer du ſang, s'enfler & ſe putréfier ſi promptement, qu'il n'eſt pas ſeulement poſſible de tirer parti de leur peau. Ces vents brûlans ſont auſſi quelquefois occaſionnés par de vaſtes incendies qui ſe forment dans les ſteppes, & qui en augmentent l'intenſité & la durée (*). Au mois de Juillet 1774, la chaleur fut ſi violente à Sarepta, que le mercure d'un thermometre de de l'Iſle, expoſé au ſoleil, monta plus d'une fois à 60 degrés, (environ 56 degrés du thermometre de M. de Réaumur), & qu'un thermometre à eſprit de vin en ſauta. Il y eut un

(*) L'auteur de cette note a éprouvé un vent pareil en 1756, à Antibes en Provence, c'étoit dans la plus grande chaleur de l'été, qui comme l'on ſait eſt déja vive dans ce pays-là, & le feu avoit pris à quelques lieues de la ville, où plus de mille arpens de bois furent conſumés. Il nous ſembloit de tems en tems qu'on nous jettoit des ſeaux d'eau bouillante ſur le corps. Ce que les voyageurs rapportent de ces vents, auxquels on a donné le nom de Typhons d'Egypte, eſt encore très-analogue avec le récit de nos auteurs.

grand nombre de poiſſons de toute taille & quantité d'écreviſſes qui périrent dans la Sarpa, & cauſérent une puanteur inſupportable. Bientôt après, on fut informé que ce vent brûlant du midi qui avoit ſi prodigieuſement accrû la chaleur, étoit occaſionné par un incendie qui avoit conſumé une étendue de quelques centaines de werſts de la ſteppe de Kuma. Un grand nombre de perſonnes en tombérent malades; il leur venoit des éruptions à la peau tenant tantôt du pourpre rouge, tantôt du pourpre blanc, & accompagnées de points très-douloureux. Tout le monde devint ſi foible & ſi ſenſible, qu'un orage qui ſurvint immédiatement après, ayant fait tourner le vent au nord, chacun prit ſes habits d'hiver, & il y eut quantité de maladies du genre de celles qui ſont occaſionnées par des refroidiſſemens ſubits. *P.*

Il n'eſt pas rare au reſte de voir monter dans ce mois le mercure du thermometre, placé à l'ombre, juſqu'au 90e degré, (paſſé 27 degrés du thermometre de Réaumur, au-deſſus de la chaleur de Pondicheri, & même au-delà; le 18 Juillet, ainſi que le 1er Août 1773, il étoit au ſoleil à 75 degrés; en 1767 on le vit auſſi tout d'un coup le 12 Juillet monter à 60 degrés. Dans toute la durée de cette chaleur du mois de Juillet, l'air eſt généralement ſi épais qu'on ne voit plus les objets à une certaine diſtance dans les ſteppes, quoique par une ſorte d'erreur d'optique, on croie jouir continuellement d'une vue très-étendue; cette erreur eſt l'effet de certaines vapeurs ondoiantes viſibles à l'œil, qui s'élevent dans ces déſerts, & qui font paroître les moindres collines & l'herbe, lorſqu'elle eſt haute, comme autant de groſſes montagnes, & de forêts très-éloignées, & tout autre objet apperçu à une certaine diſtance, beaucoup plus grand qu'il ne paroîtroit à la même diſtance ſans cette eſpèce de brouillard (*). Il

(*) M. Shaw dans le ſecond volume de ſes voyages, p. 78 de la traduction françoiſe, ainſi que M. Niebuhr & d'autres voyageurs dans le Levant, rapportent de ſemblables erreurs viſuelles, très-ordinaires dans les grands déſerts de l'Arabie, où tout paroît beaucoup plus grand à une certaine diſtance; erreurs que ces voyageurs attribuent également à des vapeurs tremblantes, qui couvrent d'aſſez près l'horizon. *P.*

On obſerve auſſi fréquemment dans la partie la plus montagneuſe de la Suiſſe, des phénomènes du même genre, les glaciers paroiſſant quelquefois prodigieuſement éloignés, & d'autres fois extrêmement rapprochés. Tous ces différens faits bien combinés pourroient conduire à une explication ſatisfaiſante d'un autre phénomène dont la cauſe n'a point encore été bien éclaircie. Il y a des endroits fort éloignés de ces mêmes glaciers de la Suiſſe, tels que Mâcon par exemple, où, en de certains tems, l'on apperçoit très-diſtinctement ces hautes montagnes, & en d'autres tems on ne les voit point du tout; & ce qu'il y a de plus particulier, c'eſt que par le ciel le plus

femble même fouvent qu'on voie de loin une colline entourée d'eau, dans des lieux qui n'offrent dans la réalité qu'une fteppe aride. C'eft au furplus vers le milieu de ce même mois de Juillet que l'on commence à manger des melons, les arboufes ou melons d'eau, ainfi que les raifins commencent à mûrir dans fa derniere quinzaine, & acquièrent leur pleine maturité dans le courant d'Août. *P.*

C'eft en *Août* que les orages font les plus fréquens; ils fe forment le plus ordinairement dans la partie du fud ou du fud-oueft, fe dirigent vers le Nord par deffus le Wolga, & fe perdent vers l'eft du côté de la mer, de forte qu'ils décrivent un demi-cercle parfait. Ils font quelquefois accompagnés d'une grêle fi drue, ou d'une à-verfe fi copieufe, qu'on voit les eaux defcendre des hauteurs avec plus d'abondance encore que dans le tems de la fonte des neiges. Il s'éleve auffi très-fréquemment dans ce mois des tourbillons de vent très-violens qui enlevent les étamines des arroches & des diverfes efpeces d'abfynthes, dont les fteppes font couvertes, & en

---

ferein, lorfqu'elles viennent à fe montrer, c'eft un figne certain & infaillible que le tems fe mettra à la pluie, & c'eft toujours au moins deux jours avant qu'il fubiffe ce changement, que ce phénomène fe manifefte.

rempliffent tellement toute l'atmofphere, qu'elle en eft entiérement obfcurcie, fur-tout dans les endroits par lefquels le tourbillon dirige fa courfe impétueufe; de façon qu'on fe voit enveloppé par un épais brouillard d'un brun jaunâtre, jufqu'à ce que le tourbillon fe foit diffipé. *P.*

Le mois de *Septembre* amène le plus fouvent des jours fereins & un air pur & tempéré; les vents alternent fréquemment & viennent tantôt du fud ou du fud-oueft, tantôt de l'eft & tantôt du nord-oueft. Le mois d'*Octobre* conferve encore une température affez douce: le *Wolga* qui depuis le mois de Juillet étoit rentré dans fon lit, reprend à-peu-près vers cette faifon un léger accroiffement, occafionné par les pluies d'automne, qui regnent communément dans fa partie fupérieure & dans les pays traverfés par *le Kama*, mais ces accroiffemens ne feroient d'aucune importance, s'ils ne rendoient pas les eaux du fleuve fort troubles & n'occafionnoient par-là des maladies. Les vents tournent du nord-eft à l'eft, & amènent fouvent un tems humide & des brouillards. Pour l'ordinaire, ce n'eft que dans le mois de Novembre, que la faifon devient réellement humide, auffi l'appelle-t-on dans ces contrées le mois pluvieux. Dans les années où l'arriere faifon eft tempérée, ce n'eft

que vers la fin de ce mois que les pluies se convertissent en neige, souvent aussi les tempêtes & le froid prennent le dessus dès le commencement du mois, & pour lors le Wolga ne tarde pas à charier des glaçons. Si l'année est douce, le fleuve ne se trouve gelé qu'au mois de *Décembre*, après avoir charié pendant huit ou quinze jours, c'est-à-dire que les glaces restent détachées jusqu'à ce que le vent s'étant mis à l'est, les fixe & leur donne de la consistance. Il s'éleve aussi continuellement dans ce mois de violents vents du nord, accompagnés de tourbillons de neige, mais cette neige ne tient pas dans les steppes. *P.*

On ne peut généralement compter pour vrais mois d'hiver dans ces contrées que les mois de Décembre & de Janvier; encore sont-ils communément si supportables, qu'au-dessous de Zarizyn où il se trouve de grandes flaques d'eau en pays ouvert, les canards peuvent y passer tout l'hiver, & que différentes espèces d'alouettes, de même que les perdrix ne quittent point la contrée, & se contentent de chercher certains bas-fonds, & certaines places salées, où les petites graines dont ces oiseaux se nourrissent, ne sont point ensevelies sous les neiges. Les perdrix qui abondent singuliérement dans ces environs en Septembre & en Octobre, s'y prennent dans de petits

petits filets particuliers, & sont apportées en grand nombre au marché. Le filet dont on se sert, appellé tonnelle, consiste en un entonnoir d'une demi-aune d'ouverture, & de quatre à cinq toises de long; il part de cet entonnoir deux halliers de six toises de longueur, qu'on dresse dans les Steppes & qui n'ont qu'un pan & demi de haut. L'oiseleur se cache alors derriere un voile de toile blanche, fixé à deux perches à roulette, & tendu contre une traverse fort légere; il chasse tout doucement à l'aide de cette machine, les perdrix, qui ne songent pas seulement à faire usage de leurs aîles, vers le filet, dont ces stupides oiseaux ne tentent pas seulement de franchir les halliers, mais se laissent pousser patiemment tous ensemble dans le grand entonnoir. *P.*

Aussi-tôt qu'un froid vif se fait sentir en Novembre, on voit arriver dans ces contrées les *Alouettes de neige*, qui sont les derniers oiseaux de passage qui viennent des climats septentrionaux; elles passent l'hiver avec l'*Alouette des champs* & l'*Alouette huppée* sur le bas-Wolga. Pour les *Alouettes noires des Steppes*, (*Alauda tatarica*), lorsque les vents impétueux & les chûtes de neige exercent leurs ravages, elles ne font que passer des Steppes

dans le voisinage des lieux habités; mais elles ne quittent jamais la contrée.

Les autres petites especes d'oiseaux de passage qui vont hiverner dans des pays plus éloignés, arrivent ici en Septembre & s'y arrêtent aussi long-tems que la saison ne devient pas rigoureuse, pour s'y engraisser des graines de l'arroche & des différens pieds-d'oye qu'ils trouvent en grande quantité. Ceux qui se font voir en plus grand nombre sont le *verdier*, qui vuide les têtes des charbons, le *proyer*, (*emberiza miliaris*), l'*ortolan* & le *pinçon du sapin*. On voit arriver avec eux la *beccasse de bois*, la *dorale* ou *dorelle*, *morinellus*, (espece de guignard), & un peu plus-tôt la *grue blanche*, *grus leucogeranos*, qui prend également, quoiqu'en petit nombre, son vol par ici pour se rendre vers le sud. Les *canards du nord*, *anas erythropus*, ne paroissent qu'à la fin de Septembre, ils arrivent en très-grandes bandes, suivant leur coutume, & après quelque séjour, ils vont se perdre du côté du sud. Ceux d'entre les oiseaux aquatiques ou qui fréquentent les rivages, & que leur instinct ne porte pas à s'engager bien avant vers le nord, nichent dans ces climats chauds du midi, & y passent l'été; comme le *héron rouge* & le *héron blanc*, le *corbeau de nuit*, la *beccasse à bec en faucille*, ou courly, la *poule des Steppes*, (*charadrius gregarius*,) la *petite outarde* ou *cannepétierre*, le *corbeau de mer*, le *canard rouge* & le *canard de montagne*, &c. Ces oiseaux s'approchent déja vers la fin d'Août de leurs stations d'hiver dans des contrées plus méridionales, & laissent de bonne heure la place aux bande qui arrivent du nord. *P.*

Les passages d'oiseaux qui se font au printems, commencent déja vers le milieu du mois de Février, & dès le premier jour de ce même mois, l'on voit arriver avant tous les autres, l'*alouette de neige* & l'*ortolan de neige*, qui passent en grand nombre vers le nord. Ils sont bientôt suivis de l'*ortolan* proprement dit & de l'*ortolan de haye*; & vers le 15 arrive le *rouge-queue*, & d'abord après l'*étourneau* avec le *canard rouge*, auxquels viennent se joindre encore d'autres oiseaux aquatiques. Vers le 20 Février, l'on voit déja sur la Sarpa, & vers les bas-fonds de l'*Achtuba*, un grand nombre de *cygnes* de deux especes, sur-tout de celle qui se distingue par un cri très-aigu, & dont la partie inférieure du bec est jaune; on apperçoit aussi alors les *canards sauvages rouges*. Le *corbeau de mer* & le *vanneau* arrivent aussi, & tout fourmille dans les joncs desséchés de mésanges barbues & de mésanges bleues, (*parus biarmicus* & *parus*

cæruleus. (Comme il étoit encore ſurvenu des gelées au mois de Mars de 1774, les *Hirondelles* n'arriverent que le 3 Avril ; à cette époque tous les inſectes avoient déja pris vie, nonobſtant un vent d'eſt aſſez froid. Les *Ramiers* vinrent preſque en même-tems que les Hirondelles, ainſi que le *Coucou*, le *Rollier*, le *Guêpier* & la *Hupe*. On vit paroître entre le 6 & le 10 d'Avril des bandes d'*Oyes à col-rouge*, (*Anſer pulchricollis*), qui vont nicher dans les pays les plus reculés du nord ; ces bandes ſe poſerent ſur les bords de la Sarpa, mais elles s'éloignerent bientôt de ces contrées. Ce fut auſſi ſeulement alors que l'on vit arriver le mâle du (*Pinçon du hêtre*), *Fringilla cœlebs*, avec la *Linotte griſe*, (*Fringilla petronia.*) Les Beccaſſes les plus tardives, dans le nombre deſquelles on place la *Beccaſſe à bec en faucille*, avec quelques autres petites eſpeces rares, ſe montrerent ſucceſſivement. *P.*

Ce que nous venons de rapporter ſuffit pour faire connoître quelles eſpeces d'oiſeaux fréquentent cette contrée, & celles de ces eſpeces qui ſont les plus remarquables. Quant aux quadrupédes, les Steppes déſertes ſituées en-deçà du Wolga, ſont peuplées de quantité de *Saigas* ou *Antilopes*, qui vont gagner en hiver des contrées plus méridionales ; & quelquefois des *Korſaks* ou *petits Renards de mon-*

tagne ; on trouve auſſi des Renards roux ordinaires, ſur les hauteurs entre le Wolga & le Don, & par-tout un grand nombre de *liévres* dont les poils ne changent point de couleur en hiver. La *grande taupe aveugle* (*) & la *petite taupe* (**) y ſont auſſi communes que dans les pays élevés, c'eſt-à-dire, auſſi loin que s'étendent les terres noires qui produiſent les racines propres à la nourriture de ces animaux. Les *Belettes* communes, les *hermines* & les *putois* habitent indiſtinctement toutes les parties de la contrée. On rencontre auſſi quelquefois dans les pays couverts de brouſſailles du côté d'*Ilowla* des *Loirs-tigrés*. Le *loriot*, *mus-quercinus*, qu'on nomme ici *polatſchok*, s'établit aſſez fréquemment dans les fonds ou dans les vallées où il croît beaucoup de chênes. On voit encore ici des *liévres ſauteurs* tant de ceux qui ont trois doigts, que de ceux qui en ont cinq ; & une grande quantité de *ſüsliks*, qui ſont généralement petits & de couleur griſe, & qui différent auſſi par le cri. *P.*

Nous entrerons dans quelques détails ſur ce qui concerne la *chèvre des Steppes* ou *l'An-*

(*) Nov. Comment. Acad. petropolit. vol. XIV. tom. I. p. 409. 504. tab. 8. 15.
(**) Ibid. p. 568. tab. 21. fig. 3.

tilope, *Cervus pygargus Pall.*, (*) Ces animaux se fixent dans les plaines, & dans les collines couvertes de broussailles, en-delà du Wolga, & vont quelquefois en troupes. Les femelles mettent bas au commencement de mai; & comme leurs petits restent de même que les agneaux, plusieurs jours avant d'être en état de se soutenir sur leurs jambes, les habitans du pays ont la facilité d'en prendre souvent. Ils se laissent élever facilement avec du lait, & deviennent si privés qu'ils suivent par-tout, même à la nage, la personne qui les soigne, & qu'ils s'accoûtument à venir à la voix qui les appelle. Lorsqu'ils sont un peu grands, ils cherchent leur nourriture, non seulement autour des habitations, mais ils s'écartent même dans la campagne, & s'attachent de préférence aux plantes améres & après au goût; le soir ils ne manquent jamais de revenir au logis. La chair de ces animaux, lorsqu'ils sont jeunes, & qu'ils sont restés dans leur état sauvage, seroit beaucoup au-dessus de celle du chevreuil, si elle ne contractoit pas fréquemment un goût très-fort d'absynthe, dont ils font leur principale nourriture; ce

(*) *Capra tartarica Gmelin. Nov. Comment. petropol.* M. de Linné les appelle *chevres tartares* à cornes droites entourées d'anneaux parfaits.

goût se perd cependant, lorsqu'on laisse refroidir cette viande après l'avoir fait rôtir. Ceux qui sont plus vieux ont un autre inconvénient des plus dégoutans, c'est qu'on leur trouve sur le dos au-dessous de la peau quantité d'abcès & de vers, presque aussi gros que le doigt, ce sont les larves d'une espece d'œstre, *Oestrus Antilopum*, *Pall.*: Ils en sont si couverts qu'on auroit souvent bien de la peine à trouver un seul endroit de leur dos qui en fut exempt. *P.*

L'organe de la vue est imparfait dans ces animaux, leur prunelle est offusquée par quatre protubérances spongieuses qui s'élevent au-dessus de l'iris. La nature a vraisemblablement voulu diminuer par-là les éblouissemens auxquels on est exposé dans les Steppes, la patrie naturelle de ces quadrupédes; mais elle les en a largement dédommagés par la finesse & l'étendue qu'elle a donné à leur odorat; ces animaux ont ce sens si exquis que lorsqu'ils sont sous le vent, ils sentent l'homme & les bêtes féroces à plusieurs wersts de distance. Une chose très-étonnante, c'est que l'Antilope qui semble avoir été formée pour courir avec rapidité, & à qui la nature paroît avoir donné en conséquence une trachée artére de près de deux pouces d'ouverture, de larges poumons, la partie cartilagineuse du nez fort ouverte

& formée de larges membranes, soit néanmoins de tous les animaux le plus aisé à mettre hors d'haleine, & le plus vite essoufflé. *P.*

De tous les insectes qu'on voit dans les environs de Zarizyn, le plus dangereux & le plus redoutable, c'est la *phalange* ou l'*Araignée scorpion*, *phalangium araneoides*, qui depuis quelque-tems se rend de jour en jour plus fréquente dans les maisons qui composent la colonie de Sarepta. Il arrive quelquefois que des personnes imprudentes éprouvent la morsure de cet insecte; mais la douleur que cause cette morsure s'appaise bien-tôt, avec de l'huile, sans qu'il en résulte aucune suite fâcheuse; mais il n'est pas douteux cependant que le venin de cette araignée ne pût donner la mort, si l'on négligeoit d'en prévenir à tems les effets. *P.*

Il se montre pareillement dans les maisons une très-grosse espece de *mille-pieds* ou *scolopendres*, *Scolopendra morsitans*, & les habitans du pays assurent que souvent sa morsure n'est pas moins dangereuse que celle de la phalange. Quand cela ne seroit pas, car il paroît que M. Pallas n'en est rien moins que convaincu, sa grosseur & sa figure suffiroient pour inspirer de l'effroi à des personnes craintives. *P.*

Les *puces* s'engendrent dans le bas-fonds

des environs du Wolga, & dans les maisons en nombre si incroyable, que tous les troupeaux, & toute la belle moitié du genre humain ne suffiroient pas pour leur donner de l'occupation. Lorsqu'on s'arrête quelque-tems en été dans le voisinage de ces bas-fonds, l'on ne tarde pas à être accablé par ces incommodes animaux, & ils s'attachent au nez des malheureux chevaux qui paissent dans les environs, en si grande quantité qu'il en paroît tout noir. Les autres insectes domestiques, tels que les *grillots* & les *blattes*, abondent ici autant qu'en aucun autre endroit, & la petite *teigne* ou *Blatte asiatique* (*) qui commence aussi à s'établir en Sibérie, s'étend depuis Astrakan jusques dans les villes situées au-dessus. *P.*

La flora des environs de Zarizyn est à la vérité plus riche que dans les Steppes situées plus bas; mais elle n'est remarquable que par les plantes printannieres: car dès le mois de Mai, toutes les herbes & plantes commencent à fâner sur les hauteurs, & dans les deux mois

(*) C'est la *blatta asiatica*, *Pall.* qui, depuis que le commerce de la Chine a été r'ouvert, a commencé à s'étendre en partant de l'est par-dessus toute la Sibérie; & comme cet insecte est si petit & si plat qu'il peut se cacher dans la moindre fente, il est presque inévitable qu'avant qu'il soit peu, la Russie n'en soit incommodée. *P.*

d'été qui suivent, tout est comme brûlé par le soleil, jusqu'à ce que les pluyes tardives en faisant pousser de nouveau toutes les especes d'Absynthes, les pattes-d'oies, les arroches, les kalis, *Salsola Linn.*, & autres plantes de la même famille, qui se plaisent dans un sol pénétré de sel, & qui ont pû résister, par l'abondance des sucs dont elles sont fournies, à l'insupportable chaleur & à l'extrême sécheresse, ramènent une nouvelle flora d'automne. La *tulipe*, *tulipa Gesneri*, très-commune dans ces contrées, prête au printems à toutes les campagnes & aux lieux élevés une parure dont la beauté ne sauroit se décrire, mais qui ne dure pas au-delà de neuf jours. Les tulipes d'un rouge foncé sont les plus précoces; celles qui sont d'un jaune couleur-de-soufre viennent peu après s'entremêler en grand nombre avec les premiers; mais l'on n'en voit jamais de blanches ni de panachées. Les jeunes garçons parcourent les champs dans cette saison pour en arracher les oignons de ces tulipes, & les mangent avec avidité. La feuille encore jeune de la *Rindera tetraspis* qui pousse en abondance immédiatement après la tulipe, fournit un légume sain & agréable au goût, quoiqu'un peu amer, & peut tenir lieu de choux. P.

Il y a beaucoup de sources martiales autour de Zarizyn, dont quelques-unes sont fort recherchées par les habitans, qui, dès que les hautes eaux du Wolga ont cessé de les ouvrir, viennent en grand nombre en puiser, & les préférent à toute autre boisson, à cause de leur fraicheur & de leur pureté; elles provoquent d'ailleurs les urines. Il paroît que cette eau contient des molécules ferrugineuses sans acides, & lorsqu'on la fait bouillir avec du thé, elle ne noircit point du tout. L'usage que M. Pallas & plusieurs autres firent de ces eaux vers le printems, leur ayant, en quelque façon, ébranlé toutes les dents, ils se virent forcés de donner la préférence aux eaux impures du Wolga. P.

Il faut mettre au nombre des établissemens les plus utiles qui existent dans les environs de Zarizyn la manufacture de soie, appartenante à la couronne; elle est placée à sept wersts de l'embouchure supérieure de l'*Achtuba*, & jouit de tous les avantages qu'il soit possible de désirer. Les *Mûriers*, *Morus tatarica*, y viennent au point de former des forêts, & sont entremêlés d'arbres d'especes différentes. Quant aux mûriers, ils fournissent une très-bonne nourriture aux vers-à-soie. Le seul inconvénient auquel l'éducation de ces vers soit sujette, c'est que le tems où ils viennent à éclorre est précisément celui où le

Wolga, & avec lui l'Achtuba franchiſſent leur lit, & inondent la contrée, de ſorte que les ouvriers ſont obligés de ſe ſervir de petites barques pour aller cueillir les feuilles de mûrier dans les bois, & qu'il arrive ſouvent que des journaliers pareſſeux ne rapportant pas aſſez de feuilles, laiſſent périr les vers faute de nourriture. Perſonne ne ſe rappelle que ces mûriers ayent été plantés, & l'on n'a rien trouvé d'écrit à ce ſujet. Les ruines de bâtimens conſtruits en pierre, dont toute la Steppe eſt pour ainſi dire parſemée, laiſſent très-facilement conjecturer que la plantation de ces arbres eſt due aux Tartares qui habitoient ci-devant ces Steppes, & dont la horde étoit connue ſous le nom de *Horde d'or*. L.

Le fruit de ces mûriers ſauvages ne le céde gueres à celui des mûriers de jardin; il parvient à la maturité dès le mois de Juin. On peut en recueillir alors une très-grande quantité, & l'on a trouvé depuis bien du tems que le jus qu'on en exprime devient très-ſpiritueux par la fermentation, & qu'on peut en tirer un eſprit de vin ſinguliérement violent & fort agréable, dont l'odeur a beaucoup de rapport à celle de l'eau de la reine d'Hongrie. P.

L'on voit à quarante werſts de la plantation de vers-à-ſoie ſur le bord de l'Achtuba,

les débris d'une très-ancienne ville, autrefois, à ce qu'on croit, la réſidence d'Achmet, roi de la grande Tartarie, ou la capitale de la *Horde d'or*, capitale appellée par les Ruſſes *Zarewi Pody*. Mais on n'y voit plus aucun reſte un peu entier, ni même reconnoiſſable, d'aucun édifice conſidérable, tout ayant été détruit de fond en comble. L'on rencontre çà & là, quelques Kurganes ou tombeaux élevés, conſtruits en briques; & l'on voit au pied d'une colline un lac d'eau douce, au bord duquel on aſſure que la femme d'un roi avoit établi ſa demeure. L'on montre ſur la colline la plus élevée de toute la contrée la place où l'on prétend qu'étoit bâti le palais des rois, ce que la grande étendue de ſes ruines, & la vaſte enceinte des avánt-cours dont il eſt environné, ainſi que la beauté de ſa ſituation, ſemblent confirmer. Les ruines de cette ancienne réſidence occupent en longueur un eſpace de 38 werſts, en ſuivant toujours le bord de la Steppe, tandis qu'elles n'embraſſent qu'un ſeul werſte en largeur. Les Tartares diſent cependant que l'on rencontre en avançant dans la Steppe du Jaïk, juſqu'au Jaïk même, quantité d'autres ruines de petits édifices bâtis en briques. On ſait par l'hiſtoire que cette capitale de la grande Tartarie fut détruite l'an 1462 de notre ère par le grand-

Duc Iwan Basiliowitz, ayeul du Czar du même nom, & que quelques années ensuite, elle fut rasée jusqu'aux fondemens par les Tartares Nagays. Gm.

La nature salée & nitreuse du sol dans tout cet espace de terrein y produit le *harmel* ou la *rue sauvage*, (*harmala*) & le *zygophyllum fabago*, en si grande abondance que tout est couvert de leurs tiges desséchées, & qu'il n'est plus possible de reconnoître les fondemens des anciens édifices. Ceux qui craignent les serpens doivent bien se garder de se rendre dans les lieux que nous décrivons, car on ne sauroit y marcher dix pas sans faire lever quelques-uns de ces reptiles, & l'on entend de tous côtés leurs sifflemens partir d'entre les pierres & les tas des décombres; ce ne sont cependant pour la plûpart que d'innocentes couleuvres, & des serpens aquatiques tout noirs. P.

Le *mont Bogda* (*) remarquable par le lac salé qui s'y trouve, est situé à 140 wersts de Zarizyn, bien avant dans la Steppe du Jaïk.

(*) Les Kalmoucs lui donnent le nom de *Bogdo-Oala*. *Bogdo* désigne chez eux & chez les Monguls quelque chose de supérieur, de monarchique; & c'est dans ce sens que ces peuples appellent le souverain de la Chine *Bogdo-Chan*, c'est-à-dire Chan suprême.

Rélativement au lac-salé, le mont se dirige en droite ligne du sud à l'ouest; il va vers sa base à-peu-près huit werst de circonférence, & paroît avoir à vue d'œil environ 70 toises de hauteur. On apperçoit dans les fentes & dans les escarpemens de cette montagne des couches de sable & d'argille qui se succédent alternativement, & un bol rouge très-beau. La base du tout est une pierre calcaire; on y rencontre aussi des carriéres entiéres de gypse & d'albâtre, qui, à parler généralement, ne sont nulle part aussi communes dans les provinces méridionales de l'empire Russe, que dans les lieux où les mines de sel rendent plus richement. (*) On trouve sur le sommet du *Bogda* de grands tas de pierres. On en a profité anciennement pour élever un temple kalmouc ou Zaza. Il existe quantité de ces Zazas dans les lieux où les Kalmoucs font leurs migrations; comme par exemple dans la Steppe de Kuban aux bords de la Sarpa, dans celle du Jaïk, vis-à-vis de Dmitrewsk &c. C'est dans ces temples que les Kalmoucs font

(*) On trouve aussi çà & là dans les couches d'argille des sélénites qui se montrent dans la pente de la montagne, & les Kalmoucs prétendent avoir trouvé quelquefois en différens endroits dans ces mêmes pentes, de gros cubes de sel de cuisine très-dur, qui ressembloient au plus fin crystal. P.

leurs offrandes à leurs Burchanes; ils vont y poser de l'argent, des livres usés de vieillesse, des idoles, ne fussent-elles que peintes sur de la toile, ou même déja entiérement gâtées. Nombre d'entre eux, lorsqu'ils passent devant un Zaza, & qu'ils n'ont rien sur eux avec quoi ils puissent témoigner leur respect à leurs divinités imaginaires, déchirent un pan de leur habillement, ou arrachent un morceau de cuir de leurs bottes ou une touffe de crin de leurs chevaux, & vont y poser ces miseres ou autres choses pareilles, en guise de présent. Gm.

On observe à une petite distance de la partie méridionale & derriere le Bogda, dans un terrein uni, une caverne qui s'enfonce diagonalement en terre en serpentant & en formant diverses galeries. On prétend que cette caverne étoit autrefois d'une profondeur énorme; mais actuellement les sables en ont comblé la plus grande partie. Elle est en singuliere vénération chez les Kalmoucs. Ils vont y poser de l'argent, des habillemens entiers, des fléches, des arcs, des cottes de maille, des liturgies, ou seulement des feuillets de pareils livres, des morceaux de toile sur lesquels il y a des caracteres écrits en langue de Tungut, & des idoles. Ils ont en général une grande vénération pour tout le mont Bogda. Il n'en est pas un qui, lorsqu'il passe devant cette montagne, ne prenne une pierre tout au bas, pour la porter au sommet, où il a soin d'aller faire sa priere, prosterné contre terre, & qui n'y laisse ou une piece de monnoie ou un morceau de son habit pour signe de son respect. Car ils ont sur ce qui concerne le Bogda les idées les plus extraordinaires, & racontent en conséquence l'histoire suivante.

Ils prétendent que le *Bogda* étoit autrefois au bord du Jaïk, & que deux saints Kalmoucs formerent le dessein de le transporter sur la rive du Wolga. Avant de mettre la main à cette pénible opération, ils passérent bien du tems en jeunes & en prieres, enfin ils parvinrent à charger effectivement la montagne sur leurs épaules; ils avoient même déja fait une bonne partie du chemin & ils étoient parvenus jusques dans le voisinage du Wolga, lorsque l'un des deux saints se souilla par une mauvaise pensée; d'autres traditions rapportent qu'il se laissa même aller à un acte d'impureté, & que dès ce moment ses forces l'aiant abandonné, il succomba sous le poids de la montagne, & fut renversé sur la terre qu'il baigna de son sang, ce qui produisit la couleur rouge qu'on apperçoit dans un des côtés du Bogda, lequel resta là, parce qu'il ne fut plus possible au compagnon de le trainer plus loin à lui tout seul. Gm.

Le lac falé, (*Bufskunzatzkoi*,) s'étend à 16 werfts en longueur, & à 9 dans fa plus grande largeur ; fa circonférence eft de 40 werfts. La couche fupérieure du fel peut avoir cinq pouces d'épaiffeur. (*) Ce fel eft blanc comme de la neige, & de meilleure qualité que celui d'Aftrakan, car il ne contient pas autant de fel amer & par conféquent ne fe fond pas auffi facilement. On rompt ce fel, on le met en petits morceaux, qu'on nettoye bien dans la même eau falée, enfuite on en fait des tas ; lorfque l'eau falée en eft écoulée, & que les vents les ont bien defféchés, on charge ce fel fur des charrettes, & on le mene au Priftan. La nature des vents qui regnent pendant l'opération, importe beaucoup aux ouvriers, car les vents du nord exercent leur

(*) Tout le lac a très-peu de fond; & lors même que le vent en pouffe l'eau falée vers l'un des bords & l'y accumule, un homme qui s'y promèneroit à gué, n'en auroit pas au-deffus de la ceinture dans les endroits les plus profonds. La croûte de fel qui s'y forme annuellement, parvient, dit-on, jufqu'en automne à la hauteur de trois pouces, même jufqu'à un pan, & devient affez compacte. Il y a plufieurs de ces couches l'une fur l'autre, mais toujours féparées par une couche de limon qui s'étend chaque hiver fur la couche formée pendant l'été qui a précédé. Les inférieures font dures comme de la pierre; auffi les ouvriers employés ici à rompre le fel, n'enlevent-ils d'ordinaire que la croûte fupérieure, qui leur donne moins de travail. *P.*

empire avec violence fur les eaux du lac, & il faut qu'ils attendent les vents du fud, s'ils ne veulent pas avoir double peine. Il ne laiffe pas d'y avoir autour de ce lac falé une fuffifante quantité de fources d'eau-douce qui entretiennent les puits que l'on a creufés dans les vallées qui environnent le Bogda. L'entrepôt du fel ou Priftan eft fitué à 60 werfts du lac, de forte que les voitures attelées de bœufs peuvent s'y rendre & en revenir en cinq jours, & celles qui font trainées par des chevaux en trois. Gm.

Les Kalmoucs racontent dans leurs rêveries qu'un jour leur *dalai-lama*, qu'ils regardent comme immortel, felon leurs idées fur la tranfmigration des ames, ayant fait fon diner dans ce lieu, & répandu par terre un refte de fauce falée, cette fauce avoit produit ce lac qui s'étoit augmenté peu-à-peu. Ils ajoutent en même-tems que la montagne s'étoit pareillement aggrandie au point où elle fe trouvoit, à caufe que le même dalai-lama y avoit fouvent pris fon repos pendant la nuit.

Mais ce qui rend le mont Bogda réellement digne d'attention, c'eft qu'il fe trouve abfolument ifolé fur une fteppe unie & ouverte, & qu'il eft rempli de pétrifications qui doivent leur origine à des corps qui n'ont pu vivre ailleurs qu'au fond de la mer. Cette

montagne paroît être une preuve bien palpable, que ce qui eſt actuellement continent a été autrefois ſous les eaux. Toute la contrée au-deſſous du Wolga, qui ſemble n'être qu'un amas de coquillages, & la nature ſalée des ſteppes du Jaïk & de Cuban viennent à l'appui de cette opinion. De plus la Steppe eſt plus élevée en avant de la montagne du côté de Zarizyn, & plus baſſe par derriere du côté d'Aſtrakan. Gm. — La pierre de ſable dont eſt compoſée la partie ſupérieure de la montagne vers l'occident avoit, à ce qu'il paroît, en divers endroits, des places d'une nature plus molle, qui ſemblent avoir été rongées par les eaux qui y ont formé de petites cavernes arrondies & des eſpèces de grottes. La forme qu'a priſe cette pierre de ſable fait connoître au premier coup-d'œil que c'eſt néceſſairement le choc des vagues dont elle étoit battue, dans le tems que la Steppe qui l'environne étoit mer, qui la lui a donnée, car ces cavités n'exiſtent pas dans toute la hauteur de l'eſcarpement. P.

Les *Tartares Truchméniens* ſujets des Kalmoucs, ont dreſſé leurs habitations à *Saskol*, immédiatement au-deſſous du Bogda, tout au bord de la ſteppe. Quelques auteurs attribuent leur établiſſement dans ce pays à *Saiſang Chorling* qui vint le premier du pays des *Moguls* en Ruſſie, l'an de notre ère 1593, avec 50 mille Kibitks & 300 familles de Truchméniens, qu'il rencontra chemin-faiſant, & qu'il obligea de revenir avec lui. D'autres croient que la choſe a été effectuée beaucoup plus tard par *Ajuka Kan*, & que ce n'eſt que depuis ſon regne que ce peuple fut reduit en eſclavage par les Kalmoucs. Les Truchméniens vivent à la maniere de ces mêmes Kalmoucs, & profeſſent la religion mahométane, ils parlent un idiôme tartare qui leur eſt particulier, quoiqu'ils s'entendent avec les Tartares d'Aſtrakan. Ils ſont de grande taille, & leur teint, loin d'être brun ou bazané, peut paſſer pour blanc. Ils ſe raſent la tête comme les Tartares d'Aſtrakan & ſont habillés de même. Il y a beaucoup d'artiſtes parmi eux, & ils ont généralement la réputation d'être de bons économes. Ils ſont auſſi plus riches que les Kalmoucs & meilleurs ſoldats. Gm.

Il s'eſt établi, il y a peu d'années, ſur les bords du ruiſſeau de Sarpa une belle colonie de freres Moraves, à laquelle ſes fondateurs ont donné le nom de *Sarepta*, qu'ils ont emprunté de la Bible. L'époque de cet établiſſement date de 1765, & c'eſt dans cette année que la cour impériale lui concéda les priviléges les plus diſtingués. Ce furent cinq de ces ſoi-diſant freres qui en jettérent les premiers

fondemens, ayant été députés pour reconnoitre & choisir dans ces environs le terrein qui devoit être assigné à la colonie ainsi que l'emplacement du chef-lieu. Depuis lors, elle s'est accrue chaque année de familles de la dite unité, qui sont venues volontairement se rassembler dans ce lieu en qualité de colonies, tellement qu'en 1773 on y comptoit déja 250 personnes des deux sexes, & ce nombre s'accroît encore annuellement par quelques nouveaux arrivés. Le chef-lieu n'est point encore entiérement bâti, du moins selon ce que comporte le plan qui en a été dressé, mais il consiste déja, (en 1773) en un nombre assez considérable de maisons très-bien construites, partie en bois, partie en briques & en charpente. P.

Le bâtiment le plus apparent & le plus vaste, c'est la maison de prieres, elle a deux étages, avec une petite tour décorée d'une horloge. Tout auprès sont deux autres grands bâtimens, dont l'un est occupé par les freres, & l'autre par les sœurs qui ne sont point mariés; (*) & il ne leur est permis d'entrer dans les

(*) Ils sont tous obligés de s'entretenir de leur propre travail & de remettre chaque semaine une portion stipulée du produit de ce travail au supérieur de leur maison; le surplus ils le gardent pour eux. Gm.

liens sacrés du mariage qu'avec la permission de leurs supérieurs, qui ne la leur accordent pour l'ordinaire qu'assez tard. Il se trouve dans le nombre des premiers quantité de bons artisans, tels que tailleurs, cordonniers, bonnetiers, tanneurs, menuisiers, serruriers, boulangers, peaussiers, orfévres, &c. auxquels il faut ajouter les ouvriers d'une manufacture où l'on fabrique des mouchoirs, des étoffes mi-soie, des toiles de cotton, & des toiles de lin en différentes couleurs; toutes ces fabrications, ainsi que tous les ouvrages de main, sont de très-bonne qualité, mais se vendent, suivant la coûtume des autres établissemens des Herrehuters, à un prix assez haut. -- Les filles gagnent leur vie à coudre, à tricoter, à filer du cotton & à blanchir le linge. L'une & l'autre maison ont aussi sur le derriere des bâtimens considérables qui en dépendent, & qui sont destinés à différens besoins économiques, particuliérement des étables où l'on tient des vaches, des bêtes de trait, & d'autres destinées pour la boucherie. P.

Les autres bâtimens publics de la colonie, sont une auberge pour les étrangers avec une brandevinnerie; une fonderie de chandelles, une fabrique de savon; la boutique ou la douane, avec la fabrique de tabac; la pharmacie, plus un moulin à farine & à scie, pour

le ſervice duquel on a reſſerré les eaux de la Sarpa par le moyen d'une digue. Il n'y a qu'une dixaine de maiſons bourgeoiſes qui ont chacune un petit jardin potager ; il s'en trouve outre cela un conſidérable à portée de la maiſon des freres, & un autre près de l'apoticairerie, qui ſert auſſi de demeure au médecin de la peuplade. Hors de l'endroit, le long de la Sarpa l'on a établi pluſieurs plantations de tabac qui ſont ici d'un très-bon rapport.

La colonie eſt fortifiée par un rempart muni d'un foſſé & de chevaux de friſe ; on y a conſtruit ſix batteries de deux piéces de canon chacune. La Sarpa, & quelques rochers qui forment en différens endroits des eſcarpemens inacceſſibles, contribuent à rendre ce lieu plus ſuſceptible de défenſe par les avantages de ſa ſituation, de ſorte qu'il peut au moins paſſer pour très-fort, relativement aux peuplades qui habitent les Steppes. On y a mis une très-petite garniſon qui loge dans des caſernes ; elle eſt formée par un détachement qu'on y envoye de Zarizin & qui ſe reléve. P.

On a établi, à moins d'un werſt de la colonie, dans la partie élevée, ce qu'on appelle l'ouvrage avancé ou la ferme. On y éleve & entretient une quantité conſidérable de bétail & tout y eſt monté pour une aſſez forte culture. Immédiatement derriere ſe trouve une

ſource abondante qui fournit, au moyen des tuyaux qui l'y conduiſent, une eau excellente à tous les habitans du chef-lieu, & aux maiſons de la communauté. On a auſſi commencé l'établiſſement d'un village à deux werſts au-deſſus de la colonie, au pied des hauteurs qui accompagnent le Wolga ; une autre ſource très-abondante qui ſe trouve dans cet endroit lui a fait donner le nom de *Schönbrunn*, (*Belle-fontaine*). Ce village n'étoit compoſé d'abord que de ſix payſans ; mais il doit avoir été augmenté depuis juſqu'au nombre de vingt. Sa ſituation eſt agréable, & il poſſéde ſur la pente des montagnes une aſſez grande quantité de terres labourables avec quelques prairies. Mais vu la ſécheresſe de tout ce diſtrict, il n'y a pas beaucoup à compter ſur la culture du bled, & les laboureurs ont tiré juſqu'à préſent leur meilleur profit du tabac. Le terrein a été généralement mal choiſi pour l'agriculture & n'eſt pour la majeure partie qu'un ſable aride. Il faut que les jardins potagers des habitans ſoient ſitués dans la partie baſſe, tout près de la Sarpa, ou bien ils ont beſoin d'être abondamment arroſés, ſi l'on veut empêcher que tout ne ſoit brûlé dans le haut. Il n'y a point de plante que l'on pût, ſuivant toute apparence, y cultiver avec autant d'avantage que le *lin*, puiſqu'on en trouve ici, de

même que dans les ſteppes du Don, une grande quantité de ſauvage, & qu'il ſemble y être indigéne. P.

Les pêcheries du Wolga rendent auſſi à la colonie, qui poſſéde une part dans leur admodiation, & la Sarpa fournit auſſi des poiſſons communs, des carpes & actuellement des écreviſſes, dont la ſemence qu'on y a mis a très-bien réuſſi; mais la proprieté de cette petite riviere n'appartient pas en entier à la colonie, les habitans de Zarizyn lui en diſputent une partie. Le printems amène du gibier de riviere en abondance, & l'on peut ſe procurer en hiver des perdrix & des liévres en aſſez grande quantité. Tout fourmille au printems & en automne, particuliérement ſur la Sarpa, d'oies ſauvages & de différentes eſpèces de canards, dont il y en a beaucoup qui ſont dans l'habitude de nicher dans les roſeaux. P.

Les objets dont la colonie retire les produits en commun ſont la pêche; un nombreux bétail, la culture des grains les plus indiſpenſables, mais qui ne ſuffit pas à ſa ſubſiſtance, & les plantations de tabac qui rendent aſſez bien; mais ſur-tout la diſtillation des eaux-de-vie qui eſt affermée de la couronne & qui rend conſidérablement. La fabrication des chandelles ne laiſſe pas d'avoir auſſi un aſſez bon débit; mais depuis que les hordes Kalmouques ſe ſont diminuées, le commerce des farines & la fabrique du tabac ſe ſont déja bien reſſentis de cette diminution. P.

Les maiſons, ainſi que tous les édifices, relatifs aux établiſſemens dont nous venons de parler, ont été bâties par la communauté, qui en a payé tous les frais de la caiſſe générale. Les propriétaires de ces maiſons en payent dès-à préſent (en 1773) la rente ſix pour cent par an. Et comme le fond principal conſiſte en un capital de quarante mille roubles dont la couronne a fait l'avance à la colonie, ſans intérêt pendant dix ans, ces rentes annuelles feront déja rentrer dans la caiſſe pendant le cours de ces dix années franches les ſix dixiemes des avances. La colonie eſt obligée à l'expiration de ce terme de rembourſer la ſomme ſus-mentionnée ou d'en payer les intérêts; & ce n'eſt qu'au bout de trente ans qu'elle commencera de payer le cens ou la rente fonciere des terres qui lui ont été aſſignées, & qui peuvent aller à environ quatre mille déſättines. Ce cens, la ſeule impoſition à laquelle la colonie pourra être ſoumiſe a été déterminé à vingt-cinq copéques par déſättines, & formera par conſéquent un revenu annuel de mille roubles. Ceux des colons qui veulent s'en retourner chez eux avant l'expiration des dix années franches ſont obligés de rembourſer à

la couronne la fomme qui leur a *été* allouée pour les frais de voyages, laquelle fe monte à trente-deux roubles par tête. Mais ces dix années écoulées, cette fomme fera regardée comme un don fait aux colons. *P.*

Indépendamment de tous ces avantages, la colonie de Sarepta jouit exclufivement à toutes les autres colonies Allemandes établies dans l'empire, de la prérogative de relever immédiatement de la chancellerie des tutelles, qui réfide à S. Petersbourg, & de ne dépendre d'aucune jurifdiction provinciale. Il y a des prépofés établis pour la police intérieure, pris dans les membres de la colonie; ils font chargés de veiller aux intérêts & au bien général de toute la communauté, d'y maintenir le bon ordre, & de tenir un compte exact de fes revenus & de fes dépenfes. Il leur eft affigné fur ces mêmes revenus une penfion annuelle, ainfi qu'aux inftituteurs fpirituels, dont il y en a un qui prend le titre d'évêque, au médecin, & à quelques autres officiers fubalternes de la communauté. Il y a de plus un furveillant & une furveillante pour préfider aux chœurs des freres & des fœurs non mariés, & y maintenir parmi leurs fubordonnés, conjointement avec l'inftituteur fpirituel attaché à chacun de ces chœurs, cette difcipline rigide & cette conduite auftère qui caractérife cette

fecte. On donne aux prépofés un certain nombre d'affeffeurs tirés de la communauté qui les élit, ils portent le titre de confeillers. Ces derniers compofent avec les inftituteurs fpirituels ou pafteurs, l'adminiftrateur & le fupérieur des freres non-mariés, une affemblée qu'on appelle le *collége des furveillans*; ce corps foigne les intérêts temporels de la communauté, termine les différends, inflige la difcipline eccléfiaftique, & jouit d'un pouvoir affez illimité. Ils ont de plus un petit confeil fecondaire, appellé la *conférence affiftante*, devant lequel on porte les affaires de la communauté, avant qu'elles parviennent à la connoiffance de ce qu'on nomme le *college*. Enfin ils ont encore établi une affemblée de tous les habitans mâles adultes, qui ont été admis à la communion, fous la domination du *grand confeil commun*; il s'affemble d'ordinaire tous les mois, & chacun peut y propofer fon avis. On ne peut rien changer dans les arrangemens économiques ni dans les établiffemens communs, fans l'aveu de cette efpèce de chambre-baffe où il eft d'ufage que tout fe décide à la pluralité des voix. Les prépofés font obligés de rendre compte de leur adminiftration à ce grand confeil, à la fin de chaque année. *P.*

Nous rapporterons encore quelque chofe des diverfes affemblées religieufes, introduites

dans cette communauté. L'ordre de ces assemblées religieuses ne change jamais sans des raisons très-fortes, afin que chaque habitant de la colonie puisse régler ses occupations & son travail en conséquence, & ne se trouve pas dans le cas d'en négliger aucun. Les assemblées qui se tiennent sont tantôt publiques, & ouvertes à tout le monde, même aux Kalmoucs, tantôt particulieres pour les communians, ou aussi pour les chœurs des freres & des sœurs non-mariés ; ces dernieres sont ce qu'on appelle la congrégation des chœurs. Suivant l'ordre établi, il se tient dans la semaine deux assemblées par jour, & le dimanche trois jusqu'à quatre. Pendant l'hiver, les assemblées des jours ouvriers sont remises au soir, de façon que la premiere assemblée se tient à sept heures; & lorsqu'elle est publique, elle est appellée *l'heure de la lecture*, parce qu'on est dans l'usage d'y faire à haute voix une lecture, soit de la bible, soit de quelque autre livre de dévotion, ou quelquefois de discours ou de sermons qui ont été déja prononcés. Il arrive pourtant aussi quelquefois que l'on prêche dans cette même assemblée, particuliérement le mercredi & quelquefois le vendredi. Mais cette assemblée n'est pas toujours générale; car deux fois la semaine, & en certain tems trois fois, les communians, ou la fraternité de la sainte

Céne tient ses assemblées de dévotion, dans lesquelles on chante communément un hymne saint ; on lit aussi quelquefois les nouvelles singuliérement intéressantes qu'on a reçues des freres répandus dans les autres pays. En été, cette premiere assemblée du soir est transférée à huit heures du matin ; mais la seconde assemblée est fixée l'été comme l'hiver à neuf heures du soir, & s'appelle *l'heure du chant*, parce qu'on y chante des versets de différens cantiques sacrés. --- Les assemblées du dimanche ont leur ordre particulier; savoir, à huit heures du matin, les litanies de l'église, c'est-à-dire, une priere publique & solemnelle, à dix heures, sermon, & à huit heures du soir ce qu'on appelle *l'heure de la commune*, qu'on peut aussi compter comme un sermon. *P.*

La sainte Céne se célebre de quatre en quatre semaines, après avoir été précédée d'une confession spéciale & très-rigide, & de l'absolution. Cette confession privée se nomme dans la société le *Parler* ; c'est celui qu'on appelle l'administrateur qui entend cette confession dans chacun des chœurs, & qui exerce dans cette fonction la plus grande partie de son autorité. La totalité des communians reçoit la Céne en même-tems, & les ecclésiastiques administrans, qui sont choisis, de même que pour chaque assemblée, par le grand-prêtre

ou évêque, parmi les adminiſtrateurs & les prépoſés, ſont alors en robes blanches; tandis que dans les actes ordinaires de dévotion, ils prêchent en habit ſéculier de couleur, aſſis devant la table. *P.*

Ce qu'on nomme *congrégation de circonſtance pour les chœurs*, (*) ou les prieres extraordinaires des freres & des ſœurs non-mariés ſe tiennent à la volonté de chaque répartition ou bien au bon plaiſir de l'adminiſtrateur. Au lieu de ſacriſtains, que les réformés appellent marguilliers, ils ont à Sarepta des ſervans de ſalle, comme ils les nomment; ce ſont eux qui donnent au ſon de la cloche le ſignal pour annoncer les aſſemblées publiques, qui allument les flambeaux dans les aſſemblées du ſoir, & qui ſont encore chargés de veiller à ce que tout s'y paſſe dans l'ordre, & qu'il ne s'y gliſſe aucune perſonne qui ne ſoit pas en droit d'y aſſiſter. Le ſignal pour les aſſemblées particuliéres des communians ſe donnent toujours au ſon du clairon ou de la trompette, afin qu'on puiſſe d'abord les diſtinguer des aſſemblées publiques. *P.*

Outre

(*) Les garçons ſont partagés en différens chœurs ou répartitions; il en eſt de même des filles, & c'eſt pour cela que leurs heures de prieres ſont appellées *congrégations des chœurs*. Gm.

Outre les congrégations de circonſtances, dont nous avons parlé, ils ont encore ce qu'ils appellent entre-eux *Repas de charité*, (*Agapes*), où l'on préſente aux aſſiſtans, dans la ſalle même qui ſert d'égliſe, du thé avec du pain blanc. Cette collation eſt accompagnée d'une muſique & l'on y chante des cantiques ſpirituels. L'excluſion de ces Agapes eſt regardée comme le ſecond degré de peine eccléſiaſtique, qui eſt ordinairement précédée de la privation de la ſainte Céne. Elles ſe tiennent habituellement de quatre en quatre ſemaines, c'eſt-à-dire les veilles de communion, & dans les plus grandes fêtes. Ils ne ſont pas uſage de l'exorciſme dans leurs baptêmes; ſi l'enfant à baptiſer eſt un garçon, il eſt tenu ſur les fonds par le ſupérieur des freres non-mariés, & ſi c'eſt une fille, par une ſœur non-mariée. Ils admettent auſſi des parrains & des marraines comme dans d'autres égliſes. L'enfant eſt ondoyé par trois repriſes ſur la poitrine. Gm. Qui ne croiroit que des exercices de piété ſi fréquens & ſi variés n'amortiſſent chez eux toutes les paſſions, & ne fiſſent de tous les membres d'une pareille ſociété autant de modéles d'une vie ſainte? Cependant l'homme ne ſe montre encore que trop ſouvent à découvert parmi eux, & l'excellent ordre établi dans ce qui concerne la partie économique & civile

de cette société en présente encore toujours le côté le plus favorable. P.

Les *enterremens* se font sans aucune espèce d'appareil. On n'entend ni plaintes, ni gémissemens, on ne voit point de vêtemens de deuil; on se pare au contraire ce jour-là plus que de coutume, & l'on manifeste par-là la satisfaction qu'on éprouve de ce qu'un homme vient encore d'avoir le bonheur d'atteindre le bout de sa carriere. Le jour de pâques toute la communauté se rend de grand matin au cimetiere pour y célébrer un office. Gm.

Quoique la colonie de Sarepta ait eu le malheur d'être envahie & ravagée au mois d'Août 1774, par l'essaim le plus nombreux des rebelles du Jaïk, la description que nous venons d'en donner n'en sera pas pour cela moins admissible pour l'avenir, vû que les freres qui l'habitoient ont été assez heureux, en perdant à la vérité la meilleure partie de leurs biens, de se sauver, les uns par eau, les autres par terre à Astrakan; & que le zèle & l'activité de ce petit troupeau, ne tarderont certainement pas de relever sous la protection d'une souveraine qui est la mere de ses sujets, leurs premiers établissemens dont une partie a beaucoup souffert, il est vrai, des ravages de ces brigands, mais dont au moins les bâtimens ont échappé à la fureur des flammes. P.

Le long de la rive gauche ou occidentale de la Sarpa s'étend dans la partie méridionale des Steppes, en décrivant quantité de baïes & de promontoires, un terrein élevé, qui, vu de la partie basse de la Steppe, paroît une chaîne de collines ou de montagnes sécondaires; mais ce qu'on prend pour des montagnes n'est dans la réalité que le talut ou la rampe escarpée d'un terrein beaucoup plus élevé qui présente une autre plaine un peu inégale, & qui venant du nord s'abaisse tout-à-coup vers les déserts salés, arides & argilleux du Wolga & du Kuman, & prend la forme d'un rivage entre-coupé, tantôt par des ravines qu'ont formé les sources, ou la fonte des neiges, tantôt par de larges vallées qui fournissent à la Sarpa la plus grande partie de ses eaux. Ce rivage élevé s'étend de Sarepta le long du Wolga, en remontant vers le nord, jusqu'à la *Jelshanka* du milieu, puis il se change en rochers calcaires près de la haute *Jelshanka*, & s'accroissant en hauteur par des couches de terrein assez considérables, aussi-bien vers Zarizyn qu'en tirant du Wolga vers le Don, il s'éleve toujours davantage, de façon qu'il occupe de ce côté-là toute la largeur du pays qui se trouve entre les deux bas-fonds, dans lesquels coulent les deux fleuves; mais il s'abaisse tout-à-coup à la rive droite du

Wolga, de maniere que toute la Steppe située à la gauche de ce fleuve conserve, non seulement ici, mais en remontant jusques vers la riviere de Jeruslan, à l'exception de quelques places élevées très-près du fleuve, le même niveau & la même nature de terrein que la vaste Steppe méridionale. P.

Cette élévation subite du terrein, ce talus sablonneux & escarpé de la partie supérieure vers la Steppe, les baïes & les promontoires que ce talus décrit, & plus encore la nature salée de la Steppe inférieure dont le sol argilleux est si abondamment entremélé de coquillages, donnent lieu à des conjectures géographiques très-vraisemblables, non-seulement sur l'ancien état tant des Steppes du Kuman, que de celles des Kalmouks & du Jaïk, qui se ressemblent par-tout si parfaitement, mais aussi sur l'extension de la mer Caspienne dans les anciens âges du monde, & sur la communication qui a pû exister entre cette mer & la mer noire; conjectures qui s'accordent singuliérement avec les idées que Tournefort, reconnu pour habile observateur, (*) a cru pouvoir mettre en avant, non sans beaucoup d'apparence de vérité, sur l'ancienne séparation de la mer noire d'avec la mer méditerranée; sur l'accroissement des eaux de la premiere beaucoup au-dessus du niveau de la seconde, & sur l'écoulement de ces eaux dans la mer méditerranée, probablement du tems de Deucalion. P.

(*) Rélation d'un voyage au Lévant, tom. I, page 80. tome II, page 63.

Cette multitude de coquillages épars sur toute la Steppe du Jaïk, des Kalmoucs & du Wolga, coquillages qui sont en tous points les mêmes que ceux qu'on trouve dans la mer Caspienne, & qu'on ne rencontre jamais dans les rivieres; cette uniformité du terrein dans toute l'étendue de ces Steppes, lequel ne presente par-tout, hors les places couvertes de sable volant, qu'un pur sable lié avec de la vase du fond de la mer, ou une argille jaunâtre sans la moindre trace de gazon, & sans couches de terres minérales, jusqu'à un lit d'argille, auquel on ne parvient que dans une profondeur assez considérable; cette salure générale de ce sol, produite, pour la majeure partie, par un sel de cuisine; ces innombrables bas-fonds & lacs salés, sur-tout aussi cette égalité continue du terrein dans tous ces vastes déserts, sont des preuves incontestables qu'ils doivent nécessairement avoir été couverts autrefois par les eaux de la mer Caspienne; & quoique ces plaines aient été abandonnées depuis nombre de siecles par la mer,

il eſt arrivé, ſoit par un effet de l'aridité de leur poſition dans un climat fort chaud, ſoit par celui de la ſalure qui leur eſt inhérente & qui s'y trouve maintenue par la nature argilleuſe de la couche inférieure, enfin ſoit parce que par une ſuite de cette proprieté, elles ont toujours produit uniquement des plantes de la nature de celles qui demandent une terre ou des eaux ſalées, & qui par conſéquent ne rendent dans leur deſtruction que peu de terre & d'autant plus de ſel; il eſt arrivé, dis-je, que ces plaines n'ont point encore pû ſe couvrir de terre végétale ou de gazon, ni d'aucune ſorte quelconque de bois. P.

Il eſt enſuite très-manifeſte que le terrein élevé qui s'étend le long de la Sarpa, entre le Don & le Wolga, ainſi que les hauteurs du diſtrict qu'on appelle l'*Obtschei-ſirt*, entre le Wolga & le Jaïk, ont été les anciennes côtes de la mer d'Hyrcanie, lorſqu'elle jouiſſoit encore de toute ſon étendue. Car c'eſt dans ces hautes terres que les terreins diſpoſés par couches commencent à ſe montrer, que la ſalure générale du ſol diſparoît, que ſa ſuperficie ſe couvre d'un gazon épais, & offre une couche ſupérieure de terre noire aſſez épaiſſe; & que les coquillages marins particuliers à la mer Caſpienne, ne ſe montrent plus nulle part. Et ſi l'on rencontre plus haut le long du Wolga, là où les

terres élevées commencent à devenir plus montagneuſes, des bancs entiers de coquillages & de coraux, ils proviennent néceſſairement d'une inondation du globe & bien plus forte & bien plus ancienne, d'autant plus que les productions marines renfermées dans ces couches ſont toutes de la nature de celles qui ne ſe trouvent ni dans la mer Caſpienne, ni dans la mer noire, mais ſeulement dans les profondeurs de l'océan. P.

On peut demander à juſtes titres par quel événement naturel la mer Caſpienne, qui reçoit par les fleuves qui s'y rendent, un volume d'eau aſſez égal, à celui qu'elle perd par l'évaporation, puiſqu'on n'y remarque plus, depuis tant d'années, une diminution bien ſenſible, a pu en perdre en une fois un volume aſſez conſidérable pour mettre à ſec un eſpace de terrein qui eſt très-certainement de paſſé quinze toiſes plus élevé que le niveau actuel de cette mer & d'une auſſi vaſte étendue que le ſont les plaines des déſerts qui régnent depuis le bas-Don juſqu'au Jaïk, & depuis le Jaïk juſqu'au lac Aral, & derriere ce lac vers les monts Urals, qui ſont un prolongement méridional des monts Moguldshariens? Si l'on admet la ſuppoſition que Tournefort a rendue très-vraiſemblable, ſavoir que les montagnes du Boſphore de Thrace ne faiſoient qu'une

ſeule & même maſſe & formoient une digue qui ſéparoit la mer noire de la mer méditerranée, de maniere que la premiere de ces mers qui recevoit dans ſon ſein d'auſſi grands fleuves que le Danube, le Dnieſter, le Nieper, le Don & le Kuban, offroit au milieu des terres un lac immenſe dont le niveau ſe trouvoit beaucoup plus élevé que celui de la mer méditerranée & de l'océan; que par la rupture de cette puiſſante digue, occaſionnée ſoit par l'action ſucceſſive des eaux, ſoit par un tremblement de terre, les eaux de la mer noire ſe ſont verſées avec impétuoſité dans la mer méditerranée, pour ſe mettre à ſon niveau, & que la premiere chûte de cet énorme torrent ait occaſionné ces inondations qui, ſelon les plus anciens monumens de l'hiſtoire, ont déſolé une partie de la Grece & les isles de l'Archipel; on parviendra non ſeulement à expliquer cette diminution de la mer Caſpienne; mais les traces viſibles qui ſubſiſtent de l'ancienne hauteur de la derniere de ces mers donneront encore bien plus de poids à l'opinion de Tournefort. P.

C'eſt dans ces mêmes tems que les *Chiens de mer*, les différentes eſpèces d'*Eſturgeons*, le *Sauclet*, (*Atherina*), l'*Aiguille de mer* ou *Gazone*, (*Syngnathus pelagicus*), & les coquilles appellées *Peignes*, ont pû ſe rendre dans

la mer Caſpienne, qui par ſa poſition actuelle, eſt trop éloignée de toutes les autres mers, pour que ces différens êtres vivans ayent pû y parvenir. Auſſi-tôt que la mer noire eut trouvé moyen de verſer ſes eaux dans la méditerranée par la Propontide, la premiere chûte de ſon niveau convertit une grande partie de ſes bords peu profonds & plats en Steppes ſalées. La mer Caſpienne qui ne tenoit à la mer noire que par un détroit peu profond, s'en trouva bientôt entiérement détachée, parce que le niveau de cette derniere ne tarde pas à ſe trouver beaucoup plus bas que le fond de ce détroit; & depuis lors la mer Caſpienne ne fût plus qu'un grand lac reſſerré dans les terres; mais comme elle ne recevoit pas des fleuves auſſi abondans, ni en auſſi grand nombre que la mer noire (*) & que, faute de communication, les eaux de cette derniere n'affluoient plus dans les ſiennes., il y eut encore tant par l'évaporation qu'à la ſuite de la retraite des

(*) La rapidité du courant dans le canal de Conſtantinople ſemble prouver que la mer noire reçoit plus d'eaux des fleuves qui s'y jettent qu'elle n'en peut évaporer; car même en tenant compte du courant en ſens contraire d'une eau beaucoup plus ſalée qu'on obſerve dans ce même canal, le moindre degré de ſalure reconnu de la mer noire qui ſe ſoutient conſtamment, eſt une preuve que ce dernier courant eſt beaucoup moindre que celui par lequel les eaux ſortent.

eaux un plus grand espace de terrein le long de ses côtes basses qui resta à découvert ; ce qui resserra cette mer dans des bornes encore plus étroites ; & ce n'est peut-être qu'alors que cessa pareillement la communication qu'elle avoit avec le lac Aral. (*) Ce qui étoit auparavant des bancs de sable se convertit en sable volant qui s'éleva en éminences pareilles à celles qu'on trouve dans le sable de *Naryn* & vers le bas-Wolga ; ce qui étoit antérieurement des isles parut sur le fond de cette mer desséchée de petites montagnes, telles que pourroient être celles d'Inderski & quelques autres, & quantité d'endroits plus enfoncés, après que les eaux se furent écoulées de-dessus les terreins unis, resterent lacs ou bas-fonds salés, tels qu'il s'en trouve en si grande quantité dans les steppes. P.

En vain objecteroit-on contre une diminution aussi visible de la mer Caspienne, le rapport des voyageurs qui ont observé près de *Baku* que la mer y gagnoit sur les terres & avoit même déja englouti une partie de la ville. Car si l'on considére la nature phlogistique du terrein dans cette partie-là, on trouvera infiniment plus de vraisemblance à admettre ici un affaissement du terrein & de la montagne qu'un accroissement de la mer qui ne sauroit en aucune façon avoir lieu ; tandis au contraire que la seule inspection de tous les pays qui environnent la partie septentrionale de la mer Caspienne ne permet pas de douter qu'elle n'ait souffert une diminution beaucoup plus considérable que la mer méditerranée & que toute autre mer connue ; il est même très à présumer qu'elle diminue encore tous les jours. Mais sans supposer seulement, ainsi que nous venons de le faire, le passage subit que la mer noire paroît s'être frayé dans la méditerranée, ne pourroit-on pas attribuer à la seule diminution qu'éprouvent toutes les mers sans exception, & qui paroît assez généralement adoptée, la séparation qui s'est faite entre la mer Caspienne & la mer noire d'une part, & le lac Aral d'une autre part, ainsi que le desséchement des détroits de communication, qui a dû peu-à-peu en résulter dans des tems beaucoup plus rapprochés des nôtres ;

(*) M. de Buffon dans sa théorie de la terre après avoir combattu les conjectures de Tournefort, qu'il présente, à la vérité, sous un tout autre point de vue que M. Pallas, & qui ne connoissoit pas vraisemblablement la nature du terrein que notre voyageur décrit ici, observe cependant que la mer Caspienne ne reçoit aucun fleuve du côté de l'orient, & que le lac Aral n'en reçoit aucun du côté de l'occident, ce qui doit faire présumer, dit-il, qu'autrefois ces deux lacs n'en formoient qu'un seul, & que les fleuves ayant diminué peu-à-peu, & ayant amené une grande quantité de sable & de limon, tout le pays qui les sépare aura été formé de ces sables.

& ne pourroit-on pas alors également concevoir comment, cette communication une fois interrompue, la seule disproportion entre le volume d'eau qui entroit dans la mer Caspienne par les fleuves qu'elle reçoit & celui qu'elle perdoit par l'évaporation, a pu produire le même effet & en baisser le niveau beaucoup au-dessous du niveau général des mers (*)? P.

Nous retournons à *Zarizyn* pour y prendre M. Gmelin & l'accompagner dans son voyage à Astrakan. S'étant décidé à faire ce voyage par eau, il acheta en conséquence un bâtiment, sur lequel il aborda le 21 Septembre 1769 dans l'isle de *Sarpinskoi Ostrow*, qui s'étend jusqu'à vingt wersts en longueur sur dix en largeur. Quoiqu'on y trouve quantité de sable, cette isle ne laisse pas d'être fertile, elle abonde en gibier de divers genres, elle est riche en bois, & produit sur-tout, après l'écoulement des grandes eaux, une étonnante

(*) On peut encore ajouter à ce qu'on vient de lire une autre observation que fait M. de Buffon dans sa théorie de la terre, savoir que tous les fleuves diminuent de jour en jour, parce que tous les jours, dit-il, les montagnes s'abaissent; les vapeurs qui s'arrêtent autour des montagnes étant les premieres sources des rivieres, leur grosseur & leur quantité d'eau dépend de la quantité de ces vapeurs, qui ne peut manquer de diminuer à mesure que les montagnes diminuent de hauteur.

quantité d'asperges; les prairies y sont excellentes, & l'on y a construit une cinquantaine de cabanes de pêcheurs, lesquelles appartiennent à des habitans de la ville de Zarizyn. Ceux de la colonie de Sarepta possédent aussi une petite partie de l'isle. Il s'éleva dans la nuit une tempête qui força nos voyageurs à prendre terre vers l'embouchure de la Sarpa. Le 22 la tempête s'appaisa, mais le vent continuant toujours à être contraire, rallentissoit beaucoup la navigation. Les *Pélicans* descendoient le Wolga en grand nombre; mais excepté ce même pélican & la *mouette grise*, nul autre oiseau de passage ne s'étoit encore rassemblé pour le départ. Gm.

Popowitzkoi est un poste avancé, à 54 wersts de Zarizyn. On commande réguliérement tous les ans 600 Cosaques du Don qui se rendent à Zarizyn, pour aller de-là garder conjointement avec quelques troupes réglées les lignes de ce nom, ainsi que les trois forts dont elles sont flanquées; ces Cosaques servent en même-tems à purger entiérement le Wolga sur la route de Zarizyn à Tschernoi-Jar des pirates, autrefois trop célébres, qui l'infestoient & qui ont encore quelquefois l'audace de s'y faire voir. On a établi tout le long de cette route, devenue route de poste seulement depuis peu d'années, de 25 à 25 wersts,

à-peu-près, ſur la rive occidentale du fleuve, des corps-de-garde entourés de petites redoutes, où logent 24 Coſaques commandés par un ſotnik, dans de miſérables barraques ſouterraines ; ces poſtes ne ſont relevés que tous les quatre mois, & le ſervice de la ligne dure un ou deux ans.

Ces poſtes avancés ſont auſſi chargés de fournir tous les voyageurs munis de paſſeports en regle, des podwodes ou rélais, & lorſqu'il paſſe des bâtimens appartenans à la couronne, ils ſont obligés d'y aller faire l'office de rameurs. Si l'on veut ſe faire une idée d'un être miſérable, il faut ſe repréſenter un Coſaque du Don employé dans les lignes. D'abord on n'y envoye de leur patrie que tout ce qu'il y a de plus pauvre & de plus inepte, des gens qui n'étoient point en état, ſoit par protection, ſoit par argent, de ſe faire diſpenſer de ce pénible ſervice. Du moment qu'ils y ſont, on en uſe avec eux comme un pere de famille un peu ſoigneux en uſeroit ſi difficilement avec ſon bétail. Malgré l'affreuſe miſére qui accable ce malheureux Coſaque auquel on donne à peine du pain fort dur pour aſſouvir ſa faim, il faut que couvert de mauvais haillons, il affronte toutes les incommodités de la chaleur & toute la rigueur du froid, ou qu'il ſe tapiſſe avec ſes camarades d'infortune

dans une tanière où il ne ſeroit pas poſſible à tout homme qui n'y ſeroit pas fait, de tenir une minute, tant l'air qu'on y reſpire eſt corrompu ; à l'égard de ſon cheval ou de ſes deux chevaux, qui ſont cependant toute ſa richeſſe, il s'en faut beaucoup qu'ils aient la quantité de fourrage qu'exigeroient les rudes corvées auxquelles tout cheval de Coſaque eſt aſtreint. Le tems de ſon martyre eſt-il enfin expiré, il s'en retourne chez lui avec ſes chevaux exténués, ſi toutefois il a été aſſez heureux pour conſerver ſa vie & la leur, plus pauvre qu'il n'en étoit parti. Si dans le nombre de ſes gens-là il s'en trouve quelquefois qui apportent quelque argent avec eux, le ſort de ceux qui ſont venus les mains vuides n'en devient que plus à plaindre ; car comme cet argent ne ſert, dit-on, qu'à groſſir les revenus des officiers qui commandent à Zarizyn, il eſt certain que tout Coſaque un peu muni d'eſpèces, diſparoît d'ordinaire avant que ſon tems ſoit fini. Gm.

A peine M. Gmelin & ſa ſuite eurent-ils dépaſſé de quelques werſts le poſte avancé dont nous venons de parler, qu'il s'éleva de l'oueſt une tempête ſi furieuſe que les vagues paſſoient par deſſus le bâtiment, & que leurs rameurs, les gens du monde les plus inexpérimentés dans la manœuvre, ne ſavoient plus quel parti prendre pour continuer leur route.

Au milieu de la plus grande détreſſe où ſe trouvoient nos voyageurs, ils échouérent peut-être pour leur bonheur, le 23 après midi ſur un banc de ſable, dont ils ne parvinrent à ſe dégager, dénués comme ils l'étoient de toute eſpèce de ſecours, que vers la minuit. Leur tranquillité ne fut pas de longue durée, bientôt de nouveaux ouragans les jettérent alternativement ſur les deux rives du Wolga, de maniere qu'avant d'atteindre dans la matinée ſuivante le poſte avancé de *Kaminskoy*, ils donnérent ſur ſix bancs de ſable dont ils furent obligés de s'arracher. Pour lors le tems leur devint plus favorable, ils arriverent ſur le midi au poſte avancé de *Maſamskaja*, & ils auroient atteint encore le même jour Tſchernoi-Jar, ſi vers le ſoir leur gouvernail ne s'étoit pas caſſé.

Tſchernoi - Jar, où M. Gmelin parvint le 25, eſt une fortereſſe que le Czar Michel Fedorowitz fit ériger en 1626, & qui fut transférée en 1633 dans le lieu qu'elle occupe aujourd'hui; mais ayant été brûlée en 1741, elle fut rebâtie de nouveau l'année ſuivante & pourvue d'un rempart bien paliſſadé. Tous les édifices, tant publics que particuliers, ſont bâtis en bois. La principale égliſe qui occupe le centre de la ville, eſt l'unique bâtiment qui ſoit en pierre; elle eſt auſſi pourvue d'un joli carillon.

carillon. Comme les bords du Wolga ſont ici très-élevés & très-eſcarpés, les hautes eaux du printems en enlévent tous les ans quelque partie; de façon qu'il eſt fort à craindre que dans quelques années, la fortereſſe elle-même n'en ſoit très-endommagée, d'autant plus que le mal va toujours en empirant. Indépendamment de la garniſon, qui eſt ſous les ordres d'un Colonel, qui commande en même-tems dans la place, celle-ci eſt encore habitée par des Coſaques, par des bateliers, & un petit nombre de commerçans qui paſſent pour fort riches. Le principal trafic & la grande reſſource de cet endroit eſt inconteſtablement la pêche; on y gagne auſſi beaucoup ſur le ſel que fournit le lac *Buſſcuntſatzhoe*, ſitué près du grand Bogda. Ce qui contribue encore à augmenter honnêtement les revenus de ce lieu, ce ſont les Kalmoucs errans dans les Steppes qui ſe font paſſer & repaſſer d'une rive à l'autre du Wolga, dans des bâtimens uniquement deſtinés à cet uſage, & dont un ſeul gagne ſouvent juſqu'à 500 roubles dans une année. Gm.

A 25 werſts plus bas, l'on trouve l'isle de *Martinskoi-Oſtrow*, & après être deſcendu encore vingt-cinq werſts, l'on en rencontre une autre appellée *Gratſchenskoi-Oſtrow*, dont une petite colonie des Coſaques du Wolga a pris ſon nom. ---- Toute cette vaſte étendue

de pays qui ſépare Zarizyn d'Aſtrakan, n'étoit avant que les freres de l'unité établis à Sarepta euſſent tenté d'en cultiver une partie, qu'une bruyere aride toute découverte, qui non-ſeulement ne produiſoit rien, mais que le voiſinage de pluſieurs peuplades fort turbulentes qui vivent tout à l'entour rendoit très-peu ſûre. Car en ſuppoſant même que l'on pût ſe fier entiérement aux Kalmoucs, on a tout à craindre de l'infidélité des Kubans & des autres Tartares, qui, lorſqu'ils n'éprouvent aucune réſiſtance, traverſent avec l'impétuoſité d'un torrent deſtructeur ces Steppes indépendantes, pénétrent dans tout le gouvernement d'Aſtrakan, & pourroient pendant l'hiver ſurprendre Aſtrakan même. C'eſt ce qui n'échappa point au zèle refléchi du général *Beketof*, encouragé par les heureux ſuccès de la colonie de Sarepta; il ne balança plus de propoſer à la cour de Petersbourg les moyens qu'il avoit conçus pour mettre ces Steppes à l'abri des incurſions, & ſes projets ayant été goutés ne tarderent pas à être mis en exécution. On choiſit en conſéquence parmi les Coſaques tant d'Aſtrakan que du Wolga, & proprement de ceux qu'on nomme Dubofki, un nombre ſuffiſant de familles, pour en compoſer ſix Stanizes entre Tſchernoi-Jar & Aſtrakan. Tous ces établiſſemens ſont entiérement ſemblables, ſoit

par leur arrangement, ſoit par la maniere dont ils ſont bâtis, à la colonie de *Gratſckenſkaja*. Cinquante maiſons bâties en terre graſſe y ſervent d'habitation à autant de familles; ces maiſons ſont propres, blanchies en-dedans avec de la craye, & les chambres ſont pourvues de cheminées. La colonie eſt enceinte d'un rempart muni d'un foſſé, & garni de quelques pieces de canon, les entrées ſont défendues par des chevaux-de-friſe, & les Coſaques jouiſſent chacun d'une ſolde de douze roubles par an, laquelle leur eſt payée en paix, comme en guerre. Le commandement de chacun de ces endroits eſt confié à un Sotnik. Ces gens-là ſont encore de foibles commençans en fait d'agriculture, & s'attachent davantage à recueillir beaucoup de fourrage, & des productions de jardin. Gm.

On paſſe devant pluſieurs Oſtrowes avant d'arriver à *Jenatajewskaja*; cette fortereſſe fut conſtruite en 1741 contre les Kalmoucs par l'impératrice Eliſabeth. Le Priſtaff ou le premier des Kalmoucs y fait ſa réſidence, lorſqu'il n'eſt pas errant par les Steppes, avec ſon peuple; il y a même quantité de Kibittes ou tentes de cette nation dreſſées dans le voiſinage de cette place, & leurs poſſeſſeurs prennent depuis quelque-tems l'habitude de ne point les changer de place pendant l'hiver. L'intention

du fondateur, en érigeant cette forteresse, fut proprement d'engager le Chan des Kalmoucs avec ses Saissangs, à s'habituer à une demeure fixe, & à embrasser ainsi la maniere de vivre usitée en Europe. On lui fit construire dans cette vue dans l'enceinte de la ville une très-belle maison, qu'on lui offrit en présent. Mais bien loin d'en prendre possession, il s'en trouva tellement offensé qu'il ne voulût jamais y mettre seulement le pied. Gm.

Lorsque les vents de sud-ouest & de nord-ouest soufflent avec violence, ils deviennent pour les habitans de Jenatowskaja une véritable playe, car ils aménent une si grande quantité de sables des Steppes dans la forteresse, qu'il n'est pas possible d'aller par les rues sans se garantir les yeux. En revanche, ces vents chassent les cousins & ne laissent pas en cela de rendre un très-grand service. Outre les cousins, il leur arrive dans les tems calmes une quantité incroyable de mouches, que leur petitesse rend presque invisibles; c'est sur-tout vers la nuit qu'il en vient des vols innombrables des isles, qui vous remplissent cruellement la bouche, le nez & les yeux, & vous font éternuer, tousser & larmoyer. On se garantit ordinairement des cousins en faisant brûler du fumier de cheval ou de bêtes à cornes, qui exhale une épaisse fumée; & l'on a soin

d'en tenir continuellement d'allumé dans toutes les cours pendant l'été. Pour se précautionner contre les mouches, on s'enveloppe la tête d'un filet très-mince, enduit de poix fondue, dont ces insectes ne sauroient supporter l'odeur. Au surplus, ces mouches ne se font voir que dans le tems des hautes eaux, & jusqu'à ce qu'elles soient rentrées dans leur lit. Les diarrhées sont aussi très-fréquentes à la même époque chez les personnes de tout état.

La rive droite du Wolga étoit toujours bordée jusques-ici de montagnes de pure argille, mais elles se changent désormais, à mesure qu'on descend plus bas, en dunes de sable où l'argille ne se mêle que rarement. M. *Gmelin*, vit le 28 Septembre, le *Guépier* (*Merops Apiaster*) qui passoit par milliers en d'autres contrées. On peut juger par la quantité de leurs nids à quel point ils abondent dans ces environs. Cet oiseau construit son nid dans l'argille; de-là vient que les collines qui s'élevent les unes au-dessus des autres le long de la rive occidentale du Wolga, depuis Zarizyn, en sont toutes criblées. Il creuse toujours son trou dans une direction oblique & lui donne un demi pied d'enfoncement; l'entrée en est large, mais le fond se termine en s'arrondissant. —— Enfin nos voyageurs arriverent par

Koſſitinskaja, *Seroglaſowskaja* & *Lebiaſchenskaja*, le 1 Octobre 1769 à *Aſtrakan.*

L'hiſtoire d'Aſtrakan priſe dans des tems plus réculés, ne préſentant qu'obſcurité & qu'incertitude, nous ne remonterons point au-delà de l'époque à laquelle cette ville & tout le royaume a été incorporé à l'empire de Ruſſie. Ce diſtrict conſidérable de la Tartarie porta d'abord le nom de *Kapſchack*, à l'honneur du fils d'un général que ſa mere y mit au monde dans le creux d'un arbre; il fut enſuite nommé *Nagaja.* La ville s'appelloit anciennement *Tmutorakan*, mais elle prit depuis le nom de *Adſchi-Darchan*, que les Ruſſes prononçoient *Aſtrakan.* L'ancien *Aſtrakan* étoit autrefois ſitué huit werſts plus haut que la ville actuelle, & ſon premier emplacement offre encore aujourd'hui des ruines d'anciens édifices. C'eſt alors qu'on l'appelloit *Tmutorakan*; & Lomonoſoff rapporte poſitivement que le Czar *Jaroslaw Wladimirowitſch* fit la guerre, conjointement avec ſon frere *Mſtislaw*, au ſouverain de Tmutorakan & finit par contracter alliance avec lui; ce qui prouveroit d'une part que les prétentions de la Ruſſie ſur Aſtrakan datent de plus loin que le regne d'*Iwan Waſſiljewitſch*, & juſtifie de l'autre la dénomination de Tmutorakan qu'on lui attribue. Quant au tems où cette ville a

été transférée ailleurs, de même que celui auquel elle a changé de nom, on n'en a que peu ou point de connoiſſance. Gm.

Adſchi-Darchan veut dire; *un Pelerin de la Mecque a donné la liberté.* On prétend delà qu'un noble Tartare à ſon retour d'un pélerinage à la Mecque, préciſément dans le tems qu'on travailloit à poſer les fondemens de la ville qu'on transféroit à ſa nouvelle place, accorda la liberté à un de ſes eſclaves, ſoit pour donner à la réuſſite de l'entrepriſe des auſpices favorables, ſoit pour témoigner à Dieu, ſelon les principes de la religion mahométane, ſa réconnoiſſance pour l'heureux ſuccès de ſon voyage; au moins veut-on que les habitans ſe prévalurent de cet événement pour donner à cette ville le nom d'*Adcſhi-Darchan*, & exprimer par-là les vœux qu'ils faiſoient pour la perpétuelle conſervation de leur liberté. Les Ruſſes au contraire font dériver ce nom d'*Aſchtar* & de *Chan* & prétendent qu'on doit prononcer *Aſchtarkan*, comme s'il y avoit eu autrefois dans cette contrée un roi *Aſchtar* ou *Aſtra*, duquel on ne trouve cependant nulle trace dans aucune hiſtoire. Gm.

Aſtrakan avoit donc été déja entre les mains des Ruſſes dans des tems antérieurs à ceux où la valeur du Czar Iwan Waſſiljewitſch la ſoumit de nouveau. On en trouve des preuves

formelles dans les archives de cette ville, qui rapportent qu'elle eut pour premier ſouverain Ruſſe *Mſtislaw Wladimirowitſch*, & que ce prince fit conſtruire une égliſe en pierres à *Tmutorakan*. Ce ne fut qu'en 1237 lorſque Bathyus, (les Tartares le nomment *Bathol*), ayant ravagé toute la Ruſſie & garni tout le Wolga de ſes Tartares, les Ruſſes perdirent le royaume d'Aſtrakan, & ſe virent obligés de paſſer leur vie, pendant un grand nombre d'années, en guerres perpétuelles, ce qui dura juſqu'à ce que la grande Tartarie reçut enfin un échec déciſif, qui fut ſuivi des guerres de Kaſan, & qu'Iwan Waſſiliewitſch (*Jean Baſiliowitz*) commença de lever la tête. Gm.

Abdürrhachman gouvernoit alors le royaume d'*Aſtrakan*. La valeur du Czar, la réputation qu'il s'étoit acquiſe, porterent ce prince Tartare à contracter, ainſi qu'avoient fait avant lui pluſieurs autres chefs de ſa nation, un traité avec les Ruſſes. Un grand nombre de nobles Tartares, dont pluſieurs même étoient du ſang royal, ſe rendirent à Moſcou & s'eſtimoient heureux de pouvoir entrer au ſervice du Czar. *Emthurtſchey* ou *Dtſchamturtſchey* étant monté ſur le thrône après la mort d'Abdürrhachman, eut également à cœur de ſe ménager l'amitié des Ruſſes & envoya l'an 7059, ſuivant la maniere de compter des Grecs, (1553 de

notre ere) le prince Jschim en qualité d'ambaſſadeur à Moſcou, pour ſe mettre ſous la protection du Czar & le reconnoître pour ſon ſouverain. Le Czar reçut gracieuſement cet ambaſſadeur, accepta ſes propoſitions & le renvoya l'année ſuivante à ſon maître, accompagné d'un autre ambaſſadeur auquel Emthuartſchey fit un fort mauvais accueil; procédé qui fut le premier germe de la guerre qui ſuccéda peu de tems après. L'an 7061, d'autres ambaſſadeurs ſe préſenterent à Moſcou, de la part d'*Iſmael Myrſa* & de quelques autres Princes Tartares du *Nagaja*, (Nogais) pour ſe plaindre au Czar des offenſes & des injuſtices multipliées qu'Emthurtſchey leur faiſoit eſſuyer; ces envoyés implorerent en même-tems l'aſſiſtance du Czar, & lui promirent de l'aider de leurs perſonnes & de leurs vies, s'il vouloit pénétrer dans le Nagaja avec ſon armée. Le Czar ſe prêta volontiers à toutes leurs inſtances & ſtipula en outre, que s'il parvenoit à ſoumettre le royaume d'Aſtrakan, *Iſmael Myrſa* lui enverroit ſon fils en ôtage à Moſcou, & que lui Iſmael iroit attaquer de l'autre côté du Jaïk, le prince *Iſup* qui venoit de maltraiter un envoyé Ruſſe qu'il tenoit même en priſon.

Ces conditions furent agréées par *Iſmael-Myrſa*, il ſe réſerva ſeulement, dénué comme

il l'étoit, des forces néceſſaires, de ne point agir directement dans la guerre d'Aſtrakan, ce que le Czar voulut bien encore lui accorder. Après quoi il envoya vers le printems de l'an 7063 une forte armée contre Aſtrakan. Les Ruſſes informés qu'*Emmthurtſchey* avoit abandonné ſa capitale à leur approche & s'étoit enfui plus loin, s'y rendirent en diligence. Le petit nombre d'habitans reſtés dans la ville ouvrirent leurs portes aux Ruſſes qui ſe rendirent ainſi maîtres d'Aſtrakan, ſans effuſion de ſang. *Emthurtſchey* qui ne s'étoit pas d'abord retiré bien loin, avoit établi ſon camp à huit werſts ſeulement au-deſſous de la ville, mais les Ruſſes ayant pénétré juſqu'à ſon poſte, & s'en étant emparés, le prince Tartare gagna de nouveau le large, & les Ruſſes n'ayant pû apprendre ce qu'il étoit devenu, rebrouſſerent chemin vers la ville, y firent proclamer *Derbiſch Alé*, roi d'Aſtrakan, & obligerent tant les Tartares qui étoient reſtés dans la ville, que ceux qu'ils avoient pris dans leur fuite, à prêter ſerment de fidélité à la Ruſſie & à leur nouveau ſouverain. Après avoir tout mis en ordre & laiſſé une garniſon ſuffiſante dans Aſtrakan, l'armée Ruſſe ſe partagea en différens corps pour aller à la pourſuite d'*Emthurtſchey*. On s'empara d'abord d'un gros aſſez conſidérable de ſes compagnons qui

étoient chargés d'argent, de joyaux & d'armes. On ſut auſſi par eux que le ſérail de leur prince s'étoit réfugié dans les environs de *Syſchmoſchag*; le rapport ſe trouva juſte, les Ruſſes ſe rendirent maîtres du tréſor, & toutes les reines au nombre de quatre furent faites priſonnieres avec leurs familles. L'on apprit alors qu'*Emthurtſchey* accompagné de toute la nobleſſe d'Aſtrakan & à la tête d'un gros corps d'armée, avoit traverſé les marais de *Motſchag* pour ſe rendre à *Carabulath*. Les Ruſſes l'y atteignent, l'attaquent, & détruiſent entiérement ſon camp. *Emthurtſchey* s'échappe à grande peine avec quelques-uns de ſes plus braves guerriers, & ſe ſauve vers le lac *Beloe*; il y eſt de nouveau atteint, ſe dérobe encore une fois à la conſtante pourſuite des Ruſſes, & ſe ſauve avec vingt de ſes compagnons à Aſoff. Tous les autres Tartares qui l'avoient ſuivi furent tués ou faits priſonniers. A peine la nouvelle de l'entiere défaite de ce rébelle ſe fut-elle répandue, que tous les Tartares, qui s'étoient tenus cachés juſqu'alors, ſe raſſemblerent en un ſeul corps, & dépécherent une députation au général victorieux, pour lui demander grace, ce qu'il leur accorda. On indiqua de la part des Ruſſes un jour auquel quiconque déſiroit participer à la grace accordée, devroit ſe rendre à Aſtrakan. En conſéquence

de cette déclaration, l'on vit arriver le prince *Iraklesch*, le chef de la députation dont nous venons de parler, avec *Ischim* & *Ali*, accompagnés de toute leur famille & de tous leurs sujets. Ils furent suivis d'*Enhuwat Asey* à la tête de 3000 chevaliers armés, de 500 Murfas & princes, & de 7000 Tartares noirs. Tous ces gens-là jurerent de la maniere la plus solemnelle de se reconnoître à perpétuité, eux & leurs descendans sujets de la Russie, s'engageant à payer au monarque Russe une redevance annuelle de 4000 roubles, & lorsque *Derbisch Alé* seroit mort, à supplier le Czar de leur donner un nouveau roi. Cette négociation terminée, les Tartares remirent aux généraux Russes tous ceux de leur nation qui se trouvoient depuis nombre d'années dans la captivité des Barbares; & les Russes leur rendirent en retour leurs prisonniers Tartares: ils prescrivirent aux nobles & aux principaux d'établir leur habitation dans la ville, & reléguerent les gens du commun dans les campagnes. Ainsi l'armée du Czar retourna victorieuse à Moscou, où elle arriva heureusement au mois d'Octobre suivant. Gm.

Il n'y avoit pas encore bien du tems que le royaume d'Astrakan étoit rentré sous la domination des Russes, lorsqu'il prit fantaisie à Sultan Sélim, empereur des Turcs, l'an de

Jesus-Christ 1569, de l'arracher de nouveau de leurs mains, & de l'attaquer en conséquence par mer & par terre. L'armée de terre étoit composée de 25,000 cavaliers Turcs & de 30,000 janissaires. Trois cents galeres firent voile de Constantinople vers Azoff, & avoient à bord 5000 janissaires, 3000 pionniers, un grand nombre de Tartares avec quantité d'outils propres à remuer la terre: suivant le plan de cette expédition, ces galeres devoient remonter le Don depuis Azoff, & lorsqu'ils seroient dans la partie où ce fleuve se rapproche le plus du Wolga, tout ce monde devoit creuser un canal de communication entre les deux fleuves, afin qu'à l'avenir les vaisseaux pussent se rendre de la mer noire dans la mer Caspienne. L'armée de terre arriva enfin après une marche très-pénible à Azoff, où *Aldiguerey*, kan des Tartares de la Crimée, se rendit pareillement avec ses trois fils, & joignit ses troupes à celles des Turcs.

Après un repos de dix jours, cette armée réunie se porta au travers de la grande Steppe de Kuban, & par celle de Kuman sur Astrakan, & arriva effectivement le 6 Septembre 1569 devant cette ville, dont elle fit aussi-tôt la circonvallation. A peine étoit-elle partie d'Azoff que la flotte y arriva aussi, elle entra tout de suite dans le Don, & aborda à l'endroit où

l'on devoit commencer de creuſer le canal entre les deux fleuves. L'on avoit déja mis la main à l'œuvre, lorſqu'un heureux concours de circonſtances amena préciſément dans ces environs le général *Pierre Semeonowitſch* qui venoit de Moſcou à la tête d'une armée, ſuivant toutes les apparences, pour aller au ſecours d'Aſtrakan. Sitôt qu'il eût appris que les Turcs ſe trouvoient là, il alla tomber ſur eux à l'improviſte, dans le tems qu'ils s'y attendoient le moins, & les défit tellement qu'il pût en échapper à peine un très-petit nombre, pour aller porter la déplorable nouvelle de cet événement à Azoff.

Cependant Aſtrakan continuoit à être aſſiégée par les troupes de terre; la garniſon qui ſe confioit en ſon courage, mais qui ne laiſſoit pas, vu ſon petit nombre, de flotter entre la crainte & l'eſpérance, ſe décida enfin à faire pendant la nuit une ſortie inattendue ſur les aſſiégeans; cette ſortie fut ſi bien conduite que pluſieurs milliers d'ennemis y furent tués, & que la garniſon rentra dans la place ſans avoir perdu un ſeul homme. Peu de tems après, l'armée Turque inſtruite du ſort de la flotte tomba dans le découragement & perdant tout eſpoir de réuſſite, elle abandonna toute idée de conquête, pour ſe livrer aux craintes trop fondées d'une famine prochaine, privés

comme ils l'étoient de tout moyen de recevoir des vivres & voyant que l'hiver étoit à la porte. Les Tartares du pays d'Aſtrakan attachés ſecrétement au parti des Ottomans, tâchoient cependant de ranimer leur courage, & leur offrirent de leur procurer des vivres. Ils firent en conſéquence une courſe en Ruſſie dans l'intention de piller le pays; mais ils y furent ſi bien reçus, qu'il n'y en eut pas un ſeul qui put ſeulement aller porter aux Turcs la nouvelle de leur déſaſtre. Ceux-ci voyant que les Tartares leur manquoient de parole, leverent le ſiege, détruiſirent tous les retranchemens qu'ils avoient élevés, & ſe retirérent ſans avoir rien opéré. Les Ruſſes auxquels il ſuffiſoit d'avoir maintenu la ville dans leur poſſeſſion, ſans qu'il en ait rien coûté à la garniſon, ne trouverent point à propos de s'abandonner à la pourſuite de l'ennemi, qu'ils abandonnerent à ſon propre ſort. Les Tartares d'Aſtrakan qui voyoient bien d'un côté qu'ils n'avoient plus aucun ſecours à eſpérer de la part des Turcs, & qui vouloient de l'autre rendre leur infidélité envers les Ruſſes moins puniſſable, conſeillerent à l'armée qui ſe retiroit de paſſer par la Steppe de Moſchari, qui leur offroit, diſoient-ils, une route plus courte & plus facile pour ſe rendre à Azoff. Ce funeſte conſeil fut la perte preſqu'entiere de cette malheureuſe

armée, au moins en revint-il à peine 3000 hommes dans leur patrie, tout le reste fut détruit par le froid & la disette dont ils furent assaillis dans ces Steppes où ils s'étoient si aveuglement laissé engager.

Depuis cet événement, le royaume d'Astrakan jouit pendant long-tems d'une pleine tranquillité; il secoua peu-à-peu toute espèce de domination Tartare; l'administration y fut mise entiérement sur le pied Russe, & bientôt il se trouva converti en un des gouvernemens de cet empire. Mais dans l'année 7155 ou 1669 de notre ere, de nouvelles calamités vinrent désoler ce royaume. Le fameux rébelle *Stenco Rasin* ramassa dans le mois de Mai de cette année-là parmi les Cosaques du Don une troupe abjecte de mutins & de vagabonds, traversa les Steppes à la tête de ces brigands, marcha vers le Wolga, & vint s'établir près de la riviere de *Kamischenka*, d'où il enlevoit ou pilloit tous les bâtimens qui descendoient le fleuve pour se rendre à Astrakan. Ce *Rasin* par ses rapines se porta, en saccageant & ravageant tout ce qui se trouvoit sur son passage, par *Zarizyn* sur *Gurjew*, s'empara de cette forteresse & y fit un affreux massacre, où tous les principaux habitans & officiers perdirent la vie. Un corps de troupes envoyé contre lui d'Astrakan fut taillé en pieces, plus de mille gentils-hommes Russes y resterent sur la place, & à peine en échappa-t-il un très-petit nombre. Après s'être arrêté cet hiver-là à *Gurjew*, *Rasin* se rendit au printems en Perse, où quantité de villes & de villages devinrent la proye de ses affreux & cruels brigandages.

Un tremblement de terre assez violent se fit sentir le 4 Janvier 1670 à Astrakan, & bien plus vivement encore à *Schamachie*, où huit mille habitans, dont trente Indiens, périrent sous les ruines. Trois Caravanserais y furent détruits, & ceux qui chercherent à s'échapper par la fuite tomberent entre les mains des brigands Rasiniens. Soixante-dix villes Turques éprouverent ce même tremblement de terre, & le bourg de *Laitscha* dans le voisinage de *Schamachie* en fut entiérement anéanti. Le 10 Juin suivant, il en survint un autre dont les secousses causerent encore un dommage très-sensible dans la ville d'Astrakan.

Tandis que *Stenko Rasin* s'occupoit dans cette même année 1670 à ravager & piller une partie de la Perse, il s'éleva un nouveau brigand nommé *Sereschka Kriwoi*, ou Sergius Strabon, Cosaque du Don, comme le premier, renforcé par un grand nombre de conjurés qu'il s'étoit associés. Il se rendit en force sur le Wolga, enleva quantité de bâtimens

marchands & pouſſa juſques vers la mer. *Schilkow* qui gouvernoit alors la province d'Aſtrakan envoya contre lui des chaloupes armées de Strélitzes, qui tomberent entre les mains de ces pirates avec leurs canons, leurs armes, leurs munitions de guerre & de bouche, & furent faits priſonniers. Cette autre bande de révoltés ſe rendit auſſi en Perſe avec ſes priſes, & s'y réunit à *Raſin*. Celui-ci ſe voyant ainſi renforcé, pourſuivit ſes cruautés avec plus de violence que jamais, & toujours plus enorgueilli de ſes ſuccès, auxquels un kan Perſan oſa cependant tenter de mettre des bornes. Ils ſe livrerent l'un à l'autre un combat naval des plus ſanglans, *Raſin* y perdit la moitié de ſon monde, mais les Perſans finirent par être battus ſi complettement, que ceux qui échapperent au fer du vainqueur périrent dans les flots.

Dans l'automne de cette même année, *Proſorowski* ſe trouvant gouverneur d'Aſtrakan, *Stenko Raſin* reçut ordre du czar de ſe retirer de la Perſe & de retourner dans ſa patrie, où il lui étoit enjoint de ſe tenir tranquille. Le rebelle obéit, s'en revint vers le Don, & envoya huit hommes de ſa Stanize à Moſcou, pour ſupplier la cour de lui accorder ſa grace & le pardon de ſes crimes. Le czar fit paſſer ces députés avec un capitaine

de Samara à Aſtrakan ; mais ils maltraiterent cet officier dans la route, & au lieu de ſe rendre à Aſtrakan, ils retournerent vers le Don où ils rejoignirent Raſin.

Après que *Raſin* ſe fut arrêté quelque tems ſur les bords du Don, il ſe porta de nouveau dans le mois d'Avril 1672 ſur le Wolga, prit dans les environs de Zarizyn un grand nombre d'Ulaſſes, Kalmouques & Tartares, aſſiégea la ville, & ayant corrompu par argent les Strélitzes dont étoit compoſé la garniſon de Zarizyn, il pénétra dans la place & y maſſacra le commandant & tous ceux qui voulurent faire quelque réſiſtance. Il s'empara de la caiſſe de la couronne, & de tous les vaiſſeaux qui n'appartenoient point à des particuliers. Cependant Iwan Lopatin arriva de Moſcou, ſuivi de quelques gros de Strélitzes pour s'oppoſer à ces nouvelles cruautés de Raſin ; mais le général Ruſſe fut complettement battu, & reſta lui-même ſur le carreau. La nouvelle étant parvenue à Aſtrakan que Raſin s'étoit auſſi emparé de *Tſchernoy-Jar*, & qu'il y avoit maſſacré un grand nombre de nobles, on ſe mit en état de défenſe, on répara les murs de la ville, on garantit les portes, on mit du canon ſur les murailles & l'on arma tout le monde ſans diſtinction, juſqu'aux étrangers & aux plus jeunes gens en état de

manier un fusil. Mais Astrakan nourrissoit dans son propre sein un ennemi qui, pour être ignoré, n'en étoit que plus dangereux, & Rasin bien informé des dispositions de ces traitres à son égard, marcha vers la ville, & vint dans la même nuit disposer ses échelles pour l'escalade. Les soldats de la garnison qu'on avoit postés sur les murailles, reçurent non-seulement à bras ouverts tous ces brigands qui venoient à eux à la faveur de leurs échelles, mais les attirerent encore de leur côté, moyennant certains mots d'intelligence, dont ils étoient auparavant convenus. Les canonniers qui devoient faire feu sur les assaillans refuserent d'obéir, & resterent les bras croisés. Les officiers de la noblesse & de la bourgeoisie qui se montrerent fidéles & courageux furent tous massacrés. Le gouverneur fut transpercé d'outre en outre d'un coup de pique & porté à demi-mort dans l'église cathédrale, où un grand nombre d'habitans d'Astrakan s'étoient rassemblés & renfermés, comme dans l'unique refuge qui leur restoit encore. Lorsque le jour parut & que les brigands se furent entiérement rendus maîtres de la premiere enceinte, ils pénétrerent jusques dans le château, & assiégerent ce temple tout rempli de ces malheureux habitans. Un d'entre eux, nommé *Florus Dura*, capitaine de cinquante bourgeois,

qui se trouvoit à l'entrée du parvis, combattit avec une valeur & une activité si surprenantes, qu'il eut le bonheur, à l'aide seulement de son couteau, de faire mordre la poussiere à un grand nombre d'ennemis; mais les portes de l'église ayant été à la fin brisées par les efforts des assaillans, le vaillant *Dura* fut coupé en morceaux, pour prix de son héroïsme. On enleva le gouverneur, qui respiroit encore à peine, de l'endroit où il étoit couché, on le porta sur une tour attenante au parvis, du haut de laquelle il fut précipité sur le pavé. Tous les bourgeois réfugiés dans l'église, tous les officiers, tous les nobles en furent arrachés & massacrés à mesure qu'on les en sortoit, au nombre d'environ six cents. Pendant cette barbare exécution, deux Russes avec quelques Allemands & Circassiens, neuf en tout, grimperent au haut d'une autre tour de cette église, où entourés d'ennemis, ils se défendirent jusques vers le milieu du jour. Tant qu'ils eurent des balles, il fut impossible aux brigands de s'emparer de la tour, & lorsqu'ils les eurent toutes consommées, ils leur substituerent des pièces de monnoie d'argent & de cuivre; mais privés enfin de cette derniere ressource, & ayant d'ailleurs usé toute leur poudre, une partie d'entre eux se précipita du haut de la tour; le reste tomba entre les mains de leurs barbares

ennemis, qui les maſſacrerent comme les autres.

Aſtrakan ſe trouva ainſi au pouvoir d'un inſatiable brigand : le pillage fut permis à quiconque voulut l'exercer. La caiſſe publique, compoſée en partie d'argent monnoyé, en partie de peaux de zibeline, fut le premier butin du chef des rebelles ; après quoi l'on pilla de fond en comble toutes les maiſons, & tout ce butin fut porté dans la forteresſe de *Jamburtſchey*, où il fut partagé. Raſin reſta juſques vers le milieu de Juillet à Aſtrakan & s'y livra à tous les genres de cruauté ; lorſqu'il paſſoit à cheval dans les rues, & que par un malheureux hazard il s'offroit un habitant à ſa vûe, tantôt il le faiſoit ſabrer ou jetter dans l'eau, tantôt il le faiſoit pendre par les pieds, ou mutiler des bras & des jambes. Les ſoldats de la garniſon, qui lui avoient ſi lâchement livré la ville, devinrent auſſi les miniſtres de ſes atrocités ; & l'on vit juſques aux enfans de ces traitres s'attrouper pour exercer enſemble les violences les plus infâmes & les plus atroces.

Le 13 Juillet, Raſin envoya dans l'ivreſſe de ſa rage ſon jeſſaul à l'archevêque, pour qu'il lui livrât le fils aîné du gouverneur *Proſorowski*, qui avoit péri ſi malheureuſement à la priſe de la ville. A l'arrivée de ce jeune

homme, le barbare lui demanda quel uſage ſon pere avoit fait du produit des péages ? Il répondit que cet argent avoit été remis à la chancellerie, & qu'on en avoit payé les ſoldats, ce qui fut encore atteſté par un ſécretaire nommé *Alexiew*. Le tyran voulut ſavoir enſuite de lui où le bien de ſon pere ſe trouvoit caché, ſur quoi le jeune Proſorowski repliqua que c'étoit le jeſſaul de lui (Raſin) qui s'en étoit emparé. Là-deſſus Raſin lui fit lier les jambes, & ordonna qu'on le pendit par les pieds contre un mur ; il fit en même tems enfoncer au ſécretaire Alexiew un crochet de fer dans les côtes, & le fit ſuſpendre en l'air dans cette affreuſe poſition. Au bout d'une demi-heure, il fit encore venir le fils cadet de Proſorowski & le fit attacher à côté de ſon frere ; ils ne périrent pas à la vérité, mais l'aîné ſurvécut peu de tems à ce barbare traitement.

Après toutes ces horreurs, Raſin accompagné de ſes brigands du Don & de quelques Strélitzes de la garniſon d'Aſtrakan, reprit le chemin de Simbirsk, laiſſant le commandement de la ville à deux Attamans, qui réglerent en tous points leur conduite ſur celle de leur chef, & exciterent bientôt après ſon départ dans une aſſemblée qu'ils convoquerent, de nouveaux déſordres : ils égorgerent, ſoit

dans les rues, soit dans leurs propres maisons, tous les officiers de la chancellerie d'Astrakan qui avoient échappé aux fureurs de Rasin ; ils assaillirent même la maison de l'archevêque, & voulurent qu'il leur livrât *Iwin Turtschinin*, lieutenant de l'empereur qui s'étoit caché chez lui : mais ne l'ayant pas trouvé, ils vomirent les injures les plus atroces contre le métropolitain, lui reprocherent d'être plus porté pour les notables de la ville que pour les Cosaques, & oserent même attenter à sa vie ; mais cette fois-là les choses n'en vinrent pas encore à ce point.

Pendant l'hiver de 1673, il parvint de Moscou à l'archevêque un décret impérial qui enjoignoit à tous les habitans d'Astrakan, & particuliérement à ceux qui avoient eu part à la trahison, de renoncer à l'esprit de rebellion auquel ils s'étoient livrés, & de rentrer dans l'obéissance qu'ils devoient à leur légitime souverain. Lorsque le prélat voulut se mettre en devoir de faire connoître l'ordre de la cour, loin de déférer à ces ordres, ils jetterent dans les fers le prêtre qui leur en faisoit la lecture, & l'on employa les plus cruelles tortures, pour savoir de lui si cet ordre émanoit effectivement de l'empereur, ou n'étoit qu'une invention de l'archevêque.

Au mois d'Avril suivant, un soldat de la

garnison d'Astrakan vint annoncer à l'archevêque que des Tartares Jurtoviens avoient derechef apporté un décret impérial de Moscou, & qu'ils se trouvoient avec cet ordre de l'autre côté du Wolga. L'archevêque fit ouverture de la chose aux chefs conjurés, & leur manda de se rendre vers lui ; mais au lieu d'obéir & de comparoître à l'église, ils s'assemblerent tumultueusement sur le marché, où le prélat les suivit pour leur dire qu'ils pouvoient envoyer eux-mêmes chercher l'ordre de l'empereur. Les rebelles lui reprocherent de nouveau de vouloir faire passer ses propres ordres pour des décrets impériaux, & se mirent encore une fois à l'invectiver. L'archevêque montra là-dessus beaucoup de fermeté, déclara hautement qu'il tenoit pour son empereur, & osa leur mettre devant les yeux toute leur perfidie.

Le premier Mai de la même année, les conjurés prirent le malheureux prêtre qui leur avoit lû la premiere fois le décret impérial, lui firent éprouver les plus cruels tourmens, pour lui faire avouer que l'archevêque avoit lui-même fabriqué ce prétendu décret ; mais voyant qu'il persistoit invariablement à soutenir la vérité, ils finirent par lui arracher la vie. Deux nobles de distinction qui demeuroient chez le métropolitain, essuïerent pareil-

lement & ſous les mêmes prétextes les violences les plus atroces, & lorſque leur méchanceté ſe fut enfin épuiſée de ce côté-là ſans ſuccès, on prit la réſolution de maſſacrer le prélat lui-même. Le 11 Mai, quelques-uns des conjurés ſe rendirent dans la métropole & ſignifierent à l'archevêque de ſe rendre dans leur cercle; il le promit, mais il prit auparavant la précaution de faire ſonner les cloches, qui ſervirent d'avertiſſement aux prêtres de venir le joindre dans le temple. Le prélat s'y revêtit de ſes habits pontificaux & ſe rendit à l'aſſemblée des conjurés, où ils éleverent de nouveau contre lui les reproches injuſtes d'avoir voulu faire paſſer ſes propres ordres pour des décrets impériaux. Le métropolitain défendit les droits de ſon empereur avec une nouvelle fermeté, & exhorta les rebelles à l'obéiſſance; mais ces ſages exhortations ne firent qu'irriter davantage les eſprits, & ces audacieux ſe diſpoſant déja à le dépouiller avec violence de ſes habits pontificaux, l'un d'entre eux leur repréſenta qu'il ne convenoit pas de porter la main aux ornemens ſacerdotaux d'un évêque. La remontrance coûta cher à ce malheureux, qui fut incontinent trainé hors de l'égliſe & cruellement maltraité ſous les yeux même de Joſeph, c'eſt ainſi que ſe nommoit le prélat. L'aſſemblée ordonna enſuite aux prêtres de dépouiller l'archevêque de ſes vêtemens; & celui-ci ne voyant que trop à quoi tendoit cet ordre, le leur réïtera lui-même. Incontinent après, les conjurés le pouſſerent hors de l'aſſemblée, lui lierent pieds & mains, & ſe mirent à lui déchirer le corps avec des tenailles ardentes, lui demandant ſans ceſſe l'aveu de la prétendue fraude, dont ils l'avoient accuſé. Après avoir horriblement martyriſé l'infortuné prélat, voyant qu'ils n'en pouvoient tirer aucune réponſe, ils le porterent enfin ſur une tour du haut de laquelle ils le précipiterent. A ce dernier acte d'atrocité, ſuccéda un long & morne ſilence de la part de ces barbares meurtriers, qui ſemblerent pendant un quart-d'heure avoir tous été frappés de la foudre. Cependant les prêtres ayant voulu ſe raſſembler enſuite au-tour du cadavre de leur archevêque, les conjurés les en chaſſerent à coup de bâton. Il fut pourtant embaumé & enterré le lendemain dans ſa métropole.

La triſte nouvelle de la ſituation déplorable où ſe trouvoit la ville d'Aſtrakan, étant parvenue à Moſcou, le czar Alexis Michaïlowitſch, pere de Pierre le grand, envoya, vers la fin du mois d'Août, le général *Iwan Bogdanowitſch Milolaswski* avec un nombre aſſez médiocre de troupes pour ramener les con-

jurés à l'obéiſſance. Ceux-ci fiers de leurs ſuccès précédens oſerent aller à la rencontre de l'ennemi avec la plus grande partie de leur monde ſur des bâtimens armés, mais ils furent complettement battus & preſqu'entiérement détruits. *Miloslawski* vint enſuite établir ſon camp devant Aſtrakan, & y envoya des députés pour ſommer les habitans de ſe rendre; il permit en même tems aux conjurés de venir en toute aſſurance dans ſon camp, comblant de careſſes tous ceux qui s'y rendoient, & tâchant de les gagner par des promeſſes. Mais comme tout cela ne le conduiſoit point à ſon but, il plaça un autre camp de l'autre côté du Wolga pour reſſerrer davantage la ville: les rebelles vinrent fondre ſur ce camp avec furie, dans l'eſpoir de l'enlever; mais cette attaque fut repouſſée, & ils perdirent beaucoup de monde. Il ſe trouva ſur ces entrefaites dans Aſtrakan un prince Circaſſien nommé *Kaſulat Muſſelowitſch*, qui trouva le moyen d'attirer par ruſe le chef des conjurés chez lui, & de le livrer à Miloslawski: il y eut outre cela nombre de rebelles, qui ſéduits par les bonnes façons du général Ruſſe, paſſerent dans ſon parti. Cependant la ville étoit livrée au-dedans à de violentes diſſentions; une partie des habitans vouloit ſe rendre aux Ruſſes, tandis que les autres étoient réſolus de ſe défendre contre

eux juſqu'à la derniere extrêmité. Dans cette poſition des choſes, l'hiver arriva; les conjurés commencerent à ſe méfier de leurs forces, & gagnés d'ailleurs par la douceur du général, ils lui rendirent la ville d'un commun accord; il y fit effectivement ſon entrée le 27 de Novembre, ſe rendit d'abord à l'égliſe pour y rendre graces à Dieu, & il y mit de fortes gardes aux portes & dans les tours. Il ſoulagea par de prompts ſecours ceux des bourgeois dont les beſoins étoient les plus preſſans, remédia à tous les déſordres, rendit à Aſtrakan ſon ancienne tranquillité, & fit punir, ſelon leurs degrés d'atrocité, les cruautés qu'on y avoit exercées. *Stenka Raſin* porta pareillement la peine due à ſes crimes; & après avoir été battu par le général Dolgoruki & mené priſonnier à Moſcou, il fut placé dans un charriot au-deſſous d'une potence dreſſée ſur le charriot même & promené ainſi par toute la ville, comme un objet d'exécration univerſelle; après quoi il fut écartelé tout vivant. Les quatre parties de ſon corps avec ſa tête furent placées ſur quatre poteaux, & les inteſtins du ſcélérat jettés aux chiens. Ce barbare montra la plus grande intrépidité au milieu de tous ces tourmens. En revanche ſon frere cadet *Frolka*, qu'on avoit pris en même tems que lui, & qui fut condamné à marcher à pied

derriere le charriot, ne s'en montra que plus pusillanime ; mais comme il avoit découvert au czar les trésors cachés de son frere, ce prince lui fit grace de la vie.

Depuis cette cruelle époque, il ne se passa plus d'événemens de cette importance à Astrakan. Dans l'année 1705 il s'y fit un grand massacre des ci-devant Strélitzes. En 1722 Pierre le Grand visita ces contrées, & ce fut particuliérement dans cette année, ainsi que dans les suivantes, pendant lesquelles se fit la célèbre expédition de Perse, qu'Astrakan commença à se faire connoître & à jouer un rôle. En 1727 la peste lui enleva une grande partie de ses habitans. Mais, excepté un grand nombre d'incendies, de même que l'établissement d'un canal qui joint le Wolga avec le Kutum, & le nouveau plan sur lequel cette ville a été bâtie, il ne s'y est opéré aucun changement. Gm.

Si nous voulons nous former une idée exacte de la situation d'Astrakan & de la contrée qui l'environne, il faut avant toutes choses prendre une connoissance plus particuliere du Wolga. Ce fleuve qui reçoit les eaux d'une infinité de grosses & de petites rivieres, sans compter les torrens & les ruisseaux, est dangereux à naviguer, par la quantité d'angles, de coudes, de bas-fonds, d'eaux mortes,

d'isles & de bancs de sable qu'il présente. Ce n'est que dans les mois de Mai & Juin, que les rivieres qui s'y rendent, sur-tout vers le nord, considérablement grossies par la fonte des neiges, faisant monter les eaux du Wolga beaucoup au-dessus de leur niveau ordinaire, en rendent la navigation sûre & facile aux gros bâtimens. L'accroissement de ces eaux est tel que non-seulement les isles basses en sont couvertes de maniere à pouvoir naviguer par dessus, mais que toutes les terres basses qui bordent les deux côtés du fleuve sont inondées, au point qu'il n'y a que la cime des plus grands arbres qui paroisse au-dessus de la superficie de l'eau. Ainsi le Wolga offre déjà à cet égard un rapport sensible avec le Nil en Egypte, & cette analogie devient encore plus frappante par la grande fertilité que ces inondations répandent sur les terres qui les ont éprouvées, & dont les prairies ressentent le plus particuliérement les effets. *Saratow* est regardé comme faisant à-peu-près le milieu du cours du Wolga. Jusques à cette place & de-là jusqu'à *Zarizyn*, ce fleuve coule depuis sa source méridionale droit vers l'est, à travers une vallée très-étendue ; mais de Zarizyn il se tourne vers le midi & dirige son cours sur Astrakan ; c'est entre ces deux places qu'il est le plus

large, & les endroits où il se retrécit jusqu'à la largeur d'un werst, sont très-rares. Le Wolga forme une étrange quantité d'isles, dont les plus larges sont celles de *Sarpi*, de *Tschiltscherinskoi*, & d'*Arbusnoi;* c'est surtout aux environs d'Astrakan qu'elles sont en plus grand nombre, & plus ce fleuve s'approche de son embouchure, plus ces isles se multiplient, à cause que le Wolga se partage dans son cours en plus de bras qu'aucun autre fleuve connu.

Le premier bras du Wolga est celui qu'on connoit sous le nom d'*Achtuba*, qui se détache de sa rive gauche à dix wersts au-dessus de Zarizyn, là où se trouvent les plantations de soie dont nous avons fait mention, & en faveur desquelles on a établi deux colonies. Ce bras parcourt tout le terrein gauche du bas-Wolga, se jette près de *Krasnoi-Jar* dans le Busan, & de-là dans la mer Caspienne. Ce n'est que dans le tems des inondations du printems que l'Achtuba prend un cours réglé; en tout autre tems, il ressemble à une nappe d'eau tranquille, se desséche en quantité d'endroits, & se trouve tellement coupé par des bancs de sable, qu'à peine apperçoit-on quelques traces de ses ondes. --- Le second bras principal du Wolga se nomme *Busan* & se sépare du fleuve à 40 wersts au-dessus d'Astrakan.

kan. Les autres bras moins remarquables portent les noms de *Bolda*, *Koutoum*, *Zarew-Protok*, *Baschmakowka*, *Tschagan*, *Iwantschouk* & *Bachdennir*. Mais comme tous ces différens bras se partagent encore en d'autres plus petits, que souvent ils rentrent ensuite les uns dans les autres & qu'enfin le Wolga se décharge dans la mer Caspienne par plus de 70 embouchures, on conçoit aisément combien il doit se trouver de contrées marécageuses dans tout le district qui sépare Astrakan de la mer Caspienne, ce qui ne peut, très-certainement, que porter une atteinte sensible à la santé des habitans, & mérite qu'on y fasse la plus sérieuse attention. Gm.

Krasnoï-Jar, dont nous venons de faire mention, est situé à 30 wersts de l'Astrakan d'aujourd'hui, & fut bâti sous le régne du Czar *Alexis Michaïlowitsch;* afin que ses habitans eussent la facilité de surveiller les entreprises des Cosaques du Don qui étoient dans l'habitude de se rendre du Wolga dans le Busan, & pénétroient de-là dans la mer Caspienne, dont ce poste devoit leur fermer le passage; il devoit encore servir à empêcher les hostilités des Kalmoucs, qu'on n'avoit point encore pu soumettre; & à s'opposer aux trop fréquentes incursions des *Kirguis-Kaïsaques.* C'est à ces différentes fins qu'on y mit une

garnison. Il s'y forma en 1729 & 1730 du plein gré de ceux qui la composoient une compagnie de commerce, qui fut cause qu'on y bâtit en 1745 un hôtel de ville. Dans les tems précédens, on n'y mettoit point de commandans en titres, mais on y envoyoit d'Astrakan des officiers supérieurs, & de moindres grades avec un certain nombre de soldats. Ce n'est que depuis quelques années qu'on y a mis un commandant à demeure, & qu'on y a formé une chancellerie. On tira dans le même tems des 500 familles qui se sont fixées dans ce lieu une troupe de 50 jeunes hommes choisis qui portent le nom de *Cosaques Krasnoïens*, & qui sont restés sur pied, mais on ne les employe point pour des commissions éloignées, ils ne servent que lorsqu'on a quelque chose à démêler avec les Kalmoucs, & en qualité de couriers dans la communication avec Astrakan.

Les *inondations du Wolga* qui ont lieu au printems & en été, & qui sont occasionnées ou par la fonte des neiges dans les contrées supérieures de la Russie, ou par un vent du sud, qui non seulement agite avec violence les flots de la mer, mais exerce encore son impétuosité sur le Wolga lui-même, méritent toute l'attention d'un observateur. M. Gmelin a déterminé, d'après ses observations le

25 d'Avril, comme l'époque à laquelle le Wolga commence à croître aux environs d'Astrakan. Et l'on peut en ce cas regarder comme un signe assuré de cette révolution le changement de couleur du Wolga qui paroît alors tout blanc. L'accroissement du fleuve dure jusques dans les premiers jours de Juin, alors les eaux demeurent 4 à 5 & jusqu'à 6 jours, dans l'état d'élévation où les a mises le plus haut dégré de leur accroissement; après quoi elles commencent à diminuer petit-à-petit, & le Wolga se trouve déja dans son lit ordinaire vers la fin de Juin. Les habitans d'Astrakan affirment unanimement que les inondations de ce fleuve n'ont jamais été aussi considérables que dans ces dernieres années, & que cependant les eaux n'ont jamais crû beaucoup au-delà d'une toise Russe. L'année 1770 la crue des eaux commença vers la fin d'Avril, & le 27 Mai elles avoient monté jusqu'à sept pieds neuf pouces, après quoi elles diminuerent peu-à-peu, & le 20 Juillet elles se retrouverent à leur niveau ordinaire.

Il en est tout autrement au dessus d'Astrakan, car les eaux ne croissent à Zarizyn & à Tschernoï-Jar que jusques vers le commencement de Juin, & sont entiérement retombées vers les premiers jours de Juillet. Elles s'élévent aussi à Zarizyn, lorsqu'elles ont at-

teint leur dernier dégré d'accroiſſement, beaucoup au-delà d'une toiſe, & cet accroiſſement eſt encore bien plus conſidérable au deſſous de Zarizyn du côté de Tſchernoï-Jar. Il eſt très-aiſé de ſe convaincre de la vérité du fait, par la ſeule inſpection des arbres qui ont été expoſés à l'inondation, & que l'on meſure après l'écoulement des eaux. Les terres baſſes ou la vallée, dans laquelle les eaux du Wolga ſe débordent, en ſont entiérement ſubmergées & ſemblent un vaſte océan; mais c'eſt toujours au grand détriment des liévres & des ſouris qui en ſouffrent infiniment. Quant aux animaux d'une plus grande eſpèce, tels que les loups, les renards, les ſangliers, &c. il faut ou que le tems du débordement leur ſoit connu d'avance, ou qu'ils s'en apperçoivent dès qu'il commence, puiſqu'ils ſe retirent à point nommé dans l'intérieur du pays vers les Steppes. Mais lorſque les hautes eaux prennent les liévres au dépourvu, & qu'ils en ſont entiérement environnés, ils cherchent à ſe réfugier ſur les terreins les plus élevés, & lorſque ces mêmes eaux atteignent encore ces derniers, il n'eſt aucun de ces infortunés animaux qui puiſſe échapper à ſa perte. Trouvent-ils au contraire aſſez de lieux élevés où les eaux ne parviennent pas, ce n'eſt que pour un tems très-

court qu'ils échappent; ſavoir, juſqu'à l'arrivée des chaſſeurs qui en prennent une grande quantité très-ſouvent avec la main ſeule. Les différentes eſpeces de rats & de ſouris qui habitent les terres baſſes du Wolga, ont recours à une double reſſource pour mettre leur vie à l'abri lors de la crue des eaux, reſſource qui ne les conduit toutefois qu'à des nouveaux dangers. Il y en a qui prennent le parti de ſe ſauver à la nage, & vont en troupes ſe refugier dans le Wolga même, dont ils tâchent de gagner la rive occidentale; ces animaux nagent quelquefois l'eſpace de trois werſts & plus ſur le fleuve, mais finalement les forces leur manquent, & ils vont à fond; d'autres au contraire ſe refugient ſur les arbres, où les oiſeaux de proye les guettent ſoigneuſement, tandis que les Welſes vont d'un autre côté donner avec leurs queues à l'arbre où ces infortunés ſe ſont refugiés, de violentes ſecouſſes qui les font tomber dans l'eau, où ils deviennent la pâture de ce poiſſon vorace; ſort qu'éprouvent auſſi les jeunes corbeaux qui ne ſont point encore en état de voler.

Quoique le Wolga ſe diviſe en un ſi grand nombre de bras, il a pourtant encore auprès d'Aſtrakan 2200 pieds de largeur. Dans le fort de l'hiver qui dure tantôt un mois, tantôt deux, ce fleuve ſe géle ſi fortement que les

traineaux les plus chargés le traverſent ſans nul danger. Plus on s'approche de la mer, plus on rencontre de joncs, qu'on trouve alors tous farcis de ſangliers qui vont y faire leur pâture tant de ces mêmes joncs, que des rats d'eau qui les habitent. Gm.

La ville d'Aſtrakan d'aujourd'hui eſt ſituée ſur la rive du Wolga qui eſt bordée de prairies, là où le fleuve commence à ſe diviſer en un ſi grand nombre de bras, & à 80 werſts de leurs différentes embouchures. Toutes les diverſes parties de la ville ſont éparſes ſur des collines qui en compoſent l'enceinte. La partie principale, ainſi que les fortifications, occupent ce qu'on nomme la colline des liévres, qui peut avoir deux werſts en longueur & un peu plus d'un demi werſt en largeur, & dont le côté ſeptentrional eſt baigné par le Wolga. Les habitations des Arméniens & des Tartares ſont ſur la colline de *Kiſelew* où l'extrêmité eſt occupée par un petit nombre de ſoldats & marchands Ruſſes. Tout près de cette monticule paſſe un canal qui traverſe un marais ſalé & forme une communication entre le Koutoum & le Wolga.

Le *Kreml* ou la fortereſſe occupe la partie la plus élevée de la colline, vers le couchant, & forme un triangle régulier entouré d'un mur bâti en briques; il y a encore attenant à ce

Kreml, un autre petit fort, qui étoit auſſi environné d'une muraille, mais qui n'eſt plus enfermé que de paliſſades. On le nomme *Shitnoï Dwor*, ce qui veut dire magazin, & cela parce qu'on y dépoſe des grains, de la chaux & différentes autres proviſions. Les murs de la ville ſont aſſez généralement très-mal entretenus; ils ſont même tombés en nombre d'endroits où l'on s'eſt contenté de leur ſubſtituer des paliſſades. Quoiqu'Aſtrakan ſoit entiérement environné d'eaux, elles ne peuvent ſervir à ſa défenſe qu'en été; & comme le Wolga, ainſi que nous l'avons vu, ſe géle en hiver, les glaces ouvrent alors à l'ennemi un accès très-facile vers la place.

L'égliſe métropolitaine eſt placée dans le Kreml, près du côté occidental des murs de la ville; elle eſt remarquable par la grandeur de ſon vaiſſeau; le métropolitain *Samſon* la fit élever à ſes frais en l'année 1696. Elle eſt bâtie en briques & a deux étages. Attenant au côté méridional de ce temple ſe trouve le palais archiépiſcopal, également bâti en briques; il eſt fort vaſte, mais il porte déja toutes les empreintes de la vétuſté, & menace de ne plus durer bien long-tems; le principal corps de logis habité par l'archevêque, communique avec l'égliſe par une arcade auſſi en briques. On a établi à l'endroit où étoit autre-

fois le couvent de la sainte Trinité un séminaire, destiné à l'instruction de la jeunesse, tant dans les langues que dans tous les genres de sciences ; mais le succès de cet établissement n'est point du tout heureux, sans doute parcequ'il est encore trop tôt de songer à étendre les progrès des connoissances humaines dans cette partie de la Russie. (*) On a aussi érigé près du Kremlin ou petit fort, aux frais du gouvernement, une auberge Russe très-considérable, dans le goût des caravanserais ; elle est en brique & toute entourée de boutiques & de magazins. Les marchands sont obligés de louer ces boutiques & de payer à la couronne pour chacune 24 roubles par an. L'auberge Arménienne bâtie au milieu de l'enceinte des fortifications, est pareillement entourée de boutiques qui payent annuellement douze roubles chacune de loyer, ce qui fait un revenu total de passé mille roubles pour le fisc. Il se trouve encore dans la même enceinte cinq églises bâties en pierres, l'apothicairerie publique de la couronne, qui occupe le quart

(*) Le plus grand obstacle qui s'oppose au progrès des sciences dans tout l'empire Russe, c'est qu'on y manque presqu'absolument d'instituteurs, & c'est à y remédier que le gouvernement devroit particuliérement s'occuper.

de l'auberge Russe, & la maison de police.

La ville d'Astrakan ayant souffert un dommage prodigieux par le dernier incendie, la couronne a chargé la banque de cette même place de faire une avance de cent soixantedix mille roubles, pour bâtir des maisons en pierres sur un nouveau plan ; & ces maisons devoient être livrées aux habitans, moyennant le remboursement des frais de constructions. Les indigens obtinrent même la faveur d'un délai de dix ans, jusqu'au terme du remboursement. Mais ces constructions s'exécutent avec une telle lenteur qu'il s'écoulera bien des générations avant qu'Astrakan soit achevé de bâtir, si le travail n'est pas plus accéléré à l'avenir qu'il ne l'a été jusqu'à présent.

On met au nombre des fauxbourgs d'Astrakan l'Amirauté, qui est munie d'un rempart avec un fossé, mais qui n'a que de vieilles maisons de bois ; c'est de tous les fauxbourgs le plus rapproché des fortifications. On trouve plus loin le marché Tartare où l'on trafique depuis le grand matin jusques vers midi ; le marché Russe, au contraire, ne se tient pour l'ordinaire que vers le soir. Près de l'angle le plus saillant des fortifications, entre le mur de la place & le canal, s'étend le lac salé nommé *Solontchiack*, qui

ſe trouve rempli en hiver d'une grande quantité de ſel amer & de ſel de cuiſine, ce qui fait que dans les froids les plus vifs la glace prend à peine le deſſus; en été il s'en exhâle des vapeurs ſalées, & le dépôt qui s'y forme conſiſte uniquement en une matiere argilleuſe. Près de ce lac & dans ces environs, l'on découvre dans les tems ſecs des criſtaux de ſel de figure réguliere; mais dès que le tems devient humide ou pluvieux, ces criſtaux diſparoiſſent; il en eſt auſſi de même de la couleur blanche, qu'affecte ordinairement toute cette contrée. L'on trouve à l'endroit où le lac, qui peut avoir environ 50 toiſes de largeur, a le moins de profondeur, le bourg de *Sianowa Sloboda* ou *Oulitza*, & tout près de-là l'Oſtrog, entouré de paliſſades, où ſont les priſons. On vend ſur le marché des Arméniens toutes ſortes de comeſtibles, comme fruits, légumes, poiſſons, viande, beurre, ris, épiceries, gommes-réſines de Perſe, &c. auſſi les boutiques ſont-elles ouvertes tout le jour. Le premier des couvents de filles à Aſtrakan, & qui eſt de l'ordre de l'annonciation de la ſainte Vierge, a deux égliſes bâties en pierres. Il eſt entouré d'un mur de briques; mais les cellules des religieuſes, excepté celle de l'abbeſſe, ſont en bois. Il y a encore, le long du canal, un couvent catholique à deux étages, dont celui du haut eſt employé au ſervice divin, & le bas ſert d'habitation aux religieux. Il n'y en a communément que deux, dont l'un eſt le ſupérieur. Pierre I. qui lorſqu'il ſe rendit à la tête de ſon armée à Derbent, s'arrêta un certain tems à Aſtrakan, accorda la permiſſion à un pere capucin, qui s'y trouvoit alors, de former cet établiſſement. Il y a du reſte dans cette ville un très-petit nombre de Catholiques Allemands, mais ce ſont les Arméniens qu'on a eu préciſément en vue en formant cette maiſon religieuſe, parce que pluſieurs d'entr'eux ſont catholiques, ou ſe laiſſent aiſément engager à le devenir.

La bourſe près de laquelle tous les bâtimens qui viennent de la mer abordent & débarquent leurs marchandiſes, eſt un vieil édifice qui menace ruine. Il y a vis-à-vis de la porte Nikolski un autre port deſtiné à recevoir & débarquer les bateaux de marchandiſes qui arrivent de la Ruſſie par le Wolga. Au deſſous des fauxbourgs ſe trouve encore le bourg de *Beſrodnaja*, qui mérite qu'on en faſſe mention; il renferme un grand nombre de rues & de maiſons, dans un terrein de 150 toiſes de long, ſur environ 100 toiſes de large, reſſerré par le bord du fleuve. L'eſpace qui ſépare le canal de la colline de Beſrodnaja

renferme un autre lac ſalé d'une aſſez vaſte étendue, il porte auſſi le nom de Solontſchak. Enſuite commencent trois bourgs tartares, dont on appelle le premier l'Agriſchanien. Ce nom, qui dérive du mot tartare *Agriſchan*, qui ſignifie *bâtard*, a été donné à ce bourg, parce qu'il eſt habité par des Tartares qui deſcendent d'Indiens; car dans le tems qu'il vint des Indiens s'établir à Aſtrakan, ils épouſerent des femmes tartares & laiſſerent une aſſez nombreuſe poſtérité. Le ſecond bourg tartare ſe nomme le Boucharien & le troiſieme le Guilanien. Les habitans de Beſrodnaja éprouvent de grandes incommodités du canal qui les avoiſine, & vers lequel la colline que le bourg occupe ſe rabaiſſe conſidérablement, & ſe pénétre preſque continuellement d'eau ſalée, de maniere qu'il eſt impoſſible d'y creuſer des caves, & que la plus grande partie de l'année tout ce terrein devient ſi gras & ſi boueux, qu'on a toutes les peines du monde à paſſer dans les rues ſituées le long du canal.

Il y a derriere Beſrodnaja, vers l'oueſt, le long de la rive du Wolga, encore un gros village tartare, nommé *Zarew* par les Ruſſes, & *Tiek* par les Tartares, il renferme un grand nombre de rues, dont les maiſons ſont de bois. De l'autre côté du Koutoum eſt un eſpace

entiérement occupé par des bâtimens ruſſes; il s'y trouve un jardin de botanique à l'uſage des pharmacies, & l'on y entretenoit autrefois une ménagerie où l'on conſervoit quantité d'animaux rares, qui furent enſuite envoyés à Petersbourg. Toute cette contrée eſt tellement inondée dans le temps des grandes eaux, que les habitans ne peuvent communiquer d'un lieu à l'autre, qu'au moyen de petites barques de pêcheurs. On a auſſi bâti tout nouvellement de ce côté-là un hôpital paſſablement beau & vaſte, à deux étages, & deſtinés aux ſoldats malades.

Le jardin botanique dont nous venons de parler, eſt tout attenant au ſecond fauxbourg de Kouttoum, il eſt entouré d'un rempart avec un foſſé qui le mettent à l'abri des inondations; ſon étendue eſt d'environ 70 toiſes en tout ſens; on y a conſtruit une grande maiſon de bois pour la demeure de l'apothicaire, deux pavillons pour les ouvriers & un bon laboratoire de chimie, où l'on prépare les ſels qu'on tire des plantes, le ſel amer d'Aſtrakan, le jus de régliſſe, des eaux diſtillées, &c. Toutes les apothicaireries de la couronne établies dans l'empire tirent d'ici toutes les plantes médecinales dont elles ont beſoin, & l'apothicaire de cet établiſſement fournit toute la Ruſſie de jus de régliſſe & de ſel d'Angleterre.

Il eſt auſſi tenu de faire des extraits chimiques du regne animal & du regne minéral, & comme on peut ſe procurer aiſément de la Perſe, vû la proximité, quantité de ſimples précieux à bon marché, il eſt ſouvent chargé d'en pourvoir les magazins de drogues de Petersbourg & de Moſcou.

Le poſte avancé le plus éloigné d'Aſtrakan eſt la belle maiſon de campagne de *Tſcherepacha*, que le gouverneur Beketof a fait bâtir il y a peu d'années, la premiere & juſques ici la ſeule terre noble qui ſoit dans tout ce voiſinage. C'eſt une isle formée par différentes rivieres ou bras du Wolga, elle renferme deux grands lacs. On y a deſſéché les endroits marécageux, & planté des mûriers & des vignes; ces dernieres réuſſiſſent déja ſi bien qu'elles rapportent annuellement quelques milliers de roubles. On y a de plus formé un beau haras.

On a placé immédiatement derriere la colline d'Ilinsk le comptoir impérial des jardins, qui a plus de 300 perſonnes ſous ſes ordres. Non ſeulement on s'y occupe beaucoup de la culture de la vigne, mais il fournit encore la cour de toutes ſortes de fruits, envoye quelquefois un vaiſſeau en Perſe, fait faire des tuiles & des briques, trafique en bois, tient des brandevineries, &c. On ſait par le

rapport d'Oléarius qu'un vieux moine Autrichien amené comme priſonnier à Aſtrakan, y a planté le premier des vignes tirées de la Perſe, leſquelles ſont très-bien venues par ſes ſoins. Ce même religieux établit en 1613 par un ordre exprès du Czar un vignoble public, ſur le modele duquel des bourgeois de la ville en formerent un bon nombre depuis cette époque, juſqu'en 1640, qu'on eut à Aſtrakan un maître vigneron en titre. Pierre le grand eut depuis fort à cœur d'y porter cet objet important à ſa perfection, de façon qu'aujourd'hui la culture de la vigne s'y trouve ſur un très-bon pied.

On cultive dans les jardins d'Aſtrakan toutes ſortes de plantes pour la cuiſine, des laitues, des betteraves, des carottes, des navets, des radis, de la moutarde, des concombres, des melons & des arbouſes ou melons d'eau. Dans le nombre de nos légumes d'Europe dont on y fait récolte, on eſt ſurpris de ne point y trouver la pomme-de-terre ou patate, (*Solanum tuberoſum*) ni la poire-de-terre ou topinambour (*Helianthus tuberoſus*) ni l'artichaut. On y plante en revenche une grande quantité de mélongénes ou aubergines & de poivre d'Eſpagne. Les poiriers, les pommiers, les ceriſiers. les pêchers & les mûriers ſont les arbres fruitiers les plus ordi-

naires ; mais comme les chenilles en dévorent la plus grande partie dans le tems que ces arbres sont en fleur, ils portent peu de fruits. (*) L'on couche les seps & on les couvre de terre pendant l'hiver. Et comme les chaleurs sont très-fortes pendant l'été & les pluies très-rares, on se procure des arrosemens au moyen de moulins à vent, placés le long des eaux courantes, & quelquefois d'un simple ruisseau ; ces moulins font remonter les eaux jusques dans des rigoles pratiquées dans les jardins, ainsi que dans les vignobles pour les égayer.

On compte depuis le dernier incendie dans tout Astrakan, sans les églises, 2541 maisons, y compris les bâtimens qui sont dans le Kreml, & les habitations que les soldats se sont bâties proche du couvent d'Iwanowski. Les églises Russes y sont au nombre de 25, & il n'existe plus que deux couvents en titre. Les Arméniens y ont deux églises, les Luthériens & les Catholiques en ont une pour chaque religion.

(*) Il est à présumer que c'est faute de prendre contre la voracité de ces insectes destructeurs des précautions usitées avec succès dans plusieurs pays ; comme par exemple, d'établir une amende de tant par nid de chenilles qu'on trouvera un certain jour de l'année dans une possession, & de veiller à ce que ces nids soient tout brûlés bien soigneusement.

religion. Les Indiens ont aussi dans le milieu de leur caravanserai un petit temple d'idoles.

Dans la description que nous allons faire des habitans d'Astrakan, nous commencerons par les Tartares, & c'est ainsi que nous en avons déja usé, en traitant de l'histoire de cette ville, vu qu'elle appartenoit autrefois avec tout le pays qui en dépend à ces mêmes Tartares, des mains desquels le tout a passé dans celles des Russes. Ainsi nous parlerons d'abord des *Tartares d'Astrakan*, qui se nomment dans leur langue *Nogaï* ou *Nogais*, & que les Russes appellent *Tartares Jassaks*, ou *Jassachs.* On peut encore les partager en *Jourtows* & en *Kotchewnyschis.* Les premiers sont une nation à demeure fixe & se nomment aussi *Aülnys*, (du village d'*Aül*,) les derniers sont nomades & errent en hordes d'un lieu à l'autre ; ils ne sont plus en bien grand nombre aujourd'hui, parce qu'indépendamment de ceux qui se sont réunis aux Kalmoucs, il en est passé quantité dans la Crimée & dans le Kouban, & quelques-uns même chez les Cosaques du Kirguis & chez les Baskires. Mais les Tartares Jassaks furent forcés après la conquête d'Astrakan, de payer à la Russie les mêmes redevances qu'ils payoient auparavant à leur kan, sans compter bien d'autres charges. Ils étoient alors assez nom-

breux, & l'année 1715, lorſque les Tartares de Crimée vinrent à Aſtrakan, on les comptoit encore forts de douze mille hommes; dès-lors il n'en reſta plus que deux mille, & ils ſe ſont encore bien fondus depuis ce tems-là. Ils étoient partagés de tems immémorial, en tabunes ou villages dont chacun étoit préſidé par un ſtaroſte qui touchoit une petite paye. Aujourd'hui les Tartares Jourtows ou Aülnys, payent une capitation effective à la couronne, & pour lors on les appelle Tartares Jaſſaks proprement dits; ou bien ils deſſervent les poſtes entre Aſtrakan & Kiſslar, & prennent alors le nom de Podwodnis, ou bien ils ſont attachés au comptoir impérial des jardins, & ſont obligés d'y travailler un mois au printems, lorſqu'on tire les vignes de deſſous terre, & un mois en automne, lorſqu'on les y remet de nouveau.

Les villages habités par les Tartares ſont des plus chétifs, & ne leur ſervent qu'en hiver; en été ils ſe rendent dans leurs kibitkes qui ſont toutes différentes de celles des Kalmoucs; elles ſont plus petites & le grillage de bois en eſt plus ſolide, en ſorte qu'elles ne peuvent être tranſportées d'un lieu dans un autre. Ainſi lorſque les Tartares veulent changer de ſtation, ils n'emportent que leurs couvertures de laine qu'ils mettent ſur une

charrette aſſez légere, pour qu'un ſeul homme puiſſe la traîner. Ces kibitkes ſont tantôt rondes, tantôt angulaires & ſi baſſes qu'on a peine à s'y tenir debout. Elles ont vers l'extrêmité ſupérieure, qui ſe termine en pointe, une ouverture ronde qui tient lieu de fenêtre, & procure dans le beſoin un paſſage à la fumée. Les murs de cette cahute ſont garnis de joncs ou des feuilles du roſeau de marais, (*typha paluſtris*) le haut eſt entouré de couvertures, ainſi que l'ouverture ronde, qui eſt fermée de maniere qu'on puiſſe, en cas de beſoin, la déplacer ou la remettre facilement au moyen d'une perche.

Tous les Tartares Jourtows s'adonnent à l'agriculture & à l'éducation du bêtail, car tout commerce leur eſt interdit. Ils viennent vendre leurs jardinages à Aſtrakan. Ils ne ſement aucune autre eſpèce de grains que du millet qu'ils mangent ou grillé, ſans autre préparation, ou cuit avec du lait, en forme de bouillie. Ils ont adopté des Ruſſes la maniere de faire du pain & de préparer d'autres alimens compoſés de farine; du reſte ils ſe nourriſſent auſſi de viandes de cheval, de mouton & de bœuf, ſoit rôties, ſoit bouillies, & de toutes ſortes de poiſſons qu'ils mangent ſouvent ſans autre préparation que d'avoir été ſéchés au ſoleil. Quoique leur re-

ligion le leur défende, il y en a beaucoup qui boivent du vin & plus encore qui font usage d'eau-de-vie ; mais tous sans exception usent d'une espèce particuliere d'*hydromel* qu'ils appellent *balbousan* , & dont il ne faut que deux ou trois verres pour être complettement yvre.

Voici la maniere de préparer ce *balbousan*. On fait dissoudre un poude de miel dans cinq seaux d'eaux ; on met ensuite dans un pot deux stofs de levure de bierre, une livre de farine de froment avec deux stofs de cette eau miellée ; après quoi l'on fait cuire une livre de houblon dans un seau d'eau, jusqu'à ce que celle-ci soit à-peu-près réduite à moitié. On verse après cela un stof de cette eau houblonnée dans le pot sus-mentionné qu'on place dans un lieu chaud, pour que tout ce mélange soit mis pendant trois ou quatre heures en fermentation ; cela fait, on le mêle avec le restant de l'eau miellée, on verse le tout dans un tonneau qu'on met dans un lieu tempéré où il faut que cette liqueur fermente encore pendant vingt-quatre heures. Au bout de ce tems-là on la tire au clair pour la boire tout de suite ; ou si l'on veut avoir un hydromel extraordinairement fort, on remet la liqueur tirée au clair dans un autre tonneau, pour l'y faire encore fermenter de nouveau pendant huit à quinze jours, en prenant la précaution d'y ajouter toutes les vingt-quatre heures une demi-livre de miel, afin que l'hydromel conserve toujours sa douceur pendant cette longue fermentation.

Les Tartares Jassaks qui habitent les villages, ou qui formés en hordes, menent la vie nomade, se sont acquis à juste titre la réputation d'être sobres & très-réglés dans leurs mœurs ; on trouve en revenche beaucoup d'yvrognes & de débauchés parmi ceux d'Astrakan, & ce sont sur-tout les riches qu'on accuse de ces vices.

Les Tartares d'Astrakan tiennent beaucoup des Kalmoucs par les traits du visage, ils ont la peau d'un gris foncé, les cheveux noirs, la tête large & platte, les joues pareillement larges & charnues, & le menton pointu ; leur barbe est courte & peu épaisse, leurs oreilles sont fort grandes & détachées de la tête ; ils ont au contraire le nez petit & écrasé. Ils sont de taille moyenne, fort droits, & rarement bien gros. Les jeunes gens portent les cheveux courts & rognés à la maniere des Cosaques ; ils se rasent entiérement la barbe, ou ne laissent croître que la moustache. Les vieillards au contraire tiennent la barbe en vénération, se rasent entiérement la tête, dont

ils couvrent le derriere d'une calotte avec un bonnet par-dessus. L'habillement des Tartares est en général l'habillement ordinaire des Orientaux, & differe peu de celui des Cosaques. Leurs femmes portent assez fréquemment des pendans d'oreille, & des anneaux d'or ou d'argent, ornés souvent de perles & même de diamans; elles passent ces anneaux dans les narines qu'elles font percer à cet effet.

Ils professent la religion mahométane, & suivent la secte des Sunnites. Lorsqu'ils ont terminé leurs jeunes du Ramazan, ils se rendent, le premier jour du dixieme mois nommé Sjawwal, que Mahomet a destiné aux aumones, en rase campagne, pour y réciter des prieres en commun, la face tournée vers le midi, (c'est-à-dire, vers la Mecque). Après avoir récité différentes formules de prieres, tantôt ils se prosternent en terre, tantôt ils se jettent à genoux, ou se tiennent tout droits, ce qui s'exécute par toute l'assemblée avec autant d'exactitude & de régularité que les mouvemens d'un bataillon de soldats bien exercés. Les prieres achevées, le prêtre principal monte dans une chaire dressée à cet usage & prononce un discours, après lequel les Tartares dévots s'approchent de lui, le saluent, lui baisent la main droite qu'ils posent sur leur front; les plus riches lui apportent des calaates ou tuniques d'été, & les mettent sur ses épaules.

Ils ont trois sortes de prêtres, dont le principal est le *kasi*, après lui viennent les *mollahs* & ensuite les *abys*. Le *kasi* obtient sa dignité par droit de naissance; ce qui n'empêche pas néanmoins qu'en prenant possession de sa charge, il ne soit déclaré publiquement & proclamé tel. Il décide de tous les cas qui concernent la religion, & il est juge-né de tous les autres prêtres. — Un mollah est un prêtre installé, & chacun d'eux a sa mosquée en propre à desservir; ses fonctions consistent à y faire la priere, à y lire quelques chapitres de l'alcoran, à assister à la circoncision des enfans, à leur donner un nom & à faire les cérémonies requises aux noces & aux enterremens. Enfin les abys sont les sacristains, ou comme les marguilliers chez les protestans; ce sont eux qui appellent du haut des tours des mosquées, les fideles aux prieres publiques, dont ils leur font même aussi quelquefois lecture, lorsque ces prieres se trouvent dans l'alcoran; d'ailleurs ils assistent les Mollahs dans leurs fonctions sacerdotales. L'aby & le mollah sont également exempts de toute imposition, & de toute charge civile & tirent bon parti de leurs emplois; car les naissances, les mariages & les morts leur rap-

portent de l'argent, & les présens qu'ils reçoivent des riches sont souvent assez considérables.

L'office de sage-femme dans les accouchemens s'exerce ou par la mere de la femme en travail, ou par la mere de son mari, ou par quelque parente au fait de la besogne. Immédiatement après la naissance, les femmes de la connoissance de l'accouchée viennent faire leurs félicitations; au bout de quelques jours arrive un prêtre qui donne un nom à l'enfant nouveau-né; cette cérémonie est précédée d'une priere, & les gens riches sont dans l'usage d'accompagner la solemnité d'un festin. Lorsqu'un jeune garçon a atteint sa huitieme ou sa dixieme année, on procède à la circoncision, à laquelle il n'assiste qu'un prêtre, un chirurgien & un couple d'amis de la maison, qui se rendent dans la chambre où se trouve le jeune homme, sans être accompagné ni du pere ni de la mere. Là, le prêtre commence la cérémonie par une priere, tâche de gagner l'enfant par des caresses & lui bande les yeux; alors le chirurgien saisit avec des ciseaux de bois, destinés à cet usage, le bord du prépuce dont il coupe une partie avec un petit couteau & saupoudre la playe avec de la cendre de coton brûlé. Il y a quantité de jeunes garçons qui guérissent fort vîte & sont

en état de courir & d'agir dès le lendemain, tandis que d'autres chez qui l'opération est suivie de gonflement & de suppuration, ne guérissent quelquefois qu'au bout de quinze jours. Il faut que tout Tartare soit circoncis avant sa quinzieme année, passé laquelle la circoncision n'est plus praticable; & tout incirconcis est regardé comme impur; au moins ne lui est-il point permis d'égorger aucun animal, & dans le cas où la chose auroit eu lieu, il est défendu d'en manger la chair.

Les nôces des Tartares sont accompagnées d'un grand nombre de cérémonies remarquables, qui deviennent assez dispendieuses. La demande & les fiançailles se font souvent bien des années avant la célébration, & quelquefois les conjoints n'ont pas plus de quatre à huit ans. Lorsque les parens ont fait choix d'une épouse pour leur fils, ou que celui-ci est en état de se la choisir lui-même, on députe une vieille aux parens de la jeune fille, pour leur exposer la chose & pour s'informer de la valeur du présent qu'ils exigent de l'époux. Si le jeune homme plait à la fille, & que la nouvelle parenté soit agréée, on détermine le *kalim* ou présent, & la vieille négocie pour les deux parties jusqu'à ce qu'on soit d'accord. Ce kalim est toujours proportionné aux facultés des conjoints, ce qui les rend

très-différens, car quelquefois une épouse coûte plusieurs centaines de roubles, tandis que d'autres n'en coûtent souvent que dix. Indépendamment de l'argent, l'époux est encore obligé de faire d'autres présens, mais ses amis lui aident à y fournir.

Lorsque le jour, auquel le futur époux doit remettre le présent aux parens de la future, est arrivé, l'on prépare une fête à laquelle on invite les amis de part & d'autre, qui s'y rendent souvent en si grand nombre qu'ils ne pourroient pas être tous reçus dans la maison, & qu'on est obligé de dresser pour eux des tentes à l'entour. Si la future épouse est en âge nubile, elle se rend auprès de ses amies le visage voilé, & va se mettre à la derniere place de l'assemblée. D'un autre côté les jeunes garçons & les jeunes hommes vont se rassembler près du futur dans le dessein de se bien régaler. Alors on apporte le kalim & l'on y joint de la farine de froment, du ris, du beurre, une certaine quantité de viandes rôties & bouillies, de la toile, des raisins de Corinthe, du sucre, des confitures & quelques autres bagatelles, le tout couvert de tapis de laine ou de soie. Des tambours & des fifres suivis d'une troupe de jeunes gens ouvrent la marche; vient ensuite le cheval du futur époux superbement enharnaché, mené

par un domestique ou par un parent; après quoi viennent les présens, dont le comestible est distribué sur le champ aux convives qui ont soin d'en emporter les restes chez eux. Au bout de trois jours, cette premiere fête est suivie d'une seconde; ce sont alors les parens de la fille qui regalent leur gendre futur; celui-ci se rend en grand cortège dans leur habitation, au son des fifres & des timbales, accompagné de ses amis. Après avoir assisté au festin qui l'attendoit, il passe dans l'appartement où sa future se trouve avec ses amies, & fait exécuter devant elle, par des musiciens, accompagnés d'instrumens, des chants à l'honneur de ses futurs beau-pere & belle-mere. Pendant tout ce tems, la belle reste voilée, & son fiancé reprend bien-tôt après le chemin de sa demeure, suivi de tout son cortége.

Il se passe souvent bien des années entre cette célébration des fiançailles & le jour des noces, sur-tout lorsque les fiancés n'ont point encore atteint l'âge compétent; hors ce cas-là l'intervalle n'est ordinairement que de six mois ou de l'année entiere, pendant lequel tems il faut que le fiancé évite soigneusement la compagnie du beau-pere & de la belle-mere & de toute leur parenté. Il lui est permis en revenche d'aller voir sa fiancée aussi souvent qu'il en a la fantaisie. Les choses n'en restent

même pas toujours là, & il arrive quelquefois que la belle perd sa virginité avant les noces. La chose est d'autant plus probable que le fiancé a la liberté de coucher avant le mariage dans le même lit avec sa belle, où il est, à la vérité, gardé à vue par des vieilles qui tiennent des torches allumées à la main; mais au moyen de quelques roubles, il ne lui est pas difficile de faire éteindre les torches, & de se débarrasser de ces incommodes surveillantes. Dans ce même tems, les parens de la fille lui préparent ses habits de noce, & le jeune homme songe à ramasser ce qui peut encore lui rester à payer du kalim. Aussi-tôt qu'il est entiérement payé, on fixe le jour des noces, & le pere & la mere de la fiancée y font inviter leurs parens & leurs amis, avec quelques mollahs ou même le kasy, lorsque ce sont des personnes riches; ils tâchent surtout de rassembler un grand nombre de jeunes filles pour servir de compagnes à la mariée. Dès que toute cette compagnie est rassemblée, l'époux se rend avec un ami choisi parmi les plus prudens, vers la maison de son beau-pere & s'arrête devant la porte, affectant d'ignorer tout ce qui s'y passe; il regarde à travers les fenêtres ou de quelque autre ouverture, comme s'il vouloit savoir pourquoi tout ce monde se trouve rassemblé; enfin il députe

son ami vers l'assemblée pour lui servir de procureur. A son arrivée, le mollah, ou l'un d'entre eux, s'il y en a plusieurs d'invités, commence à réciter une priere, fait son compliment de félicitation, & demande au député si la fiancée plait au fiancé? Lorsque la réponse est affirmative, il envoye son sacristain ou l'aby à la fiancée pour lui demander si elle aime son fiancé, si ce n'est point par contrainte, & en vertu des ordres absolus de ses pere & mere qu'elle embrasse l'état de mariage. Lorsque la réponse est favorable à l'époux, le prêtre demande au député sous quelles conditions le fiancé prétend de se marier, & après que ces conditions lui ont été exposées, il s'adresse aux arbitres nommés de la part de la fiancée, & s'informe de l'amende qu'il inflige au fiancé, en cas qu'il lui arrivât de traiter mal sa future épouse, de lui refuser les alimens & vêtemens nécessaires, ou d'être convaincu d'infidélité. Cette amende est déterminée d'après les facultés de l'époux de 50 à 100 roubles. Si la somme paroissoit exorbitante au député fiancé, on négocie jusqu'à ce qu'on soit d'accord; alors le prêtre recite de nouveau quelques prieres, & de cette maniere l'essentiel de la cérémonie nuptiale est terminé. Le marié s'en retourne chez lui, les conviés rassemblés chez les parens de

la mariée mangent & boivent, la mariée se divertit avec ses amies, on fait de la musique, on danse, & ces divertissemens durent trois jours; au milieu de la nuit du troisieme jour, l'entremetteur amene la nouvelle mariée dans la maison du nouveau marié, la conduit droit à la chambre à coucher où l'époux vient la joindre. Ils se mettent tous deux au lit, & n'osent plus sortir de trois jours de l'appartement, sans une nécessité urgente. Les amis de l'époux se divertissent pendant ce tems-là dans sa maison, on en fait de même dans la maison des parens de l'épouse; enfin le matin du quatrieme jour, les conviés de la noce se rassemblent pour la derniere fois & terminent la fête par un coup-d'eau-de-vie. Il n'est pas permis à une femme Tartare, nouvellement mariée, de quitter sa chambre à coucher qu'elle n'ait mis un enfant au monde, de sorte que celles qui sont stériles sont forcées de se résoudre à s'y tenir enfermées pendant deux ou trois ans. --- La polygamie est admise parmi les Tartares d'Astrakan, comme elle l'est chez tous les autres Mahométans; la plûpart d'entre-eux se contentent néanmoins d'une seule femme, & la regle ne leur permet pas d'en prendre plus de cinq. La plus ancienne en date conserve une prééminence sur les autres; du reste les cérémonies nuptiales sont à chaque

fois les mêmes que celles que nous venons de décrire.

Les danses usitées dans ces sortes de fêtes sont pitoyables, deux garçons, les bras étendus, font des mouvemens en avant & en arriere; & lorsque la danse s'exécute par de jeunes filles, elles se meuvent nonchalamment en décrivant quelques ronds.

Leur maniere d'enterrer les morts est des plus simples. On lave le cadavre du défunt, on en bouche soigneusement toutes les ouvertures, afin qu'il ne s'en écoule rien d'impur, & on le couche dans sa bière, enveloppé d'un linceuil de toile de coton. Le prêtre recite une priere auprès de la fosse, le mort est mis en terre, & l'on donne un festin aux parens & aux voisins. Le troisieme jour après le décès, le septieme & le quarantieme, les parens rappellent la mémoire du défunt & font des prieres pour lui, ce qu'ils renouvellent encore une fois après l'an révolu. --- Les femmes Tartares filent le poil des chameaux & en fabriquent une espèce de camelot qu'ils nomment *biaza*, & les Russes Armiak.

Outre les Tartares que nous venons de décrire, il se trouve encore dans Astrakan des Tartares de Casan qui ont leurs prêtres particuliers, quoiqu'ils soyent mahométans comme les premiers, & pareillement de la

secte des Sunnites. Ils s'occupent presqu'uniquement du commerce, qui les attire ici de la province de Casan. Les uns tiennent leur propre maison, d'autres se placent chez des marchands en qualité de commis, particuliérement auprès des Indiens.

On fabrique ici une sorte de savon de la maniere qui suit. L'on prend des plantes de nature saline de différens genres, telles que la soude, les diverses espèces d'arroches, &c. après les avoir fait sécher quelques jours au soleil, on les réduit en cendres. Cette opération faite, on étend ces cendres sur des nattes soutenues par quatre poteaux, on jette par-dessus de l'eau bouillante qui filtre à travers les nattes. Cette lessive se met aussi-tôt dans une chaudiere où il faut qu'elle recuise. Lorsqu'elle est réduite environ à la moitié, on remplace ce qui s'en est évaporé par autant de nouvelle lessive, ce que l'on réitere à trois reprises, ou pour mieux dire, jusqu'à ce que le tout se soit converti en une épaisse bouillie blanche. On verse une certaine quantité de cette bouillie dans un autre vase, qu'on tient prêt à cet effet, & l'on y mêle à petite portion de la graisse de chien-de-mer ou de l'huile de baleine; on remue fréquemment ce mélange, jusqu'à ce que les deux matieres soyent bien incorporées l'une avec l'autre, ensuite on

on étend à mesure cette masse sur une natte qu'on expose au soleil, afin d'en séparer toutes les parties aqueuses. Après quoi on la remet dans une chaudiere sur le feu, on y ajoûte encore un peu de graisse ou d'huile de baleine; lorsque le tout a été de nouveau bien mêlé, on le coule dans des formes, & après que la masse est bien refroidie, on découpe ces formes en petits morceaux, pour les vendre. Les Russes & les Tartares soutiennent que ce savon est préférable au savon ordinaire, en ce qu'il enleve les tâches de graisse des toiles de lin & de coton; mais il exhale une puanteur insupportable & laisse ordinairement des tâches jaunes, étant noir de sa nature. Il se vend au surplus à beaucoup meilleur marché que le savon de Russie, & l'on en peut avoir ici plus d'une livre pour deux copeques.

Les environs d'Astrakan sont actuellement aussi habités par un peuple Tartare qu'on nomme les *Tartares de Belgorod;* ils forment quatre hordes, & leur nombre monte à environ 70000 hommes. Ils habitoient du tems de Pierre le Grand, les steppes du Jaïk, mais ils sortirent en 1725 des terres de la Russie, pour aller se mettre sous la protection des Turcs, qui leur permirent de s'établir dans les déserts qui confinent à Belgrade, où ils errerent jusqu'en 1769. Alors rebutés de la

domination Turque, ils revinrent avec deux autres hordes dans les états de la Russie, où ils furent reçus à bras ouverts, & où on leur accorda gracieusement toutes les prérogatives dont jouissent les Kalmoucs.

Les Arméniens sont le second peuple venu de l'Asie qui habite Astrakan, il y a passé cent ans qu'ils se sont établis dans l'empire Russe, & le nombre de ceux qui se sont fixés dans cette ville monte à 1281 mâles. Ils avoient d'abord choisi Casan pour premier domicile, mais la peste y ayant fait de grands ravages parmi eux, tout ce qui put échapper à ce fléau vint se refugier à Astrakan, où ils jouissent de tous les privileges possibles, ayant leur maison de ville particuliere, payant très-peu d'impôts, avec un plein & libre exercice de leur religion, au point même d'avoir des cloches & de faire publiquement leurs processions par les rues.

La communion Arménienne est une des plus anciennes de toutes les communions Chrétiennes, leur grande erreur est de n'admettre dans la personne du Sauveur qu'une seule nature, savoir la nature divine. Ils reconnoissent sept sacrémens, le baptême, la confirmation ou le chrême, la sainte Céne, la pénitence, l'ordination & l'extrême onction. En administrant le baptême, le prêtre asperge trois fois la tête de l'enfant, & le plonge trois fois dans l'eau. Ils croyent à la transubstantiation & distribuent aux communians du pain trempé dans du vin rouge. Ils ne reconnoissent ni l'autorité du pape, ni celle des conciles, & la croyance au purgatoire est exclue de leur confession de foi. Ils enseignent avec les Grecs que le Saint Esprit procede uniquement du pere, & ils ont conservé les cérémonies judaïques, tant à l'égard des purifications légales, auxquelles leurs femmes qui relevent de couche sont astreintes, que rélativement aux victimes que leurs prêtres sacrifient à la porte des églises. Ils font grand cas de l'intercession des saints, sur-tout de celle de la mere de Dieu. Ce point de leur religion aussi-bien que leur grande vénération pour leurs reliques, sont néanmoins plûtôt fondés chez eux sur l'habitude & la tradition, qu'ils ne sont regardés comme vrais articles de foi.

Le culte divin s'exerce également chez les Arméniens par les moines & par les prêtres. Les premiers vivent dans le célibat & sont ou patriarches, ou archevêques, ou évêques, ou simples moines, ou hermites. Comme les prêtres sont obligés par leurs fonctions à fréquenter souvent des personnes de l'un & de l'autre sexe, ils sont tenus d'avoir une femme. Les Arméniens ont mis une triple maniere de

faire abſtinence ; l'une qu'ils nomment *poch*, conſiſte à ne manger ni viandes, ni lait, ni poiſſon, ni œufs, & s'obſerve particuliérement tous les mercredis & tous les ſamedis ; une autre appellée *dzourin* qui exige qu'on s'abſtienne entiérement de boire & de manger depuis le ſoleil levé juſqu'au ſoleil couché ; enfin le Navakatikh, qui ſe borne au contraire à s'abſtenir uniquement de viande. Leur grand carême avant Pâque dure ſept ſemaines. La plûpart de leurs fêtes ſont précédées d'un jeûne de huit jours, telles que la naiſſance & le baptême de Jeſus-Chriſt, la fête de ſaint Sergius, de ſaint George, l'exaltation de la croix, ſaint Tropheus, ſaint Jacques, &c.

Leurs enterremens ſont chargés d'une infinité de formalités. Le cadavre, après avoir été bien lavé, eſt porté pour l'ordinaire dès le premier jour, en grande cérémonie, à l'égliſe, dans un cercueil plus ou moins orné, accompagné des diacres portant des cierges, de l'évêque & de tout ſon clergé, tous revêtus de leurs habits pontificaux, des parens & des amis des deux ſexes. La proceſſion étant arrivée au temple, on brûle de l'encens, on fait des prieres pour le mort, & le reſte du jour ſe paſſe à manger & à boire. Le lendemain, tout le monde ſe raſſemble dans la maiſon du défunt & ſe rend en proceſſion à l'égliſe, les prêtres chantent

& recitent des prieres, après quoi le corps eſt porté en cérémonie, mais accompagné des hommes ſeulement, au lieu de la ſépulture. Quelques jours enſuite on va pleurer le mort auprès de ſa tombe, devant laquelle on dit pendant ſix ſemaines des meſſes pour les trépaſſés (*). Les Arméniens prennent le deuil pour leurs proches, & la durée en eſt plus ou moins longue, ſelon le degré de proximité.

Les mariages des Arméniens ne ſont pas moins ſurchargés de cérémonies que leurs enterremens. Le futur époux quitte vers le ſoir ſa maiſon & ſe rend avec un grand cortege de conviés dans la maiſon de celui qui s'eſt chargé de faire les fonctions de pere dans l'acte nuptial. La marche eſt ouverte par deux chanteurs, accompagnés d'inſtrumens, ils ſont ſuivis d'un autre homme qui porte ſur ſa tête un grand plateau quarré chargé de deux grands flacons d'eau-de-vie, entre leſquels il y a un petit flacon d'argent, rempli d'eau-de-roſe, qui doit ſervir à aſperger les conviés, à meſure

(*) Faire des prieres pour un mort, dire des meſſes pour les trépaſſés, & ne point admettre la doctrine du purgatoire, cela doit paroître bien contradictoire à ceux qui ignorent que les Arméniens ſont dans l'opinion que les hommes ne ſeront punis ou recompenſés qu'au jour du jugement, & qu'en attendant ce grand jour, les ames ſéparées des corps errent dans la région de l'air.

qu'ils arrivent. Tout ce plateau eſt de plus garni de bougies allumées, de différens fruits & de confitures. Enſuite viennent les convives portant des cierges à la main, & au milieu d'eux l'époux, qui lorſque le cortege eſt arrivé devant la maiſon du pere, où on les aſperge avec de l'eau-de-roſe, n'y entre que le dernier. Après que la troupe s'y eſt arrêtée une demi-heure à chanter & à ſe régaler, elle retourne dans le même ordre à la maiſon de l'époux, dont quelques perſonnes ſortent à ſa rencontre avec un grand arbre de cire orné de toutes ſortes de fleurs de même matiere & de différentes couleurs. Tandis que le ſouper ſe prépare, la compagnie reſte devant la maiſon, le plus ſouvent ſous des tentes, & paſſe ſon tems à chanter & à boire; ces divertiſſemens ſont auſſi pour l'ordinaire accompagnés de décharges d'armes à feu. Après quoi on va ſe ranger à terre dans un appartement dont le plancher eſt couvert de tapis, & c'eſt alors que commence le véritable feſtin. La place d'honneur, qui eſt un peu plus élevée, eſt occupée par l'époux, qui tient en ſes mains, ou à côté de lui un cimeterre nud; on place vis-à-vis de lui le grand arbre de cire, le plateau, &c. Le repas terminé, on chante, on boit & on danſe, puis on apporte du vermillon, dont l'époux futur & ſon pere ſe peignent les mains.

Alors le pere de la future paroît & vient annoncer que ſa fille eſt prête à aller recevoir la bénédiction nuptiale à l'égliſe. Auſſi-tôt tout ſe leve, on ſaiſit les inſtrumens de muſique, on prend le grand plateau & l'arbre, & l'on ſe rend en hâte dans la maiſon de l'accordée. Le prêtre, le pere de l'époux, & l'époux lui-même vont trouver l'épouſe; le premier bénit le nouveau couple & recite une priere, il revêt l'époux d'un ruban en forme d'ordre, & lui attache autour du col un fil très-mince, dont les extrêmités ſont jointes par un nœud, ce qui doit ſignifier que l'époux n'eſt point autoriſé à conſommer le mariage, que le prêtre ne ſoit venu au bout de trois jours dénouer ce fil de ſa propre main, en récitant les prieres d'uſage. Alors les nouveaux mariés ſe donnent la main; on marche vers l'égliſe, mais on a ſoin de s'arrêter ſouvent le long du chemin pour manger & boire. Lorſqu'on y eſt arrivé, le prêtre recommence les prieres, fait promener l'époux & l'épouſe en cercle autour de lui, leur donne à tous deux un peu de vin à boire, & termine la cérémonie par une meſſe.

Il faut que les Arméniens, du tems de Tournefort, aient été de tout autres gens

qu'ils ne ſont aujourd'hui, ou que ce galant-homme ſe ſoit bien trompé dans la deſcription qu'il en a faite. Suivant les obſervations de M. Gmélin, obſervations puiſées dans une longue fréquentation, ils ſont preſque tous fourbes, & ſe conduiſent ſelon les circonſtances, avec beaucoup de hauteur, ou avec une extrême baſſeſſe; mais toujours d'une maniere intéreſſée. Un Arménien eſt capable de vendre ſon pere & ſon frere, s'il y trouve ſon avantage. Il n'héſite point à prêter un faux ferment, s'il échappe en ſe parjurant à une punition méritée, ou s'il ſe maintient dans la poſſeſſion de ſon argent. Il viendra ſe jetter à vos pieds s'il a beſoin de votre aſſiſtance, il vous offrira ſa maiſon & tout ce qu'il poſſede; mais à peine ſe trouve-t-il hors d'embarras qu'il oublie non-ſeulement ſon libérateur, mais qu'il eſt encore capable de lui cauſer toutes ſortes de dommages. Les Arméniens conſervent même entre eux une antipathie ſourde & voilée, qui les excite les uns contre les autres, & entretient continuellement dans leurs cœurs le poiſon de l'inimitié.

La principale occupation de cette nation dans Aſtrakan eſt ſans contredit le commerce, & l'on peut regarder la part qu'ils ont à celui de Perſe, comme la branche la plus conſidérable de leur trafic. Ils font paſſer d'Aſtrakan

dans ce royaume les marchandiſes qu'ils tirent d'Europe, telles que la cochenille, l'indigo, de riches étoffes de France, du camelot, du fil d'or & d'argent, du ſucre, du caffé & du thé, & ils en rapportent en retour de la ſoie, du coton cru & filé, & des étoffes de ſoie & de coton. Ils commercent encore par la Perſe avec la Chine & la Boucharie, où ils portent les mêmes marchandiſes qu'ils vendent aux Perſans, & achetent dans ces contrées du coton, des peaux d'agneaux, des perles, des diamans & de la poudre d'or. Malgré tout cela, ce ſont eux qui, par les dettes qu'ils contractent & l'indignité de leur façon de penſer, ont cauſé preſque ſeuls la chûte du commerce par la mer Caſpienne. Cette nation fournit auſſi quantité de fabricans & d'artiſans, juſqu'à des orfévres, des jouaillers & des horlogers. Ils ſe plaiſent encore ſinguliérement au jardinage, & cultivent en conſéquence beaucoup de fruits & de légumes.

Les femmes Arméniennes ſont extraordinairement fécondes, ce qu'il faut, ſelon toute apparence, encore plus attribuer aux jeûnes fréquens & rigides auxquels ce peuple eſt aſtreint, & pendant la durée deſquels tout commerce charnel leur eſt interdit, qu'au très-grand uſage qu'ils font de l'ail dans leurs mets. Leurs filles ſont très-communément

réglées dès l'âge de dix ou onze ans. Les femmes en général ſont dans l'habitude de ſe noircir les cheveux & les ſourcils ; elles employent pour cela des noix de galles pulvériſées qu'elles étendent ſur une plaque de fer, ſur laquelle ces galles pilées ſe broyent & ſe brûlent avec une autre plaque de fer rougie, juſqu'à ce qu'elles rendent une huile, qui mêlée avec de l'eau & broyée de nouveau avec un morceau de cuivre en forme de bouchon, fournit une teinture d'un beau noir.

Les Arméniens d'Aſtrakan ſe couvrent la tête d'un bonnet rond, le plus ſouvent de velours, & bordé de peau d'agneau noir ; ce bonnet ſe diſtingue de celui des Tartares, en ce qu'il n'eſt point auſſi élevé, & que la bordure n'en eſt qu'à moitié auſſi large. Leurs robes de deſſus & leurs peliſſes ſont beaucoup plus longues que celles de deſſous, ainſi qu'on peut le voir par la figure de la planche I. elles ne croiſent point pardevant & ſont garnies de boutons. Leur ſeconde robe de deſſus ou ſurtout, eſt entiérement à la Tartare, avec cette différence que ce ſurtout ne joint pas ſur la poitrine, qu'il croiſe ſur le bas-ventre, & qu'il ſe retrouſſe des deux côtés depuis le bas juſqu'à la hanche. Les robes de deſſous ſont entiérement à la Tartare. Pluſieurs Arméniens portent auſſi quelquefois en place de ces robes

I.




II.

des espèces de camisoles d'étoffe de soie rembourrées de coton, qui se ferment sur les côtés avec des rubans, & qui ont de petites manches. Leurs robes de dessus sont ordinairement de couleur violette, & leurs bonnets rouges ou oranges. Ils portent de larges culottes qui leur prennent les hanches, des bas de fil ou de laine fort courts, qui ne leur montent que jusqu'au-dessus du genou, & des pantoufles de femmes, rouges, jaunes ou noires. Leurs chemises sont pour la plûpart à la façon d'Europe. Ils coupent leurs cheveux en rond autour de la tête; peu d'entre eux laissent croître leur barbe; mais ils portent presque tous une moustache.

Les femmes Arméniennes portent un voile de cambrai ou batiste, bordé d'une frange de soie ou d'or, & qui leur pend jusqu'au milieu du dos: elles se nouent sur le devant du front un morceau d'étoffe de soie plié en bande étroite, qui fait le tour de la tête pardessus le voile; les deux côtés du visage sont accompagnés de grosses boucles de cheveux noirs, & il leur pend sur le derriere de la tête d'autres cheveux soit crépés, soit en forme de tresse. Le cou est orné de pierres prétieuses, de perles, ou de pièces de monnoie d'or & d'argent; leurs robes, tant celles de dessus que celles de dessous, ainsi que leurs pelis-

ses, sont toutes semblables à celles des hommes, si ce n'est que celle des trois qui se met par dessus, ainsi que celle qui se met par dessous, ne leur vient que jusqu'aux genoux, tandis que celle qui est entre deux leur descend jusqu'aux talons; elles passent aussi sur leur seconde robe de dessus une ceinture, soit d'or ou d'argent massif & garnie de pierres prétieuses, soit d'un tissu de soie. Lorsqu'elles sont hors de chez elles, elles sont couvertes de la tête aux pieds d'un grand voile blanc de batiste. Voyez pl. II.

Il faut encore compter parmi les habitans d'Astrakan le détachement du corps des ingénieurs & de l'artillerie, qui a été augmenté, il y a quelques années de troupes d'infanterie, de dragons & de chasseurs. Il y a de plus un premier médecin nommé par le collége impérial de médecine, & un arpenteur chargé de faire des partages exacts des terres en culture; l'un & l'autre résident habituellement à Astrakan.

Les environs d'Astrakan étant absolument dénués de bois, doivent avoir naturellement une grande disette de quadrupedes. On y trouve cependant les mêmes animaux qui vivent dans les steppes supérieures du Wolga, & dans le voisinage du Don, tels que le liévre

de terre les *sussliks* (*), les *slepezis*, outre différentes espèces de souris. Les loups & les renards ne laissent pas aussi d'être communs dans ces quartiers. Les habitans de la ville sont fort incommodés dans leurs maisons par la visite d'un gros rat de passage, auquel M. de Buffon a donné le nom de *surmulot;* mais la souris domestique ordinaire manque entiérement. Leurs animaux domestiques sont les chevaux Russes, Circassiens, Gorskiens & Kalmouques; les chameaux & les dromadaires, les bœufs communs & les buffles, les moutons de race Russe & de race Kalmouque à queue grasse en forme de coussin; cette derniere espèce est la meilleure, mais ces moutons dégénerent volontiers de même que ceux de race Circassienne, dès qu'ils sont privés de la pâture des steppes, quelque soin que l'on prenne à conserver rigoureusement l'espèce dans l'accouplement. M. Gmelin en infere que les terreins salés fournissent aux moutons un engrais qui leur procure ces queues grasses: cette opinion paroît d'autant plus

(*) Erxleben dans son Syst. Regn. anim. regarde le *Mus surlica* de Guldenstedt, *Comment. Petrop. nov.* XIV. p. 389. & le *mus citillus* décrit par M. Pallas dans le même volume, ainsi que le *casan marmot* de Pennant & le *earless marmot* du même Pennant, pour le même animal.

fondée, que les moutons de race Circaſſienne qui viennent des montagnes, ont des queues graſſes beaucoup moins conſidérables que ceux de race Kalmouque. Quoiqu'en puiſſe dire M. de Buffon, l'une & l'autre race appartient à celle du mouton domeſtique. M. Gmelin vit dans le courant de l'hiver qu'il paſſa dans cette ville, une aſſez grande quantité d'oiſeaux, & nommément de l'eſpèce des oiſeaux de proie ; la *buze* (*Falco buteo*) , la *ſoubuſe* (*F. ſubbuteo*), l'*aigle doré* (*F. chryſaëtos*), l'*aigle noir* (*F. melanætus*) ; l'*aigle commun* (*F. fulvus*; le *pygargue* (*F. pygargus*) ; le *milan* (*Falco milvus*); le *faucon gentil*, (*Falco gentilis*) le *lanier*, (*Falco laniarius*), le *kober*, (*F. Falco veſpertinus*), *le balbuzard*, (*Falco hæliatus*). Ceux des oiſeaux de proie nocturnes, qui habitent Aſtrakan, ſont le *grand-duc* (*ſtrix bubo*), le *petit-duc* (*ſtrix otus*) , le *harfang* (*ſtrix nyctea*), l'*orfraye* (*ſtrix aluco*) , le *hibou blanc* (*ſtrix alba*), auquel les Kalmoucs rendent preſque des honneurs divins; la *petite chouette* (*ſtrix ulula*) & une eſpèce particuliere à laquelle M. Pallas a donné le nom de *ſtrix accipitrina*. Les corneilles ſont en ſi grand nombre dans tout le gouvernement d'Aſtrakan, que celui qui fourniroit un bon moyen d'en diminuer la quantité, mériteroit une riche récompenſe.

Elles ſont ſur-tout de ſi grands dégats dans les vignes, qu'on eſt obligé d'établir des gardiens pour les chaſſer par le bruit d'un cliquetis de planchettes. Les différens oiſeaux de ce genre qui paſſent leur hiver dans ce pays-ci ſont la *corneille moiſſonneuſe*, (*corvus frugilegus*) , la *corneille mantelée*, (*corvus glandarius*) , le *choucas* , (*corvus monedula* ,) la *pie* , (*corvus pica*) , la *corneille noire* ou *corbine*, (*corvus corone*) , le *coracias* ou *crave*, (*corvus corax*). De l'eſpèce des *pics*, l'on y voit le *grand*, le *moyen* & le *petit pic*, (*picus major*, *medius* & *minor*, Linné). L'*outarde*, (*tarda*) , ſe montre pareillement dans cette ſaiſon , ainſi que le *faiſan* & la *perdrix*. Diverſes eſpèces d'alouettes arrivent auſſi par milliers, mais l'on n'en voit jamais qu'il ne ſoit tombé de la neige auparavant ; & elles viennent conſtamment de l'oueſt ; ces alouettes fourniſſent les tables d'un mets très-délicat. Elles ſont accompagnées des *ortolans de neige*, (*emberiza nivalis*), du *tarin*, (*fringilla citrinella*) , du *verdier*, *fringilla ſpinus*) , de la *méſange hupée*, (*parus criſtatus*), de la *groſſe méſange*, (*parus major*) , de la *bleue*, (*parus cæruleus*), de la *noire*, (*par. ater*), de la *méſange de marais*, (*parus paluſtris*,) & de celle *à longue queue* , (*parus caudatus*).

La chaleur ſe fit ſentir dès les premiers

jours de Février 1770, avec tant d'énergie, que le canal qui se trouvoit depuis quelque-tems dégagé des glaces, de même que le Koutoum, étoient déja tout-à-fait libres; & que la branche principale du fleuve étoit dégelée, de maniere à ne pouvoir plus être passée sans péril. La neige avoit disparu vers la fin de Janvier, & les animaux qui sont dans l'usage de se cacher pendant l'hiver dans leurs terriers, se manifestoient déja, tandis que différens oiseaux de passage commençoient aussi à paroître. Ces environs sont habités, mais en hiver seulement, dans les tems de neige, par une espèce de chevreuils nommés *Saïgakis*, qui n'appartiennent pas proprement aux quadrupedes du Wolga, mais qui viennent du Jaïk dans ces contrées, & souvent en grandes troupes. Ces animaux courent très-vite, la grande ouverture de leur trachée-artere, le volume de leurs poumons, & la capacité extraordinaire de leurs naseaux facilitent beaucoup cette rapidité de leur course, cependant comme ils sautillent continuellement en courant, ils se lassent bien vite, & les chasseurs vont les guêter dans les terreins entrecoupés de collines. Lorsque ces chevreuils sont jeunes, la chair n'en est pas désagréable; celle-même des vieux, celle de la chêvre sur-tout, ne seroit pas si décriée, sans une espèce particuliere

liere de vers qui se logent en très-grand nombre chez les animaux entre cuir & chair & les rendent extrêmement dégoutans. On remarque encore parmi les quadrupèdes de ces environs une petite espèce de hérissons qui se distinguent par la longueur de leurs oreilles, mais dont les mœurs sont en tout semblables à celles des hérissons ordinaires. Ils sont sur-tout très-communs dans les jardins d'Astrakan.

L'*ortolan des roseaux* (*emberiza scœniclus*), qui passe tout l'hiver à Woronesch, ne s'arrête point ici, & en part dans l'automne; mais c'est pour s'éloigner du nord, & il y a toute apparence qu'il descend du haut Wolga. Il habite continuellement dans les roseaux, & y fait son nid avec des poils, des brins de paille & de plantes à un ou deux pieds de terre, selon que l'eau est plus ou moins profonde. Les beaux jours de Février amenerent aussi l'*oie à large bec*, avec différentes espèces d'oies & de cignes. Ils furent suivis des espèces connues des canards, telles que l'*anas clypeata*, *strepera*, *clangula*, *acuta*, *ferina*, *fuligula*, *querquedula*, *crecca*, *circia*, *platyrynchos*, &c. qui viennent toutes en grandes bandes, de sorte que dans ces jours-là les amateurs se donnent continuellement le divertissement de la chasse au faucon. A ces oiseaux que nous venons d'indiquer se joignirent en-

core différentes espèces de *plongeons*, telles que l'*oie de mer* (*mergus merganser*); le *plongeon blanc* (*mergus albellus*) plus une grande espèce de *hérons* à laquelle M. Gmelin donne le nom d'*ardea gigantea*, qu'on voit toujours paroître au printems ; ils ne se montrent jamais que deux à la fois, le mâle & la femelle, & se nourrissent de poissons, de grenouilles & de serpens ; tout accouplés qu'ils sont, ils ne nichent point dans la contrée, mais poursuivent leur route en remontant le Wolga. Les mouettes se font voir toutes ensemble telles que la *mouette rieuse* (*Larus ridibundus*), la *petite grise* (*L. canus*), la *moqueuse* (*L. Atricilla*), &c.

L'*hermine* se montroit déja dans sa robe d'été, & l'on n'appercevoit plus que quelques places blanches répandues çà & là sur son dos. Les *lievres de terre* (*Mus jaculus*) quittoient leurs terriers en grande foule, & les *Susliks* en faisoient de même. Ce ne fut qu'au commencement du mois qu'arriverent les *Pélicans*, les *plongeons*, les *poules de mer*, & un petit nombre de *bécasses*. Il en vint une plus grande quantité avec les hérons dans les premiers jours de Mars. Ceux de ce dernier genre qui se montrerent furent l'*ardea alba, major*, *nicticorax*, *cayenensis*, *striata*, *botaurus major*, &c. La plûpart des oiseaux

aquatiques qu'on rencontre en Perse, se rendent à Astrakan pendant l'été, & il en est de même des *Scolopaces*, dont toutes les espèces étoient arrivées vers le 18 de Mars. Ainsi l'on vit à cet époque les *chevaliers* (*tringæ*), les *pluviers* (*charadrii*), le *bec recourbé* ou l'*arrosette* (*Recurvirostra*) & la *bécasse de mer*. Les *guêpiers* ne sont pas aussi nombreux à Astrakan qu'ils le sont plus haut le long du Wolga; mais en revenche la *grive couleur de rose*, y est on ne peut pas plus commune. Toutes les espèces de mésanges disparoissent en été, excepté la *mésange de Lithuanie* ou *pendulin*, très-remarquable par la maniere dont elle construit son nid (*). Les espèces ordinaires de *pinçons* (*Fringillæ*), les *lavandieres* ou *hochequeues* (*motacillæ*) & les *gobemouches* (*muscicapæ*), sont tous des oiseaux de passage.

Quant aux plantes qui croissent dans les environs d'Astrakan, voici, à-peu-près, les plus remarquables. Il y vient des *raiforts*, qui sont quelquefois plus gros que le bras d'un homme ; un arbuste qu'on nomme *ca-*

(*) C'est le *Parus pendulinus*, qui suspend avec une singuliere dextérité, son nid construit de la partie cotonneuse du chardon, à une branche d'arbre, & qui habite aussi la Pologne, la Lithuanie, l'Hongrie & l'Italie.

prier ſauvage (*zygophyllum fabago*), mais dont le fruit ne ſauroit tenir lieu de capres ; la *camomille jaune* (*anthemitinctoria* ; la *pomme épineuſe*) , plante vénéneuſe (*ſtramonium*). Le *roſeau* d'Aſtrakan eſt l'*arundo donax* & *arenaria* ; & l'on trouve auſſi dans les lieux où ces roſeaux viennent en plus grande abondance , nos *trapa natans* , *hippuris* , *callitriche* , *nymphæa alba & lutea* de Suiſſe. Cette contrée produit auſſi , non ſeulement toutes les eſpèces de *régliſſes* connues , mais encore une eſpèce qui ne l'eſt point & dont les Kalmoucs ſe ſervent en guiſe de thé. L'art de teindre en garance eſt très-connu à Aſtrakan , & l'on s'y pique d'être auſſi verſé dans la maniere d'y procéder qu'en Turquie même. Quoique les vignes de cette province ne produiſent pas de bien bon vin , l'on pourroit en tirer un très-grand parti , ſi l'on en faiſoit des eaux-de-vie , & la culture mériteroit d'en être beaucoup plus encouragée qu'elle ne l'eſt , quand ce ne feroit que dans cette vue.

Comme les *marroquins* d'Aſtrakan , tant le rouge que le jaune , ſont renommés , nous penſons que la maniere de les préparer, mérite bien d'être décrite. Lorſqu'on a , par exemple , cinquante peaux de bouc fraiches à préparer , on commence par les mettre dans un cuveau rempli d'eau froide , & après les y

avoir laiſſé tremper pendant vingt-quatre heures , on les retire pour en racler toutes les chairs qui peuvent y être reſtées. Enſuite pour les peler , c'eſt-à-dire , en faire tomber le poil , on les remet pendant dix jours dans une eau froide impregnée de chaux ; ſur 50 ſeaux de Ruſſie d'eau , que doit contenir le cuveau , on met un ſac & demi de chaux. Au bout de ce tems-là on racle les poils , on rince les peaux dans de l'eau bien pure , on les remet dans de l'eau froide pour les y laiſſer encore quinze jours. Lorſque la quinzaine eſt écoulée, les peaux ſont miſes dans un vaiſſeau de bois avec de l'eau froide bien nette , où on les foule avec les pieds , & cette opération ſe réitere à ſept repriſes ; puis on les retire , & on les met en une pile par paire , de maniere que les deux peaux ſe touchent par leur côté extérieur , & on les y laiſſe pendant vingt-quatre heures. Cet entaſſement des peaux ſe réitere à chaque fois qu'on les rince , après quoi on les foule de nouveau à quatre repriſes de la maniere qui a été décrite ; ſur quoi on remet encore dans un vaiſſeau , & l'on ſaupoudre chaque peau avec de la crote-de-chien blanche , dont il faut deux pleins ſeaux , on verſe par-deſſus le tout vingt ſeaux de Ruſſie d'eau , on les foule environ un quart-d'heure , puis on les retire , on les rince à neuf repriſes dans de

l'eau bien pure, & on les racle avec un couteau, ensuite on les étend, afin qu'il n'y reste plus d'humidité.

Alors on partage les cinquante peaux en deux moitiés dont chacune se met dans un vaisseau différent, & on les saupoudre de son de froment. On jette de l'eau par-dessus, de maniere que le vaisseau ne soit qu'à demi rempli, & les choses restent dans cet état pendant quatre jours. Après quoi l'on fait bouillir vingt livres de miel dans une chaudiere, & l'on y verse cinq seaux d'eau, en faisant bien attention que ce mêlange, venant à bouillir à un feu tant soit peu trop vif, est très-sujet à s'enfuir. Lorsque cette eau mêlée commence à redevenir tiede, on y trempe les peaux, on les entasse bien serrées, on les remet dans un grand vaisseau, & on les charge de planches & de pierres, mais avec la précaution de pratiquer dans le fond de ces vaisseaux des trous pour favoriser l'écoulement que ces poids procurent. On prépare dans l'entrefaite un autre vaisseau qui contient cinq seaux d'eau chargée d'une livre de sel. On a soin de bien remuer le sel dans cette eau, & l'on met les peaux dans cette espèce de lessive salée, dont on ne les retire qu'au bout de quatre jours, pour les faire égouter de nouveau, & les reporter ensuite dans cette même lessive; & comme

elles en souffriroient en y restant davantage, on a soin de les teindre le jour suivant.

Or voici comment l'on s'y prend pour donner la couleur à ces peaux. On verse dix seaux d'eau dans une chaudiere, & l'on met quatre livres d'une couleur jaune, nommée *tschagan* (*artemisia annua*). On fait bouillir l'eau jusqu'à ce qu'elle devienne jaune. Alors on retire le marc de la chaudiere, & l'on jette dans cette eau jaune une livre de cochenille réduite en poudre; on continue à faire bouillir cette teinture pendant au moins une demi-heure; au bout de ce tems-là on y ajoûte, suivant la qualité de la cochenille, cinq ou six solotniks d'alun, & l'on donne à ce mélange encore un bouillon. Pour lors on apporte une auge dans laquelle on verse de la chaudiere environ la valeur d'une pinte de teinture, dont on teint le côté extérieur de chaque peau qu'on tord ensuite bien doucement; on vuide à chaque peau qu'on teint ce qui reste dans l'auge, & l'on y verse de nouvelle teinture pour la suivante. Les peaux se plient en deux pour être passées dans l'auge, ensuite on les retourne & l'on procede de même à l'égard du côté intérieur. Il faut avoir soin de bien étendre les peaux dans le fond de l'auge, afin qu'elles ne fassent aucun pli nulle part. On ne les tord que lorsqu'elles ont tou-

tes reçu la teinture. Après quoi on les reteint de nouveau pour la feconde, troifieme & quatrieme fois, & il faut bien obferver que les dofes d'ingrédiens que nous avons énoncées ne font que pour vingt-cinq peaux.

Cette opération terminée, l'on prend dix poudes de feuilles de chêne de Kislar, dont on fait trois parts égales. On prend une de ces parts, on la met dans une auge, on verfe pardeffus une quantité proportionnée d'eau tiede, puis on y place les peaux & on les y foule avec les pieds. Tout en les foulant, il faut avoir foin de goûter l'eau de tems-en-tems, & fi elle n'a point contracté une certaine douceur, il faut continuer de fouler jufqu'à ce qu'elle l'ait acquife. Pour lors on retire les peaux de cette leffive de chêne, on les tord, on en exprime bien toute la vieille eau, & on recommence le même procédé avec la feconde & avec la troifieme part des feuilles reftantes. Par ces dernieres manipulations, les peaux acquierent la foupleffe requife, & lorfqu'il n'y a plus rien à defirer à cet égard, on a foin d'en bien racler encore le côté intérieur & de le rendre bien net. Puis on les rince encore une fois, & c'eft alors qu'on frotte le côté extérieur avec de l'huile d'olive ou de chênevi, dont il faut environ un ftof pour cinquante peaux. On les pend à l'air pour les fécher &

on les calandre avec un morceau de bois bien dur, jufqu'à ce qu'elles aient pris un beau luftre. Mais il faut avoir foin d'humecter le côté extérieur des peaux la veille qu'on les calandre, fans quoi on rifqueroit de les brûler, pour peu qu'elles fuffent trop féches, Cette derniere opération exige en général une très-grande précaution, & il vaut mieux pour plus de fûreté calandrer chaque peau deux fois. Tels font les procédés qu'on employe pour le *marroquin rouge*.

Le *marroquin jaune* fe prépare de la maniere fuivante; les premiers procédés font les mêmes que pour le rouge, fi ce n'eft qu'on n'y employe ni miel, ni fel. On laiffe les peaux pendant deux jours dans la leffive de feuilles de chêne, & on ne les foule que quelques heures par jour. Au bout de ces deux jours, on les rince foigneufement, & on les pend bien entaffées fur une perche, pour les faire égouter; fur quoi l'on verfe fept feaux d'eau dans une chaudiere & l'on y jette vingt livres de la couleur jaune dont il a été fait mention, qu'on a foin de piler bien fine; puis on la fait cuire à gros bouillon: à mefure qu'elle cuit, on en tire de la chaudiere une certaine quantité qu'on verfe dans une cuve, & qu'on remplace incontinent par de l'eau fraiche, & l'on continue à tranfvafer ainfi de la

chaudiere dans la cuve, & à remettre de l'eau dans la chaudiere, jusqu'à ce que la couleur ait suffisamment jauni l'eau. On compte que vingt livres de couleur jaune saturent quinze seaux d'eau, & qu'il faut pour cette même dose deux livres d'alun pilé bien fin, qu'on y mêle peu-à-peu par demi-cuillerées. Chaque peau se teint deux fois, & lorsque tout est fait, on les passe à l'huile, on les séche, & on leur donne le lustre comme pour le marroquin rouge.

Il regne à Astrakan une espèce de *lepre* qu'on appelle la *maladie de Crimée*, & qui attaque des gens de tout âge, mais principalement ceux du bas-peuple, qui se nourrissent communément de mauvais poissons & d'alimens cruds ou salés. Cette maladie ne parvient à son dernier degré de malignité qu'au bout de quelques années, & pour lors elle devient mortelle, de sorte que les remedes qui auroient pu la guérir dans les commencemens ne sont plus d'aucun effet. Les premiers symptomes par lesquels elle s'annonce sont un visage bouffi & bleuâtre, des tâches rouges à différens endroits du corps, particuliérement aux extrêmités; ces tâches ne sont point douloureuses d'abord, mais elles causent par la suite des démangeaisons & des cuissons violentes. Au bout d'une couple d'années, toute la peau

du corps devient rude, dure, écailleuse, & prend une couleur rouge tirant sur le brun; le visage s'enfle considérablement & devient absolument difforme. Les glandes qui sont sous la peau du visage, sous la langue, celles du nez & de toutes les extrêmités se durcissent & deviennent squirreuses. Les tumeurs s'ouvrent peu-à-peu & dégénérent, communément aux jambes, en ulcéres malins qui exhalent une odeur fétide. Quelques-uns de ces ulceres se desséchent d'eux-mêmes & se ferment, alors ils restent quelquefois fermes, quelquefois aussi ils se rouvrent. Les bubons exulcérés forment une croûte hideuse, & lorsqu'elle se séche, le malade ressent une cruelle démangeaison. Si l'une des écailles vient à se détacher par quelque accident, il en résulte aussi-tôt des ulceres qui pénétrent jusqu'aux os, & l'on a des exemples que des doigts ou des orteuils sont tombés articulation par articulation. Enfin le mal pénêtre dans les parties intérieures, la gorge s'exulcere, les narines se ferment ou se remplissent d'abcès. La langue & le palais sont rongés, & souvent tous les poils tombent. Dans des circonstances aussi déplorables, le malade conserve tout son appétit, & jouit pour l'ordinaire d'un sommeil tranquille; la transpiration est tantôt libre & tantôt interrompue. Quelques-uns

ressentent des douleurs dans les membres, sur-tout lorsqu'il se fait quelque variation dans l'atmosphere, d'autres éprouvent des maux de tête; le pouls est foible & accéleré, surtout vers le soir. On ne peut pas dire que cette lepre soit contagieuse, quoiqu'elle attaque quelquefois des familles entieres. Il paroît qu'il faut attribuer le principe de cet affreux mal à un degré extrême de corruption dans le sang & dans les autres humeurs qui se forment du sang, & qu'on peut le regarder comme le dernier dégré du scorbut.

Quant à ce qui concerne les poissons de ces contrées, c'est le *saumon blanc*, qui de tous les poissons de passage arrive le premier; on en pêche une grande quantité avec de gros hameçons, depuis le milieu de Janvier jusqu'en Mars. Ce poisson n'est jamais meilleur que lorsqu'il est salé & fumé, sa chair prend alors une couleur rougeâtre; mais qui n'a pas à beaucoup près la beauté de celle du *saumon rouge*, qu'on trouve très-rarement ici, mais qui est très-commun dans le Terek. L'*Alose* dont il a été parlé (I. 476.), ne se montre que dans le tems des hautes eaux; mais il s'en trouve alors une si grande abondance qu'on en prend une à chaque coup d'hameçon. --- Aussitôt que le Wolga commence à se dégager de ses glaces, ce qui arrive tantôt au commencement, tantôt vers la fin de Février, & pour le plus tard dans les premiers jours de Mars, les grands esturgeons ou beluges ne manquent pas de se rendre de la mer Caspienne dans le Wolga & remontent seuls le fleuve durant quinze jours. A ceux-ci succedent pendant un mois entier les *sewruges*, autre espece d'esturgeons qui voyagent par bandes prodigieusement nombreuses. Les *esturgeons* proprement dits ne commencent leur émigration que vers le milieu d'Avril, & sont accompagnés des *sterlets* (*accipenser ruthenus*) & des *wælses*. Lorsque les eaux ont atteint leur plus haut dégré d'élévation, l'on ne prend que des sewruges dans les filets, & dès qu'elles baissent, ces poissons retournent à la mer avec les esturgeons ordinaires. Les beluges paroissent alors très-rarement, & quand la chose arrive, on leur donne l'épithete de *voyageurs*. Lorsque le Wolga est entiérement rentré dans son lit, on ne pêche plus que des sewruges & des sterlets. Vers le commencement de Septembre, l'on voit de nouveau reparoître les beluges; & l'on continue à prendre avec ce dernier poisson des sewruges & des esturgeons ordinaires; mais ceux-ci disparoissent entiérement à la fin de l'automne, tandis que les beluges restent encore quelque tems, se préparant néanmoins à prendre leurs quartiers-

d'hiver, pour lesquels ils choisissent les endroits fort profonds du fleuve, tels qu'il s'en trouve vers le confluent de deux ou trois bras ou rivieres, où ils se tiennent tranquilles enveloppés dans leur bave visqueuse.

De tous les appareils de pêche, le plus curieux & qui se construit particuliérement pour la pêche des grands poissons, se nomme la *saboïka*, dont nous donnons la figure à la planche III. On enfonce d'abord en travers du fleuve de gros pieux à la distance d'une demi-aune l'un de l'autre. Lorsque le courant de l'eau est rapide, la ligne que décrit la saboïka va en serpentant, mais lorsque ce courant est moins sensible, l'on donne à cette ligne une direction droite. Cela fait, on construit contre le courant, pareillement avec de gros pieux joints ensemble, des chambres à-peu-près en forme de cœur, dans le milieu desquelles on pratique plusieurs cellules, en observant d'enfoncer beaucoup moins solidement les pieux qui sont près de l'ouverture qui forme l'entrée, afin que lorsqu'un poisson de plus grande taille se précipite dans le piege, ces pieux puissent en se prêtant lui ouvrir un passage proportionné à son volume. On construit plus ou moins de chambres, selon que le bras du fleuve a plus ou moins de largeur; & l'on donne à celle du milieu, entre toutes

III.



les autres, le nom de *Materaja*, parce que c'eſt ſur elle que ſe dirige le fort du courant, & qu'on y prend communément les groſſes beluges. Les intervalles de tous les pieux qui compoſent cette eſpèce de digue, ſont remplis par une chaîne continue de gros rondins de bois, joints enſemble par le travers, au moyen de trois ou quatre groſſes cordes d'oſier. Lors donc que les poiſſons remontent le fleuve & qu'ils pénétrent dans les chambres, par les ouvertures qui leur ſervent d'entrée, & qu'ils parviennent, ſoit de droite, ſoit de gauche dans les angles, ils s'y trouvent trop reſſerrés pour pouvoir ſe retourner ſur eux-mêmes & reprendre le chemin par lequel ils ſont venus, & ſont forcés au contraire de reſter dans la poſition où la configuration des côtés & des angles de la chambre les tient empriſonnés; du moins quant aux grands poiſſons; car pour les petits, tels que les ſewruges & les eſturgeons de la moyenne eſpèce, ils pourroient à tous égards revenir ſur leurs pas; mais alors ils trouvent un autre empêchement dans la rapidité du courant auquel il faut qu'ils ſe laiſſent aller, & qui eſt conſidérablement augmentée par l'eſpèce de digue que forme la ligne de pieux qui traverſe le bras du fleuve. De ſorte qu'ils deviennent également la proie des pêcheurs. On conſtruit

les Saboïkes de préférence dans des bras du Wolga, qui ont une certaine profondeur, & qui communiquent avec la mer par leur propre embouchure. On prend par leur moyen une fi énorme quantité de poiffons, qu'il n'eft pas poffible de trouver affez de monde pour retirer de cette pêche tout le profit dont elle eft fufceptible.

On eft obligé de veiller foigneufement tous les ans au printems & en automne aux réparations de tout cet édifice; fouvent même la chofe eft encore néceffaire après l'écoulement des hautes eaux. On emploie principalement pour cette opération des plongeurs, qui fe rendent au fond de l'eau pour examiner toutes les parties de l'édifice & les réparer. L'imagination la plus vive peut à peine fe repréfenter l'extrême fatigue & toutes les incommodités qu'éprouvent ces malheureux plongeurs dans ce pénible travail. Avant de s'y mettre, ils avalent un verre d'eau-de-vie & fe rendent là-deffus dans une étuve exceffivement chaude, toute attenante à la digue, où ils fe tiennent une demi-heure; enfuite enveloppés d'une peliffe, ils montent dans la nacelle qui leur eft deftinée, fe déshabillent à l'endroit où ils doivent procéder à l'examen, font trois fois le figne de la croix fur le front & fe laiffent aller peu-à-peu au fond de l'eau.

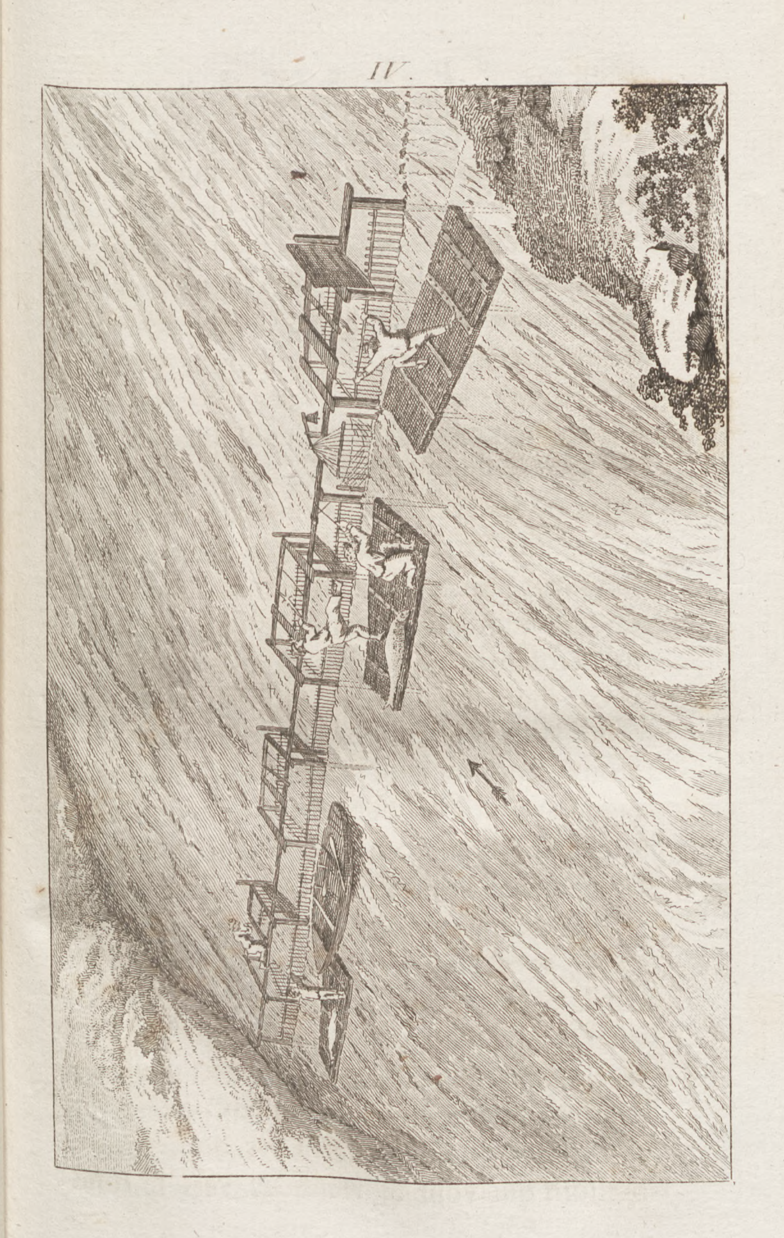
Dans

Dans cette difpofition, on les tire tantôt vers le haut, tantôt vers le bas, afin qu'ils puiffent prendre une connoiffance parfaite de l'état de la digue. Le befoin de refpirer les oblige de tems en tems à remonter, ils mettent alors la tête hors de l'eau, & après s'être un peu réconfortés, ils replongent de nouveau vers le fond, ce qu'ils réiterent jufqu'à ce que faifis & grelottant de froid, ils s'apperçoivent que leurs membres commencent à fe roidir. Pour lors ils rentrent de nouveau dans l'étuve, avalent encore un peu d'eau-de-vie, retournent à l'eau & réiterent ces alternatives de chaud & de froid, jufqu'à ce qu'enfin le fang leur ruiffelant par le nez & par les oreilles, il faut les jetter à demi-morts dans la nacelle, qui ne les abandonne pas un inftant. Le plus vigoureux plongeur ne peut refter plus de fept minutes de fuite dans l'eau, ni fupporter plus de cinq fois dans un jour ces paffages fubits du chaud au froid. Comme il faut ordinairement fept jours pour réparer entiérement ces digues, le plongeur eft dans le cas d'éprouver pendant tout ce tems-là toutes les fuites de l'étourdiffement le plus violent & le plus extraordinaire; auffi leur fanté en eft-elle fi fort affoiblie qu'il n'en eft aucun qui atteigne le terme ordinaire de la vie humaine, & qu'ils meurent tous à un âge très-peu avancé. Nul d'entre eux n'eft en

état d'exercer ce métier au-delà de dix ans, & quantité ſont forcés de ſuccomber au bout de la troiſieme ou quatrieme année.

Il ſe prend auſſi dans ces contrées quantité de poiſſons à l'hameçon, & l'on employe entre autres pour ce genre de pêche le *ſnaſt*, qu'on voit repréſenté à la planche IV près du bord de la riviere; voici la maniere de le conſtruire. On prend une corde de chanvre de la groſſeur du doigt & de ſept à huit toiſes de long, à laquelle on noue des ficelles de la groſſeur d'une plume d'oie, ſur un peu moins de deux pans de longueur, & à un pan & demi de diſtance l'une de l'autre. A leur extrêmité on fixe avec du fil un peu fin des hameçons de fer, au milieu de la courbure deſquels on attache une ficelle de crin. A l'autre extrêmité de cette ficelle ſe trouve un bouchon d'écorce de ſaule ou de peuplier noir. On noue ordinairement ſoixante hameçons à la groſſe corde, qu'on place en travers dans l'eau, & afin que ces hameçons ne ſoyent pas entraînés par la force du courant, on charge les deux extrêmités de la corde d'un tas de pierres ; & pour indiquer qu'il y a un ſnaſt à cet endroit, on fait monter du fond, vers la ſurface de l'eau, deux cordes qui ſont maintenues par deux perches flottantes ſur cette ſurface. Lors donc que les poiſſons qui vont & viennent vers le fond,

IV.



agitent l'eau par leurs mouvemens circulaires, il arrive que les bouchons légers & spongieux de leur nature, en suivant les vibrations irrégulieres de l'eau, approchent l'hameçon du corps du poisson, qui se sentant blessé, s'agite encore davantage, & cherche à atteindre le fond, ce qui met les hameçons voisins pareillement en mouvement, au moyen de leurs bouchons & multiplie les blessures du poisson. Ce ne sont pour la majeure partie, que des esturgeons de différentes espèces qu'on prend avec ces snasts, parce que ces poissons sont de taille, qu'ils ont la peau très-tendre, & qu'ils s'agitent dans l'eau d'une maniere extraordinaire; aussi s'embarrassent-ils bien vîte dans les hameçons.

Il est une autre maniere de prendre du poisson à l'hameçon, dont on ne fait usage qu'en hiver, & qui est particuliérement appropriée à la pêche du saumon blanc (*Delphinus Leucas Pall.*) On creuse d'abord dans la glace, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à la superficie de l'eau courante, un trou peu spacieux, à travers lequel on puisse retirer le poisson qu'on doit prendre. On place tout auprès de ce trou un arc fait de branches d'osier, dont les deux extrêmités sont fixées dans la glace; cet arc est d'une épaisseur médiocre, & n'est pas considérablement élevé au-dessus de sa base; on pose

derriere cet arc trois perches d'environ une toise de long, dont les extrêmités inférieures sont écartées de façon qu'elles puissent se tenir aisément debout, étant liées ensemble par le haut avec une corde, & cela de maniere que leurs pointes dépassent le point de leur réunion. Après quoi l'on fixe à ces perches une petite corde, avec laquelle on attache au travers de la tête du faisceau, formé par les perches, un lévier d'environ deux toises de long, qui se dirige, lorsqu'on l'abaisse, vers le trou & vers l'arc, tandis que son autre extrêmité est chargée d'un poids; le bout qui aboutit au trou, porte une grosse ficelle longue de deux toises, à laquelle pend un hameçon recouvert d'écailles de poissons, & muni sur le devant d'un petit plat d'étain battu. On fixe après la ficelle, tout au-dessus de l'hameçon un morceau de plomb, afin que la force du courant n'éloigne pas ledit hameçon de l'ouverture. On attache encore à cette même extrêmité de la perche qui sert de lévier une ficelle fort courte, à laquelle tient un coin, & à la ficelle de l'hameçon une autre ficelle un peu plus longue, fixée à deux ou trois pans de l'extrêmité du grand lévier, & au bout de cette derniere ficelle, un disque de bois placé en travers. Alors on abaisse le grand lévier avec l'hameçon dans le trou, & l'on fait passer le coin suf-



pendu à l'autre extrêmité de ce lévier, au travers de l'arc; on en uſe de même à l'égard du diſque qu'on place dans l'arc, de maniere que les deux extrêmités de l'arc touchent à la circonférence du diſque; le petit coin dont nous avons parlé, obtient dans l'arc une poſition perpendiculaire, tenant par l'une de ſes extrêmités à la partie ſupérieure de l'arc, & de l'autre au diſque; moyennant quoi le coin ne ſauroit gliſſer hors de l'arc, & il maintient l'extrêmité du lévier qu'on a baiſſée de force vers le trou dans cet état. Ainſi dès qu'un ſaumon blanc a ſaiſi l'hameçon, il fait auſſi-tôt ſortir le diſque de l'arc, le lévier s'éleve bruſquement, tire le poiſſon en-haut, & le jette ſur la glace. (Voyez planche V.) Quelques pêcheurs mettent à l'hameçon un véritable poiſſon vivant pour appât, d'autres ſe contentent d'une plaque d'étain à laquelle on donne la figure d'un poiſſon.

Nous ſupprimons la deſcription d'un grand nombre d'autres manieres de prendre du poiſſon, uſitées dans ces environs, & nous ferons ſeulement encore mention d'une eſpèce de filet qu'on nomme *achan*, bien moins remarquable par la nature de l'inſtrument, que par l'appareil faſtueux qui accompagne la pêche, pour laquelle on le met en uſage. L'*achan* n'eſt proprement qu'un filet en forme de ſac,

de deux toises de long, sur deux aunes seulement de large, il est tissu de cordes de la grosseur du pouce, faites d'écorce de tilleul. L'ouverture de l'achan est garnie de deux grosses cordes d'une bonne longueur, au moyen desquelles deux nacelles, qui voguent à peu de distance l'une de l'autre, soutiennent le filet qu'on a fait descendre au fond de l'eau chargé de poids. Les pêcheurs qui tiennent dans les mains ces deux cordes tendues, s'apperçoivent-ils qu'un poisson se soit embarrassé dans le filet, ils tirent aussi-tôt les cordes à eux & amenent hors de l'eau leur capture qui se trouve enfermée dans le sac. On ne fait usage de ce filet que dans de certains tems, en certains lieux, & seulement pour prendre les *beluges* ou *esturgeons*, lorsque ces animaux se rendent, à l'approche du froid, dans leurs creux, ou qu'ils s'y sont déja retirés.

Lors donc que le froid commence à se faire sentir, le commandant du comptoir expédie ses ordres à tous les inspecteurs des *Utschugs* (*) pour qu'ils défendent à tous les

(*) On appelle *Wataga* un port sur le Wolga où tous les poissons, pris par les pêcheurs, sont remis au propriétaire de la pêche, où l'on les sale, où l'on prépare le kaviar & la colle de poisson, & où se font tous les travaux relatifs à la salaison. Un *Utschug* est un lieu

pêcheurs d'exercer leur profession dans tous les endroits où l'on s'apperçoit qu'il y a des fosses de beluges, & pour qu'ils recommandent à tous les bâtimens qui naviguent sur le fleuve, de ne point faire de bruit, & sur toutes choses de bien se garder de tirer des coups d'armes à feu, afin que les poissons qui se sont couchés dans leurs trous, pour y hiverner, ne soient point inquiétés. Le grand jour pour cette chasse aux poissons se fixe, lorsqu'on s'est apperçu que le poisson s'est élevé plusieurs fois vers la surface de l'eau, & s'est ensuite laissé aller vers le fond, ce qui, pour l'ordinaire, a lieu vers le commencement du mois de Novembre. Lors donc que le tems favorable est arrivé, on notifie à tous les pêcheurs de se rendre avec tous les instrumens nécessaires, à une certaine heure à tel ou tel Utschug.

plus considérable, où l'on a établi de ces grandes digues du genre de celles qui ont été décrites plus haut sous le nom de *Saboika*. Ces *Utschugs* sont tous bâtis sous une élévation au bord d'un des bras du Wolga, chacun a son église, & est habité par cinquante ouvriers qui ne travaillent pas comme journaliers, ainsi que les pêcheurs des Watages, mais jouissent d'un traitement fixe, comme des gens en service reglé. Gm. Les droits que les Watages payent à la couronne se reglent sur la quantité de Kaviar & de colle de poisson qu'on y prépare. La caisse publique retire cinq roubles par poude de colle de poisson, & deux roubles quatre-vingt copeques par poude de kaviar. P.

Le commandant invite pour ſon compte dès la veille un grand nombre de perſonnes, avec leſquelles il ſe rend aux Utſchugs, où il a ſoin de les régaler ſomptueuſement & de faire diſtribuer de l'eau-de-vie aux pêcheurs. Le lendemain de très-grand matin, l'on ſe rend aux endroits où il y a des trous de Beluges, & l'on impoſe un ſilence univerſel. Après qu'on a mis les achans en état & rangé les nacelles, un coup de fuſil donne le ſignal du départ. A ce ſignal toutes les nacelles, qui ſont pour l'ordinaire au nombre de 300, partent toutes à la fois. A peine les filets ſont-ils jettés & tous les paſſages fermés, qu'au ſilence qui avoit regné juſqu'alors, ſuccede un bruit épouvantable de cris & de hurlemens, pouſſés par les pêcheurs; les poiſſons effrayés cherchent à s'échapper par toutes ſortes de moyens, les uns gagnent la ſurface de l'eau, d'autres n'oſant ſe hazarder ſi haut, reſtent entre deux eaux, d'autres tâchent de ſe dérober au péril qui les menace, par les mouvemens les plus irréguliers, mais tous manquent leur but, & ſont environnés d'une foule de pêcheurs, uniquement occupés à leur fermer toutes les iſſues par leſquelles ils pourroient s'échapper. Alors on voit d'énormes poiſſons tantôt faire des culebutes ſur la ſurface de l'onde, tantôt renverſer les nacelles. Ici l'on apperçoit des

pêcheurs trempés depuis les pieds juſqu'à la tête, faire un vacarme d'autant plus affreux, que la plûpart ſont yvres; là on entend de violentes diſputes, & les injures qu'ils vomiſſent les uns contre les autres, lorſque deux nacelles ſe ſont heurtées. Souvent auſſi l'on apperçoit les effets de la jalouſie, lorſque la fortune a été plus favorable aux uns, en leur procurant des poiſſons plus gros ou en plus grand nombre, qu'aux autres. Lorſqu'enfin les eſturgeons ont été ſuffiſamment inquiétés, les pêcheurs jettent les achans de côté, & s'arment de la *Poganoï*, (autre eſpèce de filet ſans ſac, qui embraſſe 120 toiſes en largeur, & quatre en profondeur), & s'emparent du poiſſon qui cherche à s'échapper à la faveur du courant. Tout ordre ceſſe de nouveau dans ce moment, chacun rame où il peut, de-là naiſſent encore mille nouvelles diſputes, lorſque les nacelles s'approchent de trop près, ou que leurs filets s'embarraſſent les uns dans les autres.

Les grands eſturgeons, *ichtyocollæ*, qui dans toute autre ſaiſon de l'année ſont ſi forts que dix hommes ont de la peine à ſe rendre maîtres d'un ſeul, ſont alors tellement affoiblis, que deux pêcheurs en viennent aiſément à bout. Ce n'eſt pas ſans fondement qu'on allegue pour raiſon de cette molle réſiſtance

de la part du grand esturgeon au commencement de l'hiver, cette enveloppe épaisse & visqueuse, dont la peau de cet animal se couvre à cette époque, & qui ne le quitte point pendant toute cette saison. Or l'esturgeon ne veut point, dit-on, à quelque prix que ce soit, perdre cette espèce d'habillement composé de ses propres sucs, & dont la nature l'a pourvu, pour le garantir de la rigueur du froid (*).

Cette pêche dure pour l'ordinaire environ deux heures, & lorsqu'elle est terminée, tous les pêcheurs se rendent vers le Pristan, y débarquer leur prise en présence de leur inspecteur, & reçoivent le salaire qu'ils ont mérité. Ce qui fournit encore de nouveaux sujets de jalousies & de querelles, & occasionne derechef un tapage effroyable. Chaque société tâche d'obtenir que sa prise soit reçue la premiere; & s'il arrive que l'un s'efforce à dé-

(*) Ne seroit-il pas plus simple d'attribuer cet état de foiblesse qu'on observe alors chez l'esturgeon à l'épuisement que la perte de ces mêmes sucs qui composent cette enveloppe, a naturellement dû lui occasionner? Un certain degré de froid ne pourroit-il pas aussi produire dans ce poisson une altération, un épaississement dans les humeurs, un engourdissement, qui le rendent moins actif, moins propre à se défendre dans cette saison que dans le reste de l'année?

vancer l'autre, ou que dans cette espèce de joûte, il y ait une nacelle qui en heurte une autre, celui qui se croit lézé fond sur son camarade, comme il tomberoit sur l'ennemi le plus furieux; on se porte des coups, les rames se brisent, les barques sont fracassées, & souvent une partie des combattans est précipitée dans les flots.

Lorsque tous les creux ont été visités, & que tous les poissons qui s'y trouvoient en ont été retirés, il se rassemble de nouveau des gardes aux environs de ces creux, & si au bout de quelques jours ces gardes viennent rendre compte qu'ils ont vus des poissons nouvellement arrivés, qui commençoient à s'agiter dans ces endroits-là, on ordonne la seconde pêche, qui se réitere quelquefois aux mêmes lieux jusqu'à la troisieme & à la quatrieme reprise. Ce qui n'arrive cependant que lorsqu'on a lieu de présumer qu'il se trouve une grande abondance de poissons, & suivant les observations des pêcheurs d'Astrakan, la chose a lieu tous les quatre ans; hors ces cas-là on se contente de la seconde pêche. M. Gmelin assista le 3 Novembre 1769 à une de ces pêches, & il assure qu'on y prit en moins de deux heures passé 500 beluges de différente taille, mais la plûpart de 40 à 50, & quelques-uns de 70 poudes; c'est-à-dire de 13 à

16, & jusqu'à 23 quintaux. Il ajoûte qu'il ne se trouva dans tout ce nombre qu'un seul sewruge & un seul esturgeon ordinaire.

Ces poissons se coupent diversement, selon leur diverse grandeur ; on fait d'un grand esturgeon d'une taille ordinaire cinq morceaux, & l'on en retire la colle ; le nerf du dos & le kaviar (*). Dès que le poisson est coupé, on le porte dans une glaciere bien appropriée à cet usage, & on le met dans une saumure, où il reste pendant deux jours en été, & pendant un jour seulement en hiver. Dès qu'on le croit suffisamment pénétré de sel, on le tire de la saumure, & on le couche sur le plancher de la glaciere, pour l'égoutter ; après quoi il est mis en tas & saupoudré de sel. Les *esturgeons ordinaires* & les *sewruges* n'exigent aucun soin ultérieur ; mais les grands esturgeons sont mis d'abord en petits tas, & lorsqu'on les a saupoudrés de sel pendant quelques jours dans cette situation, on en fait des tas plus considérables, sur lesquels on jette de nouveau du sel. On sale les petits poissons

(*) Les pêcheurs affirment généralement qu'on rencontre quelquefois, tant parmi les beluges que dans les autres espèces d'esturgeons, des individus qui ont des laites d'un côté & des œufs de l'autre, & qui sont par conséquent de vrais hermaphrodites ; ce qui a déja été observé plusieurs fois en Hollande dans les Cabliaux. *Pallas.*

de la même maniere, que les gros, avec cette différence que les derniers restent toujours entassés sur le plancher de la glaciere, tandis qu'après que les autres ont été suffisamment impregnés de sel, on les met secher à l'air. On compte pour un grand esturgeon ichtyocolle 25 livres de sel, pour un esturgeon ordinaire 7 à 8 livres, & 4 livres pour un sewruge. (En coupant les poissons, on trouve souvent dans les beluges de la plus grande taille, ce qu'on nomme *pierre de beluge*, à laquelle on ne parvient, que lorsque l'on fend les cartilages du dos dans leur longueur, & que le couteau éprouve de la résistance). Car cette pierre est cachée dans cette masse de chair glanduleuse, qui couvre la partie postérieure de l'épine du dos, & tient lieu de rognon chez les poissons; l'intérieur de ce corps glanduleux est revêtu d'une pellicule particuliere, dans laquelle la pierre est logée; & c'est là, d'après les rapports les plus certains, la place qu'elle occupe. Elle est à l'extérieur, au moment qu'on la tire du poisson, un peu molle & humide, mais elle se durcit bien vîte à l'air. Ce sont les pêcheries d'Astrakan qui en fournissent, dit-on, le plus ; sa grosseur ne passe jamais celle d'un œuf; sa figure est quelquefois ovale, quelquefois assez applatie & un peu arquée, ou bien avec un angle recourbé,

à l'endroit où elle étoit attenante aux cartilages du dos. Il n'eſt pas rare de trouver cette pierre qui ſe vend communément un rouble. On a auſſi rencontré quelquefois dans les eſturgeons proprement dits de la plus grande taille, des pierres de même nature que les pierres de beluges; même les grandes barbues en fourniſſent auſſi aſſez ſouvent. --- Il y a toute apparence que ces pierres, ou leur couleur, la même que celle des os, & leur texture uniforme, appartiennent aux parties naturelles de l'animal: leur poids eſt médiocre, eu égard à leur groſſeur, on peut les racler avec le couteau, quoiqu'aſſez difficilement, & elles ne fermentent point du tout mêlées avec des acides. Elles tiennent un rang conſidérable, quoique très-peu mérité, parmi les remedes domeſtiques des Ruſſes, qui en adminiſtrent la raclure en petites doſes dans de l'eau, dans les accouchemens laborieux, dans les maladies des enfans, & dans les embarras des conduits urinaires.) Pall.

Nous avons décrit plus haut (I. 330.) la maniere de préparer le *kaviar* ou *cavear*, il nous reſte ſeulement à ajouter que le plus chétif eſt le kaviar preſſé, qu'on n'apprête ainſi que durant l'été, & cela de la façon ſuivante. On détache le cavear du poiſſon avec tous ſes filamens & ſes parties charnues, & on l'étend pour le faire ſécher au ſoleil. Quand il commence à perdre de ſon humidité, on le mêle bien enſemble, & on le remet ſecher de nouveau, ce qui ſe réitere à pluſieurs repriſes, juſqu'à ce qu'il ſoit parfaitement ſec. Alors les ouvriers en ſéparent les filamens avec de grands couteaux, y mêlent encore un peu de ſel, & l'encaquent tout de ſuite dans des barils. --- Il a pareillement été parlé plus haut de la *colle de poiſſon*. Ici le prix reglé de cette colle eſt de 26 à 32 roubles le poude, & de 10 roubles ſeulement, lorſqu'elle n'a pas été miſe en forme, & qu'elle ſe vend en feuilles.

L'huile de poiſſon ſe tire des entrailles graſſes de l'animal & des filamens qu'on détache du Kaviar en le nettoyant. On mêle le tout enſemble, on le met cuire avec de l'eau dans une grande chaudiere. La graiſſe qui ſurnage après que le tout a bouilli pendant long-tems s'enleve avec la cuillere à pot, & ſe verſe dans de grands ſeaux, ou dans d'autres chaudieres; ce qui ſe réitere tant qu'il ſe préſente de la graiſſe ſur la ſurface de l'eau. Cette huile qu'on tire de reſtes impurs de poiſſons, ſouvent même de poiſſons près à tomber entiérement en putréfaction, eſt regardée comme ſale, & ne s'employe jamais dans la préparation des alimens. Elle tient lieu cependant de chandelles aux perſonnes fort pauvres ou

excessivement économes, dans toute la partie basse du Wolga. L'huile de poisson pure & saine se tire uniquement de la véritable graisse de ces animaux, qui s'attache, sur-tout au printems & en automne au dos & aux intestins, & s'employe, même par les gens d'une certaine façon, au lieu de beurre ou d'huile de chenevi, pour toutes sortes de fritures. Mais il faut nécessairement y être accoûtumé, & les personnes qui n'ont jamais usé que d'alimens aprêtés au beurre ou à l'huile ordinaire, trouvent celle-ci souverainement dégoûtante.

Une partie des pêcheurs de cette contrée ne travaillent que pendant l'été, & font la pêche en vertu d'un contrat en forme, où leur payement est stipulé, en raison de la quantité de poissons qu'ils prennent. D'autres au contraire se mettent au service du propriétaire pour toute une année, moyennant des gages réglés. On trouve des pêcheurs de la premiere de ces deux classes dans les contrées supérieures du Wolga, de même que dans les environs d'Astrakan; mais ceux de la seconde n'existent que dans les watages voisines de la mer. Ceux-là prennent le nom de fermiers, & ceux-ci, celui de pêcheurs *à l'année*. Les fermiers viennent ordinairement des villes de la Russie vers le Wolga, amenent avec eux tout ce qui est requis pour la pêche, & lorsqu'ils

lorsqu'ils ont fait leur accord avec le propriétaire, ils se rendent dans les eaux qui leur sont assignées, se construisent des habitations de pêcheurs sur les bords du fleuve ou dans une isle, y restent depuis le commencement du printems jusqu'à la fin de l'automne, y exercent la pêche de la maniere que nous avons décrite, & apportent de tems en tems leur poisson dans les watages. Lorsque le tems de la pêche est passé, & qu'ils ont touché leur payement, ils vont prendre chez le propriétaire les arrhes d'un nouvel engagement pour l'année suivante, engagement dont toute la communauté des pêcheurs se porte caution, ensuite ils retournent chez eux, pour y passer l'hiver, & reviennent à leur poste à la débacle des glaces.

Voici les prix que les pêcheurs retirent des propriétaires des watages. On leur paye au printems au-dessous d'Astrakan pour un grand esturgeon ichtycolle de bonne taille 35 kopeques; pour un esturgeon ordinaire 25 kopeques, & 6 pour un sewruge; le beluge coûte en automne 45 kopeques, l'esturgeon ordinaire 35, & le sewruge 8 kopeques. Au-dessus d'Astrakan près de Tchernoï-Jar, l'on paye au printems les beluges & les esturgeons sur le pied de 40 kopeques, & 12 pour le sewruge. En automne le grand esturgeon

vaut 110, l'esturgeon ordinaire 70, & le sewruge 15 kopeques. Le poisson qui se prend durant l'été a la même valeur que celui qui se pêche au printems. Les propriétaires des watages à l'entour d'Astrakan se font payer d'un grand esturgeon salé un rouble & 30 kopeques; & s'ils sont de petite taille, on en compte deux pour un. Lorsqu'on commerce en gros, le 100 de beluges se vend de 80 à 100 roubles. Un esturgeon ordinaire de bonne taille coute salé 70 kopeques, tandis qu'un sewruge pareillement salé n'en vaut que 13. En gros le 100 d'esturgeons ordinaires se vend de 65 à 70 roubles, & le millier de sewruges de 130 à 170 roubles. Un beluge frais se vend en hiver 120 & un esturgeon 25 kopeques. Le poude du Kaviar de chétive qualité se donne pour 70 kopeques; mais le meilleur vaut de 90 à 100 kopeques & jusqu'à un rouble & demi. Le gros nerf du dos (I. 332.) n'a point de prix, on le donne ordinairement aux acheteurs par-dessus le marché. Le millier de *Ssasanes* ou *Barbues* se vend 35 à 40 roubles, & le poude de la colle qu'on retire de ce même poisson se donne pour 4 à 5 roubles.

Lorsque dans le cours de l'hiver, les bords de la mer sont assez pris par les glaces, pour qu'on puisse se hazarder dessus en traîneaux, les pécheurs quittent les watages & se hâtent

de se rendre au rivage. On établit sur toute la communauté un Attaman, qu'on choisit parmi ceux qui se sont acquis le plus de réputation dans ce genre de pêche. Celui-ci regle la distribution des travaux & désigne les lieux où l'on doit pêcher. Ils se hazardent à un certain éloignement du rivage, pour y percer dans la glace quantité d'ouvertures peu éloignées les unes des autres, & font entrer par ces ouvertures au moyen d'une longue perche sous la glace dans l'eau, le Snast, que nous avons décrit ci-dessus (pl. IV.). On fixe pour appât des poissons vivans à de gros hameçons auxquels les grands esturgeons viennent mordre & se laissent prendre. A une heure après minuit, les pêcheurs quittent les watages, & se rendent à la mer au lieu où ils ont établi leurs Snasts, retirent les poissons qui leur sont échus en partage, les dépécent avant que le froid les ait trop endurcis, en séparent les intestins & transportent leur butin dans les watages. Ils n'y reviennent ordinairement, tant à cause de l'éloignement des Snasts, qu'à cause du tems qu'il leur faut pour découper leurs prises, que vers les neuf ou dix heures du soir; en sorte qu'il leur reste fort peu de tems pour se reposer. Mais on prend la précaution de désigner toujours le quatrieme ou le cinquieme jour pour le repos.

Cette pêche eſt quelquefois accompagnée de grands dangers : car lorſqu'il s'éleve un vent de ſud, les vagues de la mer affluent vers l'embouchure du Wolga, & ſoulevent fortement la glace; ſi alors un vent violent du nord, ou de nord-oueſt, ou d'eſt, ſuccede ſubitement au vent du ſud, il fait refluer les eaux de l'embouchure du Wolga vers la haute mer, la glace s'enfonce, & ſe rompt ſouvent en morceaux ſi énormes, qu'un ſeul de ces glaçons entrainés en pleine mer, occupe quelquefois un eſpace de 20 à 30 werſts; auquel cas tous les pêcheurs qui ſe trouvent deſſus, ſont ou bientôt engloutis par la mer avec tout ce qu'ils ont avec eux; ce qui arrive lorſqu'ils ſont emportés trop avant en pleine mer où la glace ſe fond bien plus vite que dans la proximité du rivage; ou quelquefois, par le bonheur le plus ſingulier, il arrive qu'après avoir lutté trois ou quatre jours contre le péril, ils atteignent la terre à demi-morts. Dans ces cruelles circonſtances, dès que ces malheureux s'apperçoivent qu'ils ne tiennent plus au rivage, ils ſont habitués à prendre ſeulement garde vers quel point les vagues portent leur effort; obſervent-ils qu'elles ſe pouſſent vers la pleine mer, ils reſtent dans la même place, immobiles comme des ſtatues, & attendent la cruelle déciſion de leur ſort; mais s'il leur

reſte quelque eſpoir de pouvoir gagner terre, ils s'élançent ſur les chevaux qu'ils ont ordinairement avec eux pour emmener leurs priſes, & ſe rendent au grand galop vers le côté ſur lequel le vent porte, afin que dans le cas où le morceau de glace devenu leur unique reſſource, viendroit à heurter contre le rivage, ils puiſſent ſaiſir le moment du contact pour ſauter à terre avec la vîteſſe de l'éclair. S'ils manquoient cet inſtant, la glace repouſſée avec force vers la mer venant à ſe fondre peu-à-peu par l'agitation des vagues, leur perte deviendroit plus que jamais inévitable. On conçoit aiſément qu'un genre de vie auſſi périlleux, & qui cauſe la perte de tant de monde, n'eſt embraſſé que par des gens réduits à la derniere miſere, & qui ſouvent ont mérité la corde ou pis encore; lorſqu'ils s'y ſont une fois adonnés, ils s'engagent dans un eſclavage perpétuel, à cauſe des avances continuelles qu'ils ſont dans la néceſſité de recevoir de leurs maîtres, qui profitent ſouvent de la circonſtance pour commettre envers ces miſérables les injuſtices les plus criantes, tandis qu'il n'y a qu'eux qui s'enrichiſſent, & que les infortunés ouvriers s'enfoncent toujours plus dans la miſere.

Nous avons déja fait plus haut (I. 183.) quelque mention de la navigation du Wolga.

Il feroit poffible de fe rendre par eau d'Aftrakan jufqu'à S. Petersbourg, vu qu'il exifte un canal de communication entre la Twerza & le lac Mftino, auquel ce canal vient aboutir près du bourg de Wifchnoï-Wolotfchok; on entre de ce lac dans la Mfta, de-là dans le lac d'Ilmen; de celui-ci dans la riviere de Wolchow, puis dans le canal du Ladoga qui conduit enfin dans la Newa. Cependant il n'arrive que très-rarement, peut-être même qu'aujourd'hui il n'arrive plus du tout, que les bâtimens d'Aftrakan faffent ce voyage. Lorfqu'il s'agit de tranfporter des marchandifes à Petersbourg, on les décharge pour l'ordinaire près de Jaroslaw & de Nifchney-Nowogorod dans de petites barques qui les conduifent plus loin. De même auffi les bâtimens qui arrivent à Aftrakan, ne s'y rendent que par ces deux places de la foire de Makariew, de Kazan, Simbirsk, Saratow & Zarizyn.

Le nombre des bâtimens qui arrivent annuellement à Aftrakan, peut aller de cent jufqu'à deux cents. Ils fourniffent la ville de toutes les marchandifes d'Europe, & de tous les objets de néceffité qui lui manquent, tels que des grains de toute efpèce, des bois de chauffage & de conftruction, du fer & d'autres métaux, des draps, des toiles, des étoffes de foie & de laine, toutes fortes de vafes &

d'uftenfiles, foit en bois, foit en métal, &c. Il vient très-peu de chofes dans cette place par la voie des traîneaux. On exporte au contraire d'Aftrakan en Ruffie, outre le fel & les poiffons falés, des marchandifes de Perfe, & différens produits des manufactures établies dans la ville même. Les bâtimens y arrivent d'ordinaire deux fois l'année, fur-tout dans les derniers jours de Mai & en Septembre; ils apportent dans leur premier voyage des grains, de l'avoine & du bois, & la feconde fois ils arrivent de la grande foire annuelle de Makariew. Un pere de famille attentif à fes intérêts a grand foin de mettre ces deux époques à profit, car il fe met dans le cas de payer toutes fes emplettes deux ou trois fois plus cher, s'il les fait dans les intervalles.

Il exifte dans les environs d'Aftrakan une quantité étonnante de lacs falés, qui forment une partie confidérable du revenu de cette ville. Quelques-uns de ces lacs fourniffent du fel amer, d'autres du fel de cuifine avec plus ou moins de fel amer. Les deux rives du Wolga font garnies de quantité de ces lacs de la premiere efpece, mais ils font très-petits, & ne contiennent pas une bien grande abondance de fel. Ce fel fe dépofe au fond du lac, après que l'ardeur du foleil en a fait évaporer entiérement l'eau qui en étoit char-

gée, & se présente sous une couleur blanche comme la neige (*), ce qu'on observe même quelquefois au milieu de la ville d'Astrakan, entre le canal & les ouvrages de la forteresse. Dans les eaux qui contiennent de ce sel amer en plus grande quantité, l'épaisseur de la couche qu'il forme en se cristallisant, ne va cependant jamais à plus de deux doigts. Dans les lacs qui fournissent du sel de cuisine, on distingue le sel amer de ce dernier, tant par la diversité de sa cristallisation, que par les différences qu'on observe dans le lit de ce sel. Car celui-ci est dense & blanc dans tous ces lacs, quoique son épaisseur differe ordinairement selon la qualité des eaux des lacs, selon les saisons & selon le tems qu'il fait. En hiver, par exemple, que l'eau-mere prend le dessus, le lit est fort mince, au lieu qu'en été, lorsque la chaleur du soleil fait évaporer cette eau, l'épaisseur du lit augmente sensiblement. Au surplus, il est décidé que la couche de sel de cuisine occupe en tous tems la superficie du fond du lac; à cette premiere couche, il en

(*) Le *Lac Malinowa*, qui veut dire Lac de framboise, a pris ce nom de ce que le sel nouvellement desseché qu'on en tire, se distingue de tous les autres sels des lacs salés des environs d'Astrakan, par sa couleur tirant sur le pourpre & une odeur semblable à celle de la framboise. *Gm.*

succede deux ou trois autres, dont celle de dessus contient les plus petits cristaux, qui ne sont pas cependant bien compacts; ceux de la couche du milieu sont plus grands & encore plus poreux, enfin les cristaux de la couche inférieure sont les plus grands de tous, & n'ont presque point de consistance. Lorsque ces couches de sels se trouvent mêlées de sable & de terre de jardin, elles prennent une couleur noire. D'après une nombreuse suite d'essais qu'on a faits sur le sel de ces couches, on s'est assuré que ce n'est autre chose qu'un sel de Glauber dont l'acide est combiné avec un phlogistique.

On n'exploite que ceux de ces lacs qui se trouvent voisins des eaux douces navigables, & qui rendent une quantité considérable de sel; vu que l'on a toujours la liberté du choix dans les amas prodigieux de cette denrée, dont la Russie abonde au point qu'aucun royaume de l'univers ne sauroit se vanter d'en posséder de pareils, & qu'on préfere les endroits où l'exploitation est la plus commode & la plus facile. Quelques-uns de ces lacs sont tellement remplis de vase, que leur sel en perd entiérement sa qualité. D'autres qui étoient bons ci-devant, contractent peu-à-peu une amertume qui oblige de les abandonner. Il arrive souvent que quelques-uns de ces lacs sont si

complettement couverts par des tourbillons de sable, que les grands vents amenent ; qu'on n'en apperçoit plus aucuns vestiges. Il y en a plusieurs qui fournissent chaque année depuis 30 jusqu'à 50 mille poudes de sel. On se sert pour le rompre de bêches de bois, avec lesquelles on attaque la couche pour en détacher les pièces ; qu'on lave ensuite dans l'eau-mere, avec des peles plus larges ; & après cela on les met en tas. On forme ces tas dans le lac même, & chacune de ces piramides contient mille poudes pesant de sel, [33 milliers]; lorsque le sel doit se transporter bientôt, on le laisse-là jusqu'à ce qu'il soit tems de l'enlever ; dans le cas contraire on le transporte sur le rivage où l'on en forme un seul monceau, pour le mettre à l'abri des dommages, que de gros orages ou des pluies consécutives pourroient lui causer. Les ouvriers qu'on prend pour rompre le sel sont pour l'ordinaire des Bourlakes ; l'on employe des Tartares pour le transporter des lacs au Pristan. Le salaire se proportionne à la quantité d'ouvriers, occupés à rompre le sel, & peut aller de trois kopeques & demi à cinq kopeques & demi pour chaque ouvrier, par milliers de poudes de sel. Les voituriers chargés de le conduire du lac jusqu'à l'entrepôt, reçoivent selon les tems & la distance pour mille sacs, dont chacun pese

trois poudes & demi, depuis quatre jusqu'à cinq roubles, & sont de plus nourris par le fermier, tout le tems du travail. On transporte le sel d'Astrakan, des Pristans à Astrakan même, à Saratow, Dmitrewsk & Nischneï-Nowogorod. La couronne payoit ci-devant aux fermiers deux kopeques & demi par poude, du lac à Astrakan, sept jusqu'à Dmitrewsk, neuf jusqu'à Saratow, & dix-sept jusqu'à Nischneï-Nowgorod. Les fermiers actuels se sont chargés de livrer 1000 poudes à Astrakan, en y comprenant les fraix pour rompre le sel & pour le transporter jusqu'au Pristan. On leur bonifie communément dix kopeques par poude, livré à Dmitrewsk, à Saratow dix & demi, & dix-neuf & demi à Nischneï-Nowgorod.

Il est bien tems que nous quittions enfin avec M. Gmelin Astrakan & ses environs, pour aller visiter les provinces de la Perse qui sont situées sur la mer Caspienne. Notre savant s'étoit proposé, avec l'approbation de l'Académie Impériale, de passer le mois de Mai 1770 entre Astrakan & l'embouchure du Terek, celui de Juin entre l'embouchure de ce fleuve & Derbent ; celui de Juillet entre Derbent & Bakou, le mois d'Août entre Bakou & Rescht, & celui de Septembre entre Rescht & Astrabad ; enfin après être parvenu à l'ex-

trêmité la plus reculée de la mer Caspienne, il devoit revenir dans le courant d'Octobre vers le Terek. Le docteur Guldenstedt devoit dans le même tems quitter Kislar au mois de Mai, visiter le Mont Caucase & la ville de Tefflis, capitale de la Géorgie, & venir ensuite en automne se réunir à M. Gmelin. En conséquence de ce plan, M. Gmelin obtint un vaisseau en propre, & le gouverneur d'Astrakan eut ordre de le faire passer en Perse avec toutes les précautions les plus propres à appuyer l'entreprise & à maintenir l'honneur de la Russie dans un royaume limitrophe. Notre savant fut muni des lettres de recommandation les plus pressantes pour les différens Kans Persans qu'il devoit voir, & des instructions les plus positives aux consuls de Russie, qui resident à Sallian & à Enzelli. On lui donna de plus deux bons interprêtes, l'un Persan & l'autre Tartare, & pour escorte un détachement de douze soldats sous les ordres d'un sergent, avec un tambour & un fifre.

Ce vaisseau bien muni de tout ce qui étoit nécessaire pour ce voyage, partit le 28 Mai de l'Amirauté d'Astrakan pour se rendre à l'embouchure du Wolga. M. Gmelin, retenu par une forte fievre, ne put se rendre à son vaisseau que le 5 Juin, dans une chaloupe, de sorte qu'il n'arriva que le 12 à la pointe

du jour devant Derbent, où l'on jetta l'ancre à un mille environ de la ville. On évalue le trajet par mer d'Astrakan à Derbent à soixante-huit milles. Après que le fort eût salué le bâtiment Russe de cinq coups de canon, & que celui-ci eût rendu le même salut, M. Gmelin envoya son interprête Tartare avec quelques personnes de sa suite en ville auprès du commandant, qui les reçut très-bien, & les chargea de rapporter à M. Gmelin, qu'on avoit déja préparé un logement commode pour lui & pour tous les siens, & il accompagna cette commission d'un présent, pour marque de la satisfaction que lui causoit l'arrivée de M. Gmelin; ce présent consistoit en vin de Derbent & en fleurs odoriférantes, suivant l'usage du pays. M. Gmelin se rendit là-dessus à terre avec toute sa suite, prit possession du quartier qu'on lui avoit assigné, & alla le 14, accompagné de ses deux interpretes, rendre ses devoirs au Kan, auquel il offrit en même-tems quelques présens, qui consistoient principalement en draps d'Hollande, en sucre, en confitures & en une boussole. La salle d'audience n'annonçoit rien du tout qui eût un air de magnificence. Il y avoit dans l'antichambre, qui n'étoit séparée de la piece où se tenoit le Kan que par un petit escalier, quantité de monde debout, & tous sans san-

dales, l'usage exigeant qu'on les laisse à l'entrée pour la propreté. Le Kan étoit assis par terre au milieu de la salle en habillement Tartare, & fumoit du tabac ; il avoit à côté de lui un pistolet chargé qu'il ne quitte jamais. Vis-à-vis du Kan étoit assis le commandant de la ville, ayant à son côté un prince Tartare du voisinage ; ce fut près de ce dernier qu'on plaça un siege pour M. Gmelin, & ses deux interpretes furent obligés de se tenir debout derriere lui. La lettre de recommandation du gouverneur d'Astrakan fut remise entre les mains de l'adjudant du Kan, & fit un si bon effet sur l'esprit de ce prince, qu'il promit à notre savant tous les secours qui pouvoient dépendre de lui. Mais ayant appris que M. Gmelin étoit médecin, il le fit revenir dès le lendemain pour lui tâter le pouls, pratique que les Persans ont en grande estime, & pour lui demander ses conseils au sujet d'une tumeur squirreuse qu'il avoit à la joue. Cette circonstance mit M. Gmelin en singuliere faveur auprès du Kan ; il lui prescrivit des remedes, dont il lui promit du soulagement, & ayant refusé d'accepter cent roubles, dont le Kan vouloit le gratifier, celui-ci lui envoya quelques moutons & de la volaille.

On prétend que Derbent a été bâti par Alexandre le Grand, que les orientaux appeloient Iskender, au moins assure-t-on que cet ancien conquérant a le plus contribué aux commencemens de cette ville. Elle est située tout au bord de la mer, au bas d'une montagne qui fait partie du Derbent, & qui est une continuation des monts Usmeïns ; elle est bâtie en long, & munie d'une forteresse du château, placé sur la partie la plus élevée du pied de la montagne. C'est dans ce château qu'est la demeure du Kan, lorsqu'il réside à Derbent, & il est encore habité par quelques Arméniens. La nature & l'art ont également contribué à le rendre très-fort, il est entouré de hautes murailles qui ont dû couter des peines incroyables à élever, & renferme quantité de maisons, entre autres plusieurs tours voutées qui servent de magazins à poudre & d'arsenaux pour l'artillerie. Les murs de la ville & tous les édifices qui les composent sont bâtis sur le roc. Tous ces rochers sont remplis d'un nombre prodigieux de coquillages, tant pétrifiés que calcinés, qu'on retrouve également en abondance dans toutes les montagnes voisines.

Il part de la forteresse, directement à l'ouest, une muraille qui passe à travers les montagnes & les vallées, & dont les habitans assurent qu'elle alloit autrefois jusqu'à la Mer Noire. On trouve effectivement à un mille

& demi de Derbent des restes très-considérables de cette muraille, qui sont encore en leur entier; on y distingue des tours qui ont servi de corps-de-garde & des vestiges de forts, & ces débris s'étendent assez avant dans le territoire de Tabesseran. On ne sauroit mieux comparer cette muraille qu'à des lignes tirées de la mer Caspienne à la mer Noire, & ces tours, ainsi que ces forts dont elle étoit garnie, étoient suivant, toute apparence, destinées à fournir à Derbent, comme étant sans doute le chef-lieu & la garnison principale, des moyens d'être informé sur le champ de tout ce qui se passoit dans les montagnes.

La ville qui est dominée par le château, est entourée de fortes murailles, elle est toute en pente, & le Naïp, ou gouverneur Persan, qui commande en l'absence du Kan, y fait sa demeure. On ne sauroit rien dire de positif sur l'origine des habitans de Derbent. Les différentes vicissitudes & les dévastations auxquelles cette ville a été consécutivement en bute pendant une longue suite d'années, mettent en droit de douter qu'il s'y trouve encore de vraies races Persanes, & l'on n'y voit plus aujourd'hui qu'un mélange de sang Tartare & Persan. On y compte en tout 4000 familles, dont il y en a cent Arméniennes. Leurs moyens de subsistance sont en partie les métiers, en

en partie l'agriculture & l'éducation des bestiaux. Les Arméniens ne payent aucune imposition au Kan, mais ils supportent en faveur de cette exemption toutes les charges de la police.

On ne seme ici que très-peu de grain, & l'on n'en recueille pas seulement ce qu'il en faut pour le plus grand besoin; de sorte qu'il se vend quelquefois très-cher. Les laboureurs de ce pays ont aussi une méthode toute particuliere de battre leur grain. On choisit en plein champ un emplacement propre à cet usage, & l'on y étend son bled de l'épaisseur d'un pouce; alors ou a deux planches oblongues, plus ou moins larges, préparées comme on verra plus bas, & à l'extrémité antérieure desquelles on fixe un bloc de bois de figure quarrée & élevé, on attelle à ce bloc une couple de chevaux ou une paire de bœufs. Derriere ce bloc se tient une personne, c'est ordinairement un jeune garçon qui fait cet office & chasse les bêtes de trait en ligne circulaire sur le bled étendu par terre; au moyen de cette opération tout le grain se détache de l'épi. Mais il faut savoir encore que les planches ont des aspérités en-dessous, ou plutôt qu'on a eu soin de pratiquer à leur surface inférieure, vers le milieu dans la longueur, quantité de trous quarrés dont chacun a été

garni d'une petite cheville pointue. On parvient par ce moyen, non-ſeulement à détacher le grain, mais tandis qu'il ſe détache, les épis vuides ſe ſéparent d'eux-mêmes, & le grain ainſi dégagé peut ſe recueillir d'autant plus aiſément dans les ſacs.

Comme les rivages de Derbent ſont très-peu favorables à l'atterrage des vaiſſeaux, le commerce de cette place ne ſauroit être d'aucune importance : la province de *Gilan* & la *Schamachie* la fourniſſent de différentes eſpèces d'étoffes de cotton & de ſoie, qu'on y échange avec les Tartares de Leſgi & de Gorski, contre des eſpèces de draps fort minces qui ſe fabriquent dans leurs montagnes. Derbent fait auſſi paſſer dans le Gilan & dans la Schamachie quantité de ſafran, dont la culture eſt fort répandue tout autour de la ville, & rend ſi abondamment que le poude de ſafran ne ſe vend qu'environ cent roubles dans le tems de la récolte, & il s'en faut de beaucoup que la Ruſſie puiſſe encore tirer cette denrée d'Europe à un prix auſſi modique.

Mamed Seid Kan ſe trouvoit gouverneur de Derbent du tems de *Schach-Nadir*. Après que la dignité de Schach eût été ſupprimée en Perſe, *Mamed Seid* reſté kan de cette ville avec les attributs de la ſouveraineté, en uſa très-mal avec les habitans, & punit avec la

derniere cruauté ceux qui ſe trouvoient hors d'état de payer les impoſitions énormes qu'il exigeoit de ces infortunés. Pouſſés à bout, ils ſongerent à trouver des moyens de ſe délivrer d'un pareil tyran. Ils ſe tournerent du côté de Fetch-Ali-kan, ſouverain de Kuba, implorerent ſon aſſiſtance & s'engagerent à livrer la ville entre ſes mains. Celui-ci ſe mit en conſéquence à la tête d'un corps de troupes, marchant devant Derbent, & s'en empara l'année 1760, ſans beaucoup de difficulté. *Mamed Seid kan* fut transféré comme priſonnier à Baku, & y mourut en 1768. *Fetch-Ali-kan* eſt fils d'Uſſein Ali-kan, qui régnoit à Kuba du tems de *Nadir-Schach*, & que Pierre le grand, lorſqu'il vint dans cette contrée, avoit déja déclaré ſouverain de tout ce diſtrict, qu'il tranſmit en héritage après ſa mort à ſon fils *Fetch-Ali-kan*. Celui-ci peut avoir trente ans, il a ſix femmes, &, ſuivant la triſte coutume du pays, il eſt fort adonné à la boiſſon. Il paroit qu'il eſt aſſez aimé de ſes ſujets. Son pouvoir eſt illimité ; mais on ne ſauroit déterminer exactement ce qu'il a de revenus, vu qu'il regle les impoſitions qu'il met ſur ſon peuple, ſelon que les circonſtances l'exigent. Elles conſiſtent en chevaux, en beſtiaux, en ſeigle, en froment, en riz & autres productions. Il a dans toutes les villes ſes jardins en

propre, & des terres qu'on cultive pour ſon compte. L'armée qu'il tient continuellement ſur pied à ſes propres frais, ſe monte, dit-on, à quarante mille hommes; & bien loin d'être uniquement composée de Perſans, qui lorſqu'ils ſervent comme ſoldats, & touchent la ſolde du kan, ſont appellés *Kuls*; (*) elle conſiſte principalement en Tartares ſoudoyés, qui ſe levent dans le voiſinage, & ce ſont les Tartares Leſgiens qui ſe laiſſent enrôler le plus volontiers. Ces troupes ſtipendiaires ſont l'objet le plus conſidérable des dépenſes du kan. Tout ce que ſes ſujets peuvent ramaſſer devient le partage de cette ſoldateſque, & malgré l'amour que ces mêmes ſujets portent à leur maître, ils s'abandonnent ſouvent au murmure, & tout Derbent deſire de voir renaître l'heureux tems auquel le Schirvan étoit ſonmis au ſceptre de la Ruſſie. Le kan d'un autre côté ſe voit forcé par l'eſprit turbulent de ſes voiſins, d'entretenir une puiſſance militaire, qui le rende reſpectable, &

(*) *Kul* eſt la vraie dénomination des ſoldats Perſans, *Kyſilbaſch* veut dire tête-rouge, & c'eſt un ſobriquet injurieux que ceux de la ſecte de Sunni donnent à tous les Perſans, à cauſe de la couleur rouge de leurs turbans. Les Arméniens même en général qui habitent ce pays-ci, lorſqu'ils veulent déſigner la religion d'un Mahométan de la ſecte d'Ali, l'appellent la Kyſilbaſchienne.

comme le nombre de ſes ſujets n'eſt point à beaucoup près ſuffiſant, il faut qu'il y ſupplée par des troupes étrangeres, qui veulent être bien payées. Or c'eſt ſur les malheureux ſujets que retombe cette dépenſe, indépendamment des autres beſoins auxquels ils ſont obligés de fournir; de ſorte qu'on peut juger combien ils ſont accablés du poids d'une telle charge.

On trouve tout autour de la ville de Derbent, la partie méridionale exceptée, un nombre incroyable de tombeaux, poſés tantôt verticalement, tantôt obliquement, & entremélés d'autres de forme ovale, qui ſont couchés horizontalement à terre, & qui reſſemblent à des cercueils. Ils ſont chargés d'inſcriptions en différentes langues uſitées dans l'Orient; on y lit entr'autres le nom, l'âge, &c. du défunt. Il eſt d'uſage en Perſe, ainſi qu'en Europe, que chaque famille ſe choiſiſſe un endroit en propre pour lui ſervir de lieu de ſépulture. Chaque mort a auſſi ſa tombe particuliere; celles des riches ſont chargées de divers ornemens, & d'ouvrages de ſculpture.

Les montagnes voiſines de Derbent renferment quantité de ſources conſidérables, que l'on conduit par des tuyaux & des canaux voûtés dans la fortereſſe & de-là dans tous les autres quartiers de la ville. La ſtructure des

maisons est tout-à-fait dans le goût oriental; chaque maison forme un quarré & a ses murs séparés de ceux de ses voisins : elles ont en place de fenêtre un treillage de bois : & des trous quarrés, pratiqués dans l'épaisseur des murs des appartemens, y tiennent lieu d'armoires. Les chambres sont échauffées par des cheminées. Il n'y est point question de caves, & la plupart de ces maisons n'ont qu'un seul étage. On n'y connoît pas non plus de cuisines proprement dites.

C'est vers le côté méridional de la ville, le long de la mer, & vers le nord, en tirant contre les monts Usmeiniens que sont situés leurs admirables jardins, qui reçoivent à la vérité très-peu d'agrément de l'art; mais à qui la nature prodigue en revanche ses dons les plus exquis. A la réserve de quelque peu de jardinage, comme concombres, choux, &c. on n'y plante gueres que de la vigne & toutes sortes d'arbres fruitiers. Le vin qu'on y recueille est, non-seulement agréable au goût, mais il a de plus, toute la force requise, & se laisse très-bien garder. Ils en ont du rouge, du blanc & du clairet; mais tous ces vins ont le défaut d'être le plus souvent épais & sont rarement purs & clairs, ce qui ne vient que de la mauvaise maniere de les faire & de les gouverner. Les seps sont absolument abandonnés à la

nature, on ne songe ni à les affermir à l'aide d'un échalas, ni à les couvrir de terre en hiver. Quant au dernier point, il n'est effectivement pas nécessaire, vû que c'est ici que commence le sol natal de la vigne, & qu'elle vient naturellement & sauvage dans les montagnes voisines, où souvent on la trouve qui file le long des arbres les plus élevés & dépasse leur sommet.

Les fruits qu'on cultive dans les jardins de Derbent, sont toutes sortes d'espèces de pommes des plus agréables au goût, des poires & des coins; de plus des pêches, des abricots, des amandes, des figues & des grenades, le tout de la premiere bonté. Les arbres qui portent ces fruits, sont plantés pêle-mêle, sans le moindre arrangement, & rendent avec une abondance extraordinaire. On voit pareillement ici une grande quantité de *Balsamines* ; cette plante s'appelle *Kna* en turc, & s'emploie à un singulier usage. On jette pardessus les feuilles accompagnées de la fleur, de l'eau bouillante, dans laquelle on les laisse infuser quelque tems; les Persans & les Tartares se lavent les ongles des mains & des pieds dans cette infusion, qui donne aux ongles une couleur d'un jaune de safran ou rougeâtre, ce qu'ils regardent comme un ornement. Cette pratique est pareillement familiere aux Armé-

niens d'Aſtrakan. On en teint même les cheveux des enfans, qui en deviennent noirs à la longue, lorſque la choſe eſt ſouvent réitérée. Au ſurplus la balſamine qu'on apporte de la Perſe & qui ſe vend en poudre, eſt plus forte & plus active que celle d'Aſtrakan, à laquelle on ajoute toujours un peu d'alun. Voici la maniere dont les Arméniens procédent avec cette plante ainſi réduite en poudre; ils jettent de l'eau chaude par-deſſus, & la délayent juſqu'à ce qu'elle ſoit réduite à la conſiſtance d'une bouillie peu épaiſſe, dont ils s'enduiſent les doigts & les orteils auſſi avant que l'uſage exige qu'ils ſoient jaunes, & l'on enveloppe les endroits ainſi enduits avec des petits morceaux de boyaux de mouton ſoufflés. Lorſqu'on veut teindre les cheveux, on les frotte de cette bouillie, de maniere à les en bien pénétrer; on les enveloppe d'une toile qu'on attache de façon que les cheveux ſe dreſſent ſur la tête, & après qu'ils ont reſté pendant douze heures dans cet état, on les peigne.

On ſeme à Derbent au lieu de pois, une autre plante dont la graine eſt apportée de l'intérieur de la Perſe, & qui s'appelle *Nochotte* (*Nochotta oleracea*) (*). Les Perſans

(*) Les éditeurs s'étoient propoſé de donner ici la

mangent cette graine tantôt cuite en guiſe de légume, tantôt crue. Ils ſont auſſi dans l'uſage de la confire, ou plutôt de la mettre en dragée, comme les amandes & les piſtaches. On préſente de ces dragées chez les grands avec des liqueurs fortes dans les collations. L'eſpèce de *nielle* nommée *nigella ſativa*, ſe ſeme auſſi dans ces quartiers, & l'on en mange la graine, lorſqu'elle eſt bien mûre, ſur le pain, comme la graine de pavots, & avec les mêmes effets.

Derbent eſt ſitué au 42e degré de latitude ſeptentrionale, poſition dont on ne peut rien concevoir que de favorable. Les terres labourées ſont extrêmement fertiles de leur nature, & le ſol n'exigeroit qu'un peu plus d'activité de la part des habitans. On ne ſait ce que c'eſt qu'engrais dans tous ces environs; le ſeul amandement qu'on y connoiſſe conſiſte à brûler la paille & le chaume ſur le champ, & à en répandre également les cendres qui font un effet merveilleux. La chaleur du ſoleil eſt très-vive dans cette contrée, ce qui n'empêche pas que les hivers n'y ſoient très-rudes

figure de cette plante que M. Gmelin a donnée dans la relation de ſon voyage, mais ayant été informés qu'il avoit pris pour la Nochotte, le *Cicer arietinum* ou *Pois ramé*, ils ont cru devoir la ſupprimer.

à passer, non à cause qu'on y éprouve des froids bien piquans, mais attendu la grande humidité qui regne alors & l'incroyable quantité de neige qui tombe tous les ans. Comme les maisons n'ont proprement point de toit, & que la terrasse qui en tient lieu n'est qu'un enduit de terre-grasse, qu'elles n'ont d'ailleurs pour toute fenêtre qu'un treillis de bois, qu'enfin les appartemens habités sont à rez-de-chaussée, l'humidité de l'air & cette neige y pénétrent de tous les côtés. Il arrive même que la neige barre tellement l'entrée des maisons, que ceux qui l'habitent sont souvent dans l'impossibilité d'y entrer ou d'en sortir. Mais comme le froid n'est jamais assez vif pour que cette neige tienne, elle se fond peu de tems après être tombée.

Les montagnes voisines produisent beaucoup de bois, & sont pour ainsi dire toutes couvertes d'arbres & de buissons, qui poussent du milieu des rochers & y viennent fort bien. Les différentes espèces d'arbres qui croissent dans ce district sont le chêne, le bouleau, les peupliers tant le noir que le blanc, ainsi que le tremble; le mûrier blanc & noir, le coudrier, & diverses sortes de saules; ce qui n'empêche pas que le bois ne se paie excessivement cher à Derbent. Cette contrée ne manque pas non plus de gibier ni de bêtes

fauves. Il s'y trouve une grande quantité de lièvres, de sangliers, de chevreuils, de renards, de loups & d'ours. On y voit aussi des hermines ordinaires, & cette petite espèce dont le poil ne blanchit point en hiver, & qui n'a pas de pointe noire à la queue. Le putois habite les rochers & les maisons tombées en ruines; enfin les chacals deviennent quelquefois souverainement incommodes par leurs cris lamentables.

M. Gmelin auroit fort desiré de se rendre par terre de Derbent à Baku, le kan lui avoit même promis les chevaux nécessaires; mais ne voulant pas d'un autre côté le laisser aller que sa tumeur squirreuse ne fût guérie, ce qui auroit exigé un très-long tems, & que d'ailleurs le kan regardoit, sans cependant le faire paroître, M. Gmelin comme un espion de la Russie, celui-ci se vit à la fin obligé de renoncer à tout espoir d'assistance de la part du kan, & de se rendre à bord de son vaisseau, sur lequel il partit de Derbent le 9 Juin. Un des compagnons de voyage de M. Gmelin, le sieur *Charles Louis Hablitz* trouva entre cette derniere place & Kuba, la plante connue dans les pharmacies sous le nom de *squine*, qui croissoit là sans culture. Cette plante qui appartient à la famille des Smilox, est grimpante & s'éleve en s'attachant comme la vigne,

au-dessus du sommet des arbres les plus hauts; sa racine est grosse, ligneuse & fort noueuse, elle rampe transversalement en terre, & est garnie d'une grande quantité de fibres longues, hautes, noueuses, dont la direction est horizontale, sa couleur est d'un brun rougeâtre en-dehors & d'un blanc rougeâtre endedans; elle est d'un goût très-amer, accompagné d'une âcreté particuliere à cette racine. Les sarmens qui en sortent commencent par être ligneux; ils sont de l'épaisseur du doigt & par de-là, & de forme quadrangulaire, avec quantité de nœuds à quelque distance les uns des autres; ces nœuds s'amollissent vers le haut de la plante & se garnissent de quantité d'épines, qui sont rangées tantôt alternativement, tantôt en opposition, ou quelquefois aussi en cercle; les queues des feuilles sont courbées, & pourvues à leur base de deux écailles qui semblent sortir d'un fourreau. Les feuilles mêmes sont unies des deux côtés, de forme ovale découpée en cœur & se terminent en pointe. Les fleurs avoient déja disparu; le fruit consiste en grains sphériques rassemblés en grappe, & partagés intérieurement en trois compartimens, dont chacune renferme deux semences cylindriques. Nous en donnons la figure à la planche VI.

Arrivé au port de *Niezabad*, M. Gmelin

VI.



y loua des chevaux, & donna ordre à son vaisseau de faire voile vers Baku. Le 5 de Juillet il atteignit la ville de Kuba, & observa, chemin faisant, que les paysans de la contrée s'occupoient à élever des abeilles privées. Leurs ruches sont de forme sphérique & faites de branchages tissus en maniere de panier d'osier, & entiérement enduites & recouvertes de terre-grasse. Ils pratiquent dans le haut une ouverture fermée par un couvercle auquel on a seulement laissé une autre petite ouverture par où les abeilles entrent & sortent. Ces mêmes paysans construisent pareillement pour conserver leurs grains, de grands & vastes cylindres en clayonages qu'ils enduisent de terre-grasse par-dehors.

Kuba, qui est proprement la résidence de *Fetch-Ali-Kan*, est une très-petite ville & n'a qu'à peine un werst de circonférence. Elle est fermée en grande partie d'un mur de pierre de taille, construit depuis 30 ans, lequel est flanqué de tours & percé de créneaux; ce n'est que dans la partie du Nord-ouest, baignée par la riviere de *Kuba*, qu'elle est ouverte, mais les bords de cette riviere étant singuliérement escarpés, & venant aboutir jusqu'aux portes de la ville, suppléent avec avantage à une muraille. Il se trouve de l'autre côté de cette même riviere qui prend sa source dans les

montagnes, une ſlobode fort étendue & habitée, pour la majeure partie, par des Juifs. En deçà, tout près de la ville, il y a quelques cabanes Arméniennes. Le château du kan eſt garni d'une couple de pièces de canon, & n'offre d'ailleurs rien de remarquable. Les boutiques ne ſont occupées que par des merciers, & les habitans ſont pour la plupart Tartares, qui tiennent les uns à la ſecte des Sunnis, les autres à celle des Schahis, car le kan les protége toutes deux. Le diſtrict de Kuba eſt compoſé de différens villages dont les habitans ſubſiſtent de la culture des terres & de l'éducation du bétail. Le commandement de la ville eſt remis à un *Naïp*, lorſque le kan eſt abſent.

La fameuſe *montagne de Schat* ſemble élever ſon ſommet, couvert d'une neige éternelle, preſqu'au-deſſus de la ville, quoiqu'elle en ſoit éloignée d'une bonne journée; le chemin qui méne à cette montagne eſt extrêmement pénible; il conduit au travers de cinq villages, dont le premier fait partie des domaines héréditaires du kan; les autres ſont habités par des gens du bas Dageſtan, & forment un peuple particulier qui parle la langue Leſgi, & entend auſſi le turc; ils ſont proprement auſſi ſujets du kan, mais leur inconſtance & leur goût pour l'indépendance les portent à ne vouloir reconnoître aucune autorité ſouveraine. On apperçoit tout le long du chemin, dans les endroits les plus eſcarpés des montagnes, des cavités ſouterraines, à côté deſquelles on trouve quelquefois de petits retranchemens, c'eſt dans ces lieux inacceſſibles que toute la canaille de la contrée va ſe retirer dans les tems de rebellion, & qu'elle y jouit de la plus grande ſécurité, vû l'impoſſibilité de les y atteindre.

Lorſque M. Gmelin fut arrivé au pied de la montagne, les conducteurs qu'il avoit pris à Kuba refuſerent de le mener plus loin, alléguant pour raiſon qu'il y avoit plus avant quantité de villages, dont les habitans, qui vivent continuellement dans la rebellion & dans le brigandage, auſſi-tôt qu'ils apperçoivent un étranger, lui dreſſent des embûches, pour le jetter dans l'eſclavage, ou même pour le maſſacrer. Et en effet le ſeul aſpect de ces lieux eſt propre à inſpirer de l'effroi. Ce ne ſont que montagnes ſur montagnes, dont les cîmes tantôt nues, tantôt couvertes d'arbres ou d'autres productions, élevent leurs pointes au-deſſus des nuages, tandis que les vallées qui les ſéparent, & où l'on voit dans certains endroits des champs fertiles, dans d'autres d'arides bruyeres, ſont effectivement habitées par des peuples barbares & armés,

qui pourroient même faute d'armes se rendre maîtres d'un malheureux passant, en l'accablant avec des pierres.

Notre savant quitta Kuba le 21, & traversa différens villages où tout annonçoit la misere. Dans la plupart il ne lui fut pas possible de se procurer des vivres, & le peu qu'on pouvoit lui fournir dans les autres, il les payoit à un prix exorbitant. Il parvint le 24 à la riviere d'*Atta*, & fut obligé d'y acquitter les droits dans une douane établie au passage. Il fit de-là le jour suivant un voyage vers le mont *Bischbarmark*, qui signifie en langue Persane les cinq doigts, dont cette montagne a, dit-on, la figure : du moins tous les voyageurs s'accordent-ils à la comparer, quoique très-improprement, à la main d'un homme. Le chemin qui y méne est très-pénible, & la chaleur du jour contribua beaucoup à le rendre bien plus pénible encore. Tantôt il faut gravir des élévations très-roides, puis descendre dans de profondes vallées, pour remonter encore par des routes très-rapides.

La pierre dont est composée toute la montagne est du roc tout pur, entremêlé çà & là de sélénites & de crystaux ; & la nature de ce roc est toute différente de celle de la pierre dont sont construits les bâtimens de Derbent ; car cette derniere est remplie de pétrifications.

On

On n'apperçoit plus aujourd'hui le moindre vestige de bâtimens, de retranchemens ni de forteresses, &c. & quoique plusieurs voyageurs l'aient avancé, l'on a peine à se figurer qu'il y ait jamais rien eu de pareil dans une montagne presque inaccessible. Après avoir été fort allarmés par l'arrivée de quelques Tartares, qui les firent redescendre la montagne avec beaucoup de précipitation, nos voyageurs arriverent enfin à un *Karawanseray*, où ils se reposerent. C'est un édifice quarré, construit tout exprès pour les voyageurs, & pourvû de cellules de différentes grandeurs, où l'on peut se mettre à l'abri des brûlantes ardeurs du soleil en été, & des rigueurs du froid en hiver. Notre savant trouva dans la partie extérieure des murs, quantité de noms allemands, latins & orientaux, taillés dans la pierre ; il eut la satisfaction de distinguer dans le nombre celui du célebre Kämpfer, daté du mois de Décembre 1683, & celui de M. le Conseiller Lerch, daté du 25 d'Août 1738. M. Gmelin n'hésita pas à suivre l'exemple de ces deux célebres naturalistes, & grava comme eux son nom dans la pierre.

Il quitta dans cet endroit les montagnes, pour s'approcher de la mer, & rencontra, chemin faisant, une grande quantité de cigognes si apprivoisées, qu'elles se laissoient ap-

procher de très-près, ſans être tentées de s'envoler. Vers le ſoir, il atteignit une fontaine qu'un charitable marchand de Baku a fait creuſer en faveur des pauvres voyageurs, attendu qu'on ne rencontre aucune ſource d'eau pure, dans un trajet de quarante werſts. Nos voyageurs virent dans ce lieu une énorme quantité de *lièvres de terre* (I. 76) qui paſſoient en ſautant devant toute ſa ſuite, ſans s'effaroucher, & avec une vîteſſe incroyable. M. Gmelin s'arrêta là juſques vers minuit, & ſe remit enſuite à cheminer, ſans rencontrer ame vivante, ni ſans voir aucune ſource pendant quarante & quelques werſts. La chaleur étoit preſque inſupportable, car le vent s'étoit entiérement calmé, & toutes les plantes qui n'étoient pas très-ſeches de leur nature paroiſſoient entiérement brûlées. Il gagna le 26 vers midi le ſecond *karawanſerey*, dont les pierres qui ont ſervi à ſa conſtruction ſont toutes remplies de coquillages, ſoit pétrifiés, ſoit calcinés.

Etant arrivé le 27 à *Baku*, il y trouva ſon vaiſſeau, où il prit toutes les choſes dont il avoit beſoin, & fut offrir au Kan un préſent compoſé de draps pour deux habits complets à la mode de Perſe, de poudre à tirer, de ſucre & de café. Mais celui-ci ne le reçut pas fort bien, & ne voulut jamais ſe laiſſer

diſſuader que M. Gmelin ne fût un eſpion de la Ruſſie, ne pouvant pas ſe figurer qu'il valût la peine d'entreprendre d'auſſi grands voyages uniquement pour obſerver des curioſités naturelles.

On ne ſauroit ſe faire une peinture aſſez vive de l'état miſérable de la contrée dans les environs de Baku; ce n'eſt toujours qu'une ſteppe aride & ſtérile qui s'étend encore par-delà la ville, juſqu'à *Sallian*. La nature pierreuſe du ſol ne permet preſque à aucune plante d'y pouſſer, tout y étoit d'ailleurs brûlé par l'ardeur du ſoleil; & les habitans diſoient qu'au commencement de l'été, il leur étoit venu du ſud une effroyable quantité de ſauterelles, qui avoient entiérement ravagé les campagnes, & que le peu qui avoit échappé à leur voracité, avoit été brûlé par l'ardeur du ſoleil, n'étant pas tombé une goutte de pluie de tout l'été.

Les ſources de napthe près de Baku ont trop de célébrité, pour que nous négligions de nous y rendre, & d'en donner une deſcription à nos lecteurs. Kämpfer les viſita, il y a près d'un ſiecle, & n'a pas manqué de les décrire; mais le lecteur trouvera dans ce que nous allons en rapporter nombre de choſes qu'il chercheroit vainement dans Kämpfer.

La preſqu'iſle *d'Abſcheron*, à laquelle

Kämpfer donne le nom *d'Ocetra*, qui n'est plus en usage aujourd'hui, presqu'isle qui s'étend depuis le côté du Nord-ouest de Baku jusqu'à la mer, est la matrice inépuisable du naphte, ou *nephta*, car c'est ainsi qu'on nomme cette huile naturelle de montagne dans le langage du pays. On met trois heures pour arriver *au feu perpétuel*, & l'on passe à moitié chemin devant le village de *Keschlar*, près duquel on voit un ancien temple mahométan d'une hauteur extraordinaire, & d'une vaste enceinte : quoiqu'il ne tombe point encore en ruines, on n'en fait actuellement aucun usage, & les adhérens de la secte des Schahis ne se font aucun scrupule lorsqu'ils sont en voyage, de s'en servir comme d'un lieu de repos, ce qu'un zélé Sunni se garderoit bien de faire jamais. On trouve plus loin divers édifices ruinés, parmi lesquels il y en a deux qui ont l'apparence d'avoir été ci-devant des lieux fortifiés. On voit aussi dans le même endroit une caverne retranchée, qui doit avoir servi de retraite au fameux rebelle *Stenko Rasin.* L'endroit où se trouve le feu perpétuel annonce sa présence avant qu'on y arrive, par l'odeur de naphte qui frappe de loin l'odorat du voyageur (*). Lorsqu'on y est par-

(*) Les Indiens n'attribuent point l'origine de ce feu

venu, voici les phénomenes que la nature y expose aux yeux de l'observateur. On apperçoit d'abord une place dont l'étendue est indéterminée, car elle change avec le cours des années; le sol y est de nature à s'allumer dès qu'on le touche avec un charbon ardent, ou toute autre substance combustible. Cette flamme brûle sans discontinuer, à moins qu'on ne veuille l'éteindre à dessein, ce qui peut avoir lieu, lorsqu'on l'étouffe avec de la terre jettée par dessus, ou en y versant une suffisante quantité d'eau. La terre à travers laquelle le naphte pénètre, est de la classe des argilles, ou proprement une marne grossiere ; car elle fait une violente effervescence avec les acides, se durcit au feu, & se laisse travailler, lorsqu'elle est détrempée avec de l'eau ; elle est rude au toucher, parce qu'il s'y trouve du sable mêlé ; mais en moindre proportion avec l'argille. Sa couleur est d'un blanc plus ou moins grisâtre & tire aussi sur le jaune.

inextinguible au naphte; mais ils soutiennent qu'il brûle depuis un grand nombre de milliers de millions d'années, & que Dieu y avoit jetté le diable, pour en délivrer les hommes, à qui cet esprit malin avoit fait beaucoup de mal. Ils ajoutent que ce feu reçoit son aliment perpétuel de la graisse du diable, & ils y viennent en pélérinage pour prier Dieu qu'il daigne continuer à tenir ainsi emprisonné l'ennemi du genre humain. *Gmelin.*

Elle se pénétre entiérement de la matiere du napthe; ce qui se manifeste, non-seulement par des morceaux entiers devenus noirs comme du charbon, mais encore plus positivement par la distillation, laquelle fournit une eau d'une odeur extrêmement désagréable, qui dès qu'on y mêle de l'acide vitriolique, donne à connoître aussi-tôt ses propriétés. Lors donc qu'on écorche la superficie de cette terre à un ou deux pouces de profondeur, à quelque endroit que ce soit, de cet espace de terrein, elle prend feu, comme nous disions, aussi-tôt qu'on la touche avec un tison, ou quelqu'autre corps allumé: la flamme est d'un jaune bleuâtre; lorsque l'air est calme ou par un vent favorable, elle s'éleve à quelques pieds du sol, & ne s'éteint jamais d'elle-même. La fumée qui en sort est très-disgracieuse & insupportable à ceux qui sont incommodés de la poitrine. Les places qui brûlent effectivement, (& par les raisons que nous déduirons bientôt, il ne manque jamais d'y en avoir), s'étendent tantôt en longueur, tantôt obliquement, quelquefois aussi en cercle, ou bien elles forment des rameaux. Ces places brûlantes sont plus ou moins larges, & la flamme s'en éleve avec plus ou moins de tranquillité; quelquefois aussi elle sort avec une telle impétuosité, qu'il semble qu'on l'excite avec des soufflets.

Cependant elle ne consume pas la terre, elle l'échauffe seulement, & cela de maniere qu'on ne sauroit y tenir la main dans la proximité des places brulantes. M. Gmelin ayant fait creuser à deux pieds au-dessous, ne pût rien découvrir qui eût l'apparence de pierre-ponce, ou pierre calcinée; il trouva seulement qu'à cette profondeur, la marne étoit plus douce au toucher, & n'étoit plus mêlée de sable, comme nous avons vû qu'elle l'étoit vers le haut.

Ce feu perpétuel est d'un excellent secours aux habitans de Baku, pour faire leur chaux. On enleve la superficie d'un petit circuit de ce terrein brûlant, qu'on détermine à volonté, on y entasse les pierres qu'on destine à être calcinées, & dont presque tout le sol des environs de Baku est composé; on recouvre ces pierres avec la terre qu'on vient d'enlever, & dans l'espace de deux ou trois jours, la chaux est entiérement cuite. Les habitans du village de *Srogann* se rendent là pour y préparer leurs alimens; & en général la flamme du naphte peut être employée aux mêmes usages que tout autre feu.

Le choix que quelques pélerins Indiens ont fait de ce lieu, pour y fixer leur séjour, contribue encore à en augmenter la célébrité. Ce sont des descendans des anciens Guêbres,

& le nom de *Dervifchi*, (*Dervifches*), que le commun peuple leur donne, ne leur convient pas du tout. Ces Indiens regardent ce feu perpétuel comme une chofe extraordinairement facrée & comme un figne palpable de la divinité, qui ne fauroit fe manifefter aux hommes fous une forme plus pure ni plus parfaite que le feu & la lumiere, matiere tellement épurée, qu'on ne peut plus la mettre au rang des corps. Les dévots de cette nation font des pélérinages vers ce lieu, du fond des Indes, leur patrie, & viennent y rendre leurs refpectueux hommages à l'Etre éternel d'une maniere fi touchante, que ceux qui les voyent, prennent de ces gens-là des idées toutes différentes de celles qu'on fe fait communément des gentils. Ils ont élevé tout autour du lieu du feu perpétuel, de petits temples, conftruits en pierres, dans lefquels ils ont placé des autels. Il n'y a, pour le préfent, qu'un feul de ces temples d'employé. On y a pratiqué près de l'autel un tuyau de deux pieds de haut, dont il fort une belle flamme bleue, mêlée de rouge, qui ne rend pas la moindre odeur. Ce tuyau fe rétrécit par en haut, pour qu'on puiffe pofer des pots fur fon ouverture, de maniere qu'il fert en hiver à donner de la chaleur, & tout le long de l'année à cuire des alimens. Auffi-tôt qu'on y préfente un brin de

paille allumé, la flamme monte par le tuyau, & lorfqu'on veut l'abattre de nouveau, on fe fert d'un morceau de gros linge ou de feutre qu'on jette par deffus. Les Indiens, lorfqu'ils fe trouvent devant ce tuyau ou devant tout autre, car ils en ont auffi pratiqué dans les demeures fouterraines qu'ils fe font conftruites, tout attenant au temple, obfervent un profond & religieux filence, qui n'eft interrompu que par les foupirs de dévotion qu'ils élancent. Quelquefois ils font affis, ou bien ils joignent les mains par deffus la tête, (pofition dans laquelle l'un d'entr'eux, mort il n'y a pas longtems, a paffé vingt années conſécutives fans en changer, ne buvant ni ne mangeant que pour l'extrême befoin ce que d'autres lui apportoient,) ou bien ils ne tiennent qu'un bras étendu en l'air, & l'un de ceux-là pour s'être martyrifé pendant fept ans, à conferver cette pénible pofture, en a contracté, pour toute récompenfe, un roidiffement total. Aucun objet quelconque, n'eft capable de les diftraire dans leur dévotion; mais il eft difficile de deviner précifément en quoi elle confifte, à moins que ce ne foit dans ces attitudes gênantes ou dans l'air férieux & refléchi, qu'expriment les traits de leur vifage, qu'ils placent le plus haut degré de refpect qu'ils rendent à l'Etre tout-puiffant. Comme les adorateurs du

ſeu ſont regardés par les Perſans comme les plus abominables de tous les idolâtres, & qu'ils ont même été entiérement expulſés par Schach *Abas*, il n'y en a encore pour le préſent, qu'on paroît plus diſpoſé à les tolérer juſqu'à un certain point, qu'un très-petit nombre qui s'arrêtent dans ces quartiers, & M. Gmelin n'en trouva que trois, leſquels ſont entretenus par un autre Indien de *Schamachie*, pour lequel ils prioient; car ils ne font pas toujours ces ſortes de pélérinages pour eux-mêmes, mais ils les font auſſi quelquefois pour d'autres. Ils vont tout nuds & la tête raſée, il n'y a que les parties naturelles qu'ils couvrent avec un morceau de toile. Leur nourriture ſe réduit à des racines crues & à des fruits; auſſi reſſemblent-ils à des ſquelettes ſur leſquels on auroit tendu une peau noirâtre.

Le tuyau ſacré des Indiens nous rappelle ce que *Gärber* & *Hanvey* ont rapporté (*) ſavoir: que lorſqu'on enfonce en terre, à une profondeur indéterminée, un tuyau, ne fut-il que de roſeau ou même ſeulement de papier, pour-

(*) Le premier dans *Müllers Samml. ruſſich. Geſch.* c'eſt-à-dire, *Recueil pour ſervir à l'hiſtoire de Ruſſie, par M. Müller*, partie 1 & 2. pag. 336; & le ſecond dans la *Rélation de ſes voyages en Ruſſie & en Perſe*, tome 1. page 281.

vû qu'il ſoit bien recouvert de terre vers le bas; ſi on approche de ſon extrêmité ſupérieure un charbon allumé, la vapeur de naphte qui en ſort s'allume incontinent, & continue à brûler comme une chandelle, ſans interruption, juſqu'à ce qu'on l'éteigne tout exprès, ou qu'on enleve le tuyau. Ces ſortes de tuyaux tiennent lieu de chandelles pendant la nuit & ne ſouffrent aucun dommage, moyennant la précaution que nous venons d'indiquer, ſans laquelle le tuyau ſeroit néceſſairement conſumé par le feu.

Le puits d'où l'on tire le *naphte-blanc*, n'eſt éloigné du feu perpétuel que d'environ un demi-werſt vers le ſud-oueſt. Avant d'y arriver, l'on paſſe à côté d'un petit lac de cinquante & quelques toiſes de long, ſur vingt de large & d'environ deux toiſes de profondeur, qui eſt la plupart du tems à ſec & ne ſe remplit de quelque peu d'eau qu'en tems de pluie. C'eſt à l'oueſt de ce lac, tout-à-fait en plaine, au pied d'une petite colline, qu'eſt la ſource de naphte. C'eſt proprement un puits de la profondeur de trente & quelques pieds, & large de deux, au fond duquel le naphte ſourcille goutte-à-goutte hors de la terre, & s'y conſerve juſqu'à ce qu'on vienne l'en tirer. M. Gmelin n'y vit qu'une ſeule ſource, mais les habitans lui aſſurèrent que les choſes changeoient de

tems en tems; que bientôt une ſource ſe perdoit, & que bientôt auſſi il en reparoiſſoit une autre. Le puits eſt recouvert en pierres enduites dans leurs joints d'un ciment de terre-graſſe, dans lequel on a gravé le nom du kan, afin que perſonne ne puiſſe s'emparer du naphte, à moins que celui qui eſt prépoſé par le kan à cet effet, ne leve cette eſpèce de ſcellé.

Il ne faut pas s'imaginer que ce naphte blanc ait reçu cette dénomination, parce qu'il eſt blanc de couleur; on ne la lui a donnée que parce qu'il eſt tranſparent & jaune, & qu'il ſe diſtingue par-là du naphte noir; ſa flamme eſt plus ſubtile & plus pure, & la vapeur qui s'en éleve n'eſt pas à beaucoup près auſſi déſagréable que celle de l'autre; mais il brûle auſſi beaucoup plus vîte, & il s'enflamme même avant le contact du feu, bien plutôt que le naphte noir. Le batmann évalué à huit livres peſant de naphte blanc ſe vend un abas & demi ou trente kopéques, & c'eſt le kan de Baku qui jouit de ce revenu, ſous le bon plaiſir du Feth Ali kan.

Ce n'eſt que lorſqu'on fait paſſer ce naphte par l'alembic qu'il prend une couleur blanche, & ſi l'on réitere l'opération à une ou deux repriſes, il ſe concentre au plus haut point, & on le prend en Perſe comme un réſolutif des plus pénétrans, dans les rhumatiſmes & dans les paralyſies; de ſorte que les mahométans, ainſi que les Arméniens en font généralement uſage, & le mettent au nombre de leurs remedes domeſtiques les plus en vogue.

Ce n'eſt pas ſeulement dans la preſqu'isle d'*Apſcheron*, décrite par Kämpfer, qu'on trouve du naphte, on en tire encore d'autres endroits de cette contrée, comme dans la preſqu'iſle que les Perſans appellent *Bael*, & le commun des Ruſſes *Schachow Rinok*, ou marché du ſchach, où l'on a découvert dans ces derniers tems pluſieurs puits de ce bitume liquide. M. Gmelin en a compté plus de ſoixante-dix, qui ſont pareillement de figure cylindrique, profonds de douze toiſes, & placés ſans ordre, les uns parmi les autres. L'un d'entre eux qui ſurpaſſe les autres en capacité, tient lieu de réſervoir où l'on va verſer le naphte de toutes les autres ſources, & qu'on a ſoin de ſceller. Mais ce naphte là n'eſt pas d'auſſi bonne qualité que celui d'Apſcheron, parce qu'il eſt conſidérablement atténué par l'eau de la mer, & brûle par conſéquent moins bien; auſſi ne le tranſporte-t-on qu'à Sallian, tandis que toute la Perſe ſe fournit de l'autre.

Le naphte noir eſt le ſeul dont on faſſe uſage pour brûler, auſſi s'en fait-il un grand trafic. Le batman de quinze livres ſe paye cinq

kopéques, & c'eſt encore là un des revenus du kan ; ainſi que le ſel, qui ſe vend ſept kopéques & demi le poude. Tout le naphte blanc, ainſi que le noir, ſe conſerve & ſe tranſporte dans des facs de cuir ; il perd trop de ſon poids dans des vaiſſeaux de bois ; ceux de terre valent mieux, mais les plus convenables de tous ſont ceux de verre. Le revenu annuel que le kan de Baku retire de ce produit territorial, a été évalué par des Arméniens très au fait, à quarante mille roubles. Il y a peu de choſe à dire ſur l'origine de ce bitume, vû qu'il découle des monts Caucaſes, dont l'hiſtoire naturelle eſt encore très-inconnue. Quantité de ſuperflu de cette huile coule dans la mer, qui en contracte une amertume très-ſenſible, & produit ce ſel connu en Ruſſie ſous le nom de *ſel amer d'Aſtrakan.*

La ville de *Baku* touche vers le nord à la montagne de *Biſchbarmak*, elle a *Schamachie* à l'oueſt & *Sallian* au ſud ; c'eſt une très-ancienne cité, ſituée au 39e degré, 30 minutes de latitude, elle préſente un quarré irrégulier, qui étoit autrefois entouré d'un double mur de pierres calcaires, mais dont la plus grande partie a été détruite par la violence des eaux. Le côté du nord-oueſt de la ville eſt muni d'un foſſé & garni de quarante & quelques tant canons que mortiers. Le fort que les

Ruſſes y ont conſtruit ci-devant eſt encore en bon état. Le palais du Schach eſt ſitué dans la partie la plus élevée de la ville, & conſerve encore des reſtes ſenſibles du faſte oriental, & de l'architecture maſſive ſi goûtée dans ces climats. Il y a quantité de moſquées répandues dans la ville, & à côté des trois principales, des tours fort élevées, du haut deſquelles les prêtres appellent le peuple aux prieres publiques.

Baku offre de deſſus la mer un aſpect magnifique, mais il s'en faut de beaucoup que l'intérieur y réponde : les rues y ſont étroites, la plupart ne ſont pas pavées ; le plus grand nombre des maiſons n'ont qu'un étage & ſont extrêmement mal bâties, parce que les maçons ne ſe donnent pas la peine de tailler les pierres, & les entaſſent toutes brutes & inégales les unes ſur les autres, comme elles leur tombent ſous la main, & les lient avec de la terre graſſe ou de la chaux. Celle qu'habite le kan eſt un peu mieux, & a de plus un jardin fort agréable ; il vient auſſi de faire élever hors de la ville un bâtiment d'un goût moitié européen, moitié oriental, où il paſſe la plus grande partie de ſon tems avec ſes deux femmes. Le *karawanſerai* eſt placé tout contre le port, & l'on peut y tranſporter très-commodement les marchandiſes qui

viennent par mer. C'eſt un emplacement aſſez grand, voûté en pierres, & ſoutenu par de bons pilliers ; à côté de cette voûte ſont les boutiques. Non loin de la ville actuelle, il exiſte encore quantité de débris de vieux édifices qui compoſoient vraiſemblablement, ou l'ancien Baku, ou l'un de ſes fauxbourgs.

Les habitans de *Baku* ſont partie Perſans, partie Tartares, ou plutôt une race impudente & groſſiere, iſſue du mélange des deux nations, & l'on n'y compte qu'un petit nombre de familles arméniennes. Quant aux Indiens, hormis les trois zélés pélerins, dont nous avons fait mention en parlant du feu perpétuel, il ne s'en trouve pas un ſeul. La religion dominante eſt la mahométane de la ſecte des Sunnis, ce qui n'empêche pas cependant que la ſecte des Schahis n'y ſoit tolérée. Les Arméniens exercent leur culte divin ſans bruit. Les productions du pays ſe bornent au naphte & au ſel; quant à ce dernier article, il conſiſte non-ſeulement en ſel gemme, mais encore principalement dans ce ſel qui ſe cryſtalliſe de ſoi-même ſur la ſuperficie d'une quantité de lacs répandus tout autour de Baku, & qui ſe recueille ſi pur, qu'il n'a preſque pas beſoin d'être rafiné par le ſecours de l'art. Ces productions territoriales ſe tranſportent en Perſe, tant par mer vers les différents ports, que par terre,

terre, & il part de Baku des caravanes entieres qui n'ont point d'autre chargement. *Gilan* & *Maſanderan* fourniſſent en retour la ville de riz, & *Schamachie* de ſoies & d'étoffes de cette matiere. Du reſte le commerce y a perdu dans ces tems modernes toute ſon importance, & comme il n'y aborde plus de vaiſſeaux Ruſſes, on y apporte les marchandiſes d'Europe par terre. On cultivoit autrefois beaucoup de ſafran dans les environs de Baku, cette culture y eſt même encore pratiquée; mais elle eſt exercée avec bien plus de ſuccès & d'activité à *Derbent*. On voit auſſi dans quelques endroits de ce canton quelques plantations de cottons.

Le Kan de *Baku* eſt ſoumis à *Feth Ali Kan*, ſouverain du Kuban, & il eſt obligé, de même que le Kan de *Schamachie* & quelques autres Kans du voiſinage, de lui fournir une contribution annuelle en argent, en vivres & en hommes, pour mettre ce prince en état de défendre les frontieres contre les incurſions des Tartares du Caucaſe. Mais comme le Kan actuel de Baku, *Melik Mamed* a épouſé la ſœur de Feth Ali Ban, il jouit en conſéquence de bien des prérogatives, quoiqu'il n'en demeure pas moins ſon vaſſal. Son extrême avidité pour l'argent & les forts impôts dont il accable ſes ſujets, à qui d'ailleurs il vend

la justice à beaux deniers comptans, font cause qu'il n'en est point du tout aimé.

M. Gmelin quitta la ville de Baku le 10 Août, après avoir eu beaucoup à souffrir des soupçons que le kan avoit conçus contre sa personne & contre les motifs de son voyage. Il se rendit à Schamachie par terre, tandis que son vaisseau faisoit voile vers *Sallian*. Près du village d'*Aecmetli*, il vit encore de la terre brûlante, imprégnée de naphte, qui lui parut avoir la même origine que celle d'Apscheron. De distance en distance il appercevoit de petits lacs salés, couverts de crystaux cubiques, mais qui se trouvoient toujours entremêlés de sel de Glauber. Des troupeaux entiers de chevreuils, (*Cervus capreolus*), parcouroient les champs les plus arides, quoique toutes les plantes parussent être entiérement brûlées par le soleil.

Le 13, il parvint à *Schamachie*, & campa près du ruisseau de *Pusahat*, qui est fréquenté par une énorme quantité de *tortues*, (*Testudo caspica*, *Gm.*) dont l'espèce est inconnue en Europe; mais qu'on rencontre souvent dans la plupart des eaux douces du Gilan ; il n'est pas rare qu'elles parviennent à une grosseur assez considérable, pour que plusieurs personnes puissent tenir sur l'écaille d'une de ces tortues, & se laisser charier ainsi par l'animal. Les Persans portent l'horreur qu'ils ont pour la tortue en général à un point extrême ; & lorsqu'on leur raconte qu'il y a des pays, où non-seulement on les mange, mais où elles sont même recherchées comme un mets très-délicat, ils secouent la tête, ni plus ni moins, que s'il étoit question de gens qui mangent de la chair humaine.

Si depuis un tems immémorial, *Derbent* a été un théatre continuel de ravage & de désolation, *Schamachie* a éprouvé toutes les rigueurs du sort d'une maniere encore plus sensible. *Schah-Nadir* détruisit en 1734 l'ancienne *Schamachie* de fond en comble, & bâtit à une journée de là une autre ville, à laquelle il donna le même nom. En 1748, *Adschi Mamed Ali Kan* fut établi souverain de cette ville, & se maintint dans cette dignité jusqu'en 1761. Mais l'ancienne Schamachie n'avoit pas été tellement détruite par *Thamas Kuli Kan*, (c'étoit le nom de Nadir), qu'il n'en fut échappé quelque chose ; *Mémé Sayd*, fils d'*Ali Berdi Beg*, qui vivoit sous le regne de *Schach Nadir*, & l'un des principaux nobles de la contrée, où il possédoit un très-grand nombre de villages, se mit en possession de cette ville détruite, où il s'étoit rendu avec quelques paysans de ses vassaux, s'empara du petit nombre de maisons qui étoient encore

P 2

fur pied, attira quantité de vagabonds de toute efpece, & fit renaître ainfi de fes ruines l'ancienne Schamachie, dont *Kerim Kan* le nomma Kan peu de tems après. Dans ces entrefaites, les habitans de la *nouvelle Schamachie* très-mécontens du gouvernement de leur Kan *Adfchi Mamed Ali*, vinrent s'offrir à *Mémé Sayd*, qui raffembla bien vîte une armée, s'empara de la ville, & fit traîner fon Kan comme prifonnier dans l'ancienne Schamachie, où il mourut l'année fuivante âgé de 80 ans. *Mémé Sayd* mit là-deffus un Naïp dans la nouvelle Schamachie & s'en retourna chez lui. Mais comme il écrafoit toujours davantage fes malheureux fujets fous les impôts, & qu'il refufoit de payer à *Feth Ali Kan* le tribut qu'il lui devoit, comme au protecteur de Schamachie, contre les Lefgiers & les Tartares, celui-ci vint à diverfes reprifes à la tête d'une armée devant la vllle, dont *Mémé Sayd* foutenu par *Uffein Kan de Tfchaki* le repouffa plufieurs fois. Mais ces deux derniers Kans s'étant brouillés, & Uffein ayant embraffé le parti de *Feth Ali*, Schamachie fut enfin prife en 1766 & *Mêmé Sayd* mené prifonnier à Derbent avec toute fa famille. Après cela, Feth Ali fit entiérement détruire en 1769 la nouvelle Schamachie, & tranfporta fes habitans dans l'ancienne.

C'eft ainfi que cette ville eft reffortie peu à peu de fes ruines, mais fans avoir repris cette ancienne fplendeur qui la rendoit fi confidérable dans des tems plus réculés. Elle eft fituée, felon *Olearius*, à 40 degrés 50 minutes de latitude feptentrionale, ayant le mont Bifchbarmak au nord, Kaballa à l'oueft, le mont Ruftan à l'eft, & Sallian au midi. C'eft la capitale de toute la province de *Schirwan*, qui eft l'ancien royaume de Médie; elle eft environnée de montagnes du côté du nord & du côté de l'oueft; cette ville eft bâtie très-irréguliérement & forme un pentagone allongé; à peine y voit-on un feul édifice de quelque apparence; toutes les maifons font de pierres brutes non taillées, & jointes avec de la terre graffe; elles font à un ou deux étages feulement. La partie fupérieure de la ville, où le Kan fait fa demeure, eft entouré d'un mur qui eft endommagé dans quantité d'endroits; on l'a renforcé d'un rempart garni de quelques canons. Les rues font pour la plûpart très-étroites, & ne font pas feulement toutes pavées.

La population de la ville eft d'environ mille familles Perfanes ou Tartares, & l'on fait entrer dans ce nombre cinquante familles Arméniennes. Chaque famille paie cent roubles par an au Kan, & les Arméniennes paient encore,

au-delà de cette somme, chacune une capitation de 240 kopéques, & tout célibataire qui a passé vingt ans, 120 kopéques. Il y a de plus entre l'ancienne & la nouvelle Schamachie cinq villages Arméniens, dont les habitans paient tout autant au Kan que ceux qui se sont établis dans la ville. Il y a très-près de deux de ces villages deux couvens, dont l'ambassade du Hollstein a procuré la fondation.

Feth Ali Kan exerce un pouvoir despotique dans Schamachie & dans tout son district. Il a un lieutenant qui remplit sa place en son absence, & qui ne fait que fouler le peuple encore davantage. Le Kan envisage ce malheureux pays comme une province conquise par la force des armes, & y exerce sa domination bien plus en vainqueur qu'en pere du peuple. Si indépendamment des impositions ordinaires, il vient à avoir besoin d'argent, de vivres, de fourrages, de bestiaux, de chevaux ou de toute autre chose, il faut le lui trouver à toute force, de quelque part que cela vienne; & ce sont particuliérement les Arméniens qui sont les plus exposés à ces sortes de vexations; ce sont encore eux qui sont obligés de loger les passans & de faire la garde aux portes de la ville. S'avise-t-il de demander de l'argent à quelqu'un de ses sujets, & que celui-ci ne le lui délivre pas sur-le-champ, il peut s'attendre

infailliblement à une punition corporelle des plus dures. Il est aisé de se figurer après tout cela, combien ce tyran doit être abhorré de ses sujets accablés sous l'oppression, & qu'ils profiteront de la premiere occasion pour se soustraire à un joug aussi insupportable. Feth Ali Kan sait très-bien à quoi s'en tenir à cet égard, que lors même qu'il vient à Schamachie, il n'y loge jamais, & se tient le plus souvent en cachette dans quelque village voisin, où il prend le divertissement de la chasse au faucon, & n'ose pas seulement avoir de la lumiere pendant la nuit, afin que le lieu où il couche reste ignoré.

Schamachie est située, en droite ligne pardelà des montagnes, à une journée de la mer; mais le chemin est si roide & si étroit qu'il est presqu'impossible de s'en servir, & il seroit très-dangereux de faire le voyage en droiture de Derbent à Schamachie, à moins d'une forte escorte. Cette ville a dû toute son ancienne célébrité & sa richesse à la soie qui se recueille dans son district & dans la province de *Kaballa*: & c'est encore cette utile production qui lui conserve aujourd'hui quelque ombre de son antique splendeur, & une certaine supériorité sur d'autres villes de la Perse septentrionale. Il s'exporte de la soie de Schamachie dans la Perse, ainsi qu'en Russie, &

l'on apporte de l'intérieur de la Perſe, dans cette ville, des étoffes de ſoie & de cotton, des toiles peintes, des couvertures de lit de toute eſpece, des marroquins & des peaux de moutons de Schiras. Il y vient de la Ruſſie de l'indigo, du ſucre, du thé, des draps d'Hollande, des toiles de lin, de l'étain, de l'acier, du fer, du plomb, du bois de Fernambuc, du blanc-d'Eſpagne, & toutes ſortes de quinquailleries, comme miroirs, couteaux, ciſeaux, grains de corail, &c. Du tems du dernier kan, il ſe faiſoit auſſi quelque trafic en ſoie avec la Turquie, d'où l'on tiroit en retour de l'acier, du bois de Fernambuc & des grains de corail; mais ce commerce a totalement ceſſé depuis quelques années. On trouve encore dans les boutiques de Schamachie, outre les marchandiſes dont nous venons de faire l'énumération, des étoffes de ſoie & de cotton, fabriquées ſur les lieux & qui ſe vendent aux Ruſſes & aux Tartares. Les dures & les perpétuelles vexations de *Feth Ali kan* ont fait conſidérablement tomber tout ce commerce, qui touche à ſa ruine totale. Même les manufactures qui étoient autrefois ſi floriſſantes, ſont aujourd'hui très-déchues à tous égards. Sous le gouvernement de *Mémé Sayd kan*, cent fabricans de Tauris étoient venus s'établir dans cette ville, mais auſſi-tôt que

Feth Ali en eût fait la conquête, ils s'en retournerent chez eux.

La contrée où *Schamachie* eſt ſituée ſeroit une des plus fertiles & des plus fortunées de l'univers, ſi l'haleine du deſpotiſme, qui deſſeche tout ce qui l'environne, ne l'avoit pas rendue peu à peu inculte & ſauvage. Des pommes exquiſes, des poires. des abricots, des pêches, des figues, des marons, des noix, toutes ſortes de fruits du goût le plus délicieux, décorent les arbres des jardins de ce pays. Les Arméniens y ont auſſi établi quantité de vignobles, & les vins qu'ils leur produiſent, dont ils font preſque chaque année d'abondantes récoltes, ſont de la premiere bonté, préférables même à tous les autres qui croiſſent dans la Perſe ſeptentrionale. La culture de ces vignes eſt abandonnée aux ſeuls Arméniens, vû que les Perſans, de même que les Tartares, croiroient tranſgreſſer la loi de Mahomet, s'ils s'occupoient de ce genre de travail. Ce qui n'empêche pas que ces bons Muſulmans n'achétent aux Arméniens une grande quantité de vins & d'eau-de-vie, dont ils s'enyvrent, ſans s'en faire un cas de conſcience, mais cependant toujours en cachette & de nuit, afin de ne point être vûs. La vigne qu'on cultive dans les vignobles, dont nous venons de parler, vient d'elle-même dans cette contrée,

& produit dans son état sauvage des raisins âcres & d'un goût très-astringent; mais sitôt qu'on les transplante en allées, qu'on a soin de couvrir en forme de berceaux, ce qui est la méthode la plus usitée; ces vignes fournissent un vin excellent, qu'on peut mettre en parallele avec les vins de Pontac & le clairet qu'on tire de Bordeaux.

La vendange tombe à la mi-Septembre, on n'y fait aucun choix du raisin; les rouges & les blancs se jettent pêle-mêle dans une grande auge, on les foule avec les pieds, le jus qu'on en exprime se verse dans des jarres ou grands vases de terre cuite, qu'on enterre à plus de dix pieds de profondeur. Vers le printems l'on transvase ce vin, qui a fini de fermenter, dans d'autres jarres, & on le conserve comme la premiere fois; il y en a qui mettent alors de l'eau, d'autres de l'eau-de-vie, pour l'empêcher de s'aigrir. Quelques-uns même le mettent dans des vaisseaux de cuivre, & l'on peut juger combien un procédé si peu refléchi doit le rendre pernicieux. Lorsqu'on transporte ces vins par terre, on se sert de peaux de bouc, dans lesquelles il y a eu du naphte de Baku, ce qui lui donne un goût très-amer & empyreumatique qu'il ne perd plus, mais qui fait que le vin s'en conserve mieux.

M. Gmelin partit le 27 d'Août pour *Sallian*, où il arriva le premier de Septembre; *Feth Ali Kan* charmé de se débarrasser de lui, lui avoit fourni douze soldats pour l'escorter. Cette route est dangereuse & pénible, outre qu'elle est infestée par des brigands Moganniens, qu'il faut gravir des montagnes très-rapides, descendre dans des enfoncemens de terreins très-profonds, & franchir des passages fort périlleux, où souvent les chevaux peuvent à peine passer; d'ailleurs l'on rencontre très-rarement de bonne eau, & le sol est presque par-tout sec & aride. Le pays s'ouvre, & les montagnes se perdent entiérement, à mesure qu'on s'approche du fleuve *Kur*, & l'on trouve dans cette plaine quantité de Persans qui habitent dans des Kibitkes. M. Gmelin s'arrêta pendant tout le mois de Septembre à *Sallian*, retenu par la fievre, qui ne le quitta point jusqu'à son départ.

La ville de *Sallian* est située sur le fleuve *Kur*, nommé *Cyrus* dans les anciens historiens; ce fleuve prend sa source dans le mont Caucase, passe à *Tifflis*, capitale de la Georgie, & a un cours extraordinairement rapide. C'est ici qu'il se jette dans la mer par un grand nombre d'embouchures qui forment quantité d'isles, sujettes à être inondées au printems. Le district de Sallian comprend beaucoup de villages,

répandus sur les deux rives du Kur, & qui sont habités par des Persans & par des Tartares, tant de la secte des Sunnis que de celle des Schahis, & par un petit nombre d'Arméniens. Le sol est fertile, & produit principalement du riz & du cotton; mais vû le peu d'Arméniens qui habitent ce canton, le jardinage y est en très-mauvais état, & les vignes qui viennent naturellement dans tous ces environs, y sont absolument négligées. Le *Kur* est très-poissonneux, il fournit des esturgeons, des sewruges, des béluges, des bécards, un poisson fort gras du genre des carpes; des ombres, (*Cyprinus Aspius*), & diverses autres espèces.

Sous le regne de *Schach Nadir*, il y eut un Kan particulier, nommé Mamed, qui fut envoyé pour exercer la souveraineté dans cette province. Immédiatement après la mort de celui-ci, cette même souveraineté fut remise à *Ibrahim Kan*, demi-frere de *Feth Ali*; mais Ibrahim ayant été rendu suspect à son pere *Ussein Ali Kan*, il fut déposé, & *Feth Ali* fut mis à sa place. Le district de *Kabulla* qui touche à celui de *Sallian*, jouissoit sous *Schach Nadir* d'une entiére liberté, & ses habitans s'élisoient un chef à leur bon plaisir; ce qui a bien encore lieu aujourd'hui, avec cette différence qu'ils sont obligés de reconnoître la souveraineté de Feth Ali Kan. Les revenus que ce dernier tire du district de Sallian consistent dans une capitation, & dans une certaine quantité de riz, & ces deux impositions montent à peine, dit-on, à vingt-cinq mille roubles. Ceux qui veulent pêcher dans le Kur sont obligés de payer au Kan cinq kopéques pour un esturgeon ou une béluge, deux & demi pour un sewruga, vingt-cinq pour un Bécard, & cinq pour trois de ces especes de carpes auxquelles on donne le nom de poisson gras. On transporte ces derniers, ainsi que les bécards, à Derbent, Kuba, Baku & autres villes des environs. Il vient aussi tous les ans quelques bâtimens Russes pour la pêche des béluges, sewruges & des grands esturgeons, & cette course ne laisse pas de bien rendre à ceux qui l'entreprennent. On apporte le sel qu'on employe à saler ces poissons, des lacs qui se trouvent dans les environs de Sallian.

On rencontre en différentes places autour de Sallian des sources salées, bouillonnantes, dont l'eau a un goût amer, sur la superficie & sur les bords desquelles le sel se forme en crystaux sous leur figure accoutumée. L'eau de ces sources s'éleve avec violence de-dessous terre vers le haut, & se répand, soit en ruisseaux, soit en petits lacs, qui se desséchent à la longue, & fournissent alors du sel. Mais

d'où peut venir le bouillonnement & la forte ébullition de cette eau ? Il eſt vraiſemblable que la cauſe de ce phénomène doit s'attribuer uniquement au naphte, qui ſe mêle avec cette eau, & dont toute la contrée eſt remplie. C'eſt encore de la même cauſe que paroiſſent provenir les cryſtaux de ſel en loſange, qui ſe trouvent mêlés en grand nombre avec les cryſtaux cubiques. Quantité de gens du commun vont ſe plonger dans ces lacs, & tiennent ces bains pour ſalutaires, particuliérement dans les maladies de la peau. Tout le diſtrict de Sallian eſt en général très-remarquable par la quantité de ſel qu'il produit ; & c'eſt ſur-tout le long de la rive occidentale du fleuve *Kur*, qu'il y en a une très-grande abondance. Il arrive ſouvent que le ſel ſe forme ſur la ſurface du ſol, & ſemble provenir de la terre, comme le ſalpêtre dans quelques provinces de l'empire de Ruſſie ; & lorſqu'il a plû, preſque toutes les eaux de bourbier ont un goût plus ſalé.

On exprime ici, de même qu'en d'autres endroits de la Perſe, une huile excellente, d'une eſpèce d'*Antirhinum*, (*) ou *muffle de veau* ; cette huile qui n'eſt preſqu'en rien inférieure, tant par ſa couleur que par ſon goût agréable, aux meilleures huiles d'Italie, s'appelle en langue turque *kunſchut Jagi*, & en perſan *kunſchut Rogoe*. On écraſe la ſemence de cette plante ſous une meule que l'on met en mouvement par un agent à volonté ; l'huile qui en ſort paſſe à travers un tamis, placé ſous la meule, & ſe purifie par cette opération. Avant de mettre cette ſemence ſous la meule, on la fait griller à-peu-près autant qu'on grille le café, avant de le moudre. Excepté la bonne huile d'olive, dit M. Gmelin, je n'en connois aucune qui puiſſe être comparée à celle-là ; lors même qu'on l'employoit en guiſe de beurre, pour faire la pâtiſſerie, je ne pouvois pas la diſtinguer du beurre même.

L'*oiſeau-bleu* ou *la poule ſultane*, (*Fulica porphyrio*), eſt extrêmement commune dans toute la Perſe, & ſe tient volontiers dans les endroits du rivage de la mer Caſpienne, qui ſont couverts de joncs. Comme cet oiſeau a les pieds fourchus, il ne ſauroit vivre dans

(*) *Antirhinum* (majus) corollis ecaudatis, floribus ſpicatis, calycibus rotundatis. LINN. Spec. plant. 2, p. 859. n. 35. *Antirhinum* majus alterum folio longiore, Bauh. Pin. 211. Comme c'eſt une plante qu'on trouve dans tous nos jardins, ſous la dénomination de *la grande bouche de Lyon*, il feroit très-facile de faire des eſſais avec ſa ſemence dans nos contrées.

l'eau, & peut difficilement être rangé dans la classe des poules-d'eau ou des foulques, où Linné l'a rangé. Le goût exquis de sa chair prouve aussi qu'il cherche sa nourriture partout ailleurs que dans l'eau, quoiqu'il séjourne continuellement dans sa proximité. La femelle fait son nid dans les joncs, vers le milieu du mois de Mars, elle ne pond que trois ou quatre œufs, qu'elle couve pendant trois ou quatre semaines, & ne reçoit aucune espece d'assistance dans cette fonction de la part de son mari, dont elle est aussi peu relevée que les autres poules du leur. Cet oiseau ne se laisse point apprivoiser, & aime mieux perdre sa vie que sa liberté.

M. Gmelin fut à portée d'avoir à Sallian quelques *Chacals*, ou *Schakals*, (*Canis aureus, Linn.*), & comme cet animal n'est pas fort connu, on le trouvera représenté pl. VII. La figure que nous en avons donnée n'est pas celle qu'on trouve dans M. Gmelin, qui ne l'a fait dessiner que d'après un de ces animaux empaillés; mais nous avons pris celle qu'a donnée M. Pallas. Le chacal observé par M. Gmelin avoit à peu près trois pieds & demi de long, & paroissoit au premier coup-d'œil un loup dégénéré; mais comme l'économie entiere de ces animaux s'accorde avec celle du renard, notre savant pense que c'est une espece moyenne entre

VII.



entre celle du loup & celle du renard (*). Il a le poil fort épais, tirant ſur le jaune dans le haut, & blanc dans le bas, vers la racine; il eſt mêlé de quelques poils noirâtres, répandus çà-&-là : ſa queue eſt toute ronde, droite, & prodigieuſement fournie de poils, qui ſont d'un jaune foncé à leur naiſſance, tout-à-fait jaunes au milieu, & noirs à l'extrémité. On diſtingue au bas du cou un double collier jaune, de forme demi-circulaire, chacun de la largeur d'un pouce. La tête eſt allongée & ſe termine par un muſeau pointu comme celle du renard Il a les yeux extraordinairement grands; les oreilles en forme de cœur allongé, droites, écourtées, & doublement fendues à l'extérieur de leur naiſſance; les dents de même que toutes celles de la race canine. La conformation des parties intérieures eſt parfaitement ſemblable à celle du loup. Les *chacals* s'accouplent comme les loups; car les mâles ont de même qu'eux la verge oſſeuſe & entourée d'un bourrelet, qui ne leur permet de ſe ſéparer que très-difficilement de la femelle après le coït. La femelle n'entre en chaleur qu'une fois l'année, & cela au prin-

(*) M. le comte de Buffon penſe au contraire, que le *Chacal* eſt une eſpèce moyenne entre celle du loup & celle du chien. *Hiſt. nat. article* Chacal.

tems, elle met bas 5, 6 jusqu'à 8 petits, aussi la nature l'a-t-elle fournie en conséquence d'un plus grand nombre de mamelles. Elle s'arrange dans son terrier de la même maniere que la femelle du renard, & ne differe du mâle quant à l'extérieur, que par la taille.

Le *Chacal* est un animal carnacier; il aime cependant aussi les fruits, comme le renard, aussi devient-il fort gras en automne. Les Chacals se tiennent pendant le jour dans les bois qui sont dans la proximité des montagnes; à la nuit tombante ils quittent leurs retraites, & viennent visiter les villes, les bourgs, les villages & les fermes du voisinage. Ils ne paroissent jamais qu'en compagnie de quelques-uns de leurs camarades. Lorsqu'ils vont à la picorée, ils prennent l'allure d'un animal rampant, allongeant la tête en avant, pour mieux épier l'objet qui flatte leur appétit. Au moment qu'ils sont à la piste de quelque chose, ils courent extraordinairement vîte & surpassent le loup en vélocité. Dans les fermes, toute la volaille est en proye à leur naturel rapace. Rencontrent-ils une porte ouverte, ou l'entrée d'une tente, ils sont assez imprudens pour enlever en pareille occasion, des bottes, des souliers, tout ce qu'ils trouvent même en habillemens, du pain, du fromage, &c. & de le traîner avec eux. Les cris qu'ils poussent

pendant la nuit sont horribles, insupportables, & ressemblent à d'affreux hurlemens, qu'ils entrecoupent par des aboyemens pareils à ceux du chien. Il y a toute apparence que Kämpfer dit vrai, lorsqu'il prétend que si l'un d'entre eux se met à hurler, tous ceux qui sont à portée d'entendre sa voix font chorus avec lui; au moins est-il certain, que l'on en entend toujours hurler un grand nombre à la fois. Du reste, il n'existe aucun exemple dans toute cette contrée qu'ils aient jamais attaqué aucun homme, soit jeune, soit vieux (*).

(*) Ces animaux malfaisans habitent aussi en très-grand nombre l'Asie mineure, la Mingrélie, la Géorgie, le Bengale, les côtes de Coromandel & de Malabar, l'isle de Ceylan, l'Arabie, la Palestine, la Syrie & la Barbarie. Ils attaquent aussi des personnes adultes, lorsqu'ils sont vivement pressés par la faim, & l'on a des exemples qu'ils en ont dévoré plusieurs aux Indes orientales. Quant aux enfans, ils ne les épargnent pas toutes les fois qu'ils en rencontrent. Les cadavres sont pour eux un mets délicieux, qui les attire de bien loin. Ils savent découvrir les cimetieres & tous les lieux qui servent de sépulture, & déterrent, en grattant, les corps morts hors des tombeaux, si l'on n'a pas eu soin de les placer assez profondément, & de les garantir suffisamment avec des épines & avec des pierres. Ils suivent aussi fort loin, pour l'amour des cadavres, les armées & les caravanes. Suivant l'expérience que M. Pallas a faite sur un jeune chacal, (*Spicil. zool. fasc. XI.*) Cet animal s'apprivoise encore plus facilement que le renard, au point même qu'il devient caressant, qu'il laisse jouer avec lui, sans qu'il morde jamais, & qu'il badine volontiers avec les chiens. Voyez *Schrebehr*, *Histoire des Quadrupedes*.

Le conſul de Ruſſie ſe tenoit ci-devant à Baku; actuellement il reſide à Sallian, ou plutôt ſur une isle du Kur qu'il occupe toute entiere avec ſon détachement, & qu'il a pourvue de maiſons très-logeables, bâties partie en bois, partie en terre-graſſe, dont il y en a une entre autres qui ſert d'auberge pour les négocians.

M. Gmelin partit de Sallian le premier d'Octobre, & arriva le 3, à bord de ſon vaiſſeau devant le port d'*Enzelli;* il envoya ſur le champ quelques-uns de ſes gens chez le conſul Ruſſe, qui réſide dans cette place, pour ſe faire préparer un logement; une violente tempête le retint encore à ſon bord juſqu'au 6, qu'il pût à grand-peine ſe rendre à terre, ayant beaucoup à ſouffrir des vagues, dont ſa chaloupe étoit ſouvent couverte; échappé à la fin à tant de fatigues & de dangers, il n'eut plus qu'à ſe louer de la bonne réception que lui fit le conſul.

Enzelli, ou comme les Ruſſes l'écrivent, *Sinſili*, ſe partage en ancienne & en nouvelle ville. L'ancienne n'eſt habitée que par des Perſans & par des Arméniens de Perſe; & la nouvelle n'eſt peuplée que par des commerçans Ruſſes, & par des Arméniens ſujets de la Ruſſie. Toutes les maiſons, ſans en excepter

une ſeule, ſont conſtruites de joncs; (*) & l'on a d'autant plus de raiſon d'en être ſurpris, que le port a déja paſſé cinquante ans d'ancienneté, & que par une conſéquence naturelle, d'une maniere de bâtir auſſi miſérable, les incendies y ont déja cauſé beaucoup de dommage, ſans compter que d'auſſi mauvaiſes barraques, où l'on reçoit l'humidité & toutes les intempéries de l'air de la premiere main, ne peuvent être que très-nuiſibles à la ſanté. L'*ancienne* & la *nouvelle Enzelli* ſont attenantes l'une à l'autre, & l'égliſe Arménienne ſe trouve placée entre deux. La totalité de ces bâtimens de jonc peut aller à 300. On vend ſur la place du marché, indépendamment des denrées, toutes ſortes de marchandiſes de Perſe & d'Aſtrakan; mais ce ne ſont que des rebuts & de ce qu'on appelle

(*) Ces cabanes ſont toutes bâties en quarré; les ouvriers meſurent la place ſur laquelle le bâtiment doit s'élever, & ſe font payer le pied à raiſon de 40 juſqu'à 60 kopéques; mais l'on ne paye qu'un des côtés du quarré, attendu que les trois autres côtés, ainſi que le toit, ſont compris dans le marché; deſorte qu'une de ces maiſons peut couter depuis 50 juſqu'à cent roubles; mais comme elles ne peuvent ſervir au plus que trois ans, & qu'il faut au bout de ce tems en conſtruire une nouvelle, une pareille habitation coutera depuis 300 juſqu'à 700 roubles en vingt ans; encore pourvû que les incendies, qui ne ſont que trop fréquens, ne viennent pas pour ſurcroit augmenter la ſomme. Gm.

garde-boutique, qui ne peuvent plus se vendre à Räscht. La ville s'étend le long du rivage & présente une longue rue entrecoupée par plusieurs rues transversales. C'est-là que commence le golfe, qui se partage au-dessus d'Enzelli en deux bras, lesquels se réunissent ensuite, reçoivent quantité de rivieres, & vont se jetter dans la mer à peu de distance de Langerood. Ce golfe fait d'Enzelli une presqu'isle, qui contient un bon nombre de villages, dont les habitans vivent partie de la culture de la soie, partie de la navigation. Le service divin se célebre tous les jours dans l'église Russe, à laquelle il y a un prêtre d'attaché. Le consul a près de lui un détachement de trente hommes & un chirurgien. Le sol d'*Enzelli* n'est qu'un sable tout pur, ce qui rend véritablement la construction des maisons d'un genre plus solide assez difficile; en revanche on s'en trouve bien en automne, vû les pluies très-abondantes qui tombent dans cette saison. Ce sont les mois d'Octobre, Novembre & Décembre qui sont proprement les mois pluvieux, & qui constituent l'hiver de ce pays-là; pendant leur durée l'air n'est presque jamais serein, les vents du nord soufflent continuellement & aménent de la pluie, qui tombe rarement en neige, encore n'est-ce qu'une neige très-fine & de courte durée. Il

est extrêmement rare que l'eau se géle, & l'on peut avancer avec fondement qu'il n'y a point d'hiver en Perse. Mais ces tems pluvieux & humides sont beaucoup plus incommodes que le froid, sur-tout quand on est forcé d'habiter de misérables cabanes de joncs. Il y a quelques plantes qui fleurissent ici tout le long de l'année, par exemple quelques espèces de *Veronica*, *Alsine*, *Swertia*, *Rubus fruticosus*, *Cratægus nobilis*, *Prunus spinosa*, *Leontodon taraxacum*, *Fumaria bulbosa*, *Datura stramonium*, *Ricinus americanus*, *Mirabilis nyctage*, *Cynanchum acutum*, &c. Quantité de plantes ne perdent jamais leurs feuilles, & le beau-tems recommence déja avec le mois de Janvier, desorte que vers la fin de Février l'on est en plein printems.

Les oiseaux de passage arrivent communément avec la fin d'Octobre & le commencement de Novembre. Ce sont les oyes & les cygnes qui ouvrent la marche: ils sont suivis de troupes innombrables de pélicans, de cormorans ou baglanes, de mouettes, principalement de la grande mouette des maisons, d'une petite espèce de plongeon, & du grand plongeon à oreilles. M. Gmelin n'a pû appercevoir que très-rarement le pale ou bec-à-cuiller, & n'a jamais pû voir de tout l'hiver aucune hirondelle de mer. Les beccasses de

presque toutes les espèces existantes sont on ne peut pas plus nombreuses dans ces cantons; il y en a dans le nombre qui ne viennent pas d'Europe, mais du sud-ouest. Le *phœnicopterus* (*le flamand* ou *becharu*) est très-rare sur la côte occidentale de la mer Caspienne, mais lorsqu'il y vient, c'est toujours en très-grand-nombre, & avec un vent de nord-est, qui améne de la pluie & de la neige; ce qui a lieu communément en Octobre & en Novembre. Aussi-tôt que le vent tourne au sud, ou à l'ouest, ou au nord, ou au nord-ouest, ils disparoissent absolument. Dans sa premiere jeunesse, cet oiseau est tout blanc par en-bas, & d'un blanc grisâtre dans ses parties supérieures; au bout d'un an ou deux, il devient d'un rouge éclatant, mais les grandes pennes deviennent en même-tems noires, & restent blanches vers leur origine. La *poule persique*, (*tetrao rufus*), se tient tout le long de l'année dans les bois voisins & ne change pas de contrée. Le *faisan* est tout aussi commun, & demeure aussi dans le pays. Le *francolin de Tournefort* ne se laisse voir que très-rarement. Quant aux oiseaux de la petite espèce, il s'en trouve une quantité extraordinaire dans ces environs, la plus grande partie de ceux d'Europe sont du nombre; mais il y en a beaucoup qui sont particuliers à ce climat: très-

peu de ces derniers sont oiseaux de passage, car M. Gmelin les vit presque tous dans toutes les saisons de l'année, & toujours en aussi grand nombre; il a seulement observé que pendant l'été, ils habitent de préférence les montagnes. Notre *hirondelle domestique* est on ne peut pas plus commune dans ces quartiers; lorsqu'elles changent de climat, elles se rendent du nord de la Perse, vers le sud-ouest du côté de la Mecque, où elles meurent au second voyage, & l'on prétend que les champs & les grands chemins en sont tellement jonchés, qu'on s'en sert en guise de combustible pour faire du feu.

Le porc-épic à panache, (*histrix cristata*), est très-commun dans ces contrées, & habite des terriers qu'il fait se creuser avec beaucoup de sagacité. D'abord il les fait très-profonds, tant en longueur, qu'obliquement, & très-souvent aussi en spirale; mais ce terrier en contient tant d'autres plus petits, qui cependant ne forment tous ensemble qu'un seul & même terrier, que s'ils étoient construits en ligne droite, ils embrasseroient au moins un demi-werst de terrein. C'est dans ces retraites souterraines que cet animal cherche à se dérober aux poursuites de ses ennemis; & lorsqu'il se voit en danger, il gagne la plus éloignée, pour se mettre en sûreté. Ils font toujours un

bon nombre qui habitent le même terrier, & admettent dans leur société des blaireaux qui font même leurs petits dans le terrier commun. Cette habitation souterraine n'a qu'une seule ouverture, qui sert d'entrée, & lorsqu'on veut se donner la peine de l'ouvrir, ce qui est le seul moyen de se rendre maître de l'animal, il en coûte souvent une journée de travail pour parvenir à son but. Vient-on à découvrir le porc-épic, il tente encore tous les moyens imaginables pour se sauver; il se met en boule, comme le hérisson, & s'y tient fort serré; il dresse alors ses piquans avec tant d'efforts qu'on croiroit qu'il va s'en servir en guise de flêches. Il y en a même qui soutiennent très-sérieusement qu'il les lance en effet; mais M. Gmelin ne l'a jamais vu. Lorsqu'on est enfin parvenu à s'en emparer, il est presque impossible de le contenir, bien loin de pouvoir songer à le rendre familier. Il perce peu-à-peu les loges où l'on tâche de le garder, disparoît dans le tems qu'on s'y attend le moins, & reprend sa liberté, quelque soin que l'on ait pris à pourvoir à sa subsistance. Il vit de choux, de fruits, de toutes sortes de feuilles & de racines; mais c'est sur-tout le buis qu'il aime de préférence; c'est aussi dans les bois de buis que l'on trouve le plus de terriers de ces animaux. La femelle met bas vers la fin de

Mars ou au commencement d'Avril; sa portée est de deux, trois, jusqu'à quatre petits.

Le *citronat*, dont le fruit est connu dans nos ménages, paroît être ici dans son pays natal, & sa culture ne donne pas plus de peine aux habitans de cette contrée que celle des pommiers & des poiriers à nos Allemands. Cet arbre se plaît particuliérement dans le sable, & le sol d'Enzelli n'étant, comme nous l'avons déja vu, qu'un sable pur, il n'y a point d'endroit dans tout le Ghilan, où l'on en trouve en plus grande abondance. Il s'est au moins tellement naturalisé ici, les rivages sablonneux de la mer Caspienne lui sont si favorables, qu'il soutient les hivers, sans exiger aucun soin. Il parvient à une hauteur assez considérable & devient fort branchu; les branches s'étendent en largeur & le tronc devient de la grosseur d'un homme. Les feuilles ont la figure, le goût & la grandeur des feuilles du citronnier, mais elles sont déchiquetées des deux côtés & ordonnées alternativement. Les fleurs ont tous les caracteres de celles de la famille des limons, & le fruit est de forme oblongue, d'un très-beau jaune, & d'une odeur fort agréable; sa surface extérieure est fortement sillonnée par des élévations & des enfoncemens des plus sensibles. Ce fruit parvient souvent à une grosseur extraordinaire & pése alors quelques

poudes; il y en a quantité qui restent petits, mais le plus grand nombre devient d'une grosseur moyenne. L'arbre fleurit tout le long de l'année, ou bien il porte du fruit : il arrive même fréquemment qu'il est garni tout à la fois de fleurs, de fruits mûrs & de fruits qui n'ont point encore atteint leur maturité. Les Persans appellent ce fruit *badranke*, & en font la citronade, qu'ils regardent comme cordiale & stomachale. On peut la conserver long-tems fraiche, & même la transporter, mais dans ce dernier cas, pour plus de sûreté, l'on prend la précaution de la saler.

Les joncs qui croissent en si grande abondance dans ce pays, ne s'employent pas seulement à la construction des maisons, on en fait encore ces *nattes* de Perse si renommées. On a des joncs de différens degrés de bonté, & l'on choisit pour les travailler, le jonc verd le plus mince, dans le tems qu'il commence à peine à croître. On l'expose au soleil, jusqu'à ce qu'il prenne une couleur jaune, on ne le coupe point, mais on l'employe en entier pour en faire un tissu des plus fins; on employe pour les plus belles nattes des joncs teints en noir, que l'on marie avec les jaunes de maniere, qu'ils forment une espèce de mosaïque avec des clairs & des ombres. Les moindres de ces nattes coûtent quinze à vingt ko-

péques, les moyennes trente à cinquante, & les plus fines & en même tems les plus grandes quatre-vingt jusqu'à cent kopéques. On fait encore avec ces joncs des corbeilles, des bonnets, des éventails, & d'autres choses qu'on fait ailleurs avec de la paille.

Les Persans qui habitent Enzelli payent à *Hedaet*, kan de Ghilan, une contribution annuelle de quinze cents roubles; chaque famille arménienne persane est imposée à cent roubles; ceux qui ne sont pas mariés sont exempts de toute imposition.

M. Gmelin s'étoit proposé de ne passer qu'une partie de l'hiver à Enzelli, mais il y fut arrêté plus long-tems qu'il ne vouloit, tant par maladie, que par différentes autres causes, de sorte qu'il ne pût en partir que le dix Février 1771 pour *Raesch*, où *Hedaet kan*, souverain du Ghilan, qui réside dans cette ville, l'avoit invité très-amicalement de se rendre. Ainsi nous croyons pouvoir rapporter ici tout ce que notre voyageur fut à portée d'apprendre & de recueillir durant son séjour à Enzelli, concernant la Perse.

De la constitution politique actuelle de la Perse, du naturel de ses habitans & de leur religion.

SI jamais il exista un empire qui ait mérité d'occuper l'attention d'un historien philosophe, c'est sans contredit l'empire de Perse, qui du degré le plus élevé de la grandeur humaine, est tombé de nos jours dans le plus déplorable abbaissement. Si un *Cyrus*, un *Darius*, un *Xerxès*, un *Alexandre*, un *Abas le grand*, revenoient sur terre; s'ils jettoient un coup-d'œil sur le régne malheureux de *Hussein* que la faim réduisit finalement à déposer sa couronne pour la passer sur la tête de *Machmud*, chef des Afgans; s'ils voyoient un pâtre du *Chorasan*, faire secouer, à la vérité d'une part, à la Perse le joug des Afgans, apporter dans sa patrie, par une suite de ses étonnantes conquêtes dans les Indes, une énorme quantité d'or, d'argent & de pierreries, faire trembler la Porte-Ottomane, & s'attirer même la plus sérieuse attention de la part de la cour de Pétersbourg; s'ils voyoient ensuite d'un autre côté ce même *Thamas-Kouli-Kan* ou *Schach Nardir*, comme il se nomma lui-même après être monté sur

le trône d'Iran, nom que les Orientaux donnent à la Perse) (*) ne pouvant mettre aucunes bornes à son insatiable avidité, exercer sur son peuple la tyrannie la plus affreuse, & ouvrir par une conduite aussi atroce le chemin à une telle misére, que loin qu'on ait pu jusqu'à ce jour y apporter du soulagement, elle ne fait

---

(*) Voyez l'*Histoire de Chulichan*, *traduite du persan en françois*, *par M. Jones*, *Londres* 1770, 2 *vol.* L'original persan appartient au roi de Dannemark, à qui il est parvenu directement de l'orient, & qui l'a fait traduire en françois par M. Jones, membre de l'université d'Oxfort. *Voyez Biornsthäls Briefe von seinen Reisen*, 1 *Band*, *S.* 109. c'est-à-dire, *Lettres de M. Biornsthäl*, (savant suédois) *sur ses voyages*, édit. allemande de 1777. M. Jones publia depuis cette même histoire en anglois, sous le titre suivant: *the History of the Life of Nadir Schach, King of Persia extracted front an Eastern Manuscript by William Jones.* Il a enrichi cette édition de différens traités particuliers, entre autres d'un abrégé de l'histoire de Perse jusqu'à Schah Nadir, & d'une histoire de la langue Persane. *Voyez loco citato*, *p.* 408. Le traducteur de cette note eut occasion de voir ce M. Jones en 1770 à Londres, & l'a regardé comme un des plus rares phénoménes qui ait jamais paru dans la littérature; qu'on se figure un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, né riche, de l'extérieur le plus aimable, du meilleur ton, parlant très-bien le françois, possédant à fond les langues orientales, &, ce qu'il y a de plus extraordinaire, entendant assez le chinois pour être en état d'apprécier l'exactitude d'une traduction françoise, qui venoit de paroître de quelques poëmes composés par l'empereur de la Chine, actuellement régnant; & l'on conviendra qu'il a paru peu d'hommes plus extraordinaires.

que s'étendre d'année en année, & qu'elle menace d'amener tôt ou tard l'empire de Perse à son entiere destruction ; si ces fameux souverains de cet empire, disions-nous, pouvoient l'envisager dans sa situation présente, ils éprouveroient qu'il n'y a rien en apparence de si impossible qui ne puisse souvent se réaliser. Mais bornons-nous aux tems les plus modernes, l'histoire des âges plus reculés de cet empire peut se puiser dans d'autres sources.

La cruauté de *Schach Nadir* étoit parvenue dans les dernieres années de sa vie à un tel point d'atrocité, qu'il paroissoit être tombé dans une aliénation totale, & n'être plus guidé que par son excessive avarice. Il se rendit l'année 1747 dans le Kirman, y dépouilla près de deux mille personnes de leurs biens, les fit ensuite décapiter sans aucune espèce de raison, & employa leurs têtes abattues à la construction d'une tour. Il se porta de là, suivi d'une armée de dix-sept mille hommes, à *Meschhed*, (*) exigea des habitans une somme de sept millions, qu'ils devoient livrer dans l'espace

(*) *Meschhed* ou *Thus*, *Antiochia Margiana*, ville considérable du *Kurassan*, dans le voisinage de laquelle on trouve les plus belles turquoises. Il est assez particulier qu'il y ait dans le duché de Westphalie, sur le Rohr, une ville qui porte présentement le même nom.

l'espace de dix jours, sous peine à ceux qui ne seroient pas en état de payer, d'être mis à mort sans délai. De sorte que le terme expiré, il ne se passoit pas de jour qu'il n'y eût au moins trois cents hommes de sabrés.

De pareilles atrocités ne purent pas s'exercer bien long-tems avec impunité. Les Kans qui se trouvoient dans l'armée de Schach Nadir, tombés dans une sorte de désespoir, se sentirent entraînés aux dernieres extrêmités & prirent enfin la résolution de massacrer le tyran. Ils communiquent leur projet à *Ali Kouli Kan*, petit-fils de Nadir ; ce prince avoit été envoyé peu de tems auparavant du côté de *Siet*, à la tête d'une armée de quarante mille hommes, pour ramener sous l'obéissance du Schach les Abdollis, qui s'étoient révoltés ; les conjurés le supplierent de les protéger dans leur malheur & de monter sur le trône d'Iran. A peine Ali Kouli Kan eut-il appris cette nouvelle, qu'il partit de Siet, avant d'avoir rempli l'objet de sa mission, s'approcha de la ville de Meschhed, & fit entendre aux Kans qu'ils pouvoient exécuter leur projet à la premiere occasion. Ils ne manquerent pas en conséquence de la saisir à point nommé. Après que Nadir eut exercé ses cruautés à Meschhed, il se rendit à *Kutschan*, pour y mettre à la raison le peuple qui s'étoit révolté ; on y vit encore

ſa rage ſe porter aux derniers excès. Il raſſembla enſuite les Afgans & les Usbeks qui ſe trouvoient dans ſon camp, & après leur avoir fait prêter ſerment de lui être fideles & de lui garder le ſecret, il leur ordonna de paſſer au fil de l'épée, dans une nuit qu'il leur déſigna, tous les Perſans qu'il avoit dans ſon armée, ſans en laiſſer échapper un ſeul. Les Kans informés de cet ordre exécrable par un des domeſtiques du Schach, ſongerent à le prévenir, & ayant mis de leur parti le *Kan Sali Beg*, qui commandoit une troupe de quinze cents hommes, particulierement deſtinés à faire les fonctions de gardes-du-corps du Schach, ils pénétrerent avec encore huit autres Kans dans le férail du Schach, où ils furent conduits par le même domeſtique, dont nous venons de parler, dans l'appartement du Schach, & réuſſirent enfin à maſſacrer ce tyran dans le mois de Mai 1747 (*). D'autres racontent l'hiſtoire plus en détail & cela de la maniere ſuivante; ce fut, diſent-ils, *Sali Beg* qui ſe chargea de l'exécution, ne demandant que vingt hommes déterminés pour l'aider.

(*) *Hanway* raconte différemment pluſieurs circonſtances; mais M. Gmelin aſſûre qu'il tient ce qu'il rapporte de perſonnes qui ſe trouvoient en Perſe à cette époque, & qui s'étoient informées ſcrupuleuſement de toutes les particularités de cet événement.

Au moment que tout lui parut s'être livré au repos, il ſe mit courageuſement en chemin pour l'accompliſſement de cette grande entrepriſe. La garde qui vouloit lui interdire l'accès aux tentes du Schach, avec la ſuite qui l'accompagnoit, fut ſabrée à l'inſtant; ayant pénétré dans leur enceinte, ils chercherent vainement le Schach dans quatre tentes différentes; ce contretems fit perdre le courage à douze des compagnons de *Sali Beg*, qui l'abandonnerent lâchement par une fuite honteuſe; ce chef intrépide marchoit avec les huit braves qui lui reſtoient vers une cinquieme tente où le tyran ſe trouvoit avec une de ſes femmes & une eſclave ſuivante; lorſque ce prince, réveillé par le bruit qui ſe faiſoit autour de ſa perſonne, dit à l'eſclave de ſortir, pour voir d'où ce bruit pourroit provenir. Cette jeune fille effrayée à la vue de tant d'hommes le ſabre nud à la main, rentra toute tremblante. Auſſi-tôt le Schach ſe jette en-bas de ſon lit, & s'élance hots de la tente; à l'aſpect des ſabres levés ſur lui, il veut rentrer pour prendre le ſien, mais tandis qu'il ſe retourne pour ne pas manquer l'entrée, le courageux Sali Beg lui applique un violent coup de ſabre qui lui prend tout le dos & l'étend auſſi-tôt par terre dans la tente même. Ceux qui ſe tenoient en-dehors attendirent un aſſez long-

tems pour observer s'il ne s'élevoit aucun bruit, mais voyant que tout restoit tranquille, ils s'approcherent de plus près, couperent la tête au tyran & furent à l'instant la porter aux autres chefs. Après ce grand événement, tout le camp des Persans fut violemment agité, & le tumulte qu'exciterent ceux qui étoient mécontens de la mort du Schach, ne put être appaisé qu'après que sa tête eût été exposée publiquement à la vue d'un chacun. *Ali Kouli Kan* ne tarda point à être informé de ce qui s'étoit passé, il se hâta en conséquence de se rendre à Mesched, y fut élevé sur le trône d'Iran, & prit le nom d'*Adil Schach*, (*Roi de justice*). Pour s'affermir sur ce trône, il fit égorger les deux fils de Nadir, *Nesir Aly Myrsa*, & *Risa Kouli Myrsa*, que son propre pere avoit fait priver de la vue. Il exerça, selon le bel usage de l'orient, plusieurs autres cruautés pareilles, & fit ouvrir le ventre à quelques femmes de Nadir qui se trouvoient enceintes. Enfin quoiqu'il aimât singuliérement *Schach Ruch Myrsa* fils de Risa Kouli, qui jouissoit en même tems d'une considération toute particuliére chez tous les Persans, il ne crut pas pouvoir se dispenser de le tenir prisonnier dans son férail.

La durée des grandeurs d'Adil Schach s'étendit à peine au-delà d'une année. Il avoit accordé aux chrétiens divers avantages considérables, & en avoit revêtu un grand nombre de charges distinguées, mais les Persans étant de leur nature ennemis déclarés de tous les chrétiens, on ne tarda pas à s'appercevoir d'un levain de mécontentement contre son administration, dans laquelle l'yvrognerie du Kan laissoit effectivement glisser bien des désordres. Adil ne fut pas plutôt informé que les esprits de ses sujets commençoient à s'aliéner, qu'il chercha, par le conseil de son beau-pere *Teimuras*, Czar de Géorgie, à se ménager la protection de la Russie; il sortit ensuite de Mesched pour se retirer à Astrabad, & envoya son frere *Ibrahim Kan* à Ispahan, pour y remettre l'ordre dans l'administration. Celui-ci loin de répondre à la confiance de son frere & de lui rester fidele, négocia sous main avec *Amur Asslan Kan*, son oncle & le demi-frere de Schach Nadir, lequel Amur résidoit alors à Tauris, & devoit l'aider à trouver les moyens de s'emparer de la personne d'*Adil* & de monter sur le trône. *Amur* se prêta sans hésiter aux sollicitations d'*Ibrahim*, non, suivant toutes les apparences, pour favoriser ce dernier, mais parce qu'il comptoit avoir lui-même des prétentions sur le trône de Perse. En attendant, *Ibrahim* exerçoit à Ispahan un pouvoir illimité, & mettoit tous ses soins à augmenter ses troupes. *Adil* avoit député dans ces entrefaites

deux envoyés extraordinaires à la cour de Ruſſie, pour demander du ſecours, & s'étoit rendu d'Aſtrabad à Maſandran, où il ſe vit forcé de ſe mettre en campagne contre ſon frere, qui s'étoit joint à *Amur Aſslan Kan.* Quoique l'armée d'*Adil* fut la plus forte, elle fut vaincue par une ruſe de guerre; *Adil* tomba au pouvoir du vainqueur, & *Ibrahim* fut déclaré ſouverain de la Perſe. Il fit auſſi-tôt créver les yeux à ſon malheureux frere, & peu de tems après il le fit égorger. Enſuite pour n'avoir plus rien à craindre d'un autre côté de ſon oncle *Amur*, il eut également ſoin de s'en défaire. Lorſque la nouvelle de la triſte fin de l'infortuné *Adil* fut parvenue ſur les frontieres de la Ruſſie, on ne laiſſa pas venir les deux envoyés, dont on vient de parler, juſqu'à la cour, mais on les fit repartir d'Aſtrakan pour la Perſe.

Nous avons déja dit que *Schach Roch*, petit-fils de Nadir, aimé du peuple & d'*Adil* lui-même, avoit obtenu grace, lorſque ce dernier monta ſur le trône, en ſe ſoumettant néanmoins à reſter priſonnier dans le ſérail, pendant le régne du nouveau Schach. Il fut privé de la vue par un rebelle kurtalien, & ſe rendit à Meſched, où il obtint depuis la ſouveraineté de cette ville, ſans avoir pu cependant ſe faire donner le titre de Schach, quoique ſa naiſſance lui donnât des droits légitimes ſur cette dignité. Cependant il ne voyoit pas d'un œil indifférent *Ibrahim*, qui avoit moins de droit au trône que lui, aſſis au timon de l'état; il tâcha, en conſéquence, de ſe former un parti à Meſched, & envoya, vers la fin de l'année 1749 *Amir Kan*, qui n'étoit qu'un ſimple fondeur de canon, avec une armée contre *Ibrahim*, qui perdit la vie dans le premier combat. *Schach Roch* ne monta pas pour cela ſur le trône, ſuivant toutes les apparences, à cauſe que les troubles qui s'éleverent peu de tems après, le retinrent à Meſched, & que ſon parti s'étoit conſidérablement affoibli.

Ce fut alors que *Kerim Kan* & *Ali Mardan Kan* parurent ſur la ſcene. Le premier étoit un homme de baſſe extraction, qui n'étoit encore que ſimple Jeſſaul ſous le régne de Nadir: mais il poſſédoit, ainſi que toute ſa nombreuſe famille une force de corps extraordinaire; cet avantage dont les Perſans font un cas tout à fait ſingulier, le conduiſit, à ce qu'on prétend, aux emplois les plus honorables. *Ali Mardan Kan* étoit au contraire d'une naiſſance relevée, & un officier très-conſidéré. Ces deux hommes s'aſſocierent enſemble contre *Aſad Kan*, qui vaincu par eux en pluſieurs rencontres, ſe vit à la fin forcé de s'enfuir en Géorgie, où le prince *Héraclius*, qui le fit priſon-

nier, le livra en 1761 à *Kerim Kan*, chez lequel il vit encore dans un âge très-avancé, sur le pied d'un mécontent auquel on a ôté tous les moyens d'entreprendre aucune espece de rebellion.

Cet *Asad Kan* est un Afgan de naissance qui gouvernoit un petit district sous le regne d'*Achmet Schach*. A son retour de l'Inde, Nadir prit à son service un grand nombre d'Usbeks, d'Afgans & de Kabuliens, dans le nombre desquels Asad se trouvoit en qualité de chef d'un petit corps. Mais Nadir ayant eu à se plaindre de la fidélité de ces stipendiaires, il les partagea en deux bandes, dont il envoya l'une vers Astrabad, & l'autre dont *Asad* & sa troupe faisoient encore partie, sur les frontieres de la Géorgie où ils resterent jusqu'après la mort de Nadir. A cette époque ils crurent pouvoir se regarder comme indépendans, *Asad* s'arrogea le commandement de toutes ces troupes, & marcha vers Tauris, où il s'offrit à Ibrahim Myrsa; mais ce prince ne lui ayant pas fait tout l'accueil qu'il espéroit, il quitta bientôt son armée, pilla tous les villages qu'il trouvoit sur son chemin & fut s'emparer de la ville de Kaswin, & de quelques autres encore; & après s'être rendu maitre de Tauris même, y avoir fait passer une partie des habitans au fil de l'épée, & pris *Feth Ali Kan* à son service,

Il s'arrogea le titre de Kan. Enflé par ses succès, il s'empara de plusieurs autres villes, chassa *Kerim Kan* jusques vers Schiras, où il le battit, marcha contre Ispahan, où il fut ensuite attaqué à son tour par *Tschich Ali Kan* qui le força de fuir vers le Gilan. Il y trouva de même un puissant adversaire dans la personne de *Mahomed Hassan Kan*, vers lequel *Feth Ali Kan*, son principal soutien passa, laissant Asad réduit aux derniers abois avec environ cent hommes qui lui restoient; une prompte fuite put seule le tirer d'un aussi mauvais pas. Après avoir essayé vainement de se relever par plusieurs entreprises malheureuses, il résolut de se rendre en Géorgie avec tout son monde; & lorsqu'il se trouva près des frontieres, il dépêcha un courier au Czar *Héraclius* pour lui offrir ses services. *Héraclius* lui promit tout ce qu'il pouvoit désirer; il fut au devant de lui avec une suite nombreuse, composée de tout ce qu'il avoit de plus distingué parmi ses sujets, & environ mille hommes de troupes. Après s'être complimentés réciproquement, ils marcherent ensemble à cheval vers la ville, & lorsqu'ils n'en étoient plus bien éloignés, le caractere faux & trompeur d'Asad, qu'il avoit sû cacher jusques-là, se manifesta tout à coup. Il ordonna à ses soldats qu'aussi-tôt qu'ils seroient près de la ville,

ils ſe jettaſſent à l'improviſte ſur le prince Héraclius pour l'égorger ; & lui laiſſaſſent enſuite le ſoin de pourvoir au reſte. Il leur donna cet ordre en langue afgane, perſuadé qu'il étoit qu'Héraclius ne la comprenoit pas. Mais ce prince qui l'entendoit parfaitement, ne perdit pas un mot de tout ce qu'*Aſad* avoit dit, &, ſans faire ſemblant de rien, commanda à ſes gens de maſſacrer toute la troupe du perfide, & de l'amener lui-même priſonnier dans la ville. L'un & l'autre fut exécuté ſur le champ, & *Aſad Kan* vécut long-tems captif à Tefflis, à la fin cependant *Héraclius* le remit en liberté, & l'établit même gouverneur d'un petit diſtrict dans les montagnes. Mais de nouvelles perfidies qu'il fit à ſon bienfaiteur obligerent celui-ci à le faire arrêter pour la ſeconde fois, & ſur les preſſantes ſollicitations de *Kerim Kan*, il le lui livra contre quelques préſens.

Kerim Kan & *Ali Mardan Kan* ſe partagerent ainſi la ſouveraineté des vaſtes provinces de la Perſe, dont le dernier obtint la partie la plus conſidérable. Ils parurent pendant un tems vivre en très-bonne intelligence ; lorſque tout à coup *Ali Mardan* s'aviſa d'exiger des habitans de Julfa, l'un des fauxbourgs d'Iſpahan, qui appartenoit à *Kerim*, une groſſe ſomme d'argent ; ce qui mit ce dernier dans une telle fureur contre *Ali Mardan* qu'il ſe

mit en campagne contre lui, battit ſon armée & le tua ſur une montagne près d'Iſpahan. (Cet événement ſe paſſa en 1754 ou 1755.)

De pareils ſuccès enfloient inſenſiblement l'orgueil de *Kerim Kan*, ſon armée s'accroiſſoit de jour en jour, déja même il oſoit ſe déclarer le protecteur du peuple, auquel il cherchoit, diſoit-il, à rendre une tranquillité tant déſirée depuis très-long-tems. Mais il ſe vit bientôt obligé de ſonger à ſa propre ſûreté qui n'étoit rien moins qu'affermie ; *Mamed Haſſan Kan* & *Feth Ali Kan*, ſouverain de *Rumeli* (*), s'allierent enſemble contre lui. *Haſſan* s'empara même de la ville d'Iſpahan, & força *Kerim* de s'enfuir à Schiras. Mais *Tſchiſch Ali Kan*, couſin d'*Ali Kan*, ſurprit en 1758 Iſpahan, s'en rendit maître, & fit égorger *Haſſan*, qui étoit déja en chemin pour ſe ſauver. D'un autre côté *Kerim* ſe porta en 1761, à la tête d'une forte armée ſur Rumeli, ſurprit *Feth Ali Kan*, le fit priſonnier, & ayant découvert qu'il tramoit de nouvelles perfidies, il s'en défit en lui faiſant trancher la tête d'un coup de hache en 1763.

A cette époque, la Perſe prit enfin une apparence extérieure de tranquillité, dont elle a

(*) *Rumeli* étoit une ville arménienne derriere Tauris.

joui jusqu'à ce jour, mais qui dans le fond est encore toujours extrêmement précaire & limitée. Aussi-tôt que *Kerim Kan* se fut débarrassé de ses deux plus redoutables ennemis, il songea aux moyens d'établir son autorité sur un pied plus solide. Il assembla pour cet effet les Kans de toutes ses provinces, se présenta devant eux comme leur chef suprême, leur fit prêter serment de fidélité & d'obéissance, & pour mieux s'assurer de leur soumission, il garda, soit leurs femmes, soit leurs enfans, soit leurs plus proches parens, auprès de lui en ôtage, & les y tient encore aujourd'hui tant à Schiras qu'à Kasurin, où il y a une forteresse. En même tems, pour prévenir de nouvelles révoltes de la part du peuple, il attira, sous le prétexte d'une conférence secrete, sept Kans qui restoient encore du regne de Nadir Schach, l'un après l'autre dans sa tente, où il les fit mettre à mort sans bruit. Il disposa des places qu'ils laissoient vaquantes en faveur de quelqu'un de leurs subalternes, où d'un sujet fort riche, leur donna les villes avec toutes leurs dépendances à gouverner, à peu près comme s'il les leur affermoit, & exigea d'eux les redevances prescrites, sous les mêmes formes & avec les mêmes précautions qu'il avoit observées à l'égard des Kans des provinces. *Kerim Kan* est encore aujourd'hui

souverain d'une partie de l'*Aderbisan*, des provinces de *Masenderan* & d'*Astrabad*, des villes de *Tauris*, *Gamadan*, *Tegrat*, *Schiras*, *Isspahan* & *Kirman* avec leurs dépendances, ainsi que de tous les autres lieux qui s'étendent d'un côté jusqu'au Golfe Persique, & de l'autre jusqu'aux frontieres de la Turquie. Lorsqu'il se vit ainsi au comble de tous ses desirs, il se rendit à Schiras, y fit construire un palais qu'il entoura d'un mur, dispersa son armée, & ne garda près de lui qu'un petit nombre d'hommes pour la défense de sa personne. Actuellement il s'inquiète fort peu du bien-être de ses sujets, & totalement livré à son insatiable avarice, à l'yvrognerie & à toutes les voluptés sensuelles, il ne se met en peine ni de maintenir les Kans dans sa dépendance, dans la crainte & dans l'obéissance, ni de s'opposer à leurs exactions & à leurs violences, ce qui est cause que les habitans d'Astrabad & les Persans, qui sont établis entre cette ville & Mesched, se sont déja souvent révoltés. A en juger par ce qui paroît à l'extérieur, les sous-Kan ne sont que les vasseaux de *Kerim Kan*; mais dans le fond de leur cœur, ils se regardent tous comme revêtus d'un pouvoir illimité; chacun d'eux se repaît de l'espérance de parvenir à l'autorité suprême à la mort de Kerim; & pour y arriver plus sûrement, il

n'en eſt aucun qui n'extorque à ſes malheureux ſujets de quoi former un tréſor, qui le mette en état de raſſembler quand il voudra une armée, de ſoutenir une guerre dans l'occurrence, de s'acquérir une autorité indépendante & d'agrandir dès à préſent ſa ſouveraineté. Ainſi quoique la Perſe paroiſſe à l'extérieur dans le ſein de la paix, elle ſe trouve intérieurement dans les circonſtances les plus déplorables & ſous la plus cruelle oppreſſion. Auſſi Kerim s'eſt-il totalement aliéné l'eſprit de ſes peuples. On le voit rarement hors de ſon ſérail, où il ſe tient preſque toujours renfermé pour plus de ſûreté. Si l'un des plus vils de ſes ſujets trouvoit la moindre occaſion favorable d'affranchir la Perſe d'un joug qui n'eſt preſque plus ſupportable, il ſeroit immédiatement ſuivi de mille autres, & l'on verroit renaître des revoltes inévitables.

Nous avons déja fait mention plus haut de *Schach Roch;* ce prince ſe maria dès qu'Adil fut mort & eut deux fils, dont l'aîné eſt âgé de dix-huit ans (en 1771). Il eſt le ſeul prince de toute la Perſe, qui puiſſe former de juſtes prétentions ſur le trône d'Iran; & ce ſera lui, qui, ſuivant toute apparence, pourra tôt ou tard occaſionner une révolution. Il eſt même actuellement queſtion de quelques mouvemens que l'on apperçoit à Meſched, & l'on

parle de certaines intelligences qu'il entretient avec les Afgans, qui depuis long-tems ſe ſont toujours mêlés des troubles de la Perſe. Il trouvera cependant bien des difficultés à ſurmonter pour parvenir au trône, car les cruautés de Nadir ont fait une ſi forte impreſſion ſur les eſprits des Perſans, qu'il ne ſera pas difficile à l'un des deſcendans d'obtenir la couronne; d'ailleurs les Kans ne ſouffriront guères que les choſes en viennent juſques-là, vû qu'ils ſe trouvent trop bien de la conſtitution actuelle, & que la plupart, s'ils n'aſpirent pas eux-mêmes à la ſuprême puiſſance, ſont tout au moins décidés à ne plus ſouffrir de Schach au-deſſus d'eux. Mais d'un autre côté ſi le peuple, pour ſe ſouſtraire à la tyrannie des Kans, éliſoit un des fils de *Schach Roch* ou *Schâchruch*, ce prince pourroit en ce cas ſe former facilement un parti, & peut-être qu'avec le ſecours des Afgans, il parviendroit pourtant à monter ſur le trône. *Kerim Kan* a bien auſſi un fils qui a déja paſſé vingt ans; mais l'on n'entend pas dire que le pere faſſe la moindre choſe en faveur de ce fils; toutes ſes démarches à cet égard ſeroient d'ailleurs inutiles, vû que dans ces derniers tems les Schachs ne ſont point parvenus à cette dignité par le droit de leur naiſſance; & que la choſe peut encore bien moins avoir lieu pour la dignité de Kan; ainſi tout

ce qu'il pourra faire sera d'employer les richesses que lui amasse l'avarice sordide de son pere, à se frayer un chemin à la fortune.

Les anciennes loix, tant civiles que religieuses, établies par les Schachs qui régnoient antérieurement à ces tems d'anarchie, & qui se fondent uniquement sur les regles que l'Alcoran prescrit à tout Mahométan, sont depuis long-tems abrogées, & Kerim, de même que tous ses Kans, ainsi que nombre de leurs prédécesseurs, vivent & gouvernent à leur bon plaisir; on ne connoît plus ni droit des gens, ni droit naturel, l'un & l'autre ont été totalement abolis par le cruel *Seffi* & par le féroce Nadir, qui les ont sacrifiés à leurs exécrables penchans. Ce n'est qu'alors que quelqu'un se rend coupable d'un meurtre, d'un vol ou de quelque crime capital, que sa vie & ses biens tombent au pouvoir du Kan, sous la souveraineté duquel il se trouve. Les parens d'un homme assassiné obtiennent très-souvent du souverain la permission de se venger sur le coupable, soit en lui arrachant la vie, soit d'une autre maniere; ce qui ne peut que donner lieu à bien des désordres, & produire quelquefois des scenes bien atroces (*). Souvent aussi c'est le

(*) Cette coûtume exista long-tems chez les anciens

Kan lui-même qui détermine la punition; mais plus souvent encore l'on se facilite les moyens de se le rendre favorable & d'obtenir sa grace, en raison des présens qu'on est en état de lui faire. Si quelqu'un vient malheureusement à être soupçonné de projetter quelque chose contre la personne du Kan, aussitôt, sans autre examen, ou bien on lui ôte la vie, ou bien on le prive de la vue & très-souvent on lui coupe le nez & les oreilles. Un homme est-il dans l'impossibilité d'acquitter au temps prescrit les contributions pécuniaires auxquelles il est imposé, on lui enleve tout son avoir, & on lui inflige des châtimens si tyranniques, qu'il lui en coûte toujours la vie. Pour ce qui concerne les plaintes pour dettes, il n'y a jamais de justice à attendre. Si celui qui a des prétentions fondées sur les lettres de change les plus formelles & les moins équivoques, ne prend pas le parti de faire aux favoris des Kans & aux Kans eux-mêmes, des présens considérables, il se met dans le cas d'attendre souvent bien des années, avant de parve-

ciens Grecs: & les Corses s'étoient arrogé ce droit durant l'anarchie sous laquelle ils vivoient, avant d'être entrés sous la domination françoise, il y a même assez d'apparence que ces Insulaires l'ont reçue des Sarrazins, auxquels ils furent quelque temps soumis, avant que les Génois eussent enlevés la Corse à ces derniers.

nir au rembourſement du quart, ou tout au plus de la moitié de la dette, quelquefois auſſi n'en retire-t-on rien du tout. Ce ſont ſurtout ceux à qui il arrive de prêter de l'argent à un Kan ou qui ont quelque choſe à toucher de leur part, qui peuvent pour l'ordinaire s'attendre à n'être jamais payés. (*) ----- Mais c'eſt aſſez parler de l'injuſtice qui règne en Perſe, paſſons à d'autres objets.

Les Perſans ont de la monnoye d'or, d'argent & de cuivre, tant ancienne que nouvelle. Les différens genres des pièces de cette monnoye portent la même dénomination, mais varient en valeur. Et comme tous les ſouverains du pays ne ſont nullement d'accord entre eux, il n'eſt pas poſſible qu'ils puiſſent con-

(*) Tout ce qu'on rapporte ici de la forme du gouvernement de la Perſe, de la tyrannie & de l'oppreſſion qui font gémir ſes malheureux habitans, exiſte ſans la moindre différence dans tout le vaſte empire du Mogol & dans l'Indoſtan, où les Nababs en uſent à l'égard de leur empereur, préciſément comme les Kans à l'égard de leur Schach. Le joug de l'oppreſſion a dû néceſſairement y produire la même miſere, la même façon de penſer, &c. Voyez là-deſſus *les Lettres de Kinderley*, *datées de l'isle de Tenerif*, *du Bréſil*, *du Cap de Bonne-Eſpérance*, & *des Indes Orientales*, 1777, où l'on trouve des détails aſſez bien circonſtanciés ſur ce grand empire, & ſur ſa décadence. Ce ſont là pourtant les fortunés gouvernemens dont le célebre Linguet vante tant la ſupériorité ſur ceux ſous leſquels nous avons, ſelon lui, le malheur d'être nés.

venir de rien, rélativement à la valeur des eſpèces. Chaque Kan fait battre ſa propre monnoye, & détermine ſa valeur ſelon ſon bon plaiſir, ce qui fait que les choſes changent à cet égard pour le voyageur, toutes les fois qu'il paſſe des terres d'un Kan dans les terres d'un autre Kan. Il eſt même arrivé que le Kan de Guilan ayant été informé qu'il étoit venu à Räſcht des marchands munis d'une groſſe ſomme en or, pour faire des achats de ſoie, ce prince fit baiſſer tout d'un coup la valeur du ducat à ſon ancien taux de 25 kopéques, & les marchands qui ſe virent forcés de faire leurs emplettes ſur ce pied-là, ne furent pas plutôt partis qu'ils apprirent que le ducat avoit été remis au taux de 50 kopéques, auquel il étoit avant leur arrivée à Räſcht. On eſt encore bien plus à plaindre à Schamachie, à Derbent & à Baku; car on ne trouve dans ces trois places que des monnoyes falſifiées. Comme toutes les pieces de monnoye d'argent, qu'on fabrique en Perſe, n'ont qu'un petit diamètre ſur beaucoup d'épaiſſeur, il eſt aiſé de couvrir un morceau de pur cuivre en-deſſus & en-deſſous d'une feuille d'argent.

Ce que nous allons rapporter du naturel, du caractere, &c. des Perſans d'aujourd'hui, ne regarde pas ceux qui habitent depuis Kislar juſqu'aux ſteppes de Mogan, le long des côtes

occidentales de la mer Caſpienne, ni les ſouverains qui gouvernent les pays de l'intérieur dans cette partie-là, vû que leur voiſinage & leurs continuelles rélations avec les Tartares Gorskiens en ont fait à peu de choſe près de vrais Tartares, s'il ne le ſont même pas d'origine. Nous ne parlons que des Perſans proprement dits.

La nation Perſane ſe pique de politeſſe envers tout le monde, elle eſt très-prodigue en proteſtations d'amitié, & ſe montre ſurtout très-hoſpitaliere; mais l'on obſerve en même-tems que bien loin qu'une pareille conduite parte d'un cœur noble & généreux, il faut l'attribuer à des principes bien différens. Les Perſes poſſédent le don de la flatterie à un très-haut degré, & combleront un étranger des louanges les plus outrées, ſur leſquelles ils exigent qu'on renchériſſe à leur égard, ſans quoi ils vous mépriſeront, & vous tourneront en ridicule. Ils vous recevront très-volontiers dans leur maiſon, ce qui eſt d'autant plus commode, qu'on ne trouve d'autre auberge dans tout le pays que les Karavanſereys dont nous avons déja parlé : mais dès qu'ils vous rendent quelque ſervice, ils prétendent ſoit des préſens, ſoit d'autres ſervices en retour, & ne cachent point leurs vues intéreſſées. Aveuglés par la vanité la plus outrée, ils mépriſent

ſouverainement, malgré leur politeſſe affectée, toutes les autres nations, croyent avoir ſeuls la prudence & la ſagacité en partage, & cherchent en toute occaſion à ſe donner du relief, en employant les expreſſions les plus guindées. C'eſt celui qui poſſéde le mieux l'art de tromper les autres qui paſſe parmi eux pour le plus ſage; celui qui laiſſe continuellement découler de ſa bouche des paroles miellées, tandis que ſon cœur hypocrite eſt rempli de ruſes dangereuſes. Un Perſan ſera poli juſqu'à la baſſeſſe, lorſqu'il ſe ſentira avoir beſoin de quelqu'un; mais il oubliera bien vîte les bienfaits dont vous l'aurez comblé, & traitera un plus foible que lui avec une hauteur inſupportable. C'eſt alors qu'il vous comble le plus d'amitié & de careſſe, qu'il vous témoigne le plus de confiance, que l'on doit le plus ſe méfier de lui, parce qu'il couve ſûrement alors quelque méchanceté, qu'il ne manquera pas de faire éclater à la premiere occaſion. Cette nation eſt d'ailleurs très-inconſtante dans ſes engagemens, ainſi que dans ſes entrepriſes. La colere & la cruauté, ces filles de l'orgueil dominent preſque toutes les ames, & ſont preſque toujours accompagnées de l'avarice, comme d'un véhicule pour parvenir à la puiſſance & à la conſidération. La moindre bagatelle peut occaſionner entre eux les plus vives querelles; on les

voit alors se jetter les uns sur les autres comme des loups enragés, & s'assommer de coups. Un puissant n'entre en dispute avec un autre puissant, que parce qu'il se croit plus puissant que lui. A-t-il le bonheur de l'emporter, il traitera son ennemi de la maniere la plus atroce, il lui extorquera des sommes excessives, il lui faudra même du sang, pour assouvir sa rage; en conséquence, il lui fera couper le nez & les oreilles, crever les yeux, & subir même les genres de morts les plus cruels; ce qu'il ne pourra pas faire par lui-même, il le fera exécuter par d'autres, en sa présence. Aucun spectacle de cruautés ne sera trop affreux pour lui, parce que tout sentiment de pitié est étranger à son cœur. La violence la plus emportée & la plus cruelle rigueur sont les détestables moyens dont les plus puissans & les plus qualifiés se servent pour tenir en bride leurs sujets & leurs inférieurs. Pour ôter à ces derniers tout moyen de se révolter, les souverains sans aucune commisération, les mettent tellement à contribution, qu'il leur reste à peine de quoi subsister. Au lieu de les exciter par des bienfaits à remplir leurs devoirs, on les maltraite deux fois par an à coups de bâtons sur la plante des pieds, & pour des fautes un peu plus graves, ils sont punis de mort sans aucune miséricorde. Il est vrai qu'à la longue des cruautés

aussi soutenues, ont tellement dégradé les esprits des Persans, que pour peu que le plus misérable d'entre eux obtienne un peu trop de liberté, le germe étouffé de son orgueil fermentera tout aussi-tôt dans son cœur, & il cherchera tous les moyens de se venger de son rigoureux & injuste maître.

Quant à la complexion des Persans, ils sont d'un tempérament chaud & colérique, & rien ne prouve mieux combien ils sont dominés par le dernier, que cet orgueil & ce caractere cruel & violent qui les distingue. Et c'est aussi ce qui a le plus contribué dans des tems plus reculés à troubler le bonheur de leur position; ils ne faisoient usage de leur feu que pour aggraver de plus en plus leurs maux, jusqu'à ce qu'une malheureuse suite de revolutions presque continuelles les eût enfin précipités dans la derniere des miseres. Indépendamment de ce naturel colérique, ils sont encore d'un tempérament assez sanguin; aussi fournissent-ils très-peu d'exemples de suicides. Le riche conserve sa bonne humeur au milieu de ses richesses, & le pauvre n'est jamais vivement affecté de son indigence. On voit souvent les mêmes gens au sortir des querelles les plus violentes se livrer à la gaieté la plus immodérée. De-là viennent aussi cette inconstance de leur caractere, & cette politesse qui promet tout &

tient si peu. De-là vient encore l'habitude qu'ils ont de chanter souvent, soit seuls, soit en compagnie : habitude d'autant plus disgracieuse pour une oreille européenne que leur chant dénué de cadence va toujours sur le même ton. Ceux qui s'adonnent au vin & à l'usage des liqueurs fortes, ne cessent pas d'en boire qu'ils ne soient entiérement privés de force & de raison. Un Persan croit qu'il n'a proprement été placé sur cette terre, que pour se livrer sans frein ni retenue à toute l'impétuosité de ses desirs charnels. C'est à les satisfaire qu'il met sa plus grande félicité, & cela d'autant mieux que les principes de sa religion viennent à l'appui de cette opinion. Ce qui constitue les véritables agrémens du lieu conjugal, ce que cette union a de plus doux pour l'être raisonnable, est absolument inconnu au Persan ; parce que le penchant qui l'entraîne vers le sexe est purement brutal, & qu'il s'y livre en furieux, jusqu'à ce qu'il ait totalement épuisé ses forces, ce qui arrive ordinairement de bonne heure : pour lors il cherche à les suppléer par des irritans qui achevent de ruiner sa constitution. Comme le sexe ne lui suffit pas pour assouvir ses penchans dissolus, il n'a pas honte de se livrer même à la bestialité, & la pédérastie est chez ce peuple un vice dominant : aussi les Lesgiens trouvent-ils moyen de vendre bien chérement aux Grands de ce pays les jeunes Géorgiens qu'ils

enlevent; il n'est pas même rare de leur voir retirer d'un seul sujet qui réunit la jeunesse à la beauté jusqu'à mille roubles.

Les Persans sont d'une belle stature, ordinairement accompagnée d'embompoint. Leur tein est d'un blanc olivâtre; cependant les Schirassiens, les habitans de Candahar, & tous ceux qui habitent dans le voisinage de l'Inde tirent sur le noirâtre. Ils ont les cheveux noirs, le front élevé & saillant, les sourcils noirs, les yeux ou noirs ou bleux, le nez aquilin, les joues pleines & un grand menton. Le tour de leur visage est allongé, & offre bien des agrémens. Leurs oreilles ne se tiennent pas, comme les nôtres, droites & fermes contre la tête, elles sont au contraire assez communément pendantes, ce qu'il faut sans doute attribuer à la pesanteur de leurs turbans, qu'ils ne quittent jamais. Tous les Persans ont les jambes plus ou moins sensiblement arquées, défaut qui provient de leur maniere de s'asseoir; leur usage à cet égard est de s'accroupir par terre en faisant porter tout le poids de leur corps sur leurs jambes, qu'ils replient de façon que leurs talons viennent se joindre au derriere.

Les Persanes qui habitent l'intérieur du royaume sont tellement brûlées par l'ardeur du soleil, qu'elles peuvent difficilement passer pour des beautés, & cela d'autant moins qu'on

n'apperçoit d'ailleurs rien de fin ni de régulier dans leurs traits; toutefois le sang persan a considérablement gagné par le mélange des femmes Circassiennes & Géorgiennes. Les Harems des Grands en sont peuplés, & comme il y a déja quelques siecles que cet usage s'est toujours maintenu, les bons effets qu'il a produits sont déja si universels, qu'on voit actuellement aussi de très-belles personnes. Il faut, pour qu'une Persane soit réputée belle, selon le goût du pays, qu'elle soit de taille médiocre & d'un embompoint proportionné, qu'elle ait de longs cheveux noirs, les yeux & les sourcils également noirs, de longues paupieres, le teint blanc & légérement coloré, un petit nez, une petite bouche & un petit menton, les dents blanches & petites aussi, le cou allongé, peu de gorge, les mains & les pieds petits, la taille mince, & la peau bien douce.

Les Persans sont naturellement forts & robustes, en état de supporter les travaux les plus rudes, sans se fatiguer; leur santé est des plus fermes, & les conduit, malgré leur vie turbulente & dissolue, à un âge fort avancé. Les habitans du Guilan & du Masanderan, sont à la vérité sujets, parce qu'ils habitent un terrein bas & plat, à la fievre, à la surdité, aux vertiges & aux enflures. Presque tous les Persans ont encore pendant la plus grande partie

de leur vie à combattre contre toutes les especes de maladies des yeux, & même la cataracte; ils sont aussi fort sujets aux hémorrhoïdes & à toutes les incommodités qui en resultent; les grands mouvemens qu'ils se donnent & leurs fréquens exercices, sont leurs meilleurs préservatifs contre ces sortes d'infirmités, & le grand moyen de les adoucir. Ils sont encore assez exposés aux fievres chaudes, qui sont cependant rarement dangereuses. Comme ils sont fort sanguins, il est tout naturel qu'ils se ressentent de tous les effets de la plethore. La jaunisse pourroit aussi être regardée comme une maladie endémique de la Perse. Du reste on n'y entend jamais parler d'aucune maladie extraordinaire.

L'esprit martial domine les Persans dès leur jeunesse; aussi étouffe-t-il parmi eux toute espece d'amour pour les sciences, dont ce peuple n'a aucune connoissance, ni même le moindre desir d'en acquérir. Il y a cependant parmi eux des especes de savans qui se rencontrent uniquement dans la classe des prêtres, mais qui s'occupent uniquement de l'astrologie judiciaire. S'agit-il d'une entreprise un peu importante, de quelque nature qu'elle puisse être, il faut que les prêtres qui jouissent de la plus grande réputation déterminent le jour de son exécution d'après l'aspect des

aſtres. S'il leur naît un enfant, il faut auſſitôt faire dreſſer ſon horoſcope. Quelqu'un a-t-il fait quelque ſonge, il a ſur-le-champ recours aux prêtres pour en avoir l'explication. Quand un pere ne veut pas donner lui-même un nom à ſon fils, lorſqu'il le fait circoncire, c'eſt le prêtre qui lui en fournit un d'après les planetes qui ont préſidé à la naiſſance de l'enfant. Toutes les bonnes choſes, toutes les mauvaiſes, tous les changemens d'une certaine importance, tous les événemens heureux ou malheureux, les mariages, &c. ſont déterminés, dévéloppés & rectifiés par les prêtres d'après le cours des aſtres; & c'eſt dans cette ſublime aſtrologie judiciaire que conſiſte toute la ſcience & toute l'érudition des Perſans.

Les Perſans ſe font raſer toute la tête, il n'y a que les jeunes gens qui laiſſent pendre de chaque côté une boucle le long des tempes, par forme d'ornement. Ils portent des bonnets très-élevés, d'étoffe cramoiſie, qui eſt leur couleur de prédilection; ils ſont garnis endehors de peau de mouton noir, & tiennent la tête fort chaude, ce qui rend cette coëffure très-incommode en été. Les perſonnes de diſtinction portent un bandeau fait de poil de chevre de Kirman, dont ils s'enveloppent la tête en forme de turbans, & qui ſont ſi chers que les moindres reviennent à 30 & les plus

recherchés ſouvent à 200 roubles. La barbe eſt une choſe ſacrée chez les Perſans, auſſi en prennent-ils le plus grand ſoin. Comme il faut qu'elle ſoit noire, ceux chez qui elle commence à griſonner ne manquent pas de la teindre.

Ils portent communément trois ou quatre habillemens légers l'un par-deſſus l'autre, leſquels leur deſcendent juſqu'au genou & audeſſous. Les grands portent des veſtes de ſoie rembourrées de cotton; la robe de deſſus eſt de drap d'or, ſur laquelle ils laiſſent pendre une peliſſe de marte zibeline. Les gens du moyen étage & ceux du commun, portent des habits de ſoie ou de toile peinte. La façon de leurs robes eſt tout-à-fait ſimple, on peut même dire, raiſonnable & conforme à la nature; elles ſont d'une longueur convenable, & ſont arrêtées vers les hanches par une agraffe, ils ſe paſſent une bande de ſoie autour des reins qu'ils ſerrent avec une boucle pour que la robe marque mieux la taille, & par-deſſus cette bande, ils portent encore une ceinture. Leurs culottes ſont fort larges, & très-appropriées à la chaleur du climat. Les perſonnes de diſtinction portent des bas, & tout le monde des pantoufles avec de hauts talons, qu'ils quittent lorſqu'ils entrent dans leurs appartemens ou dans ceux des autres. Leurs chemiſes ſont de

toile de cotton ou de soie, mais point de pure soie, la loi leur défendant de faire leur priere dans de pareilles chemises. Ils aiment sur-tout à porter de grands manteaux, & choisissent à cet usage les draps rouges les plus épais.

Les femmes Persanes s'enveloppent la tête d'une grande piece d'étoffe de soie de différentes couleurs. Leurs robes sont beaucoup plus courtes que celles des hommes, elles sont aussi plus justes & fendues par-dessous les manches, qui, de même que celles des hommes se serrent très-près de la main avec des boutons; elles portent aussi des ceintures, & leurs culottes se distinguent de celles de l'autre sexe en ce qu'elles sont plus étroites au-dessous des genoux; au lieu de bas, elles passent autour des jambes, des bandes de toile de cotton, & pour se donner plus de mollets, elles les rembourrent en-dessous avec du cotton. Leurs pantoufles, qui sont leur unique chaussure, n'ont point de quartiers. Lorsqu'elles sortent, elles se couvrent d'un voile de toile de cotton blanche qui leur descend du sommet de la tête jusqu'à terre. Leurs cheveux tombent en boucles sans beaucoup de régularité. Leurs bras sont ornés de bracelets de perle & leurs ornemens de tête sont en pierreries. Elles portent de grosses boucles d'oreilles, & souvent elles se fendent les deux narines, à la mode

des femmes tartares, pour y passer des anneaux d'argent ou d'autre métal, ce qu'elles regardent comme un ornement très-recherché.

Les Persans mangent deux ou trois fois par jour, ils dinent d'abord après-midi, mais leur principal repas se fait le soir, à la nuit tombante. Lorsque l'heure du repas est arrivée, les domestiques de la maison vont auparavant présenter à tous ceux qui doivent manger là de quoi se laver, & l'on distribue en même temps de l'eau rose, pour que tous les convives exhalent une bonne odeur. Cette cérémonie faite, on apporte dans la salle à manger de grandes assiettes, on donne à chacun des plus distingués de la compagnie la sienne à lui tout seul; ceux qui sont de moindre qualité n'en ont qu'une pour deux, & quelquefois même pour trois. Chacun étant à cet égard traité suivant son rang qu'on observe très-scrupuleusement. Les mets s'apportent ensuite, & de tous ces mets le plus commun & le principal, chez le riche ainsi que chez le pauvre, est toujours du riz cuit, qu'ils appellent *Plof*, lorsqu'il est apprêté avec du beurre, & *Schloff*, lorsqu'il est sans beurre. Cette derniere maniere est préférée en été; ils s'abstiennent même assez volontiers dans cette saison de toute espece de graisse. Ce riz que tous les Persans regardent comme un aliment indispensable au

soutien de la vie, se cuit seul, ou avec toutes sortes d'espèces de viandes, avec des raisins de caisse, ou avec ce que nous appellons raisins de Corinthe, quelquefois aussi avec des fruits, soit cruds, soit secs; & ils lui donnent différentes couleurs, soit avec du safran, soit avec d'autres ingrédiens. On est étonné de l'énorme quantité de cette nourriture, dont les Persans sont en état de se gorger dans un seul repas, ils en pétrissent plein leurs mains & avalent cette masse sans la mâcher. Leurs viandes sont tellement ramollies par la cuisson, qu'au défaut de fourchettes & de couteaux, dont l'usage leur est défendu par la loi, ils peuvent la dépecer avec les doigts, & l'enveloppant de leur Plof, ils en forment de grosses boulettes qu'ils avalent en entier, comme si l'usage des dents leur étoit entiérement inconnu. Quoique les cuillers ne leur soient point interdites, ils prennent tout au plat avec la main, & s'inquiétent fort peu de se graisser la barbe & tout le visage, de maniere que les gouttes de cette graisse leur découlent des levres comme la sueur : spectacle qui fait soulever le cœur à ceux qui n'y sont pas accoûtumés.

Ils usent encore dans leurs repas de toutes sortes de légumes & d'herbes potageres, de racines & de fruits; on sert aussi sur leurs tables des gâteaux de riz cuits au four, des œufs

œufs durs, & différens fruits en dragées, tels que pistaches, amandes, nochottes, &c. comme ils aiment beaucoup les sucreries, ils sont fort prodigues de tous genres de confitures, ainsi que de jattes remplies de différentes liqueurs froides, tant sucrées qu'acidules ou sorbets, qu'ils prennent avec des cuillers de bois fort minces. Les plats dans lesquels ils servent leurs mets sont pour la majeure partie de porcelaine. Ils étendent sur la table, en guise de nappe, de grands pains mollets, ou plutôt de gâteaux extrêmement minces, suivant l'usage d'Orient, qui se rabattent par-dessous les assiettes, de maniere qu'on peut encore s'en servir comme de serviettes.

Les Persans parlent fort peu, ou même point du tout, pendant qu'ils sont à table, ils mangent fort vîte, desorte que leurs repas durent à peine une heure. Après qu'il est terminé, on présente de nouveau à laver à tous les convives, puis on leur sert du caffé, du thé & le kallian, ou la pipe, dont nous donnerons plus bas la description. Dans les dîners tout se passe dans la plus grande tranquillité & avec beaucoup de décence; il n'en est pas de même aux soupers; ils introduisent alors leurs musiciens, & l'on y sacrifie à pleine coupe à Bacchus, jusqu'à ce qu'on soit hors d'état de sacrifier davantage. Les gens du commun sont

dans l'habitude de déjeuner encore le matin & de goûter entre les deux repas.

La grossiéreté du peuple envers les Européens est très-grande, & un étranger doit se résoudre à se laisser entourer dans les rues par une foule de gens quelquefois si nombreuse qu'il ne saura de quel côté se tourner ; il ne faut pas qu'il se formalise d'un ris moqueur, ni des propos insultans ou injurieux qu'on lui tient ; trop heureux s'il en est quitte pour quelque légere contusion des pierres qu'on fait voler sur lui de toutes parts. Il ne faut pas non plus qu'il s'étonne si sa demeure est continuellement assiégée, & comme assaillie par un peuple de curieux, qui pénétre jusques dans les appartemens qu'il occupe, & dont on ne peut se dépêtrer, ni par des paroles polies, ni par des menaces sérieuses.

La pureté prise dans un sens général, est un des articles capitaux de la religion des Persans, dont nous parlerons dans la suite, & c'est aussi là le principal motif, du cas étonnant que ce peuple fait de la propreté ; ils poussent même la chose au point qu'ils perdroient plutôt la vie, que de donner la moindre atteinte aux regles qui leur sont prescrites à cet égard. Ils ne souffriront point en conséquence la moindre mal-propreté dans leurs maisons. Le milieu du plancher dans les ap-

partemens des grands est couvert de tapis du travail le plus précieux, & ils étendent dans les côtés des feutres de poils de chameau, sur lesquels ils s'asseyent à leur maniere. Chez les gens de moindre étage, ce sont des nattes de cannes qui tiennent lieu de tapis. Il n'arrivera jamais à un Persan de cracher dans aucun appartement, malgré l'énorme quantité de tabac qu'ils fument, & qu'ils aspirent avec tant de force que la fumée leur pénétre jusques dans les poumons & qu'ils la font ressortir par les narines. Ils ne se servent pas de crachoir & rarement du mouchoir. Il faut que leurs habits soyent toujours propres & sans taches. Ils se lavent très-fréquemment, non-seulement avant de faire leur priere, ou après avoir fait leurs nécessités, mais aussi avant de se mettre à table, ou lorsqu'ils croyent avoir touché une chose qui auroit pu avoir contracté la moindre souillure. Ils se rendent presque tous les jours aux bains, & c'est pour eux une chose indispensable à chaque fois qu'ils ont eu commerce avec une femme, ce qui les y fait aller fréquemment deux jusqu'à trois fois dans un jour. Ils ont à cette fin des bains publics & particuliers ; il y a même des gens préposés pour y inviter les amateurs, à certaines heures dans certains jours de la semaine, en se servant d'une certaine formule d'invitation.

L'âge auquel les Persans font circoncire leurs enfans varie considérablement. Les uns y procédent dès le septieme ou dixieme jour après la naissance, d'autres attendent jusqu'après la dixieme année. C'est un chirurgien & non point un prêtre qui fait l'opération. Le pere de l'enfant qui doit être circoncis donne ce jour-là un grand festin, auquel il invite toute sa parenté. Ce n'est qu'après le repas qu'on procéde à la cérémonie, à laquelle il n'est pas toujours nécessaire qu'un prêtre soit présent. Tantôt c'est le pere qui donne à l'enfant, dans cet acte solemnel, un nom à son choix; tantôt il s'en fait choisir un, par un prêtre, qui consulte à cet effet, ainsi que nous l'avons déja vu, les astres qui ont présidé à la naissance de l'enfant; ou bien on allume à la fois six à sept chandelles, on leur donne à chacune un nom, & c'est celui de la chandelle qui a brûlé le plus longtems que reçoit le nouveau circoncis. On ne lui coupe pas tout le prépuce, mais seulement l'extrémité; la playe se couvre aussitôt de bois de chêne, réduit en poudre très-fine, ou d'un emplâtre. Il est très-rare d'entendre dire qu'un enfant soit mort des suites de cette opération, mais on a beaucoup d'exemples de ces petits malheureux qui très-souvent en sont alités & souffrent des douleurs très-vives. Nul Persan mâle ne peut être exempté

de la circoncision, les Arabes la pratiquent même à l'égard des jeunes filles; pratique absolument ignorée des Kysilbaches. Le jour de la circoncision est un jour de grande réjouissance pour la famille; car c'est de ce jour-là que le nouveau circoncis devient un véritable membre de la communauté des fidéles & un vrai sectateur de Mahomet. Les réjouissances qui se font à cette occasion, sont souvent prolongées, sur-tout chez les riches, pendant plusieurs jours.

Les cérémonies nuptiales des Persans sont dans le goût oriental, & se rapportent en bien des points à celles qui se pratiquent chez les Russes, car ces derniers tiennent quantité de leurs usages des orientaux. Les Persans riches se marient de bonne heure, au lieu que les pauvres sont dans l'obligation de différer plus long-tems la chose. Lorsqu'un jeune homme songe à se marier, il envoye dans la maison de la personne qu'il a en vûe, une vieille femme chargée de la bien examiner & de s'informer de tous les tenans & aboutissans. Pour avoir ensuite des informations encore plus sûres, il députe au bout de quelques jours à l'objet de ses vœux trois autres femmes, & lorsque celles-ci lui font, ainsi que la premiere, un rapport conforme à ses desirs, il envoye deux hommes de considération au pere & mere

ou aux plus proches parens de la future, pour leur demander s'ils ſont intentionnés de lui donner leur fille ou leur parente en légitime mariage? Lorſqu'ils conſentent à la propoſition, on demande encore ce que la future épouſe exige de préſens du futur époux, & ce qu'elle eſt intentionnée de donner en retour. Ces préſens ſe montent d'ordinaire, pour les gens du commun à vingt ou trente roubles, & quant aux gens de diſtinction, ils conſiſtent en ſix, dix & juſqu'à vingt paires d'habits, en boutons d'or, galons, &c. & la fille eſt obligée de faire de ſon côté au garçon, des préſens de la même valeur, à peu-près que ceux qu'elle reçoit. Du moment qu'on eſt d'accord ſur ce point, l'affaire eſt à-peu-près conclue, mais le fiancé ne peut voir ſa fiancée que la nuit même des nôces; en attendant il a ſoin de lui envoyer de petits préſens de confitures, de bagues, de bracelets, &c. Ce ſont les peres & meres, ou les plus proches parens des deux côtés, qui déterminent le jour du mariage, & quelques jours auparavant on envoye les étoffes & l'on travaille aux habits. On invite pour la célébration de ces nôces un grand nombre de perſonnes des deux ſexes, & l'on choiſit en conſéquence deux maiſons qui ne ſoient ſéparées que par une cloiſon, & dont l'une ſert à recevoir & régaler les hommes, & l'autre les femmes. Lorſque tout le monde eſt raſſemblé, on amene un prêtre, les fonctions conſiſtent dans les points ſuivans: premiérement il ſert de témoin pour conſtater les préſens faits de part & d'autre; ſecondement c'eſt lui qui ſtipule avec les parens des deux côtés une certaine ſomme, que celui des deux conjoints qui demande ſa ſéparation ſera tenu de payer à l'autre; & enfin il ſe rend en troiſieme lieu vers la porte qui ſépare la pièce où ſe tient le nouveau marié, de celle où ſe tient la nouvelle mariée, & y récite à haute voix quelques prieres. Cela fait, l'on ſe met à table & l'on mange & boit abondamment; après le repas, le marié ſe retire dans ſa propre maiſon, accompagné de tous ſes conviés, qu'il congédie devant ſa porte. On méne alors la mariée, accompagnée d'un grand nombre de femmes, dans la maiſon de ſon futur mari, où elle ſe rend dans la chambre nuptiale, dont la premiere entremetteuſe ferme la porte, qu'elle garde juſqu'à ce que les jeunes mariés viennent l'ouvrir eux-mêmes le lendemain; alors la vieille enleve le drap ſur lequel les époux ont couché, & va montrer aux peres & meres, & à toute la parenté des deux intéreſſés, les ſignes exiſtans de la virginité de la mariée, & reçoit de chacun une récompenſe pour ſa peine.

C'eſt ainſi que ſe termine toute la cérémonie. Mahomet défend aux Perſans dans ſon Alcoran de prendre au-delà de quatre femmes légitimes; mais il leur permet en même-tems de prendre autant de concubines à gages que leurs facultés leur permettent d'en entretenir; de ſorte qu'ils croyent ſe faire un mérite auprès de Dieu, d'en tenir un grand nombre, alléguant qu'ils mettent par-là les femmes à portée de rendre quelque ſervice à l'humanité, tandis que ſans cela elles reſteroient des membres inutiles à la ſociété (*). Lorſqu'un Perſan

(*) Parmi les negres de la côte de Guinée, il eſt permis à un chacun d'épouſer autant de femmes qu'il peut en entretenir, ce qui fait que les rois en ont quelquefois pluſieurs centaines, & de ſimples particuliers juſqu'à dix. C'eſt encore l'uſage parmi eux que celle qui s'eſt mariée la premiere, ſoit auſſi la premiere en rang. C'eſt elle qui conduit le ménage, qui a l'inſpection ſur ces compagnes, qui les fournit d'habits & de tout leur néceſſaire, & qui leur diſtribue leur travail. Il n'y a que la ſtérilité qui puiſſe les priver de cette prérogative. Le divorce à volonté eſt auſſi reçu généralement chez ces peuples; il n'y a que dans le Loango qu'il eſt, dit-on, très-rare. L'adultere eſt pareillement très-peu fréquent dans tous ces pays-là, il y eſt regardé comme un crime qui attire ſur ceux qui le commettent des maladies & même la mort. Chez quelques-uns de ces peuples, ce crime eſt puni avec tant de ſévérité, que l'on y condamne l'homme adultere à avoir le dos écorché, les yeux crevés, les oreilles coupées, & qu'on finit par lui trancher la tête; quant à la femme coupable, on lui fait avaler du plomb fondu. Voyez *Oldendorp*, *Geſchichte der Miſſion von St. Thomas*, &c.

prend ſucceſſivement pluſieurs femmes légitimes, on obſerve à chaque mariage qu'il contracte les mêmes cérémonies que nous venons de décrire. La premiere en date eſt diſtinguée des autres femmes, & cette diſtinction réjaillit juſques ſur ſes enfans; elle eſt, même parmi les gens du commun, diſpenſée de tous les gros ouvrages, & n'eſt chargée que de la conduite du ménage. Cependant s'il ſurvient quelque jeune beauté plus piquante, & qui étale aux yeux du mari des charmes plus ſéduiſans, la loi de l'Alcoran ſi ſtrictement obſervée dans d'autres circonſtances eſt oubliée, & les attraits uſés ſont forcés de céder toutes leurs prérogatives aux attraits ſi puiſſans de la jeuneſſe & de la nouveauté.

Tout Perſan peut ſe ſéparer de ſa femme légitime, & toute femme de ſon mari, ſans être dans le cas d'alléguer aucune raiſon. Il ſuffit que la partie mécontente ſe rende chez le prêtre qui a préſidé au mariage, & qu'elle lui déclare ſes intentions; pour lors le prêtre lui preſcrit le payement de la ſomme convenue le jour des nôces en cas de dédit, l'oblige de rendre tous les préſens qu'elle a reçus, & lui délivre auſſi-tôt une lettre de divorce en bonne

c'eſt-à-dire, *Hiſtoire des miſſions de S. Thomas*, par Oldendorp, 1777, tom. I. p. 295, 296.

forme. Si un mari a des enfans de la femme dont il se fait séparer, il est le maître de les garder ou de les lui laisser : si c'est la femme qui se sépare du mari, elle jouit du même droit. Les concubines ne sont pas aussi-bien vêtues par le mari que les femmes légitimes, & ne retirent rien à la mort de celui-ci que leurs gages, tandis que les quatre femmes prennent la septieme partie du bien. Les mêmes concubines peuvent aussi être renvoyées par le mari sans aucun divorce en regle; elles se louent ordinairement pour un certain tems, soit par semaines, par mois ou par années.

Le corps-de-logis, habité par les femmes, est composé chez les grands de plusieurs appartemens, & chacune d'elles occupe deux ou trois pièces. Lorsque la mere ou une sœur ou une proche parente du maître se trouve dans la maison, c'est à elle que le soin du gouvernement est confié, & toutes les autres femmes lui sont subordonnées; ce n'est qu'au défaut d'une pareille parente que la premiere femme est revêtue de cette autorité. Les occupations journalieres de toutes ces femmes consistent en toutes sortes d'ouvrages de broderie en or, en argent & en soie; à fabriquer de certaines étoffes fines en soie ou cotton, &c. & l'on ne regarde pas comme honteux de vendre les ouvrages des femmes, même d'un kan, dans

les marchés publics. On les fait apprendre, dès leur tendre jeunesse, par un prêtre, à lire, à écrire & à connoître les principes de leur religion, & on les instruit à faire toutes sortes d'ouvrages.

Ce sont de vieilles femmes instruites par leur propre expérience, qui font l'office de sages-femmes, & qui l'exercent exclusivement même dans les accouchemens contre nature, qui heureusement sont fort rares. L'arriere-faix s'arrache de force immédiatement après la délivrance de l'enfant, quoique puisse indiquer la nature. Le cordon ombilical ne se coupe que le septieme jour avec un couteau. On a des exemples très-fréquens de couches qui produisent deux jumeaux, mais celles de trois sont extrêmement rares; chez les Arabes au contraire, il est, dit-on, très-ordinaire de voir une femme donner le jour à quatre, & même jusqu'à cinq enfans d'une seule couche. Les Persanes sont assez fécondes, mais elles cessent communément d'engendrer entre la trentieme & la quarantieme année de leur âge.

Aussi-tôt qu'un Persan meurt, on a soin de le laver, (*) si c'est un homme on le porte à

(*) Un homme est lavé par un homme, & une femme par une femme; cependant le mari & la femme peuvent se rendre cet office l'un à l'autre. Cette ablution se fait

cet effet au bord d'une riviere, ou près d'une fontaine; mais si c'est une femme, cet office se fait dans la maison. Cette cérémonie faite, le mort est encore enterré le jour même (*). On creuse d'abord pour cet effet un trou de quelques toises de profondeur, après quoi l'on creuse un caveau qu'on mure avec des pierres & qui se ferme avec une porte, c'est-là que l'on place le mort, qu'on ne couche pas sur le dos, mais sur le côté, de maniere que la tête soit dirigée vers le nord, & les pieds vers le midi. On le porte depuis la maison de deuil, jusqu'au lieu de la sépulture dans un cercueil de bois, dont on le tire revêtu d'une

---

avec une eau préparée, où l'on a fait macérer les feuilles d'un arbre nommé en persan *Serder*; cette feuille rend l'eau trouble & blanchâtre. On rougit en même-tems les ongles du mort. Il faut que toute la cérémonie se fasse sous un toit. Les endroits de son corps, dont il s'est servi pour faire sa priere, tels que le front, les mains, les genoux & les pieds doivent être frottés avec du camphre qui ne peut être mis en poudre qu'avec les doigts. Gm.

(*) Il paroît que les Persans, comme tant d'autres peuples n'ont point encore réfléchi sur le danger des enterremens précipités, & que leurs usages superstitieux ou peut-être seulement habituels, prévalent chez eux sur ce que la raison & une trop funeste expérience pourroient leur dicter à cet égard. C'est là un de ces points qu'un ami de l'humanité ne sauroit trop mettre sous les yeux de ses semblables: & l'on ne peut assez déplorer que malgré les ordonnances publiées à cet égard en France, on y enterre encore tous les jours avant l'expiration des vingt-quatre heures, quelque insuffisant même que soit ce terme.

simple chemise blanche pour le placer dans la tombe. Tous les parens & amis du défunt accompagnent le corps avec des prêtres qui chantent. On fait des prieres sur la tombe, & l'on y vient quelques jours de suite réciter l'office des morts. La plupart des tombeaux sont aussi placés le long des grands chemins, pour que chaque passant soit à portée de prier Dieu pour la délivrance de l'ame du défunt. Nous omettons cent misérables pratiques superstitieuses, dont ils font encore usage dans leurs enterremens.

Les personnes dévotes ou riches élevent à leurs morts des mausolées souvent très-beaux; tels sont les tombeaux des douze Imans qui doivent leur origine à la dévotion des Persans. Le mot *Iman* signifie un lieutenant ou vicaire du prophête. C'est Ali que les *Schias* regardent comme le successeur immédiat de Mahomet, qui est selon eux le premier de ces Imans, & on en compte onze successeurs, dont nous allons donner les noms suivant leurs rangs. *Hasen*, *Hussein*, *Elaabedjien*, *Mahumed Bakir*, *Diaefer Tsadik*, *Musa Kasim*, *Resa*, *Mahumed Takhi*, *Ali Nachi*, *Husan Askeri*, & enfin *Mahumed Mehdi*. Comme les Schias leur portent le plus grand respect, qu'ils leur attribuent le don des miracles, & s'efforcent de régler leur conduite sur leur modele, ils

regardent leurs reliques comme une chose sainte qu'ils invoquent, & croyent que les ames bienheureuses qui les ont animés, sont de puissans avocats auprès de l'Etre suprême pour le salut de la leur, & qu'elles méritent en conséquence qu'on fasse des pélérinages auprès des tombeaux qui les renferment. Voilà pourquoi dès les tems les plus anciens du Mahométisme, on leur a bâti des chapelles ou mosquées très-belles, à chacune desquelles on a le plus ordinairement annexé un vaste bâtiment nommé *Tékia* avec des bains couverts, des fontaines & des jardins de plaisance, &c. Les rois de Perse & d'autres personnes riches ont aussi légué à ces tombeaux des Imans des sommes très-considérables, qui ont mis en état d'y étaler une grande magnificence & d'y entretenir des prêtres particuliers. *Resa*, par exemple, a un tombeau superbe à Metsched, & comme on lui attribue particulierement le don miraculeux de rendre la vûe aux aveugles, il s'y fait tous les ans des processions solemnelles, qui ne font au reste que décéler davantage les fraudes des Moulahs, qui ne sont pas d'ailleurs inconnues aux Persans raisonnables.

Ce n'est pas à l'honneur des seuls Imans qu'on a érigé de ces chapelles, il y en a quantité d'autres de fondées en l'honneur de

nombre de saints personnages, qui se sont particuliérement distingués par leur piété ; elles se nomment *Mesaars*, comme celles des Imans, & sont presque en aussi grande vénération que les metschédes ou mosquées. On rencontrera difficilement un lieu tant soit peu considérable où l'on ne trouve de pareils tombeaux, parce que les Persans croyent gagner le paradis, en érigeant de ces sortes d'édifices. C'est une chose reçue parmi eux, que lorsqu'un homme quitte ce monde, c'est un ange particuliérement établi pour cela, qui lui porte la mort par un commandement exprès de Dieu. Aussi le suicide est-il extrêmement rare chez les Persans, & les duels y sont absolument ignorés.

Lorsqu'un Persan meurt, & qu'il laisse après lui des femmes ou des enfans, son bien se partage de la maniere qui suit: ses quatre femmes, ou s'il en a moins, celles qui se trouvent à son décès, prennent d'abord la septieme partie de la succession; les six parties restantes se divisent en trois; les garçons en prennent deux & en laissent une pour les filles. Les enfans des concubines ne reçoivent que la demi-part des enfans des femmes légitimes, à moins que le pere n'ait déclaré sur son lit de mort qu'il vouloit qu'ils fussent traités également. Le fils aîné n'a d'autre prérogative sur ses freres, que celle de pouvoir pren-

dre le meilleur cheval, le meilleur livre & le meilleur ſabre de ſon pere. Les diſpoſitions teſtamentaires ont auſſi lieu chez les Perſans, & il faut comme chez nous, pour qu'elles ſoient reconnues valides, que le teſtament ſoit conſtaté par des témoins. Lorſqu'un pere laiſſe des enfans mineurs, il conſtitue dans les dernieres années de ſa vie, un de ſes parens ou un ami pour être leur tuteur, & celui-ci n'eſt tenu de rendre compte de ſon adminiſtration qu'à ces mêmes enfans, à meſure qu'ils avancent en âge. Aſſez communément, c'eſt auſſi la mere, lorſqu'elle n'eſt pas dans le deſſein de ſe remarier après la mort de ſon mari, qui éleve elle-même ſes enfans, & qui dirige les affaires de la maiſon. Lorſque le pere & la mere meurent ſans avoir conſtitué un tuteur pour leurs enfans, ceux-ci ſont élevés aux fraix de la communauté ou Slobode; mais on a peu d'exemples que des gens de diſtinction ſe ſoient déclarés en faveur de pareils orphelins.

Avant de rapporter ce que nous avons à dire touchant *Hédaet*, Kan actuel du Ghilan, de ſes revenus, de ſon adminiſtration & de ſa cour, nous entrerons dans quelques détails ſur ſon origine. *Mahomet Haſſan kan* avoit confié le gouvernement du Ghilan à un Perſan, nommé *Adſchi Schamal*, qui poſſédoit des

des richeſſes conſidérables, & qui fut pere de cet *Hédaet Kan*, dont nous parlons. Après la ſuppreſſion de la dignité de Schach, dans le royaume de Perſe, Adſchi-Schamal profitant des troubles dont ce malheureux pays étoit agité, ſe fit un parti, & tâcha d'amener le Ghilan ſous ſon obéiſſance; il réuſſit effectivement dans ſon entrepriſe, mais il ne put en jouir que deux ans, ayant été aſſaſſiné en 1752, tandis qu'il étoit à Schaſt, par *Hadſchi-ſcheſt*, Staroſte de la ville. Celui-ci s'étant aſſocié *Mirſa Saki*, Naïp de Keſtar, ils ſe firent tous deux ſouverains en commun du Ghilan. Au bout de trois ou quatre mois, ils furent ſurpris & maſſacrés par *Mahomet Haſſan*, Kan du Maſanderan, qui donna là-deſſus à *Hédaet* l'emploi de Naïp du Ghilan, & comme il étoit encore en bas-âge, il nomma *Adſchi Naddi*, Naïp de Keſmin, pour lui ſervir de tuteur, & pour adminiſtrer la province à ſa place. *Aſad Kan*, ayant fait depuis la guerre à *Haſſan*, & s'étant emparé des provinces de Ghilan & de Maſanderan, il conféra pendant la courte durée de ſon règne la dignité de Kan à *Hédaet*, qui trouva le moyen, même après que Haſſan ſe fut remis en poſſeſſion de ſes états, de la maintenir juſqu'à ce jour. Les Naïps des villes du ſecond ordre de la province de Ghilan, ſavoir Langorod,

Lagidſchaan, Keſmin, Keskaer, &c. qui s'étoient regardés juſqu'alors comme ſouverains indépendans de leurs diſtricts, furent même forcés depuis le regne de *Kerim Kan*, par un ordre exprès de ce prince, de ſe ſoumettre à *Hédaet Kan*.

Actuellement *Hédaet Kan*, eſt comme tous les autres Kans, excepté ceux du Gurgiſtan, qui confinent à la Ruſſie, vaſſal de *Kerim Kan*, & lui paye en conſéquence deux mille cinq cents batmans (*) de ſoie & vingt mille roubles en argent; & il arrive encore aſſez ſouvent des ordres de Schiras de fournir des contributions extraordinaires. Il faut qu'il faſſe extérieurement ſemblant d'obéir à tous les ordres de Kerim, & même dans le cas où il lui demanderoit des troupes, il ſe trouveroit dans la néceſſité de lui en fournir. Mais en même tems *Hédaet* ſe prépare en ſecret à ſe rendre indépendant, auſſi-tôt que l'inſtant de ſecouer le joug ſera arrivé.

Les Kans actuels des provinces ne doivent

(*) Il y a de deux ſortes de batmans en Perſe, leſquels different encore chacun en particulier, ſelon les différens lieux. L'un s'employe dans la vente des ſoies, de l'indigo & de la cochenille, on ſe ſert de l'autre pour toutes les autres marchandiſes. Le premier équivaut à treize livres & demie de Ruſſie, & l'autre en contient quinze du même poids. Gm.

repréſenter autre choſe que ce qu'ils repréſentoient ſous la royauté. *Kerim Kan* eſt à proprement parler, revêtu de la dignité de Schach, quoiqu'il n'en prenne pas le titre, & les autres Kans ſont ſes principaux officiers, qui ſe croyent toutefois autant pour la plupart que leur chef ſuprême, & ne lui rendent que peu ou point de compte de leur conduite. *Hédaet* eſt obligé de fournir à *Kerim* les contributions mentionnées ci-deſſus, & retire des appointemens de ce dernier; cependant il ne ſe conduit nullement en vaſſal, mais il vit en Kan effectif; il aime le faſte & tient une cour brillante, ce qui ne l'empêche pas de trouver le ſecret d'augmenter ſes tréſors pour l'avenir.

Il eſt fort difficile de déterminer à combien ſe montent les revenus du Kan de Ghilan, vu qu'ils ne ſont pas toujours légitimes. On ſait, à la vérité, que ce qui lui eſt accordé par *Kerim Kan* pour appointemens, eſt fixé à quinze cent batmans de ſoie & vingt-cinq mille roubles en argent, ſans compter cinq mille roubles qui lui ſont aſſignés pour l'entretien de ſa cour. Mais il fait ſi bien ſon compte qu'il tire annuellement de ſa province deux millions de mindenars, que lui produiſent principalement la vente des ſoies recueillies par ſes ſujets; les amendes qu'il inflige, les contributions qu'il leve de temps en temps, le com-

merce qu'il fait avec la Ruſſie, enfin les ſommes que lui rendent les douanes qu'il a depuis peu affermées pour ſoixante-dix mille roubles. Nous avons déja vu qu'il retire outre cela chaque année des Arméniens, qui vivent ſous ſa domination & qui habitent Räſcht, Enzelli, Keskaer & d'autres places, cent roubles par familles; pour ceux qui ne ſont pas mariés, ils ne payent rien. Les Juifs ſont exempts de toute impoſition, mais ils lui apportent tous les ans des préſens de quelques centaines de roubles.

Le nombre des troupes du Ghilan peut aller de huit à dix mille hommes, dont il n'y en a que quinze cents qui ſont toujours près de la perſonne du Kan, & qui tirent la ſolde, encore ne la touchent-ils pas réguliérement; ce ſont pour l'ordinaire des commiſſions lucratives dont eux ſeuls peuvent être chargés, qui leur en tiennent lieu. C'eſt ainſi par exemple, que le Kan envoye ſes officiers & ſoldats lever les contributions en argent, en comeſtibles, en matériaux à bâtir, &c. & ces gens-là trouvent moyen de ſe faire ſi bien payer, qu'ils retirent ſouvent d'une ſeule de ces aubaines au-delà de ce que la meilleure ſolde pourroit leur rapporter.

Le Kan eſt conſtamment général en chef ou *Sipah Solaar*, & n'entretient point de hauts-officiers, mais ſeulement des chefs de mille,

de cinq cents, de cent hommes, &c. Les troupes du Ghilan ſont armées, comme le reſte des Perſans, ou de fuſils ordinaires, ou ſeulement de mouſquets à rouet & à mêche, les arcs & les fléches n'étant preſque plus en uſage. Chacun porte des habits de la couleur qui lui plaît le mieux, mais tous ſont pourvus d'un grand ſabre, qui pour l'ordinaire eſt courbe, & qui coûte ſouvent par les enrichiſſemens qu'ils y mettent quelques centaines de roubles. Les uns ornent leurs bonnets de panaches de plumes, d'autres ſont cuiraſſés; en général, ils donnent beaucoup dans ce qui frappe la vue & n'épargnent rien pour briller. Mais comme il n'eſt pas queſtion parmi eux, non plus que chez tous les autres ſoldats perſans, d'obſerver le moindre ordre, ni la moindre diſcipline, ſoit dans les camps, ſoit ſur le champ de bataille; ils ne tiendroient pas du tout contre des troupes réglées. Leur muſique militaire forme un tintamare ſi confus & ſi déſagréable qu'elle eſt bien plus propre à faire fuir, qu'à inſpirer quelque ardeur pour le combat.

Le clergé de *Räſcht*, qui n'eſt plus ce qu'il étoit autrefois ſous le gouvernement des Schachs, eſt compoſé des dignités ſuivantes. Le *Schilchalichſtan* eſt à la tête de tous les prêtres, & ſa dignité eſt analogue à celle de

nos évêques; il prononce dans les caufes matrimoniales & autres de ce genre; dans les cas douteux, il faut fouvent qu'il interroge les deux parties fur le fimple témoignage de leur confcience, & il ne peut les prendre à ferment que lorfque la néceffité l'y oblige. Il juge auffi tous les différends qui s'élevent entre les prêtres; il a l'infpection fur toutes les mofquées, & il ne fe fait rien concernant la religion que fous fon autorité. Le *Pifinamaas*, qui fignifie archiprêtre ou premier pafteur, & dont chaque mofquée a le fien, préfide aux exercices réguliers du culte public, & c'eft d'après tous fes mouvemens que le peuple eft obligé de régler tous les fiens. Le *Hafis* eft le prêtre qui va lire pour de l'argent l'office des morts près des tombeaux de ceux qui font nouvellement décédés. Un *Moulah* eft un prêtre ordinaire qui n'a point encore le droit d'officier. Les *Muwafins* font ceux qui du haut des tours ou minarets appellent en chantant le peuple au culte divin. Tous ces emplois eccléfiaftiques ont été fort diminués, & l'on en a ufé de même à l'égard des emplois civils, parce que les Kans ne font plus dans la poffibilité de tenir le même état que fous les Schachs, où une plus grande repréfentation leur étoit facile & même néceffaire. Ce font aujourd'hui les Kans eux-mêmes qui font revêtus des emplois les plus importans.

On peut avancer qu'en général les habitans du Ghilan font contens du gouvernement de *Hédaet*; & s'ils fupportent de fortes impofitions, ils favent en même temps qu'il n'eft aucun fujet de l'empire Perfan qui ne gémiffe fous un joug pareil; d'ailleurs le goût d'*Hédaet* pour la dépenfe ne laiffe pas de répandre des fommes confidérables parmi fes fujets, malheureufement que le cultivateur ne participe point à ces bénéfices; obligé de fournir fon argent & fa foie, il n'eft point à portée de rien gagner par le commerce. *Hédaet* paffe fa vie au milieu d'une troupe de femmes & de jeunes garçons Géorgiens, aime les boiffons fortes & cherche à paffer fa vie dans la jouiffance de tous les plaifirs poffibles. On apperçoit dans toutes fes manieres & dans fa converfation quelque chofe de fin & au-deffus du commun; il eft toujours vêtu de la derniere magnificence. Il n'eft pas fans quelque teinture de fciences, ce qui eft on ne peut pas plus rare dans ces pays, & il connoît même affez bien la conftitution politique de l'Europe. Il lit beaucoup, achete tous les bons livres, dont il peut fe procurer l'acquifition, & entend la langue arabe au point de la parler même avec facilité.

L'année des Perſans eſt une année lunaire, & ſe partage en douze nouvelles lunes, qui déterminent en même temps leurs jours de fêtes. Mais comme les mois lunaires ſont inégaux, & qu'ils ont pour la plupart un jour de moins que nos mois ſolaires, toutes les fêtes des Perſans ſont très-mobiles, & tombent tous les ans dix à onze jours plutôt, ce qui fait au bout d'un certain nombre d'années une variation conſidérable dans les temps.

Le premier mois s'appelle *Muharrem*, & les dix premiers jours en ſont conſacrés à célébrer la mémoire de la mort violente de Huſſein, le plus jeune des fils d'Ali, à cauſe que ce prince fut engagé pendant dix jours dans un combat contre *Jeſib*, dans lequel il eut enfin le malheur de périr. (*) Oléarius a raiſon, lorſqu'il dit que Huſſein fut privé avant ſa mort de toute nourriture, criblé de bleſſures, & enfin tué par deux hommes de l'ar-

(*) M. Court de Gebbelin fait remonter bien plus haut l'origine de cette fête ſinguliere. Nous ne ſaurions trop exhorter nos lecteurs curieux de s'inſtruire, à lire la ſavante & très-intéreſſante explication que ce profond & laborieux écrivain a donné de cette allégorie orientale dans ſon excellente *Hiſtoire du Calendrier*, p. 243 & ſuiv. Cette Hiſtoire du calendrier qu'il faut lire en entier pour bien ſaiſir la juſteſſe de cette explication, forme un des volumes de ſon grand & important ouvrage, intitulé, *Hiſtoire du monde primitif.*

mée ennemie. Cette fête porte le nom d'*Aſchuur* qui ſignifie en arabe un eſpace de dix jours. Le ſecond mois s'appelle *Sephir*, dont le 20e. jour eſt encore une grande fête, parce que les Perſans croyent que la tête de Huſſein qui avoit été ſéparée de ſon corps dans le combat, s'y étoit rejointe miraculeuſement ce jour-là. On a pareillement ſanctifié le 28e. à cauſe, dit-on, que Haſen, un autre fils d'Ali, fut empriſonné à pareil jour. Ce même jour-là eſt auſſi regardé comme le plus malheureux de toute l'année, à cauſe que Mahomet doit avoir dit que les aſtres s'y ſont tous conjurés contre le bien du genre humain. Le troiſieme mois eſt nommé *Kebia-Awil*, dont le troiſieme jour eſt conſacré par les Schias à rappeller la mémoire de ce même meunier qui égorgea *Omar* dans ſon moulin; & ſe ſauva enſuite de la maniere la plus ſinguliere. Suivant quelques paſſages de l'alcoran, Ali lui prêta ſon cheval miraculeux, qui le tranſporta dans l'eſpace de vingt-quatre heures de Koſchan à Médine, & ſuivant d'autres, qu'à la parole d'Ali, le chemin s'étoit tellement contracté que le meunier avoit pu faire ce voyage dans un eſpace de temps auſſi court. Le quatrieme mois ſe nomme *Rebia Aſchir*, le cinquieme *Dſchemmadi Awil*, le ſixieme *Dſchemmadi Achir*, le ſeptieme *Red-*

ſcheb, & le huitieme *Schaabaon*. Les Perſans croyent que le 15e. de ce dernier mois, Dieu ordonne à quelques anges d'ouvrir le livre où ſont écrits les noms de tous les hommes vivans ſur la terre, & toutes leurs actions. Le neuvieme mois eſt appellé *Romaſaan*, & eſt entiérement conſacré au jeûne & à la priere, tant chez les Turcs & les Tartares que chez les Perſans. Depuis le crépuſcule du matin juſqu'à la nuit ſombre, il n'eſt permis à aucun Muſulman de prendre la moindre nourriture ni la moindre boiſſon, & ils veulent tous expier dans le cours de ce mois les péchés de toute leur vie. Mais dès que la nuit eſt arrivée, la loi de Mahomet leur laiſſe pleine liberté de faire tout ce qui leur plaît. En conſéquence on ſe fait ſervir tous les mets en uſage parmi eux, on s'enyvre de liqueurs fortes à ne pouvoir plus ſe ſoutenir, on fait venir la muſique & l'on s'abandonne entiérement aux voluptés charnelles, comme ſi Dieu, tel qu'un autre Baal, dormoit pendant la nuit, ou que le culte forcé qu'on lui rend pendant le jour, fût ſuffiſant pour le contenter. Le premier jour du dixieme mois, nommé *Schawal*, eſt deſtiné aux aumônes; tout pere de famille diſtribue ce jour-là parmi ſes domeſtiques autant de vivres & d'argent que ſes facultés le lui permettent; & plus on ſe montre libéral dans cette circonſtance, mieux l'on remplit les devoirs de ſa religion, qui preſcrit en général la bienfaiſance envers les néceſſiteux. Le onzieme mois eſt appellé *Suelkaadeh*, & le douzieme *Sulhadſched*, le dixieme jour de ce dernier mois, les Turcs, les Tartares & les Perſans célébrent la plus joyeuſe de leurs fêtes. Cette fête eſt inſtituée en mémoire de l'ordre que reçut Abraham de ſacrifier ſon fils. Or il faut ſavoir que les Mahométans prétendent que ce ne fut point le fils de Sara, mais Iſmaël que Dieu avoit demandé au Patriarche pour offrande. Les circonſtances abſurdes & controuvées de cette hiſtoire ſont racontées d'un ſtyle de panégyrique dans les tavernes, & chaque Muſulman immole une certaine quantité de moutons & d'agneaux proportionnée à ſes richeſſes, auſſi ceux d'un rang diſtingué ont-ils d'autant plus ſoin de ſe faire voir dans cette circonſtance, que les animaux immolés publiquement ſont un revenant-bon pour les pauvres. On fait en même temps des ſacrifices privés dans les maiſons, leſquels ſont accompagnés de toutes ſortes de divertiſſemens, qui durent pluſieurs jours. Cette fête ſe nomme *Bairam Kurbaan*.

La fête du renouvellement de l'année chez les Perſans tomba le 10 de Mars, dans le temps que M. Gmelin ſe trouvoit à Räſcht, & fut

annoncée par des coups de canon ou des mousquetades. Toutes les personnes d'un certain rang, tant de la ville que de toute la province, se rendirent chez le Kan pour le complimenter & lui apporter des présens, de sorte que ce jour-là lui rapporte souvent, à ce qu'on prétend, soit en argent comptant, soit en effets de valeur, jusqu'à cinquante mille roubles. M. Gmelin ne manqua pas de lui envoyer aussi ses présens, qui furent si bien reçus que le Kan vint quelques jours après en personne lui faire une visite, & l'assura de la sincérité de son amitié dans les termes les plus choisis. Les fêtes du renouvellement de l'année durent dix jours, qui se passent à boire & à faire des courses de chevaux. Dans ce dernier divertissement, les cavaliers tâchent de s'approcher d'assez près pour qu'ils puissent, lorsque la chose leur réussit, se toucher de leurs bâtons ou baguettes pointues, d'où il arrive assez fréquemment que l'un ou l'autre se trouve grièvement blessé. Les Persans sont encore dans l'usage de se rendre de fréquentes visites pendant ces dix jours, de se promener, & de faire entendre leur musique dans les rues. Ceux qui en ont le moyen se font habiller de neuf pour cette fête.

La religion des Persans est une secte particuliere de la croyance Mahométane, dont voici

l'origine en peu de mots. *Abubeker*, *Osman* & *Omar* furent les amis les plus intimes de Mahomet. Comme il s'agissoit après la mort de ce faux prophete, de mettre à sa place un autre chef de sa religion, ce fut Abubeker son beau-pere qui lui succéda d'abord, & après ce dernier *Osman* & *Omar*, celui-ci se chargea de poursuivre avec le fer Ali & toute sa famille, lequel Ali faisoit toujours valoir des droits très-bien fondés à la place de chef des croyans. (*) Mais Omar échoua dans son entreprise, & fut tué dans sa poursuite par la ruse du meunier, dont nous venons de parler, & par cet événement Ali fut élu chef de la nouvelle religion. Les Persans reconnurent dès-lors Ali comme le seul successeur légitime de Mahomet, & l'honorerent comme leur premier Iman, faisant encore aujourd'hui entrer son nom dans toutes leurs invocations. Ils firent en conséquence schisme avec les Turcs, les peuples de la Crimée, les Arabes & la plus grande partie des Usbecs, qui suivent tous la doctrine d'Omar; les Persans se distinguerent sous la dénomination de *Schias*, & donnerent aux autres celle du *Sunnis*, qu'ils persécutent

(*) Ali étoit neveu de Mahomet, par son frere, & devint même ensuite son gendre.

en ennemis déclarés. Suivant *Kämpfer* (Exot. p. 148.) le mot persan Sunni ou Sonni dérive de *Sonnet*, qui signifie une doctrine superflue que Mahomet n'a point prescrite, ainsi cette dénomination établit suffisamment les principaux points qui divisent les deux sectes. Les changemens qu'Ali fit dans l'Alcoran redoublerent encore la haine & l'animosité qui subsistoient entre les deux sectes; & comme *Omar* restreignoit d'un autre côté les voluptés charnelles à la jouissance d'un petit nombre de femmes légitimes, excluant totalement les concubines, il n'en falloit pas davantage pour exciter violemment le zele du Persan sensuel, dont l'extrême lubricité s'accommodoit si peu d'une pareille doctrine. Ce schisme n'auroit point eu cependant des suites aussi sérieuses, si, vers la fin du quinzieme siecle, la famille des Seffis ou Sophis, qui s'est éteinte dans la révolution occasionnée par *Thamas-Kouli-Kan*, ne s'étoit pas élevée à un si haut point de grandeur. Il y avoit à peine cent ans que *Tamerlan*, la gloire des Usbeks, avoit transmis à ses descendans le vaste héritage, dont ses actions héroïques l'avoient mis en possession, lorsque *Haïdar*, de la famille d'Ali, renouvella les anciennes querelles qui régnoient entre les *Schias* & les *Sunnis*, ajouta d'autres changemens à ceux qu'Ali avoit déja faits à

l'Alcoran, & s'attira la vénération de ses adhérens par des actes d'une piété toute extraordinaire; mais enfin victime de la vengeance des *Sunnis*, il fut assassiné par *Rustan*, laissant après lui trois fils, dont le cadet, *Ismaël premier*, fut revêtu de l'emploi de lieutenant du prophête, & presqu'en même tems de la puissance temporelle. Cet Ismaël fut le fondateur de la race des Sophis, & l'ayeul *d'Abbas le grand*. Il étoit fortement attaché aux principes établis par son pere; & malgré les guerres les plus sanglantes qu'il eût à soutenir à leur occasion de la part des Sunnis, il s'en tira si glorieusement, qu'il s'acquit la réputation d'avoir été l'un des plus grands rois qui ait régné sur la Perse, & présagea le regne plus glorieux encore de son petit-fils. Depuis ce souverain jusqu'en 1733, la secte des Schias, si elle eut quelques attaques à soutenir, maintint du moins sa puissance & conserva toute sa splendeur; mais à cette époque, Nadir revêtu de tous les attributs de la royauté, essaya de lui porter de nouvelles atteintes, ou plutôt les derniers coups; soit qu'il adhéra dans le fond de son cœur à la secte des Sunnis, soit qu'il y fut poussé par son ambition démesurée, il entreprit d'amener les sectateurs d'Omar & ceux d'Ali à une

réunion. (*) Mais autant il avoit été heureux dans toutes ses entreprises, autant le préjugé lui fut-il défavorable dans celle-ci, & quoiqu'il en eut coûté la vie au chef des prêtres, les Persans demeurerent sectateurs d'Ali, & ennemis déclarés des Sunnis.

Les Persans croyent, suivant ce que leur enseigne l'Alcoran, à un seul Dieu, être des êtres, le créateur & le conservateur de toutes choses, le pere des hommes, souverainement juste, tout-puissant & revêtu de la toute-science. Ils sont entiérement d'accord avec les Sunnis sur ce qui concerne la mission divine de Mahomet, & l'autorité de l'Alcoran. Ils vaquent quatre fois par jour à la priere; au lever du soleil, à midi, au coucher du soleil & vers minuit. (**) Ils ont à cet usage des formules de prieres établies, auxquelles ils joignent encore souvent la lecture de quelques passages

(*) Nous nous rappellons d'avoir lu dans un voyage de Perse, par M. Otter, de l'académie des Inscriptions, que Thamas Kouli-Kan n'avoit à proprement parler aucune religion, & qu'il avoit formé le projet, quelque temps avant sa mort, de s'ériger en fondateur d'une religion nouvelle, qui auroit été un mélange de toutes les autres, dont chacune, avoit selon lui, son bon & son mauvais, qu'il prétendoit tirer.

(**) Voyez *les Voyages de Hanway en Perse, par la Russie*, tome I, où l'on trouve ces formules de prieres.

ges de l'Alcoran, ou de certains discours adaptés à des circonstances particulieres. Avant la priere, ils sont toujours tenus, par un commandement précis de Mahomet, à se laver, (*) & ils ne manquent pas immédiatement après l'ablution de se peigner la barbe avec le plus grand soin; ils défilent en récitant leurs prieres les grains d'une espece de chapelet. Les Persans dévots ont encore assez communément sur eux des bandes de papier fort étroites, roulées sur un morceau de bois en forme de cylindre; ces papiers contiennent par écrit leurs formules de prieres; ils portent ordinairement ces rouleaux, fixés en-dedans de la partie supérieure du bras gauche, & ils les accompagnent de petits morceaux de toile taillée circulairement, du diametre d'un rouble, qui viennent effectivement ou sont au moins censés venir de la Mecque, ce qui fait qu'ils leur attribuent une grande vertu; & ils s'en servent pour poser leur front dessus, lorsqu'ils se prosternent en terre, dans le tems qu'ils font leur oraison. En récitant certains endroits de leurs prieres, ils se tiennent debout, dans d'autres, ils se mettent à genoux, & dans d'autres, ils se prosternent tout le corps étendu en

(*) Tournefort, *Rélation d'un voyage au Levant*, Amst. 1718. 4°. tom. II. p. 41.

terre. Mais en général, malgré ce zèle enthousiaste dont ils les accompagnent à l'extérieur, ces prieres sont récitées avec si peu de dévotion, qu'ils ne se feront aucun scrupule, tout au milieu de ce pieux exercice, de vomir les injures les plus sales & les plus atroces contre quelqu'un qui viendra par mégarde à les toucher, & continueront ensuite leur acte de piété, avec la plus grande tranquillité. Il ne leur est pas permis de porter sur eux, lorsqu'ils font leur priere, ni or, ni argent, ni des habits riches, ils ne souffrent pas non plus autour d'eux dans cette circonstance aucune figure peinte ou taillée, afin d'éviter jusqu'à l'ombre de l'idolâtrie. Outre les quatre prieres journalieres, dont nous venons de parler, l'Alcoran leur prescrit encore dans des circonstances particulieres, des conférences pieuses, appropriées à ces mêmes circonstances, comme par exemple dans leurs différentes fêtes, lorsqu'il paroît en l'air quelque phénomène extraordinaire, dans les tremblemens de terre, à l'occasion de quelque mort dans la parenté, &c. Leur tradition leur enjoint encore d'autres prieres, comme une priere à Ali, une à Fatma, fille de Mahomet & femme du même Ali, une pour les temps destinés à invoquer les reliques des saints décédés, &c. &c.

Les ablutions sont un point de religion d'une obligation indispensable, tant chez les Sunnis que chez les Schias, & doivent toujours précéder immédiatement la priere. Ils distinguent différentes sortes d'ablutions. Le *Wesu* est ce genre d'ablution qui se borne à se laver seulement les mains & les pieds, jusqu'au coude, & jusqu'à la cheville. Ils nomment *Kusl* celle où l'on se plonge tout le corps dans l'eau, ce qui est proprement prendre un bain. *Teimem*, est lorsqu'au défaut d'eau l'ablution se fait avec le sable. L'Alcoran entre dans des détails souvent très-ridicules, touchant les cas où l'on doit employer tel ou tel genre d'ablution. Un *Wesu* sans *Kusl* suffit, par exemple, lorsqu'on a laissé aller son urine ou fait ses ordures en dormant; lorsqu'on a lâché des vents avec bruit, ou lors qu'une femme s'apperçoit qu'elle a ses régles; un *Kusl* sans *Wesu* suffit après la cohabitation, le *Wesu* est même défendu dans ce cas-là; l'un & l'autre au contraire sont prescrits après la cessation du flux menstruel, ainsi qu'après les couches, ou lorsqu'on a touché avec quelque partie de son corps, un cadavre refroidi, qui n'a point encore été lavé, &c. Toute priere est de nulle valeur, lorsqu'on s'est servi pour l'ablution d'une eau ou d'un sable défendus, ou lorsqu'on a négligé de la faire dans un endroit légal, ou lorsqu'on

n'a pas quitté ses pantoufles, en s'acquittant de cet acte. Il faut que le lieu où l'on fait l'ablution du *Wesu*, soit d'un usage commun, légalement reconnu pour tel ; ou si l'endroit a un propriétaire, il faut avoir préalablement obtenu de lui la permission de s'en servir. Toute autre eau qu'une eau pure & naturelle est illégale, l'eau rose & toute autre eau distillée ou odoriférante sont proscrites ; & toujours faut-il que cette eau naturelle n'ait point de maître, ou du moins qu'on ne l'employe qu'avec son consentement. Quant à l'ablution du *Teimem*, voici de même les points qu'il faut encore observer. L'accès du lieu où l'on prend le sable doit être permis, & libre à tout le monde. Il faut que la main touche immédiatement le sol dont on prend le sable pour l'ablution, & il est en même tems défendu d'avoir les doigts garnis d'anneaux ou de pierres précieuses. On ramasse le sable & l'on s'en frotte le front depuis la racine des cheveux jusqu'au nez. L'on porte de nouveau les mains à terre, & l'on purifie de la main gauche le côté droit de la tête & la main droite, & avec celle-ci le côté gauche de la tête & la main gauche. Enfin il faut toujours autant d'ablutions de l'une ou l'autre de toutes ces différentes especes, que l'on fait de prieres. Nous ne citerons qu'un petit nombre d'exemples d'une foule

d'autres pratiques absurdes & ridicules, rélatives à la purification. Lorsqu'on va à la garde-robe, le premier pas doit se faire du pied droit, & lorsqu'on en revient, il faut que ce premier pas se fasse du pied gauche. Tout homme qui s'essuye l'anus avec du papier est mis au rang des infidéles. Il n'est jamais permis, lorsqu'on vuide le ventre, d'avoir le visage tourné vers le soleil ou vers la lune, parce qu'il tombe des rayons de ces astres sur la terre.

Les Persans regardent comme impurs & abominables les objets suivans ; les excrémens & les urines de tous les animaux dont la chair est défendue. Le sang de toutes les bêtes de somme ; mais lorsqu'on tue une bête de somme dont il est permis de manger la chair, on en peut regarder le sang qui reste dans les veines comme pur & légal ; enfin la semence de tous ces animaux, tous les quadrupedes amphibies & le pourceau. Tous ceux qui ne sont pas au nombre des croyans & ne respectent pas l'Alcoran, sont censés idolâtres, sans en excepter les chrétiens, parce qu'ils admettent trois personnes dans la divinité. Ils ont encore en abomination toutes les liqueurs enyvrantes, toutes celles qu'on tire au moyen de la fermentation, soit de l'orge ou de l'avoine, ou du seigle, ou du froment ; les

charognes, à l'exception de leur laine, de leurs os & de leurs dents. ---- Il eſt encore abſolument défendu de ſe ſervir de vaſes d'or pour ſe laver ; à la rigueur, il n'en devroit pas même paroître ſur la table ; mais ſi quelqu'un s'aviſoit de vouloir boire hors d'un vaſe de ce métal, il faudroit qu'il ſe gardât de le toucher avec les levres.

L'aumône eſt regardée comme le point de leur religion le plus eſſentiel & le plus obligatoire après la priere & l'ablution, tant chez les Perſans que chez les Turcs ; mais ce n'eſt qu'envers les pauvres & les néceſſiteux que Mahomet ordonne d'être compatiſſant ; tandis que les exactions, les injuſtices les plus cruelles, exercées envers des perſonnes riches, tant de violences atroces, dont les ſuites funeſtes ſe mettent ſur le compte de la prédeſtination, ſont permiſes, ſont même conformes à la doctrine mahométane, priſe à la lettre, & n'ont par conſéquent rien de contraire à la religion. Les Perſans n'ont même point d'autre vue en faiſant l'aumône, que leur propre intérêt ; car ils penſent que Dieu leur fera récupérer au double tout ce qu'ils donnent. L'Alcoran recommande particuliérement d'aſſiſter ſes parens, ſes proches, ſes voiſins, les orphelins, les voyageurs & les pélérins. Il eſt enjoint de donner la dixme ou

tout au moins le quinzieme des grains & de toutes les productions qu'on recueille ſoi-même. Lorſqu'on poſſede cinq chameaux, on donne un mouton ; pour vingt-ſix chameaux, une femelle de deux ans ; pour trente-ſix, une de trois ans ; pour quarante-ſix, une de quatre ans ; pour ſoixante-une, une de cinq ans ; pour ſoixante-ſeize, deux de trois ans ; pour quatre-vingt onze, deux de quatre ans : mais ſi quelqu'un eſt aſſez riche pour poſſéder cent vingt-un chameaux & au-delà, il donne pour chaque quarantaine de chameaux une jument de quatre ans ; trente bœufs payent un veau de deux ans, & quarante bœufs un jeune de trois ans. Poſſéde-t-on un troupeau de paſſé quatre cents moutons, il faut en donner un pour chaque centaine, encore doit-il être ſans tare & âgé de ſept mois tout au moins. Outre ces obligations qui leur ſont enjointes par la religion, la tradition leur preſcrit encore divers préceptes en différens cas : par exemple, on eſt obligé de donner quelque choſe de tout le profit qu'on a fait dans le commerce. Si l'on a butiné le bien de quelque infidéle, ou même acquis des choſes défendues, on en donne le cinquieme, au moyen de quoi les acquiſitions les plus injuſtes deviennent légitimes.

Ce ſont les prêtres qui recueillent les

aumônes, ou le *Jekat*, comme ils le nomment, & ils sont obligés d'en tenir un compte exact. Ils employent ces rétributions, selon les préceptes de l'Alcoran, à racheter les prisonniers de guerre; à délivrer ceux qui sont détenus pour dettes, ou à bâtir des écoles & des Mosquées. ---- Nombre de Musulmans ne se bornent pas dans ces actes de charité, à ce qui est purement obligatoire; ils ne manquent jamais outre cela de donner du pain à ceux qui ont faim, parce que tous ces actes de bienfaisance sont regardés chez eux comme de sûrs moyens de voir augmenter leurs richesses, & de mériter les graces du Tout-puissant; c'est-là l'unique motif qui rend les Persans infatigables dans la pratique de ce devoir; c'est-là la vraie source de leur hospitalité, de leurs attentions pour les voyageurs, que manifestent cette quantité de lieux de rafraichissemens, de Karawanserays bâtis, & de puits creusés le long du grand chemin. Enfin de leurs legs pieux & de tant de fondations.

Le *Jeûne*, en persan *Rusé*, fait encore un des principaux points de leur religion: il ne se borne pas chez eux à l'abstinence d'un certain genre de nourriture, mais il interdit totalement le manger, le boire, l'acte conjugal & le bain dans des eaux courantes. S'il

arrivoit qu'un Mahométan eût passé un ou plusieurs jours du mois de Ramazan sans jeûner, il feroit de nécessité absolue qu'il y suppléât dans un autre temps, & s'il venoit à mourir sans avoir satisfait à cette dette, & qu'il laissât divers fils de différens âges, il faudroit que pour réparer cette omission, l'aîné des fils se chargeât seul de la moitié des jours de jeûnes négligés, & le restant des fils de l'autre moitié, afin de sauver l'ame de leur pere. Si un Musulman a quelque acte criminel à se reprocher, & qu'il n'ait pas fait d'aumône en conséquence, il est tenu de jeûner deux mois. Bien entendu, que ce n'est que pendant le jour, car de nuit, ainsi que nous l'avons vû, tout est permis.

Les Persans attribuent la création à Dieu, exclusivement à tout autre être. Ils soutiennent que le Diable a été créé du feu, & l'homme de la terre. Satan est aussi selon leur opinion, l'ennemi le plus acharné du genre humain, & la principale cause de l'expulsion d'Adam hors du paradis terrestre. Ils sont pleinement persuadés du salut des bons & de la damnation des méchans, ils croyent même que les bêtes ressusciteront aussi un jour. Et quoique leur religion insiste aussi sur le culte intérieur, on voit très-bien, sans excepter leurs prêtres, que tout ne consiste chez eux qu'en paroles, & que l'es-

prit ni le cœur ne s'en occupent que très-médiocrement. Bons Turcs ſur ce point, ils mettent tout ſur le compte de la prédeſtination, ce qui les rend preſque inſenſibles à tous les événemens, & les fait aller de ſang-froid au-devant des plus grands périls. Ils croyent que leur douzieme *Iman*, *Muhamed Mendi*, n'eſt point mort, mais que Dieu l'a enlevé immédiatement au ciel comme Enoch, & qu'il en reviendra dans un temps déſigné pour tuer l'*Anti-Mahomet*, & amener tous les hommes à la vraie foi mahométane; c'eſt pourquoi ils lui donnent le nom de *Saheb El Samoon*, ou le ſeigneur des temps. Ils ſont tenus le jour de leur *Dſchuma*, ou ſabath, qui tombe le vendredi, de fréquenter leurs moſquées plus qu'à l'ordinaire, de s'abſtenir de leurs femmes, & de réciter des prieres dans leurs maiſons. Les porcs, les loups, les renards & les chiens ſont regardés chez eux comme impurs juſqu'à l'abomination; en revanche ils aiment beaucoup les chats & en prennent tout le ſoin poſſible.

Le pélérinage de la *Mecque* s'obſerve chez les Perſans de la même maniere que chez les Turcs, & tout Perſan le fait une fois en ſa vie, & s'il eſt dans l'impoſſibilité de vaquer lui-même à ce devoir, il en loue un autre pour le remplir à ſa place. Il y a même des

femmes qui pouſſent aſſez loin la dévotion pour entreprendre ce pélérinage, quoiqu'il ne ſoit pas permis à ce ſexe d'aller faire leurs prieres dans les moſquées publiques, ce qui au reſte provient beaucoup plus de la jalouſie des maris que du peu de conſidération dont jouit ce même ſexe. Auſſi n'y a-t-il que des femmes d'un rang diſtingué, qui puiſſent ſatisfaire à ce genre de dévotion, ſous la protection du mari ou du très-proche parent auxquels elles ſont redevables de ce rang. Nombre de Perſans qui vont à la Mecque ſe rendent en même temps à Médine, pour y viſiter le tombeau de Mahomet. On ſait que la Mecque eſt entre les mains des Turcs, d'où il arrive qu'indépendamment des fatigues incroyables du voyage qui ſe fait pour la majeure partie, à travers des déſerts brûlans, où l'on trouve rarement une ſource pour ſe rafraîchir, les Perſans ont encore bien des avanies à eſſuyer de la part des Turcs de la ſecte des Sunnis, leurs ennemis déclarés. Autrefois ils n'oſoient pas ſeulement ſe dire Schias. Dans des temps beaucoup plus rapprochés des nôtres, les choſes furent ſur le point d'être accommodées, mais à la ſeule condition que les Perſans ceſſaſſent d'être Schias, & ſe réuniſſent aux Sunnis. Cette affaire ſe traita ſous le regne de *Nadir*, qui, ſuivant le récit de *Hanvay*, voya-

geur exact, qui s'informoit soigneusement de tout, vouloit tantôt rendre les Persans Sunnis, tantôt introduire chez eux une religion toute nouvelle. Actuellement ils cachent tant qu'ils peuvent ce qu'ils font, ou payent de gros péages. Le pélérinage de Bagdad s'entreprend pour visiter les tombeaux d'Ali & de ses fils, qui sont peu éloignés de cette ville. Les pélerins qui y vont en rapportent de ces pierres à prier, qui sont en si grande vénération, & en fournissent leurs amis. On se rend encore en pélérinage à Mesched, à l'honneur de l'Iman *Resa*, qui guérit les maladies des yeux. Il n'y a que les Turcs qui vont en pélérinage à *Damas*, & les Arabes seulement qui se rendent à *Zeber*.

Les moines sont appellés en langue persane *Derviches*, qui, suivant le vrai sens attaché à ce mot, suppose un homme qui a pris la résolution d'abandonner le monde & ses plaisirs, pour ne converser qu'avec Dieu, & régler toute sa conduite sur celle des saints, qui se sont distingués par leur piété, pour mériter les graces du ciel. Mais les Derviches sont aujourd'hui les êtres les plus méprisables de la terre, qui n'embrassent ordinairement cet état que par fainéantise, ou par misere, afin d'avoir la liberté d'aller de ville en ville, de village en village, & de maison en maison,

mendier ouvertement par-tout, ce qu'ils entendent à merveille; nombre d'entr'eux possédant de plus l'art de tromper les gens & même de les voler. Il y a différens ordres de Derviches qui paroissent s'être formés peu-à-peu; les chefs de chaque parti s'étant fait de leurs adhérens des communautés ou ordres, qui ont chacun leur dénomination & leurs habillemens particuliers. C'est ainsi, par exemple, que les *Haideri* portent un turban ou bonnet d'un morceau de toile ou étoffe de laine plié en cinq; une peau de mouton crue sur le dos, un flacon sur la hanche droite, un bâton dans une main & une trompe dans l'autre. Les *Kasaaki* sont ces Derviches qui s'assemblent dans les carrefours ou dans les rues fréquentées, pour y réciter les panégyriques de leurs saints, de leurs rois, ou de quelques autres personnages distingués par leurs mérites, retraçant en termes ampoulés les principaux traits de leur vie, tels qu'ils les ont trouvés dans l'histoire. Ils font de ces panégyriques des especes de drames, & représentent à la maniere des comédiens les personnages dont ils veulent faire l'éloge. Lorsqu'ils ont terminé cette espece de comédie, ils vont demander de l'argent aux spectateurs pour leur peine. Ces Derviches ont en général beaucoup d'affinité avec ces poëtes que nous appel-

lons en Allemagne poëtes d'occasion, qui font profession de rimer à chaque événement qui se présente; car soit qu'il arrive dans une ville une personne distinguée, soit au renouvellement de l'année, soit pour quelque autre solemnité, &c. ils paroissent dans les maisons ou dans les endroits publics avec des félicitations ou des éloges.

Les *Derviches* ont de trois especes de supérieurs, savoir des *Destinahubs*, des *Nahubs* & le *Pyr*. Il y en a des deux premieres especes dans toutes les capitales, & c'est toujours le commandant ou le Kan actuel qui le nomme. Le troisieme est d'un rang beaucoup plus élevé, c'est le chef de tous les Derviches, il réside à *Meschhed*, il n'est à la nomination d'aucun souverain, ce sont les Derviches eux-mêmes qui l'élisent à la pluralité des suffrages, & qui choisissent ordinairement pour cet emploi, parmi les autres supérieurs, ou même dans les simples Derviches un homme qui s'en est rendu digne par une vie sainte, par les preuves qu'il a données de la solidité de sa science en matiere de religion, ou par une habileté reconnue dans la littérature persane. Comme il se tient constamment à *Meschhed*, & qu'il ne sauroit, par conséquent, exercer tout seul son autorité sur les autres Derviches de la Perse, il a dans toutes les

villes capitales ses subdélégués, qui sont les autres supérieurs, dont nous avons parlé, ceux-ci jugent à sa place tous les démêlés qui s'élevent entre les Derviches, & infligent des punitions à ceux qui se mettent dans le cas d'en mériter.

Non-seulement il est permis aux Derviches de parcourir toute la Perse, mais il leur est encore libre de passer dans les provinces de la Turquie, & même jusques dans l'Inde. Cependant comme ce dernier empire fournit aussi beaucoup de Derviches qui se rendent en Perse, il naît souvent entre les deux partis de violentes querelles, dont la haine nationale ne manque gueres d'augmenter encore l'animosité. ---- Ils usent, en mendiant, de formules particulieres; ils déclarent par exemple qu'ils ont embrassé cet état pour sanctifier leur vie; ou bien qu'ils ne prient pas seulement pour ceux qui leur font l'aumône, mais pour la prospérité de la patrie entiere, & de tous les vrais croyans; qu'ils sont de pauvres & misérables créatures, mais que tout homme qui use de générosité à leur égard attire infailliblement sur lui les graces du Tout-puissant, & peut être bien assuré de retirer le quadruple & au-delà de ses avances.

Lorsque l'envie prend à quelqu'un de se faire Derviche, il va faire inscrire son nom

chez l'un de leurs chefs inférieurs ; il doit après cela se résoudre à se mettre en service chez lui pendant sept ans, à employer ce tems à s'initier dans l'art de vivre saintement, à se régler sur les exemples que leurs saints personnages, & sur-tout les Imans leur ont laissés, & à s'instruire de la bouche même de leur maître des préceptes de l'Alcoran. Lorsque ce temps d'épreuve est expiré, leur instituteur leur donne un certificat avec lequel ils se rendent à Mesched auprès du Pyr, qui les revêt des marques distinctives de l'ordre, & leur donne la patente de Derviche. Il est libre à tout homme qui a embrassé l'état de Derviche de le quitter quand il lui plaît, mais il ne lui est jamais permis de passer d'un ordre dans l'autre.

SUITE du voyage de M. GMELIN.

(Voyez ci-dessus pag. 253.)

LES obstacles qui retenoient M. Gmelin à Enzelli s'étant enfin applanis, il fut en état d'en partir le 10 Février 1771, pour se rendre aux invitations du Kan du Ghilan, qui le pressoit de la maniere la plus engageante,

à



à venir le trouver à *Räſcht*. En quatre heures de tems il traverſa le golfe d'Enzelli, & vint aborder à *Peribazar*, bourg médiocrement grand, où l'on trouve un petit Karawanſeray avec une douane, au bord d'une riviere qu'on nomme également Peribazar. *Hédaet kan* avoit fait paſſer à un *mamandaar*, un ordre précis de recevoir notre voyageur avec toutes les diſtinctions, & de lui rendre tous les honneurs dus à un officier de la couronne impériale de Ruſſie. Cet ordre portoit en même tems qu'il ſeroit fourni à M. Gmelin tous les chevaux dont il auroit beſoin pour faire le voyage par terre, ce qui fut ſi bien exécuté qu'il trouva cinquante chevaux tout prêts à ſon arrivée. Outre ce mamandaar, le kan avoit envoyé à la rencontre de notre ſavant pluſieurs Arméniens & Perſans de diſtinction pour le complimenter de ſa part. Après un grand dîner, toute la compagnie monta à cheval pour ſe rendre droit à *Räſcht*, par des chemins véritablement des plus déteſtables, ſouvent même dangereux, & on ne peut pas plus mal entretenus. A peine en eurent-ils fait la moitié qu'ils rencontrerent plus de vingt Perſans de la premiere conſidération, qui étoient ſortis de la ville à cheval, pour venir au-devant d'eux, & qui ne contribuerent pas peu à rendre la cavalcade brillante. A meſure

qu'ils s'approchoient de la ville, les chemins se bordoient toujours davantage d'un peuple nombreux, attiré par la curiosité de les voir passer, mais lorsqu'ils furent entrés dans *Räscht* même, ils trouverent les rues garnies des deux côtés d'une foule de gens si prodigieuse, qu'il sembloit qu'on menoit en spectacle la merveille la plus extraordinaire. On fit passer la cavalcade par toutes les principales rues, avant de la faire arriver au logement de M. Gmelin, que le Kan fit complimenter deux heures après par son grand Maréchal avec toute la politesse possible. On donna en même tems à notre voyageur un *Mamandaar*, nommé *Adschi Mahomet*, avec quelques domestiques, pour veiller à tous ses besoins, & une garde de soldats commandée par un Jessaul. Ce ne fut qu'au bout de trois jours qu'il plût au Kan d'accorder à M. Gmelin & à tous ses compagnons de voyage sa premiere audience publique. Ils se rendirent tous en conséquence chez le prince en ordre de marche, & en furent reçus de la maniere la plus flatteuse. On avoit préparé d'avance des sieges pour autant de monde qu'ils étoient; ces sieges qui annonçoient déja la magnificence du maître, étoient couverts d'une étoffe rouge très-fine & richement bordés d'un large galon d'or. Quelques Armé-

niens Russes que le kan avoit consultés sur la maniere dont il pourroit recevoir ses hôtes européens, prétendirent qu'ils devoient, à la maniere persane, tirer leurs bottes en dehors de la salle où le prince étoit assis, & paroître devant lui en bas seulement, mais ils refuserent nettement de le faire, & ne voulurent pas qu'il fût dit qu'ils eussent laissé appercevoir la moindre marque de sujettion. Ils parurent donc tous en la présence du kan avec leurs bottes, s'assirent, après le premier compliment, tous vis-à-vis de lui, & se couvrirent de leurs chapeaux. On fit passer le kallian à la ronde, & l'on présenta du caffé, du thé & d'autres raffraichissemens. Le Kan leur dit qu'ils étoient mille fois les bien-venus, & lia avec M. Gmelin une conversation très-amicale, dans laquelle il lui promit tous les secours imaginables dans les recherches qui faisoient le but de son voyage. Enfin au bout d'une heure on prit réciproquement congé.

Il y avoit dans chaque côté de la cour du palais, qu'ils traverserent en s'en retournant, quatre rangs de soldats sous les armes: & ils furent conduits au logis par un grand nombre de Jessauls qui leur rendirent en effet de très-grands services, en écartant la foule qui venoit fondre sur eux de toutes les rues. Le lendemain & quelques-uns des jours qui

ſuivirent la viſite que M. Gmelin avoit rendue au Kan, tout ce qu'il y avoit de plus diſtingué dans le Ghilan, tout ce qui appartenoit à la cour & d'autres Perſans de conſidération vinrent rendre nos devoirs à notre ſavant, toujours accompagnés d'un nombreux cortége. Il les régala ſelon l'uſage du pays & fut leur rendre à tous leur viſite. Après que tout ce cérémonial eut pris fin, le Kan fit inviter M. Gmelin à venir dîner chez lui le 23 avec toute ſa ſuite. Ce prince qui ſavoit que ſes hôtes n'étoient pas dans l'habitude de prendre leurs repas à la maniere des Perſans, joignit à l'attention de leur faire dreſſer une table en regle, celle d'y faire ſervir, outre une profuſion de mets Perſans, quantité de mets préparés à l'arménienne, dont la cuiſine pouvoit approcher, quoique d'un peu loin, de celle d'Europe. On emprunta chez M. Gmelin le linge de table, les cuillers, les fourchettes & les couteaux, qui ſont autant de meubles dont les Perſans ſavent ſe paſſer. Cette table fut placée vis-à-vis du lieu où le Kan s'étoit aſſis par terre avec une nombreuſe compagnie, & ſembloit plutôt dévorer les mets qu'il ne paroiſſoit manger. Le repas fini, après qu'on eut préſenté à laver, le Kallian eut ſon tour, on offrit encore une fois du caffé, & tout le monde ſe retira juſqu'au ſoir, que la fête recommença, ou que, pour mieux dire, elle devint effectivement telle. Tout le palais du kan fut illuminé, & tout le chemin qui conduiſoit du logis des Européens à ce palais, ſe trouva garni des deux côtés de flambeaux allumés. La ſalle du feſtin étoit éclairée de toutes parts de bougies, diſtribuées avec la plus grande profuſion; entre ces maſſes de lumieres s'élevoient des pyramides d'oranges & d'autres fruits de ce genre, entremêlées de fleurs artiſtement arrangées, ce qui formoit un coup d'œil auſſi varié qu'agréable. Au milieu de la ſalle jailliſſoit une fontaine illuminée, & très-bien ornée, autour de laquelle un concert de muſiciens & de chanteurs Perſans ſe faiſoit entendre. On avoit poſé à terre devant les conviés Perſans, ainſi que ſur la table des Européens, de grandes aſſiettes garnies de toutes ſortes de mets & de différens fruits, avec des coupes remplies de liqueurs de Dantzig & de vins de Schiras & d'Iſpahan. Autant le dîner avoit-il été ſilencieux & décent, autant le ſouper fut-il bruyant & animé; cependant le tout ſe réduiſoit à boire & manger copieuſement, & M. Gmelin s'appercevant vers les onze heures que la débauche ne faiſoit que s'animer de plus belle, il trouva bon de ſe retirer chez lui avec toute ſa ſuite.

Les Perſans font un uſage ſi immodéré du tabac à fumer, qu'ils s'en enyvrent de propos délibéré. Il ſembleroit cependant que leur maniere de fumer dût les préſerver d'un pareil effet; car ils aſpirent la fumée au moyen d'une machine à moitié remplie d'eau qui non-ſeulement raffraichit cette fumée, mais abſorbe encore une bonne partie de cette huile empyreumatique qui incommode ſi ſouvent ceux qui aſpirent tout uniment la fumée à notre maniere, & leur porte à la tête ainſi qu'à l'eſtomac. Les Perſans appellent cette machine *kallian;* elle conſiſte en un alambic plus ou moins élevé, mais rarement au-delà de dix-huit pouces, dont l'extrémité ſupérieure ſe termine en une large couronne, qui laiſſe vers ſon centre un paſſage à deux tuyaux adhérens l'un à l'autre; la partie inférieure de l'un de ces tuyaux qui entre dans l'alambic s'y plonge dans l'eau, tandis que ſa partie ſupérieure s'adapte exactement à une maniere de réchaud en forme d'entonnoir, où ſe met le tabac deſtiné à être fumé, tandis que l'autre tuyau plus court que le premier n'atteint point par ſon extrêmité inférieure juſqu'à la ſuperficie de l'eau & va s'adapter par ſon extrémité ſupérieure, qui eſt recourbée, au grand tuyau que le fumeur tient dans ſa bouche pour aſpirer la fumée du tabac. On voit que par ce moyen cette fumée ſe trouve déja diſtillée avant de parvenir à la bouche, car tandis qu'elle circule en bouillonnant agréablement dans l'eau, l'opération ſe fait, & l'on conçoit comment elle ſe porte, ainſi rectifiée, par le petit tuyau & de celui-ci au long tuyau de cuir, juſqu'à la bouche du fumeur. Mais les Perſans ne ſe contentent pas d'aſpirer la fumée du tabac avec les levres, ils y employent toute la poitrine, de maniere que pénétrant dans toute la capacité des poumons, cette fumée reſſort chez les plus exercés à ce manége par le nez & par les oreilles; mais tous généralement la répandent par la bouche ſous la forme d'un épais brouillard. Voilà ce qui fait que le Perſan s'enyvre en fumant, malgré cette eſpèce d'alambic, dont la propriété eſt directement oppoſée à ce pernicieux effet. Ce Kallian eſt d'ailleurs un meuble dans la compoſition duquel les grands du pays étalent une partie eſſentielle de leur luxe. Les plus riches en ont d'or maſſif enrichis de pierreries, d'autres les ont en argent, d'autres en laiton. Ceux de verre, dont les plus beaux leur viennent de Petersbourg, ne ſont pas généralement uſités. Les Kallians de cuir bouilli ſont les plus communs, n'étant point fragiles; enfin les plus pauvres ſe contentent de ceux qu'ils fabriquent ſans frais au moyen d'une

calebaſſe ou gourde, (*Cucurbita lagenaria*, *Linn.*) Au reſte nombre de Perſans ſe ſervent de pipes ordinaires comme les Turcs. Leur tabac, dont ils cultivent eux-mêmes la moindre partie de leur conſommation, eſt jaune, léger; & pour le rendre encore moins nuiſible, on a ſoin de lui faire ſubir une eſpece de leſſive dans laquelle on le pêtrit, de maniere qu'il ſoit encore un peu humide, lorſqu'on le met dans le réchaud.

Les Perſans ignorent abſolument la bonne méthode de préparer le *Caffé*. Après en avoir fait griller & piler très-groſſiérement les féves, car les moulins à caffé leur ſont inconnus, ils les font cuire dans de l'eau bouillante & verſent cette décoction dans la caffetiere deſtinée à cet uſage. Avant de la préſenter à la ronde, le domeſtique qui la ſert a grand ſoin, crainte qu'il ne ſe perde quelque choſe des parties eſſentielles du caffé, d'agiter vigoureuſement la caffetiere, afin que le marc ne s'y dépoſe point; & dans le moment qu'il le verſe dans la taſſe, il ne manque pas de réitérer cet exercice, encore faut-il prendre ce breuvage ſans ſucre & ſans lait. --- Quant au *Thé*, ils y mêlent communément de l'eau-roſe ou quelque autre eau odoriférante; & quant à leurs *Confitures*, le beurre qu'ils y mettent les rend ſouverainement dégoûtantes.

Les Perſans fabriquent leur papier de chiffons de fine toile de cotton ou d'étoffes de ſoie, & lui donnent pour l'ordinaire le format in-octavo allongé; ils le poliſſent ſur une pierre d'un grain très-fin, en le raclant avec un morceau de verre, jusqu'à ce qu'il ſoit devenu bien mince & bien liſſe. Lorſqu'un des côtés du papier eſt tels qu'ils le déſirent, ils procédent de même ſur l'autre côté. Mais comme du papier pareil pourroit ſe déchirer facilement, ils prennent la précaution de le rouler en cylindre, & d'envelopper ce rouleau d'un autre papier préparé de la maniere ſuivante. On prend de fin papier d'Hollande, on le trempe dans une colle d'amidon bien blanche, ou dans une eau de gomme; l'une ou l'autre doit être bouillante, puis on le met ſécher au ſoleil. Lorſque ce papier eſt ſec, on le coupe par bandes étroites qui ſervent enſuite à envelopper les lettres roulées de la maniere que nous venons de le dire; & c'eſt à l'endroit où les deux extrêmités de la bande qui ſert d'enveloppe ſe réuniſſent, que s'imprime le cachet extérieur avec de l'encre. Veut-on donner à cette encre une couleur rouge, bleue ou verte, on prépare, ſelon le deſſein qu'on ſe propoſe, différens mélanges avec de la cochenille ou de l'indigo. Les Perſans compoſent leur encre de noix de galle,

de riz brulé & de galle, lorſqu'ils veulent l'avoir noire ; & leur cire à cacheter eſt toujours ſemblable à leur encre. Ils ſe ſervent, en guiſe de plume, d'un roſeau qui leur vient de Schiras ou d'Iſpahan, & qui ſe vend dans toutes les boutiques. Ce roſeau, qu'ils nomment *Kalam* (*Calamus*), a ſur-tout la propriété d'être très-dur ; il eſt d'ailleurs d'une belle couleur brune.

Les Perſans, de même que la plûpart des peuples orientaux, écrivent de droite à gauche, & ſe plaiſent à mettre beaucoup de variété dans la diſpoſition de leurs lignes, de maniere que les unes ont toute leur longueur, les autres n'en ont que la moitié, d'autres ſeulement le quart. Ils veulent montrer par-là combien ils ſont exercés à la lecture, & que les interruptions les plus bizarres ne ſauroient les mettre en défaut pour l'intelligence du ſens contenu dans l'écriture. Ils ſont outre cela très-ſcrupuleux dans la netteté de ce qu'ils écrivent, & ne ſouffrent pas la moindre rature. Leurs cachets ſe portent ordinairement en forme de bagues, & ne contiennent que leur nom gravé.

Cette contrée produit un grand nombre de variétés de fruits de l'eſpece des *oranges* & des *citrons*, d'*abricots*, (*Mala armeniaca*), de *mûres*, &c. Les *mûres blanches* ſont extrêmement douces, on en ſéche beaucoup pour l'hiver, & l'on en envoye même en différens endroits. Les noires durent conſtamment depuis le commencement de l'hiver, & l'on en trouve toujours aux arbres de toutes vertes, & d'autres qui ſont en pleine maturité; elles ſont d'un goût mêlé de doux & d'acide, on les fait ſécher comme les blanches. On en prépare auſſi des ſyrops, dont les médecins perſans font un grand uſage dans les eſquinancies, dans les aphtes qui viennent dans la bouche, dans le ſcorbut & dans les diarrhées. La *grenade* eſt encore très-commune dans le Ghilan & dans le Maſanderan, & flatte auſſi le palais par un mêlange agréable de doux & d'acide ; mais l'arbre qui la produit ne ſe plaît gueres que dans les contrées ſituées vers les bords de la mer Caſpienne. On en prépare auſſi des robs & des ſyrops qu'on regarde comme très-rafraichiſſans. Le Ghilan produit encore le *ſumach*, dont les bayes ſe mangent, & s'employent auſſi comme reméde dans les aphtes & dans le flux-de-ſang, &c. Ils ont de plus le *melongéne*, qui s'appelle en langue perſane, tartare & arménienne *Badinſchan*; les Arméniens & les Ruſſes aſiatiques mangent ce fruit en guiſe de jardinage ou de légume, cuit dans du bouillon de viande ; d'autres le

mettent ſur le gril avec du beurre ; (*) lorſque ce fruit eſt encore jeune, c'eſt un fort bon manger, mais il ne vaut plus rien dès qu'il tend à ſa maturité. Cette plante ſe cultive auſſi dans les environs d'Aſtrakan, & en ſupporte très-bien le climat. Le Ghilan fournit encore du *poivre d'Eſpagne* ; on l'y fait ſécher, on le pile bien fin, & on l'employe dans différens mets ; il ſert auſſi à donner de la force au vinaigre. Le *ſcincus officinalis*, ou *ſcinc marin*, ſe vend dans la plupart des pharmacies de la Perſe, & ſe trouve derriere Schiras, à peu de diſtance du golfe Perſique. La propriété qu'on attribue généralement à ce Lézard, d'exciter à l'acte vénérien, eſt connue de tous les Perſans : & comment des gens qui ne ſongent jour & nuit à autre choſe, ignoreroient-ils une pareille reſſource ? leur maniere la plus ordinaire de s'en ſervir eſt de le mêler avec quelque confiture.

On employe dans le Ghilan une ſinguliere méthode pour prendre les oiſeaux aquatiques. Les Perſans tendent dans les endroits du rivage,

(*) Le *melongéne* eſt très-connu dans les provinces méridionales de France ſous le nom d'*aubergine* ; cuit ſur le gril avec de l'huile & des fines herbes, il offre un mets aſſez agréable, dont le goût ne revient pas cependant à tout le monde.

& quelquefois dans les roſeaux, où ces oiſeaux ſont dans l'habitude de paſſer la nuit, un filet d'environ ſix toiſes de largeur. Ils affermiſſent deux des coins de ce filet à deux perches plantées de chaque côté, & les deux autres coins à deux autres perches qui ne ſont qu'à moitié auſſi hautes que les premieres, de maniere que la moitié antérieure du filet, laquelle eſt dirigée vers l'eau, prend une forme approchante d'une tonnelle, & l'autre moitié celle d'une cloiſon bien droite. Lorſque les chaſſeurs penſent que les oiſeaux ſe ſont retirés pour prendre leur repos au lieu accoutumé, ils accourent tout à coup, en jettant des cris effrayans, avec un grand nombre de fallots allumés, & dirigeant leur courſe de la terre vers la riviere. Les pauvres oiſeaux réveillés par ce vacarme & ſaiſis d'effroi, veulent prendre la fuite, & vont donner dans le filet qu'on leur a tendu, s'y embarraſſent, ou tombent même dans cette eſpèce de tonnelle. Si l'on a tendu le filet tout près du rivage, les Perſans font alors cette chaſſe amuſante à pied, mais lorſqu'on la place à une certaine diſtance du bord, comme par exemple, au milieu des joncs, ils vont ſur les oiſeaux dans des barques, & toujours de nuit, avec des feux allumés & le même vacarme. Les marchés ſont farcis de ce gibier, mais comme

les oiseaux de riviere proprement dits ont toujours un goût désagréable d'huile de poisson, ce ne sont que les gens du commun qui les achetent.

On prend en Perse les *schakals*, dont nous avons parlé plus haut, (T. II. p. 240.) de la même maniere qu'on prend en Russie les loups & les renards, & aux environs d'Astrakan les faisans. Dans les lieux où l'on observe le plus de traces de ces vilains animaux, & là où ils se font entendre avec le plus d'impudence, on a soin de leur tendre des piéges. On choisit à cet effet une assez longue perche bien élastique, dont on place bien solidement une des extrêmités en terre, à l'autre extrêmité s'attache une longue corde, dont le bout forme un nœud coulant; cela fait, on place une autre perche recourbée en arc, dont les deux extrêmités sont enfoncées en terre, à la distance nécessaire pour que la pointe de la premiere perche vienne y aboutir, cet arc est muni d'une traverse, derriere laquelle on enfonce une clavette de bois qui s'attache à la pointe de la premiere perche qu'elle tient recourbée; on couvre la traverse de divers branchages, sur lesquels on étend la corde disposée en nœud coulant, & l'on place pour apâts dans le nœud même différens mets, dont les schakals sont

fort friands, comme du poisson pourri, de la charogne, &c. Dès que l'animal vient à marcher sur les branchages, la traverse s'enfonce, la premiere perche se détend & fait ressort, enlevant avec soi la corde, de façon que l'animal est pris dans le nœud coulant qui se resserre & se trouve pendu par la tête & par les pieds. Ces sortes de piéges sont très-nécessaires autour des fermes & des métairies, le dégat que ces vilains animaux y font étant considérable, vû le nombre de poules, d'oyes, de canards & même de moutons, qui deviennent la victime de leur insatiable rapacité. Le schacal s'en laisse, à la vérité, imposer par le chien; ce qui fait aussi que les Mahométans, quoique ce dernier animal leur soit en abomination, ne laissent pas d'en tenir pour cet usage: mais quand les Schakals arrivent en troupe, & qu'ils n'entendent qu'un petit nombre de chiens aboyer à leur rencontre, se confiant alors en leur supériorité, ils marchent sur eux avec courage, les forcent au silence & butinent où ils peuvent, sans aucun empêchement. (L'opinion de M. *Pallas* qui donne le *Schakal* pour souche de notre chien domestique nous paroît avoir tous les caracteres de la vraisemblance. Nous allons rapporter ce qu'en dit cet ingénieux observateur de

la nature (*). La souche primitive du chien domestique remonte au *schakal*, qui, de son naturel, craint peu l'homme, qui même, au rapport de Chardin, s'y attache volontiers, & se laisse dresser à toutes sortes d'usages: j'ai moi-même observé, dit-il, dans un individu, de ces animaux qui me fut apporté de Perse, il y a deux ans, qu'il se plaisoit dans la compagnie du chien de berger. Je ne crois pas cependant que la race de nos chiens soit sans mélange, je soupçonnerois bien plutôt qu'elle s'est mêlée dans des tems immémorials avec le loup ordinaire, le renard, & peut-être avec l'hyéne même; ce qui expliqueroit la variété presqu'infinie, soit dans la forme, soit dans la taille qu'on remarque chez les chiens, & la plus grande différence de ceux qui vinrent des Indes du tems d'Alexandre pourroit bien provenir de l'hyéne. Comme le schakal se trouve être d'une taille moyenne entre ces différentes races auxquelles il touche de si près, il lui étoit d'autant plus facile, après avoir été rendu privé, de s'accoupler avec des individus également privés de ces mêmes races, & de procréer des jeunes. Quant à la possibilité de ces sortes de générations, elle n'est plus douteuse depuis les exemples qui la prouvent; & l'on sait que par un concours de circonstances favorables, un chien de l'espece de nos chiens actuels a engendré avec un loup (*), & à Meklembourg avec un renard (**): sans parler même des chiens-loups des anciens (***).

* *Pallas*. Observations sur la formation des montagnes, & les changemens arrivés au globe, &c. Petersbourg 1771 in-4°, page 15, en note.

Le *Duschap* est en grand usage chez les Persans & chez les Arméniens; c'est proprement un raisinet, ou du moût de raisin qu'on laisse recuire jusqu'à une certaine consistance. Il a beaucoup de rapport avec nos conserves de différens fruits. On s'en sert pour donner de la douceur à l'eau & à de certains mets, & l'on pourroit en effet le substituer dans le besoin au miel. Le Duschap est encore regardé comme un très-bon remede; il provoque la sueur, & on le fait boire aux malades mêlé avec de l'eau en forme de julep, ou chaud en guise de thé. Les Persans expriment encore le jus de raisin lorsqu'il est encore en verjus; ils le font cuire, y ajoutent un peu de sucre &

(*) *Pennant* Synops. p. 144.

(**) *Zimmermanni* Specimen Zoologiæ Geographicæ, p. 471.

(***) Nous avons vu cette année 1778, dans la ménagerie de Versailles des jeunes provenus d'un mélange du loup & du chien.

de sel, ce qui leur fournit un vinaigre extraordinairement fort, qui acquiert en même tems une douceur agréable.

Les bains-publics des Persans sont très-beaux, & l'on trouveroit difficilement un village qui ne fût en état d'en produire de tels. Les grandes villes, & même les moyennes en renferment un grand nombre, qui par l'étendue & la solidité de leur bâtisse contribuent beaucoup à l'embellissement de ces mêmes villes. Les bains dont il est ici question sont d'un usage public, l'entrée n'en est pas même interdite aux Chrétiens, qui peuvent en faire usage en payant; & comme ils payent communément plus que les Mahométans, on les voit venir avec plaisir. Il y a des gens qui entretiennent ces bains à leurs frais, & qui en tirent un profit qui n'est pas médiocre. Il y a malgré cela bien des personnes qui ont des bains dans leur maison pour leur usage particulier. Lorsqu'on va prendre les bains publics, on est d'abord introduit dans une grande piece où regne une chaleur tempérée. C'est-là qu'on se déshabille & qu'on peut se faire servir quelques rafraichissemens, ou bien du thé, du caffé ou du Punch, &c. De cette piece on passe dans la salle des bains proprement dite; mais avant d'y arriver, il faut en traverser une autre qui est déja plus

échauffée que celle où l'on a laissé ses habits. On trouve dans la salle des bains deux cuves dont l'une est remplie d'eau très-chaude & l'autre d'eau froide, que chacun fait mêler ensemble dans la proportion qui lui convient, & selon qu'il l'aime plus ou moins chaude; pour lors il s'en fait verser sur tout le corps autant qu'il lui plaît. Des fourneaux souterrains échauffent cette salle où l'on reste tout le temps qu'on veut se baigner. Mais les Persans ne se contentent pas d'être bien lavés avec de l'eau simple, ils se font encore savonner & frotter. Un garçon des bains vient se poser avec les genoux sur le corps du baigneur, comme s'il vouloit se saisir de sa personne, & muni d'une pierre fort rude bien enduite de savon, il le frotte & le tiraille ni plus ni moins que s'il s'agissoit de remettre un os cassé. Après lui avoir bien tourmenté le devant du corps, il retourne son homme pour en user de même de l'autre côté, de sorte que chez ceux qui se plaisent à subir ces sortes d'opérations, il n'y a pas une seule partie de leur corps qui soit épargnée, & sur laquelle on ne revienne à plusieurs reprises. Et comme les orientaux sont dans l'usage, pour une plus grande propreté, de se faire épiler dans tous les endroits où nous autres occidentaux préférons de laisser les choses dans leur état natu-

rel, c'eſt dans ces bains que la choſe ſe pratique. Enfin l'on ſe fait arroſer de nouveau tout le corps avec de l'eau chaude, & frotter avec du ſavon deſtiné à cet uſage, qu'on apporte de chez ſoi. Par une ſuite de l'habitude qui nous gouverne en toutes choſes, les Perſans tombent dans une ſueur ſi abondante après tant d'actes de violence, exercés ſur leur corps, que cette ſueur en découle comme autant de gouttes d'huile. Il faut avoir au reſte une bien bonne poitrine pour ſoutenir une chaleur auſſi forte, & à moins d'y être fait dès ſa tendre jeuneſſe, il n'eſt gueres poſſible de pouvoir y réſiſter.

La *Manne* perſique, appellée dans le pays *Thereniabin*, eſt une production de la province de Peria, peu diſtante d'Iſpahan; on l'y recueille ſur les feuilles d'un arbre épineux inconnu à M. Gmelin. Cette manne eſt blanche comme la neige, & ſes grains ſont de la groſſeur de la ſemence de coriandre. On dit que les payſans du pays ont grand ſoin de la récolter avant le lever du ſoleil. L'un d'eux ſe place ſous l'arbre un tamis à la main, tandis qu'un autre frappant avec un bâton ſur les feuilles & ſur les épines, fait tomber la manne dans le tamis, d'où on la ſerre dans une caiſſe ou dans un ſac de peau. Pour peu qu'on attendît le lever du ſoleil, l'on ne recueilleroit

rien, vu que la chaleur fait bientôt fondre cette matiere qui s'évapore enſuite. On employe cette manne dans les confitures, & les médecins perſans la preſcrivent très-ſouvent comme un doux purgatif, même dans les maladies de poitrine. Il exiſte encore en Perſe une autre ſorte de manne, dont le lieu natal eſt la province de Choraſan; elle ſe forme en volute, purge avec plus de violence que celle de la premiere eſpece, ſans affecter cependant beaucoup la poitrine; elle n'a pas non plus un goût auſſi agréable, ni la même blancheur, & s'appelle en perſan *Serchiſta*.

M. Gmelin trouva dans les boutiques de *Räſcht* différentes eſpeces de terres colorées, vertes, rouges, blanches, qui ſont dans le commerce & qu'on apporte en conſéquence du mont Caucaſe. Ces bols ſont fort vantés par les médecins perſans, qui leur attribuent très-gratuitement un grand nombre de vertus. Ils prétendent que ces terres ont la propriété de rétablir les forces épuiſées, de ranimer les eſprits vitaux, de réſiſter au venin; auſſi s'en ſervent-ils dans les défaillances, dans les maladies hyſtériques, &c. La verte a la préférence ſur toutes les autres, & la rouge eſt réputée meilleure que la blanche.

On trouve des *Ormes* dans toute l'étendue de la Perſe. Tout le long du printemps,

à commencer du mois de mars, on apperçoit sur les branches de ces arbres une grande quantité de petites exubérances, remplies d'un suc doux & ténace, dans lequel de petits insectes ailés, que M. Gmelin tient pour le *Tenthredo Ulmi*, *Linn.*, se développent, ou plutôt subissent leur derniere transformation. Ces insectes sont munis d'antennes à aigrettes, & ont beaucoup d'articulations. Vers l'automne ces exubérances se desséchent & les insectes meurent; pour lors on va recueillir leurs habitations, où l'on trouve un baume noirâtre ou jaune, qui est un peu doux, & dont on fait usage dans les maladies de poitrine.

La *Momie*, (*Mumia*), s'apporte de Schiras, sa patrie, dans le Ghilan. C'est le remede universel des Persans dans toutes les maladies, ni plus ni moins que l'or potable, pour les Alchymistes : aussi la vendent-ils à un prix exorbitant. Il doit aussi y avoir de la Momie sur le mont Caucase, mais qui n'a pas, dit-on, les excellentes vertus de celle de Perse.

Les montagnes de ces environs donnent asyle à un grand nombre d'*Ours*, d'une espece plus petite que les ours d'Europe, & qui sont blancs ou d'un blanc jaunâtre. On est dans l'usage de les apprivoiser, & de leur apprendre à faire quelques tours; mais ils n'approchent pas des nôtres à cet égard, & leur plus grande

habileté consiste à faire des culebuttes en mettant la tête entre les jambes. — Les Persans dressent aussi leurs béliers à s'entrechoquer avec leurs cornes. Il n'est pas possible de décrire la vivacité avec laquelle un bélier irrité vient fondre sur son adversaire, & leur acharnement est tel qu'on est forcé de séparer les deux combattans, lorsqu'on veut empêcher que l'un ou l'autre y laisse la vie.

Lorsque les Persans veulent se divertir à la course des chevaux, on choisit en raze-campagne, un terrein assez vaste pour qu'une douzaine de cavaliers puissent s'y donner carriere. Les chevaliers sont armés chacun d'un bâton pointu à un bout & uni de l'autre. Aussi-tôt que le signal du départ est donné, ils galopent avec une agilité incroyable, & presque toujours en ligne circulaire, en s'entre-croisant, sur le terrein désigné; & lorsqu'il y en a un qui s'approche assez près d'un autre pour lui décharger un coup de son bâton, il le lui lance sans s'embarrasser de l'endroit du corps qu'il peut attraper. D'autres qui se tiennent à pied au bord du cercle ramassent les bâtons & les rendent à leurs possesseurs. Ils se divertissent ainsi plusieurs heures de suite; mais cet exercice de récréation se paye souvent bien cher par les blessures qu'ils reçoivent & quelquefois même de leur vie.

Hédaet Kan invita un jour M. Gmelin à prendre sa part des réjouissances qu'il se proposoit de donner dans son camp. Les tentes furent dressées sur un terrein uni; mais sans aucune espece d'ordre, si ce n'est que le quartier du Kan se trouvoit isolé, & entouré à une certaine distance des tentes de ses favoris & des plus grands seigneurs du pays. Ces dernieres tentes sont généralement plus longues que larges & soutenues par deux ou trois montans; l'extérieur est d'une toile de cotton plus ou moins fine, & l'intérieur est doublé d'une étoffe de soie ou de laine. La terre y est couverte de tapis plus ou moins précieux, & les côtés sont garnis de feutres brodés en fleurs, sur lesquels les Persans ont coutume de s'asseoir. Les plus grandes de ces tentes sont partagées en plusieurs pieces par des rideaux. Les tentes communes éparses çà & là, & de toutes sortes de formes différentes, ne valoient pas mieux que les tentes ordinaires de soldat. Il semble que dans un camp où se trouvoit le Prince avec la fleur de la noblesse du Ghilan, on auroit dû s'attendre à la plus grande décence & à la plus exacte retenue de la part de tous ceux qui le composoient. Mais l'on y voyoit au contraire regner de toute part la licence la plus dissolue, dans laquelle les Persans faisoient précisément consister tout leur

plaisir. Une partie d'entr'eux faisoient galoper leurs chevaux les uns dans les autres comme des furieux, tellement qu'aussi-tôt qu'on étoit hors de sa tente on risquoit à chaque instant d'être dangereusement blessé; il y eut même dans cette circonstance deux jeunes gens qui furent écrasés à mort par les chevaux de ces enragés. D'autres faisoient un tintamare affreux, d'autres s'exerçoient à tirer, d'autres tiroient contre un but avec des fléches. Les choses ne se passoient pas plus tranquillement dans l'intérieur des tentes, où l'on buvoit vigoureusement au son de divers instrumens de musique. Ils ont des hautbois, des trompettes, des violons, des pandoures, des harpes, des timbales, des fifres & autres instrumens pareils dont les sons bruyans étoient souvent accompagnés de chants & de danses, où ils font entrer les contorsions & les mouvemens de corps les plus extraordinaires, & auxquelles il n'est permis à aucune femme d'assister. —— Il se faisoit aussi journellement des chasses dans le camp & les chasseurs y amenoient à cet effet des sangliers vivans, qu'on perçoit à coups de piques.

On voyoit très-souvent aussi dans ce camp une espece de combats d'homme à homme. Des drôles bien découplés & querelleurs de profession, qui se dépouilloient nuds à la

réſerve des parties que l'honnêteté oblige de couvrir, venoient ſe préſenter devant l'entrée de la tente du Kan, pour meſurer leurs forces & faire briller leur adreſſe. Chacun de ces champions obſervoit attentivement les poſitions & les mouvemens de ſon adverſaire, & du moment qu'il croyoit le ſurprendre dans une ſituation dont il pouvoit tirer avantage, il tâchoit d'en profiter pour le terraſſer, & le vainqueur recevoit du Kan un préſent pour ſa récompenſe. (*)

M. Gmelin étant allé le 14 avril pour reconnoître les environs de la mer Caſpienne, trouva la *Squine* (*Smilax China*), qui venoit de fleurir, & y reconnut tous les caracteres ſous leſquels cette plante eſt déſignée dans *Linné*. Les Perſans l'appellent *Wolasbur*, & les Turcs, ainſi que les Arméniens *Schabaſchi*. Ils font tous des rejettons de l'année le même uſage que les Européens font des aſperges. Notre voyageur apperçut auſſi dans cette même contrée des *Mouches cantharides*, ſur un arbre ſur lequel elles n'ont point encore

(*) Sans ſe mettre tout nuds, les habitans des Alpes de la Suiſſe ſe font un amuſement agréable de ces ſortes de luttes où ils éprouvent entr'eux la vigueur & l'agilité de leurs membres. Lorſqu'ils ſe raſſemblent dans leurs jours de fêtes, il eſt très-rare qu'ils ſe ſéparent ſans s'être livrés à cet exercice.

été vues par aucun naturaliſte; ſavoir, ſur un tremble, où elles avoient établi une nombreuſe colonie. ---- Les Arméniens teignent leur vin en rouge foncé avec les bayes du Sureau, & ils uſent de celles de l'*Alkekengi*, comme d'un remede contre la ſoif & la ſécheresſe de la bouche qui l'accompagne. Ils mettent le calice gonflé de cette plante, lorſqu'il eſt en maturité, dans leur beurre, qui en acquiert, après qu'on l'a fait cuire quelque temps, une couleur rouge fort agréable.

L'on rencontre dans toute la Perſe ſeptentrionale un grand nombre de Juifs qui s'y ſont domiciliés; ils ſont diſperſés tantôt par familles, tantôt en hordes, plus ou moins conſidérables. Les Perſans les appellent *Jahud*, les Arméniens *Tſchut* & les Gruſiniens *Uria*; quant à eux, ils ont conſervé le nom biblique d'Iſraëlites, & ſe donnent pour des deſcendans des Juifs des Tribus de Juda & de Benjamin, amenés du temps de la captivité dans les mêmes provinces qu'ils habitent encore aujourd'hui. Leurs rabbins entendent l'hébreu, mais le reſte ne parle que la langue uſitée dans le diſtrict où ils ſont établis, & ils s'en ſervent même dans leurs ſynagogues. C'eſt dans les provinces qui s'étendent le long de la mer & dans la partie du mont Caucaſe qui les avoiſine, qu'il s'en trouve le plus. Ils

cultivent des terres, ils élevent du bétail, & font aussi quelque commerce. Ils étoient bien plus nombreux autrefois; mais le joug de la tyrannie persane, qui dans tous les tems s'est appésanti sur ces malheureux, les a mis dans le cas de changer petit-à-petit de demeure & de se retirer plus avant dans les montagnes. Le temps, l'oppression & l'habitude ont tellement influé sur ce peuple, qu'il seroit fort difficile à un nouveau venu de distinguer dans ces provinces-ci, des autres habitans, les Juifs si faciles à reconnoître dans d'autres contrées. Ils vivent avec les Chrétiens orientaux, ainsi qu'avec les Musulmans, ni plus ni moins qu'avec ceux de leur nation; & mangent & boivent avec eux. Quelques-uns d'entre ces Juifs exercent la médecine empyrique, d'autres font le commerce d'esclaves, si commun dans l'orient; mais la duplicité, l'astuce orientale sont chez tous le grand mobile de toutes leurs actions. C'est vraisemblablement cet esprit de tromperie qui en a porté beaucoup à embrasser, du moins en apparence, le Mahométisme; & qui les empêche, malgré leur misere, bien plus palpable encore, que celle de leurs freres européens, de réfléchir sur leur situation, & d'être excités, par le sentiment intérieur de leur avilissement, à songer aux moyens de s'en tirer. A peine leur laisse-t-on dans la plu-

part des lieux qu'ils habitent autant qu'il leur en faut pour subsister : par-tout ils sont en bute aux derniers mépris, & exposés sans aucun sujet, ou du moins par la plus légére faute aux châtimens les plus rigoureux & même à des peines capitales; chacun peut attaquer & maltraiter un Juif, sans seulement appréhender d'en être repris. Cependant leur sort s'est un peu adouci sous le gouvernement de Hédaet-Kan, qui ne négligeant rien de tout ce qui peut influer sur son intérêt particulier, fait tirer très-bon parti des Juifs. Leur ancien est le courtier du Kan, & commerce, en société avec quelques-uns de ses camarades, pour le compte de ce prince, ou du moins pour la moitié du profit. C'est ce qui fait que les Juifs jouissent aujourd'hui de bien des priviléges dans ses états, qu'au lieu d'impôts ils ne sont tenus qu'à des présens, & qu'enfin ils n'ont qu'à se louer de ce nouvel arrangement économique.

M. Gmelin alla faire une visite à cet ancien de la nation juive, où il fut régalé d'un vin cuit qui se prépare de la maniere suivante. On fait cuire le jus exprimé du raisin jusqu'à ce qu'il se forme au-dessus une écume qui doit prendre un certain degré de consistance. Cette écume s'enleve avec une cuiller. Après que ce moût a été bien écumé, on le verse dans

des vaſes de terre-cuite, qu'on enterre ou qu'on place dans quelques endroits bien frais ; après y avoir repoſé pendant trois mois, & la fermentation ayant eu lieu dans cet intervalle, le moût change pour lors en vin, ſe tire de ces vaſes, on le fait filtrer & on le met ſoit dans des tonneaux, ſoit en bouteilles. Là il acquiert le goût, la couleur, la conſiſtance & la force d'un vin d'Eſpagne ou de Portugal & leur reſſemble parfaitement, mais il cauſe des maux de tête violens & même dangereux, pour peu qu'on ſe laiſſe aller à en boire avec un peu d'indiſcrétion. Quand on mêle moitié vin vieux, avec moitié de ce vin nouveau, on obtient par ce mélange un vin de garde ; & ſi l'on continue à en uſer ainſi d'année en année, il en réſulte à la fin une eſpece d'huile éthérée.

Comme rien n'eſt plus propre à faire connoître à quel point les Perſans ſont capables de porter le zele fanatique, le déſordre de l'imagination & la phrénéſie que leur *Fête de Huſſein*, qui fut célébrée le 17 d'avril durant le ſéjour de M. Gmelin à Räſcht, nous allons en donner une deſcription un peu circonſtanciée. Les Perſans conſacrent dix jours du premier mois de *Muharem*, tant pour perpétuer ſans ceſſe la mémoire de la mort de Huſſein, que pour manifeſter cette haine furieuſe & invétérée contre les Turcs, attribuée à cet événement, qui ſe préſente en maniere de drame, publiquement dans les rues & avec toutes ſes circonſtances. L'alcoran preſcrit dix jours, mais le ſouverain peut régler la durée de la fête à ſon gré ; c'eſt auſſi ce qui arriva cette fois à Räſcht où l'on prodigua dix-ſept journées à ces extravagances. Dans la matinée le peuple ſe rend plus aſſiduement que de coutume aux moſquées, où l'on lit chaque fois dans la légende des martyrs, de certains chapitres du martyre de Huſſein, & l'on y ajoute auſſi quelquefois du chant. Dans les premiers jours, ils font ſemblant d'ignorer cet événement. Ils affectent en conſéquence une ſorte d'incertitude à cet égard, ſe montrent de nuit par Slobode dans les rues avec des flambeaux, & courent en fanatiques de côté & d'autre pendant pluſieurs heures; chaque Slobode a ſon drapeau, & porte en outre une perche terminée par une main étendue. Une grande partie de ces fanatiques chantent alors de certaines hymnes, compoſées pour cette fête, & accompagnent ces chants de hurlemens affreux ; ils ſe découvrent la poitrine & ſe la frappent vigoureuſement pour montrer l'inquiétude qui les agite. L'air rétentit alors ſans interruption du nom du prophête qu'ils ont perdu, & tous ceux qui compoſent la pro-

cession feignent de le chercher dans tous les coins. Il sembleroit que l'on ne devroit s'attendre dans cette occasion qu'aux expressions lamentables d'un cœur attristé; mais ici, c'est toute autre chose, & l'on n'apperçoit chez tous ces gens-là que les agitations violentes d'une bête en furie, que l'on a privée des moyens de rendre sa rage nuisible. Toutes les passions qui les agitent se manifestent par un vacarme enragé, qu'interrompent souvent les éclats de rire les plus indécens.

Pendant les premiers jours, la procession ne paroît dans les rues que de nuit, ensuite on la voit aussi promener le jour, & c'est alors que le spectacle commence à devenir plus intéressant. On compte autant de processions différentes qu'il y a de Slobodes à Räscht, & chacune a son lieu d'assemblée particulier, qui présente une large galerie, plus ou moins ornée aux dépends de la Slobode & tapissée de pieces d'or, de velours, d'étoffes, de plaques de métal, de fusils, de casques, de fruits, &c. On voit à chacune de ces places d'assemblée, où l'ancien de la Slobode commande, le tombeau de Hussein, & l'on y montre le cimeterre avec lequel il a combattu, son arc & son fusil; toute sa famille prisonniere est assise tristement dans un coin. Le côté opposé à la galerie est garni de buis & de cyprès. C'est là que se tient

tient la troupe des fanatiques qui continuent à se frapper sans interruption la poitrine, & à pousser des cris & des hurlemens affreux. En même tems des chanteurs destinés à cet office chantent divers cantiques adaptés aux circonstances; & l'on présente aussi aux assistans du thé, du caffé, des liqueurs fraîches, des confitures, &c. Le kallian n'est même point oublié. A l'heure fixée le conducteur part du lieu d'assemblée & se met en marche à la tête de sa procession, composée des bruyans fanatiques dont nous avons déja parlé, d'une foule de peuple & même de femmes à qui leurs maris sont forcés de permettre, dans cette grande solemnité, de sortir de leur éternelle prison. Le drapeau & la perche avec la main au bout, ouvrirent la marche, ils étoient suivis d'un cheval ou de plusieurs chevaux ornés de pierreries, lesquels représentent les chevaux de parade de Hussein; il venoit ensuite un peloton de ces fanatiques dont les cris & le vacarme sembloient redoubler dans cette circonstance; après eux venoient les Slobodiens eux-mêmes, chacun un cierge à la main, & partagés en plusieurs pelotons, dans les intervalles desquels on portoit les différentes piéces exposées dans le lieu d'assemblée, en commémoration de la mort de Hussein. La procession se rendit dans cet ordre au palais du Kan,

repréſenta, chanta, hurla, le tout avec les contorſions les plus extraordinaires, dans la cour de ce prince, & parcourut enſuite toutes les rues de la ville. Or comme Räſcht eſt diviſé en huit Slobodes, il y avoit auſſi huit proceſſions, & comme elles ſe promenoient toutes journellement, il régnoit un vacarme continuel dans les rues. La ſolemnité ne ſe termine jamais ſans qu'il en ait couté la vie à quelques perſonnes. Le dernier jour de la fête on repréſenta la mort même de Huſſein. Les principales cérémonies furent les mêmes, ſi ce n'eſt qu'ils parurent plus phrénétiques que jamais, & qu'il y en eût qui pouſſerent la démence au point de ſe faire des entaillades, en long & en large dans la peau de leurs têtes raſées, & ſi profondes que le ſang en ruiſſeloit de tous les côtés. Pour la cloture de la fête, ils firent le ſimulacre du combat qui ſe donna entre *Huſſein* & *Jeſib*, dans lequel combat, le premier fut tué avec ſes adhérens. Jeſib paſſe à côté en triomphe, monté ſur ſon cheval & accompagné d'autres chanteurs; la famille de Huſſein, chargée de fers paroît à ſa ſuite; on amene immédiatement après le corps de ce prophête, porté en parade; à ſa vue, toute la ſecte d'Omar eſt maudite par toute l'aſſemblée, avec les plus horribles imprécations, ce qui avoit déja eu lieu auparavant,

& ſe réitere encore après. Il ſemble en général que les Perſans, pendant toute la durée de cette fête, aient perdu la raiſon, & ſoient tombés en phrénéſie: ils s'abandonnent même alors plus aux grands crimes, & pouſſent l'inconſéquence au point de croire qu'ils peuvent les commettre ſans péché.

Si la façon de penſer des Perſans, leurs uſages, leurs ſuperſtitions, &c. n'offrent en général qu'un tiſſu d'inconſéquences & de ridicules, preſque tout leur ſyſtême de médecine ne préſente de même que les plus grandes abſurdités & la plus complette charlatanerie. Tous leurs remédes ſont ou chauds ou froids de leur nature; chacun dans un certain degré, qu'il faut connoître très-exactement pour l'adapter dans une exacte proportion au degré plus ou moins chaud, ſoit de la maladie, ſoit du tempérament du malade. Il faut bien ſe garder ſelon eux d'adminiſtrer aucun remède au malade avant de lui avoir tâté le pouls; mais il ne faut pas croire pour cela que les Eſculapes Perſans en ſachent la théorie, car ils ne connoiſſent d'autre pouls que le pouls rallenti & le pouls précipité, cependant ils ont grand ſoin de le tâter tant au poignet qu'aux tempes. Il faut que le médecin offre toujours à ſes malades un air riant & enjoué, & qu'on ait grand ſoin de ne pas les effrayer

par des discours inquiétans. Quelque dangereuse que puisse être la maladie, le médecin est toujours obligé d'entretenir l'espérance chez son malade, vu que l'espérance, disent-ils, ne tue point son homme. Les remédes condamnés depuis long-tems chez nous au plus profond mépris tiennent encore un rang distingué dans leurs pharmacies. Le suc exprimé de la fiente d'un âne, respiré par le nez, est un reméde admirable pour arrêter l'hémorragie du nez. Les poumons d'un chameau réduits en poudre sont réputés très-efficaces contre les rhumes, les glaires & les oppressions. La cervelle & la chair de liévre qu'on fait manger à un fou, doit lui faire recouvrer la raison. Le foye, la chair & le cervelle du lievre sont regardés comme de bons antidotes contre les effets du venin des animaux. L'os frontal calciné d'un cheval, mêlé avec de la graisse & mangé, guérit les maux de tête. Le lait d'une femme de la ville de Habæchi qu'on fait téter à un enfant nouveau-né, lui rend les yeux noirs: Nous passons mille autres extravagances pareilles. On voit en général que la médecine indienne aussi bien que la persane s'appuie sur les mêmes fondemens qui ont fait dans des tems très-reculés la base de celle des Arabes, & dont on doit l'entiere destruction au grand Hypocrate. Les principes des Arabes se sont même altérés par degrés avec le cours des années, de maniere que toute la médecine orientale est tombée dans une absurdité ridicule, à laquelle l'ignorance & la superstition sont venus mettre le comble.

M. Gmelin entreprit, le 23 Avril, un voyage dans différentes provinces du Ghilan, & se porta d'abord au sud-ouest dans la partie des montagnes, où il trouva quantité de pieds de vignes sauvages & de racines de Squine. Il atteignit sur le soir la riviere de *Swidura* qui prend, dit-on, sa source sur les confins de la Turquie, & se jette dans la mer derriere *Langorod*. Cette riviere est tellement abondante en béluges, en séwruges & en esturgeons, que les Persans les tirent tout simplement à terre l'un après l'autre avec des crocs, & cela uniquement pour en prendre la vessie d'air, qui sert à faire la colle-de-poisson; car la chair même de ces poissons, ainsi que le caviar, leur sont en abomination, par la raison qu'il n'est pas possible que des animaux de pareille taille puissent être de vrais poissons, & qu'ils se figurent que ce sont des hommes métamorphosés, ou des créatures d'une espèce différente. --- Notre savant arriva le 24 vers le midi, par une pluie quasi con-

tinuelle, dans la ville de Lahidſchaan, où il fit quelque ſéjour.

Lahidſchaan eſt ſoumis depuis des tems très-anciens à la domination perſane, & a déja ſubi, comme tant d'autres villes de cet empire, bien des calamités. Elle fut entre autres entiérement détruite après la mort d'Ibrahim Mirza, par les Ambarliniens, nation puiſſante retirée dans les montagnes. La ville eſt conſtruite dans le même goût que Räſcht: on a défriché dans ce lieu une partie de la forêt, qui s'étend le long des montagnes jusqu'à Langorod, & l'on y a bâti des maiſons éparpillées, qui ſont tantôt iſolées, tantôt jointes l'une à l'autre en ligne droite. Elle eſt diviſée en ſept Slobodes, dont chacune eſt ſubordonnée à un *Ketchuda*, qui a ſous lui un *Chaliffa*, chargé de mettre ſes ordres en exécution. Le Naïp a le commandement de toute la ville, mais ſeulement quant au civil; & quant au ſpirituel, les affaires ſont portées au tribunal du *Piſchnamas-Sale*, qui eſt le principal prêtre, & qui prend même le pas ſur le Naïp. Il a pour adjoints cinq anciens, appelés *Calandaars*, dont les fonctions ne ſe bornent pas, comme le prétend M. le conſeiller Müller, à une eſpece de ſecretariat; ils compoſent au contraire une maniere de conſeil, qu'on peut comparer à ceux des gouverneurs ou Voyvodes en Ruſſie, car ils ſont de vrais *Towariſchtſches* ou collégues du Naïp. Ce ſont eux qui réglent la répartition des impôts, qui inſtruiſent & jugent les procès, le Naïp ne faiſant que confirmer leurs ſentences; & même ſi ce dernier vient à commettre quelque injuſtice, ce ſont eux qui ſont chargés de le pourſuivre en qualité de procureurs du Prince.---La ſituation de la ville de Lahidſchaan eſt plus ſalubre que celle de Räſcht, car elle eſt bâtie ſur un terrein élevé, vis-à-vis duquel les montagnes s'ouvrent de maniere que l'air y circule librement de tous les côtés. On compte à peine un werſt de la ville à la montagne la plus voiſine. Ce lieu étoit autrefois la réſidence des Sultans & des Kans du Ghilan; ce ne fut même que vers le tems des premieres conquêtes de Pierre le grand dans la Perſe, que Räſcht lui fut préféré, il eſt vraiſemblable que le voiſinage du port d'Enzelli contribua le plus à cette préférence. Au lieu que lorſque les bâtimens ruſſes & autres abordoient encore près de Langorod, les anciens ſouverains & par conſéquent la principale partie de la nation demeuroient, par cette raiſon, à Lahidſchaan. Il n'y a pas plus de ſept ans que *Hédaet Kan* eſt en poſſeſſion de ce diſtrict, qui, dans le tems que l'empire fut partagé en gouvernemens ſoumis à des Kans, avoit ſon Kan

particulier, mais d'un ordre inférieur. Ce territoire rapporte une quantité de soie étonnante, les terres y sont bien cultivées & produisent du riz en abondance. Langorod est compris dans ce même district, qui s'étend depuis la Schidura jusqu'à Rudissar, & renferme un grand nombre de villages, situés partie dans la plaine, partie sur le penchant des montagnes qui l'avoisinent.

Pour donner encore un petit échantillon de la constitution actuelle de la Perse, nous rapporterons le trait suivant. Il y a peu d'années que le Naïp de Lahidschaan fut tué inopinément d'un coup de fusil, sur le chemin qui conduit de cette ville à Räscht, où il se rendoit par ordre de Hédaet Kan. On fit pendant longtems des perquisitions pour découvrir l'auteur de ce meurtre. La chose parvint enfin à la connoissance de Kerim Kan, qui chargea Hédaet Kan de faire faire les recherches les plus exactes; mais toutes les informations furent inutiles, l'assassin demeura inconnu; mais pour ne pas laisser la mort du Naïp impunie, Kerim Kan infligea à la province du Ghilan, outre les contributions ordinaires, une amende annuelle de 500 batmans de soie, qui s'est levée jusques à présent dans les différentes villes & villages de cette même province, sous le titre d'imposition en réparation de l'assassinat

du Naïp. On se dit tout-bas que c'est Hédaet Kan qui a fait massacrer ce malheureux, dont la fidélité lui étoit suspecte. Le vrai de la chose a dû naturellement parvenir à la connoissance de Kerim Kan, qui, soit par la crainte que lui inspirent les forces de Hédaet, soit plutôt parce qu'il trouve son compte, n'a pas jugé à propos de pousser les choses plus loin.

On trouve dans cette contrée quantité de personnes défigurées par la *petite verole*, & M. Gmelin apprit à cette occasion de nouveaux faits, (Tom. I. pag. 135), tendant à éclaircir & à constater l'histoire de cette maladie. On observe dans toute la Perse septentrionale que la petite verole cesse entiérement pendant six, huit, même jusqu'à dix années; & que lorsqu'au bout de ce terme, elle vient à se manifester de nouveau, c'est tout-à-coup que la chose arrive : outre cela bien des gens attentifs ont toujours remarqué que chaque fois que l'épidémie avoit reparu, le vent du sud qui vient ici de l'Arabie, avoir soufflé quelques jours auparavant. L'épidémie une fois bien établie, dure au moins six mois consécutifs, quelquefois l'année entiere, & même au-delà, après quoi elle perd peu à peu de ses forces; ses effets deviennent de jour en jour moins funestes, jusqu'à ce qu'à la fin elle s'arrête tout-à-fait. Quantité de personnes en

reſtent affranchies toute leur vie ; nombre d'autres ſe la font inoculer. Cette précaution ſi ſalutaire, nouvellement adoptée en Europe, eſt généralement connue dans ce pays depuis un tems immémorial ; elle n'eſt point par conſéquent une invention européenne, mais on la doit très-certainement à la médecine aſiatique. On ſe ſert ici des moyens les plus ſimples & les plus courts ; on choiſit du virus variolique d'une perſonne qui ne ſoit pas dangereuſement attaqué de la maladie, ce qui ſe connoît à la nature de la fiévre ; on fait une très-petite ouverture ronde dans la peau à chaque pied & à chaque main de celui qu'on veut inoculer ; on introduit ce virus étranger dans ces ouvertures, l'on bande très-légérement les playes, & l'on abandonne le malade aux ſoins de la nature, ſans lui interdire le grand air ; & cependant l'on a très-peu d'exemples que cette opération ait eu des ſuites fâcheuſes.

Lorſque M. Gmelin viſita les terres cultivées de Lahidſchaan, il trouva préciſément les payſans occupés à tranſplanter les jeunes plants de riz. Les rizieres occupent dans tout le Ghilan les terres les plus baſſes, elles ſont toutes placées les unes à côté des autres, & ſéparées par une eſpece de petite digue de terre. L'on y introduit l'eau par quantité de petits canaux

qui paſſent par-deſſous les ponts établis ſur les grands chemins de la province. Il faut que l'eau couvre de quelques pouces la ſuperficie du ſol. On laboure les champs en Février ; en Mars on ſéme le riz dans des terreins attenans à celui qui doit être mis en riziere, & on le ſeme ſi dru & avec ſi peu de régularité qu'on croiroit que les plants doivent néceſſairement s'étouffer l'un l'autre. On applanit en Avril les pièces qui ont été labourées, & à la fin de ce même mois ou tout au commencement de mai, on y tranſplante les jeunes plants de riz, qui ont atteint alors, dans les eſpeces de pépinieres, dont nous venons de parler, l'âge de ſix ſemaines, & l'on met un pouce de diſtance entre chaque plant. On a ſoin de bien ſarcler la riziere pendant l'été, & lorſque la plante commence à monter en tuyaux, on ne laiſſe plus entrer tout-à-fait autant d'eau dans la riziere. Quoique les travaux des femmes s'exercent pour l'ordinaire en Perſe hors des yeux des hommes, on en voit cependant alors un grand nombre qui vont tout ouvertement gagner leur pain à ce genre de travail.

La chaîne de montagnes qui confine au Ghilan ſemble l'embraſſer dans un demi-cercle, & ne préſente que des forêts, où, vû la nature graſſe & argilleuſe du ſol, les arbres jouiſſent d'une ſurabondance de ſucs nour-

riciers, qui se portent aux racines dont l'accroissement rend les chemins d'autant plus incommodes qu'elles sont pour la plûpart pourvues d'épines, ou que d'autres plantes épineuses s'entortillent autour. C'est effectivement une singularité qui mérite très-fort d'être observée, que dans l'orient la majeure partie des plantes proprement dites font velues, & la plûpart des arbustes & des buissons sont épineux. Il n'y a rien de plus commun dans ce canton que la *Ceratonia*, connue dans les pharmacies sous le nom de *Siliqua dulcis*: les *Neffliers*, le *Prunier épineux*, le *Calaffa*, ou *Calaf*, (espece de *Saule*) & le *Grenadier*, y sont encore très incommodes par leurs épines. Il y a même d'autres espèces d'arbres qui n'ont point d'épines ordinairement, & qui en sont garnis dans cette contrée; comme par exemple le *Cornouiller rouge*, (*Cornus sanguinea*). L'on voit ramper sur la terre des *Treffles* cotonneux à calices velus; quantité de *Lychnides* vêtus d'une espèce de pelisse; un grand nombre d'autres plantes du genre des *Renoncules*, presque toutes enfin ont un aspect cotonneux ou velu. --- On vante dans ce pays le suc exprimé de la feuille du *Meuron*, comme un très-bon reméde contre la cataracte des chevaux dans le tems qu'elle se forme; on imbibe du coton dans ce suc & on l'applique sur l'œil malade. Si l'efficacité de ce reméde étoit bien constatée, il vaudroit bien la peine d'en essayer les effets sur les hommes, & étendre par-là l'usage de cette plante, déja bien utile à d'autres égards. --- On tire de la *Cammomille romaine* une eau distillée, ou bien on en fait macérer dans de l'eau-de-vie jusqu'à saturation, & l'on prescrit l'un & l'autre comme un reméde qui fortifie le cœur & l'estomac.

C'est toujours la même chaîne de montagnes qui s'étend entre *Lahidschaan* & *Langorod*; & M. Gmelin y rencontra sur son chemin des *orangers* d'une grosseur étonnante; il y en avoit dont le tronc étoit deux fois plus gros qu'un homme: ils étoient précisément en fleur & répandoient une odeur balsamique si pénétrante qu'elle s'étendoit à une assez grande distance. *Langorod* est situé dans un lieu bas & tout à fait marécageux. C'est aujourd'hui un endroit détruit, où l'on ne voit que quelques cabanes de roseaux, un pont à demi ruiné sur la riviere de Langorod, & une mosquée. De cet endroit à Rudissar, qui est pareillement ruiné, les chemins sont dans un état misérable & fort pénibles. M. Gmelin atteignit près du village de *Sankalarut*, le pied du promontoire des montagnes couvertes de neige, qui faisoient l'objet principal de son

voyage. Il fut de nouveau fort incommodé en y montant par les plantes épineuſes qui embarraſſent de tous côtés la marche du voyageur, & il trouva toutes les productions de ce ſol, en tous points pareilles à celles que nous venons de décrire en parlant des montagnes de Lahidſchaan. --- Un des compagnons de M. Gmelin, qui connoiſſoit les propriétés de la *Bella-Donna*, en ayant trouvé ſur ſon chemin, dans cet endroit, où elle eſt aſſez fréquente, il s'aviſa d'en exprimer le ſuc de quelques feuilles, qui pouvoit aller environ à quinze grains, dans un verre de vin qu'il offrit à un ſoldat, qui l'avala très-avidement ſans ſe douter de rien. Au bout d'un quart-d'heure, cet homme devint extraordinairement gai, & ſe mit à chanter, à danſer & à ſauter. Quelqu'un lui ayant demandé ce qui le mettoit de ſi bonne humeur, il ne pût en rendre aucune raiſon. Bientôt après il ſe plaignit de douleurs de tête & de maux d'eſtomac, cependant ſa folle gaité duroit toujours, juſqu'à ce qu'enfin on lui fit prendre du lait-aigre; dès qu'il l'eût pris, il s'endormit, & ſon ſommeil fut beaucoup plus long que de coûtume. Le lendemain il convint qu'il ſe trouvoit comme s'il avoit été yvre la veille, mais il n'éprouva aucune autre incommodité de l'effet du poiſon de cette plante. Cette expérience fournit une

nouvelle preuve des diverſes propriétés & des différens effets du poiſon, ſelon les différentes doſes dans leſquelles il eſt adminiſtré. --- Nos voyageurs trouverent dans les environs du village de Sankalarut encore plus d'orangers qu'entre Lahidſchaan & Langorod; il y en avoit dans le nombre qui étoient taillés ſi artiſtement au ciſeau de jardin, qu'on pouvoit ſe mettre à l'abri deſſous, comme ſous nos tilleuls d'Allemagne.

M. Gmelin ayant obtenu des mulets pour continuer ſon voyage, il ſe remit en marche le 13 Mai, pour viſiter le haut des montagnes qui regnent le long de la mer; après avoir franchi bien des endroits d'une pente très-rapide, & d'autres fort marécageux, il parvint au village de *Tſchurdaſt*. A meſure qu'il montoit avec ſa compagnie, il ſe ſentoit accueilli par un air de montagne (*), qui leur parut à tous fort étrange; & les plantes alpines qui s'offroient déja de côté & d'autre à ſa vue, lui procuroient un avant-goût des jouiſſances qui l'attendoient dans les régions plus élevées. La

(*) Nous ne ſaurions trop exhorter nos lecteurs à lire dans les intéreſſantes lettres phyſiques ſur les montagnes, par M. de Luc, la deſcription qu'il y donne des effets de l'air qu'on reſpire dans les hautes Alpes, tant ſur le corps que ſur l'ame, & des ſenſations délicieuſes que l'on goûte dans ces régions élevées.

chaleur de l'été avoit déja fait éprouver sa violence aux plantes, dans les contrées basses du Ghilan, tandis que nos voyageurs rencontroient ici, au pied des montagnes de neige, tous les charmes d'un doux printems. Tantôt M. Gmelin se croyoit transporté dans les Pyrénées, tantôt il se voyoit cueillant avec le grand *Haller* des plantes alpines de la Suisse, ou avec *Tournefort* les végétaux du mont Ararat; & tout tendoit à le confirmer dans la persuasion d'une vérité reconnue, savoir: qu'un degré de température semblable produit des plantes semblables; non pas néanmoins les mêmes sans restriction, car les alpes Caspiennes offrent en outre un grand nombre d'habitans qui leur sont propres, & qui forment la nuance ou le beau passage harmonique que la nature a établi entre les plantes des pays orientaux & les plantes alpines. Il vit une assez grande quantité de plantes rares de Sibérie dans leur sol natal; mais dans toute cette grande diversité, il ne trouva point d'espèces plus abondantes que celles que les botanistes rangent dans la classe des *Asperifolia* & des *Tetradynamia*.

Nos voyageurs rencontrerent aussi dans ces régions une espèce d'Aigle d'une grandeur qui leur parut prodigieuse; il a près de quatre pieds de long, & ses ailes ont au-delà de cinq pieds

pieds de l'extrêmité d'une aîle à l'autre. Cet aigle est certainement de la même espece que celle qui habite aussi nos montagnes de Suisse, où elle est très-connue sous le nom de *Lämmergeyer* ou *Vautour des agneaux;* ce n'est au surplus qu'une variété du *Vultur barbatus Linn.* (*) Cet oiseau remarquable, dont on n'a eu long-temps que des notions indéterminées, a depuis peu été décrit avec beaucoup de soin par deux savans naturalistes Suisses, M. Jean Gesner, de Zurich, & M. Daniel Sprüngli, de Berne, & leurs descriptions ont été publiées dans les *Lettres écrites de Suisse à Hanovre, par M. Andreæ* (**). M. Gmelin rapporte que cet oiseau cause beaucoup de dommages dans les montagnes du Ghilan par son horrible voracité & ses continuelles rapines; & cela d'autant plus qu'il est assez fort pour enlever des moutons, des chevres & des veaux. Il fait son nid sur les rochers de ces mêmes montagnes, vole tantôt haut, tantôt bas, tantôt en ligne droite, tantôt en ligne

(*) M. de Buffon & M. Valmont de Bomare, veulent en faire une même espece avec le Condor du Pérou, dont il est cependant totalement différent; il est même très-vraisemblable que le *Lämmergeyer* forme une espece particuliere.

(**) Voyez *Andreæ Briefe aus der Schweitz nach Hanover geschrieben*, édit. de 1776, p. 195, jusqu'à 201.

circulaire, &fait, dit-on, du bruit avec son bec à la maniere des cicognes. Le Lämmergeyer décrit par M. Sprüngli avoit huit pieds neuf pouces bernois d'envergure, de l'extrêmité d'une aîle à l'autre, & pesoit douze livres; encore n'étoit-il pas de la plus grande taille, puisqu'on en a tué en Suisse qui avoient jusqu'à 12 pieds d'envergure, mais jamais quatorze, comme on l'a quelquefois avancé sur des rapports populaires, que l'amour du merveilleux grossit toujours, & sur la vérité desquels on ne doit jamais compter. Ils habitent la grande chaîne des Alpes qui sépare la Suisse de l'Italie, où ils peuvent vivre, rapiner & se perpétuer tout à leur aise. On est en droit de présumer qu'il s'en trouve également dans les montagnes du Tyrol, puisqu'elles ne sont qu'une prolongation de nos Alpes. Cet aigle établit son aire dans des cavités de rochers où nul homme ne sauroit parvenir, & où il a trois jusqu'à quatre aiglons; ce qu'on peut savoir en automne, lorsque les vieux viennent s'abattte avec leurs jeunes dans la vallée pour les dresser à la rapine. Il se nourrit ordinairement d'animaux vivans qui habitent les Alpes avec lui; comme le chamois, le lievre blanc, la marmotte, la perdrix blanche, ainsi que de chevres & d'agneaux, dont il fait une grande destruction, sur-tout lorsqu'il a des jeunes à nourrir.

Et comme il ne dédaigne pas non plus la charogne, on s'est déja souvent servi de ce genre d'appât pour le prendre. Il n'existe aucun exemple assez bien constaté pour pouvoir avancer qu'il s'attaque aussi aux hommes. Lorsque cet oiseau veut se rendre maître d'un agneau, &c. il le prend fortement dans ses serres & le traîne au bord d'un précipice, au fond duquel il se laisse aller tout doucement avec sa proye; ou bien, se prévalant de la force prodigieuse qu'il a dans les aîles, il dirige son vol de maniere à pousser son gibier du haut d'un rocher dans quelque abîme, où il puisse le déchirer avec plus de commodité. Comme cet oiseau a les pieds courts, & les aîles fort étendues, ce n'est pas sans quelque difficulté qu'il s'éleve de terre, lors même qu'il n'est chargé d'aucune proye; beaucoup moins la chose lui seroit-elle possible, s'il vouloit emporter avec lui dans les airs une proye fort lourde; de sorte que c'est la nécessité qui lui a enseigné cette façon de chasser. On peut voir à la planche VII, la figure de cet oiseau dessinée d'après nature (*).

(*) M. Hubert, autre citoyen de Geneve, connu par plusieurs talens très-singuliers, travaille depuis bien des années à une histoire des oiseaux de proye, qui renfermera bien des découvertes absolument neuves, & on

Retournons dans les montagnes du *Ghilan*, qui ne ſont autre choſe qu'un prolongement du Caucaſe, qui nous a toujours accompagnés depuis Derbent : mais ce prolongement n'a lieu que dans ſa longueur, car derriere les montagnes du Ghilan, il ne s'en trouve plus que d'eux, d'égale hauteur, leſquelles ſe terminent à une plaine qui conduit de Kasbin juſqu'à Iſpahan ; au lieu que les Alpes du Derbent forment une chaîne non-interrompue, qui s'étend juſqu'à la mer noire. Cette plaine eſt un prolongement de la Mogane, qui commence entre Sallian & Enzelli : & avant que la Mogane commence, tout-à-fait derriere Schamachie, la principale chaîne tire entiérement vers l'oueſt ; une ſeule branche exceptée, qui, s'étendant en longueur le long des bords de la mer Caſpienne, prend ſa direction vers le ſud-oueſt.

Du village de *Tſchurdaſt*, qui eſt pourtant déja ſitué à la moitié de la montagne, on croiroit qu'on pourroit ſe rendre dans l'eſpace d'une couple d'heures au ſommet de la

---

ne peut pas plus intéreſſantes. Un homme de lettres qui le connoît particuliérement, nous a aſſuré que M. de Luc a paſſé ſouvent des ſemaines entieres au pied des rochers où ces animaux avoient établi leurs aires, pour pouvoir obſerver de jour & de nuit juſqu'à la moindre de leurs actions.

premiere montagne couverte de neige ; mais lorſqu'on en entreprend le voyage, on trouve qu'il reſte encore à monter quantité de montagnes grandes & petites, qui ſont cachées les unes derriere les autres, & comme elles ſont en même temps ſéparées par quantité de vallées, il faut au moins faire dix lieues avant de pouvoir parvenir au haut de la plus prochaine de ces montagnes couvertes de neige. Le temps change pluſieurs fois le jour dans ces montagnes. Les vapeurs qui s'élevent continuellement de la mer Caſpienne, & qui ſont produites, tantôt par la chaleur, tantôt par les vents, trouvent ici un lieu très-propre à les raſſembler ; auſſi viennent-elles s'y condenſer en brouillard, & former de vrais nuages, qui ſont quelquefois ſi épais qu'on n'eſt pas en état de diſtinguer un objet à la diſtance d'un pied. Or ce ſont ces vapeurs qui cauſent ces continuelles variations de tems ; car la quantité de ces vapeurs eſt déterminée par la nature & la direction des vents, ſur leſquels ces vapeurs réagiſſent à leur tour, ainſi que l'expérience journaliere le démontre. Lorſqu'en été le temps eſt ſerein au lever du ſoleil, il peut très-bien arriver qu'il vienne à pleuvoir au bout de deux heures ; que bientôt après le ciel s'éclairciſſe de nouveau, & que cela varie ainſi pluſieurs fois juſqu'au ſoir. Il arrive même qu'il

ne regne pas le même temps ſur toute la montagne, car ſouvent un amas de vapeurs ſe trouve pris entre deux montagnes plus baſſes, & y occaſionne de la pluye, tandis qu'on jouit du temps le plus ſerein, lorſqu'on s'éleve un peu au-deſſus. Vers le ſommet, la reſpiration devient extraordinairement pénible (*).

(*) Il faut croire que M. Gmelin s'étoit eſſoufflé en montant, & qu'en même temps le préjugé agiſſoit avec trop de vivacité ſur ſon imagination; d'autant qu'il y a même grande apparence qu'il n'a pas monté juſques ſur les pointes couvertes de neiges; au moins n'en parle-t-il pas dans ſa rélation. J'ai gravi les cimes les plus élevées de l'Europe, bien au-deſſus de l'hoſpice des capucins du mont ſaint Gothard, j'ai monté juſqu'au ſommet d'autres montagnes très-élevées de la Suiſſe, & n'y ai jamais éprouvé la moindre gêne dans la reſpiration; je m'y trouvois au contraire beaucoup plus diſpos que dans la plaine. M. de Luc aſſure la même choſe dans la rélation de ſon voyage aux glaciers de Savoye. Voyez *Recherches ſur les modifications de l'atmoſphère*, &c. tom. II, §. 940, 941, 942. Ce que les voyageurs racontent des effets de l'extrême ſubtilité de l'air dans les montagnes du Perou, paroit être fondé ſur d'autres cauſes: mais quoiqu'il en ſoit, M. de la Condamine & M. Bouguer ſont montés ſur les cimes les plus élevées de ces montagnes, où ils ont vu deſcendre le mercure du barometre juſqu'à quinze pouces neuf lignes, & nommément ſur la cime du *Pichincha*, où la choſe leur eſt arrivée, & où l'air doit être par conſéquent bien plus atténué, qu'il ne l'eſt dans les lieux les plus élevés de la Suiſſe. Malgré tout cela, ces deux illuſtres ſavans n'y ont point éprouvé la moindre incommodité, & y ont reſpiré avec autant de liberté qu'au pied de la montagne. M. de la Condamine paſſa cependant trois ſemaines conſécutives ſur ce même ſommet du *Pichincha*.

neige n'y eſt pas de nature à ne jamais fondre. Il s'en fond au contraire une très-grande partie pendant les mois d'été; de ſorte que toutes les eaux qui prennent leur ſource dans les montagnes, groſſiſſent alors conſidérablement & vont ſe précipiter dans la mer Caſpienne. Les différens progrès de la fonte des neiges, ſuivant que la chaleur eſt plus ou moins forte, donnent lieu à une eſpece de rivieres qui ont un cours périodique (*). Cependant la partie la plus élevée de la montagne, malgré la plus puiſſante activité des rayons du ſoleil, demeure couverte d'une neige éternelle, dont l'uſage qu'on en fait pour rafraîchir de certains mets & les boiſſons, apporte un grand ſoulagement aux habitans des lieux ſitués dans le bas, durant les chaleurs preſque inſupportables de leurs étés. (**) Le froid eſt ſi ſenſible dans ces

(*) C'eſt encore là un phénomène aſſez commun dans les Alpes de la Suiſſe, & quantité de ſources périodiques qu'on y obſerve n'ont point d'autre cauſe.

(**) Les habitans de la brûlante Sicile jouiſſent des mêmes reſſources, & le mont Etna, malgré les flammes qu'il vient de vomir, leur fournit en abondance la neige néceſſaire, pour tempérer par des breuvages rafraîchiſſans les exceſſives chaleurs qu'ils éprouvent en été, & les leur rendre plus ſupportables. Voyez *le voyage en Sicile & à Malthe*, par *M. Brydone*. Il eſt au reſte peu de pays chauds en Europe où les montagnes voiſines ne fourniſſent pas ce ſoulagement délicieux.

montagnes pendant l'hiver, que bien loin qu'un homme pût y vivre dans cette saison, les oiseaux mêmes ne sauroient seulement s'y soutenir.

Ces montagnes sont formées de *Pierres de roche*, dont on rencontre tantôt des masses d'une grandeur énorme, tantôt des morceaux détachés qui ont roulé à de certaines distances, & qui sont extrêmement incommodes au voyageur. La nature de ces pierres est quelquefois homogéne & quelquefois mélangée & parsemée de quartz & de glimmer : on y trouve fréquemment une pierre cornée disposée par couches, sans être feuilletée, ainsi qu'une pierre de roche parsemée de cailloux, qui est également très-commune. Quant aux pétrifications qui sont si abondantes aux environs de Baku & de Derbent, ces montagnes n'en offrent pas le moindre vestige; & M. Gmelin n'a point eu l'occasion d'observer si l'intérieur du sol étoit favorable ou non aux filons de mine (*).

(*) Il eut été très-important que M. Gmelin eût mieux examiné les parties constituantes de ces montagnes, & sur-tout qu'il les eût déterminé plus soigneusement. On peut cependant inférer du peu qu'il en rapporte, que ce sont ou des montagnes totalement primitives, ou tout au moins des montagnes secondaires, composées de schistes de nature cornée, dont les couches, selon les observations de Messieurs de Born, Ferber, Pallas, posent sur le granit primitif, mais ne renferment jamais aucun corps marin. Si la roche est composée de quartz, de Spath dur & de mica, on la nomme *Granit;* mais lorsque les parties essentielles de la roche sont de quartz, dans lequel il y a des taches ou des raies grossieres de mica, séparées les unes des autres, elle doit être nommée alors *Roche cornée;* & l'on ne doit donner le nom de *Schiste corné* qu'à l'espece de pierre où le quartz est intimément lié avec le mica, de maniere qu'ils ne sauroient être distingués l'un de l'autre à la vue. Voyez *Ferbers Briefe aus Welschland*, p. 401 & 403. M. le B. de Dietrich a donné une excellente traduction de ces importantes lettres sous le titre suivant : *Lettres sur la Minéralogie & sur divers autres objets de l'Hist. nat. de l'Italie*, voyez p. 491 & 492 de cette traduction.

Les habitans de ces montagnes construisent leurs cabanes de ces pierres que nous venons de décrire. Un grand nombre de Ghilaniens qui passent leurs hivers dans le plat pays de cette province, se rassemblent ici en été. Les herbages nourrissans qui croissent sur ces montagnes leur conviennent beaucoup pour l'éducation de leurs bestiaux, & ils envoyent pâturer une énorme quantité de chèvres & de boucs, sur les hauteurs les plus escarpées. Ils ont aussi de gros troupeaux de moutons, mais ils sont tous de l'espece à large & longue queue, & c'est même l'unique espece que M. Gmelin ait apperçu en Perse. Les loups qui sont très-multipliés dans ces montagnes, font un grand fléau pour ces pauvres moutons, & lorsqu'ils

n'ont pas le temps de les enlever en entier, ils leur arrachent au moins la queue. Les vaches n'y sont pas bien communes, mais l'on assure que les chevaux y deviennent gras & vigoureux. Les habitans n'ont d'autre occupation que celle de soigner leurs bestiaux, & font de leur lait du beurre & du fromage. Leur maniere de faire le beurre est des plus simples, mais n'est certainement pas la plus commode. Ils ont de grands pots de terre extraordinairement ventrus par le milieu, & munis vers le haut de deux anses un peu éloignées l'une de l'autre : ils remplissent ces pots de lait, un peu plus qu'à moitié ; après quoi deux drôles vigoureux se saisissent chacun d'une anse & secouent le pot jusqu'à ce que le beurre soit fait. Les pâtres du Ghilan vivent éparpillés dans ces montagnes, & leurs maisons construites tout simplement de pierres de rocher entassées, sont tantôt isolées, tantôt bâties l'une à côté de l'autre en forme de hameaux, sans aucune régularité. Ils portent des especes de camisoles qui ne leur descendent que jusqu'à la ceinture & des souliers d'écorce d'arbres ; leurs culottes sont à la maniere généralement adoptée dans tout l'orient. L'on voit parmi eux beaucoup de vieillards & tous en général ont l'air de jouir d'une santé brillante ; ils sont d'une stature médiocre, mais renforcée, &

leurs femmes sont fort fécondes. Ils ne passent pas pour bien riches, & payent à Hédaet Kan une imposition en argent, qui n'est pas déterminée, & qui se perçoit par les Starostes de quelques chefs-lieux du voisinage. Ils vendent le batman de fromage trente, & le batman de beurre depuis soixante-dix jusqu'à cent kopéques.

M. Gmelin désira de voir aussi le revers des montagnes couvertes de neige, & en fit effectivement le voyage les 20 & 21 mai. Il y trouva la nature à peine réveillée de son sommeil de l'hiver, les tulipes fleurissoient de dessous la neige, & les autres fleurs liliacées étoient encore fermées. Dans les lieux où le soleil pouvoit exercer son activité, la Flore de la contrée étaloit des beautés ravissantes, sans faire paroître toutefois une grande diversité. On retrouvoit dans la plaine les plantes particulieres à la province, & dès qu'on s'élevoit de nouveau, l'on revoyoit les plantes alpines. La triste *Juliane*, (*Hesperis*), s'y montroit sur-tout en grande abondance, & embaûmoit toute la contrée de son agréable odeur. L'*Hermine* parcouroit ces lieux avec si peu de crainte qu'on pouvoit la prendre avec la main. Elle ne change point ici la couleur de son poil en hiver. Les *Martes* s'y font également voir en très-grand nombre. Cet animal ne fait point

ici son séjour uniquement dans les endroits garnis de bois; un seul buisson lui suffit pour son habitation. Il est remarquable que dans toute cette contrée, dès que la marte a quelques années d'âge, elle devient presqu'entiérement noire, ce qui donne en conséquence une plus grande valeur à sa peau. Elles se laissent apprivoiser & mangent tout ce qu'on leur présente; mais elles sont sur-tout extrêmement friandes de raisins de Corinthe.

Les Persans savent distinguer aussi bien que les paysans Russes les champignons qu'on peut manger sans danger, d'avec ceux qui sont nuisibles; & l'expérience leur a appris qu'une seule & même espece peut être pernicieuse dans un tems & innocente dans un autre. Ils font griller les bons tout uniment sur la braise, & les mangent ensuite : ils jugent des especes qui leur sont inconnues, à l'odeur, & quant au choix à faire entre celles qui leur sont connues, c'est la longue pratique qui les dirige.

M. Gmelin apprit des habitans de ces montagnes à faire une sorte de vinaigre, dont ceux qui sont à portée de se pourvoir facilement de vinaigre liquide peuvent à la vérité se passer, mais qui peut devenir souvent d'un grand secours à un voyageur. On fait recuire du vinaigre bien fort, jusqu'à ce qu'il s'épaississe, & pendant qu'il bout on ramasse l'écume qui se forme à la superficie, & on la méle après l'opération avec le vinaigre récuit; ce qui forme une masse, dont une dragme délayée dans quelques onces d'eau, peut tenir lieu de vinaigre.

A son retour à *Räscht*, M. Gmelin apprit que le bâtiment qui lui avoit été expédié, par la chancellerie de la régence d'Astrakan, pour la continuation de son voyage & pour son retour, avoit jetté l'ancre le 25 dans la rade d'Enzelli; ce qui l'engagea à s'y rendre le premier de Juin. Il y resta jusqu'au 5, & s'en revint à Räscht d'où il put enfin partir le 19, après bien des difficultés. Il traversa dans sa marche vers les montagnes quantité de rivieres, dont le sol marécageux fatiguoit beaucoup les chevaux; lorsqu'il eut atteint les hauteurs, il découvrit une plante du genre des sensitives (*Mimosa*), dont la forme extérieure, la couleur agréable; & la bonne odeur de la fleur, jointes à sa belle grandeur, lui donneroient une place distinguée parmi ce qu'il y a de plus recherché dans les jardins d'ornement en Europe. Depuis le coucher du soleil jusqu'à son lever, ce joli arbrisseau replie toutes ses feuilles, & comme elles sont rangées par paires, toutes se couchent l'une sur l'autre. On observe un mouvement pareil pendant le jour

dans cette plante & dans ses branches, lorsqu'on en arrache quelques feuilles. M. Gmelin croit que cet arbrisseau est la *Mimosa arborea*, *Linn.* L'époque de sa floraison est pour les habitans du Ghilan un indice que le ver-à-soie a terminé son cocon, & ils ne manquent pas en conséquence de faire toutes leurs dispositions pour le dévidage de leurs soies. ---- Notre voyageur vit aussi dans ces cantons la *Loutre*, (*Mustela Lutra*, *Linnæi. Lutra castanei coloris*, *Brisson. Quad.* 16. *p.* 1. qui est très-commune dans les rivieres de la Perse. M. Gmelin est très-porté à faire de cet animal une espece différente de la *Loutre de mer de Margraf*, (*Nov. Comm. Petrop. tom. II. p.* 36.), car les pieds à membranes indiquent une toute autre économie que des pieds pareils à ceux de la Marte; si dans l'histoire des animaux on ne fait pas une attention très-exacte à ces sortes de caracteres distinctifs, on ôte à la plus belle partie de l'histoire naturel e toute sa vie. Les pieds de la loutre dont nous parlons ne sont nuds qu'en dessous, & sont couverts par-dessus jusqu'aux ongles d'un poil châtain. C'est sur-tout en automne que ces animaux sont singuliérement nombreux. Ils mettent bas en avril, & sur la fin de mars, & nourrissent leurs petits de poissons & de

vers. Ils ne sauroient vivre plus d'une couple d'heures, lorsqu'on les a tirés de l'eau.

M. Gmelin s'arrêta quelque tems à *Schafft*, d'où il fit diverses excursions. Le 20 juin, tous les paysans étoient occupés à dévider leurs soies. Vers le milieu du mois de mars, quelquefois plutôt, quelquefois plus tard, selon que le soleil a exercé plus ou moins son activité. Les Ghilaniens prennent les œufs de leurs vers-à-soie, qu'ils ont conservés pendant l'hiver, & les portent sur eux aux endroits les plus chauds de leur corps, enveloppés dans des morceaux de toile de cotton. Au bout de huit ou quinze jours les vers éclosent, bien sains, & pour la majeure partie, tous à la fois. Le *Meurier blanc*, de même que le *noir*, croît sans culture dans le Ghilan. Pour plus de commodité, on le transplante tout près de l'habitation de chaque possession, tous les ans on les taille, & l'on en établit aussi des pépinieres en regle. On n'y donne nulle préférence à aucun égard au meurier noir sur le blanc; on regarde seulement, dans les deux especes, les feuilles qui paroissent un peu rougeâtres, comme les plus nourrissantes.

On nourrit pendant dix jours les vers, encore très-petits, qui viennent d'éclorre une fois par jour, avec les feuilles les plus tendres du meurier. On les place à cet effet dans

des paniers de la forme des tamis, dont se servent nos apothiquaires, & le lieu où se déposent ces paniers, n'est autre chose que le plancher d'une chétive cabane construite de roseaux, de planches ou de branchages, & soutenues par des poteaux. Les dix jours suivans on donne deux fois par jour de la nourriture aux vers; mais l'on choisit encore les feuilles les plus tendres. Pendant la troisieme dixaine on leur distribue leur pâture trois fois dans la journée, & pour lors il n'est plus nécessaire de choisir les feuilles aussi soigneusement. On supprime également alors l'usage des paniers, & l'on laisse les vers ramper librement sur le plancher que l'on jonche de feuilles. Lorsqu'on parvient au troisieme période, ou, si l'on veut au troisieme sommeil du ver, on leur prodigue les feuilles avec encore plus de profusion, & on leur en donne quatre, cinq & jusqu'à six fois par jour. Enfin le ver se met à filer, & construit son cocon, qui, lorsqu'il est parvenu à son état de perfection acquiert la grosseur d'un œuf de pigeon. On compte qu'il faut cinquante jours au ver pour parvenir à son dernier période, c'est-à-dire, au moment qu'il commence à filer, & trois, quatre ou cinq jours pour achever entiérement son cocon. Les Ghilaniens sont assez généralement dans l'usage de dévider leur

leur soie tout aussi-tôt. Ils ont pour cela de grandes & larges tonnes de bois, qu'ils remplissent d'eau bouillante, & y jettent à chaque fois autant de coccons qu'ils jugent au coup-d'œil pouvoir en mettre; cette opération étouffe le ver & dégage les fils de la soie du coccon. Une personne qui se tient près de la tonne tire les fils avec la main & les place sur les bobines, d'où ils passent sur le dévidoir, qu'une autre personne fait tourner fort lentement. Ce dévidoir est très-grand, & par conséquent propre à dévider beaucoup de soie à la fois; mais l'on n'aime pas dans les atteliers les écheveaux si longs, à cause de la difficulté qu'on a à la dévider ensuite de nouveau. La personne qui détache la soie des coccons, ôte de tems en tems avec un ballet de dessus la surface de l'eau les saletés qui se ramassent dans la tonne, soit du déhors, soit des cocons eux-mêmes.

La soie du Ghilan n'est pas toute d'une égale bonté; la meilleure de toutes doit avoir un œil blanc, un certain lustre, & être ronde & forte. On en cultive de cette qualité à Schafft & dans tout le district de ce village; elle se transporte presque toute à *Kaschan* & à *Jeschid*, où se fabriquent les plus belles étoffes de soie de la Perse. La majeure partie de la soie du Ghilan est jaune; mais les soies qui ont toutes

les autres qualités requises, lors même qu'elles sont jaunes, sont encore réputées bonnes; celles-là sont façonnées à *Räscht*, & transportées à Kaswin, à Tauris & dans d'autres villes de la Perse. Ces mêmes soies jaunes, avec plus ou moins d'autres défauts, sont la plus grande quantité, & ce sont presque les seules qui s'expédient par mer à Astrakan; & comme il ne vient à Astrakan & à Pétersbourg que des soies de qualité médiocre, & que d'ailleurs on y manque d'habiles ouvriers, il n'est pas étonnant que les étoffes de soie fabriquées en Russie, dans les deux villes que nous venons de nommer, soient si inférieures à celles qui se fabriquent en France. La soie qu'on retire des coccons qui sont mis à part, pour avoir des œufs pour la récolte de l'année suivante, & qui sont percés par la phaléne qui en sort, est la plus chétive. Comme elle ne sauroit se dévider, on est obligé de la filer. Les Persans la nomment Redsch, (c'est notre fleuret), elle se transporte uniquement vers les frontieres de la Turquie.

Les Persans apportent une soigneuse attention à ce que les feuilles de mûrier soient bien séches, lorsqu'on les donne au vers-à-soie. Rien ne leur cause plus d'inquiétude que lorsqu'il tonne immédiatement après l'un des trois sommeils de ces vers; une longue expérience leur

ayant appris qu'ils en meurent tout à coup, après s'être roulés au milieu de quelques mouvemens convulsifs très-courts. Souvent aussi ils essuyent le même accident par des causes différentes, qu'on ne peut pas toujours expliquer; il arrive alors que le possesseur d'une plantation qui rend d'ordinaire vingt batmans de soie, en recueille à peine un. Nous ajouterons encore ceci, savoir, que le ver-à-soie est indigene dans le Ghilan, & qu'on n'y trouve pas la phaléne à aîles jaunes.

Le *Basilic*, (*Ocymum Basilicum*), fournit une semence que les Persans font gonfler dans l'eau; ensuite ils la frappent de glace, & en font usage dans les chaleurs excessives de l'été, comme d'un très-grand rafraîchissant, que les Européens mêmes ne dédaigneroient pas. Une caravane de l'Inde qui passoit à *Schafft*, dans le tems que M. Gmelin y étoit, menoit avec elle un oiseau, dont elle se proposoit de faire un présent au Kan du Ghilan. Cet oiseau, dont l'espece appartient à la famille des *Geais*, (*Coracias docilis*), possédoit à un point étonnant la facilité de prononcer distinctement des mots persans, & même des phrases entieres. Il contrefaisoit aussi supérieurement une personne qui tousse, & les tons lamentables de quelqu'un qui pleure. — Il y a dans le Ghilan beaucoup d'*Ecureuils* qui

font une variété bien diſtincte, mais qui appartiennent toutefois très-certainement au genre de nos écureuils d'Europe. Ils conſervent leur couleur en hiver, & fourniſſent une nouvelle preuve que le *Petit-gris* de M. de Buffon ne fait point une eſpèce particuliere, mais que ſes différences ne proviennent que de la rigueur des hivers des Pays du Nord. Les écureuils dont nous parlons, ont tout le deſſus du corps d'un gris foncé; le tour des yeux noir, la gorge, la poitrine & le ventre jaunes; ſa queue eſt d'un gris noirâtre, marquée en-deſſous par le milieu d'une bande blanche. Cet écureuil aſiatique a d'ailleurs la même forme & les mêmes mœurs que nos écureuils d'Europe.

Il eſt très-certain que les oiſeaux de paſſage ſuivent conſtamment dans leurs émigrations de certaines régles, ſoit qu'ils y ſoient aſtreints par quelques beſoins, ſoit qu'il y ait quelque autre circonſtance plus indifférente encore qui les détermine. Mais on voit ici préciſément les mêmes oiſeaux dont les émigrations ſont les plus conſtantes, y paſſer l'été en très-grand nombre. On y voit entr'autres les *cigognes noires & blanches*, l'eſpece plus petite de ces oiſeaux qui ſe diſtinguent par une touffe de plumes ſur le dos, & que les anciens nomment tantôt *Garzetta*, tantôt

Egretta; les *Hérons gris cendrés*, & ſur le rivage de la mer des troupes innombrables de *Baglanes* ou *Cormorans*, qui volent de côté & d'autre; enfin toutes les eſpeces de *Mouettes* y ſont preſque en auſſi grande quantité qu'en hiver. M. Gmelin obſerve cependant que depuis le milieu du mois de Mai, il ne s'eſt point offert un ſeul pélican à ſa vue. On voit manifeſtement par ce détail que ce n'eſt pas le beſoin de ſubſiſtance qui force ces oiſeaux à paſſer d'un lieu dans un autre. Les Hérons dont nous venons de parler trouvent abondamment de quoi ſe ſubſtanter dans les rizieres marécageuſes du Ghilan; auſſi y reſtent-ils & y font-ils leurs pontes; & pour tous ces autres ſuſdits oiſeaux palmipédes, ils ont également dequoi fournir amplement à leur nourriture, tout le long des côtes de la mer Caſpienne; qu'ont-ils donc beſoin d'aller la chercher au loin, tandis qu'elle s'offre à eux dans la proximité? Et toutefois une grande partie de ces fugitifs habitans des airs entreprennent en grandes troupes les voyages les plus éloignés. Seroient-ce des voyages de plaiſir? Cette opinion ne ſeroit pas ſi abſurde, pourvû qu'on ne ſe figure pas un projet déterminé par avance. Seroit-ce pour le changement, par habitude, par imitation, ou dans le deſir d'aller ſe livrer avec moins d'empêchement, dans des con-

trées plus tempérées, à leurs amours déja si brûlans par eux-mêmes? Tous les oiseaux aquatiques aiment les eaux qui ont de la fraîcheur, ainsi que les poissons; c'est pour cela que les embouchures des grands fleuves, & ces fleuves eux-mêmes jusqu'à une grande étendue, en remontant, sont si poissonneux; & c'est sans doute par la même raison qu'il se rassemble dans ces mêmes endroits le plus de ces oiseaux. Ceux qui s'en reviennent du nord au midi, à l'approche de l'hiver, s'arrêtent de préférence dans les provinces que nous décrivons, & sont en si grand nombre près de *Sallian* le long du *Kur* qu'on peut les prendre à la main. Il est donc très-possible que c'est le desir de jouir de la fraîcheur des eaux qui détermine les oiseaux aquatiques à émigrer. Mais comme il y en a suffisamment pour une grande partie d'entr'eux, il y en a aussi une grande partie qui ne voyage point.

Le 24 Juin deux *Dsauschi* traverserent *Schafft* à cheval. Ces *Dsauschi* sont une espèce de gens qui gagnent leur vie en Perse, & croyent en même tems s'en faire un mérite auprès de Dieu, à escorter les pélerins qui vont à Babylone. Il y en a beaucoup dans le Ghilan, & ils ont à Räscht un supérieur auquel ils sont obligés d'obéir en tous points.

Celui-ci les envoye quelques semaines avant le départ, dans toutes les villes & dans tous les villages pour avertir tout le monde qu'ils sont prêts à partir, & pour offrir leur escorte. Ils n'omettent pas une maison, & ceux qui sont intentionnés de les suivre pour aller visiter le tombeau de *Hussein*, se mettent aussitôt en route avec eux, pour se rendre au lieu du rendez-vous de tous les *Dsauschi*, d'où ils s'acheminent ensuite tous ensemble vers Bagdad ou Babylone. Chacun leur fait des présens, & quantité de personnes qui ne peuvent pas faire eux-mêmes le voyage, les chargent de s'acquitter pour eux des prieres d'usage. Les Persans vont en pélérinage en différents lieux, savoir à chaque endroit où se trouve un tombeau de quelqu'un des parens de Mahomet; & l'on prétend qu'il y en a un très-grand nombre; les Turcs, au contraire, ne vont qu'à la Mecque. Le principal objet des pélerins persans qui vont à la Mecque ou dans d'autres lieux saints, c'est de s'y trouver pour y assister à la fête du Kurban-Bairaam, dont nous avons parlé plus haut. De sorte que dans quelque tems qu'un pélerin y arrive, il faut qu'il y reste jusqu'au jour de la fête; s'il arrivoit même le dernier jour de cette fête, il n'oseroit pas y assister, parce qu'on est obligé de s'y préparer pendant trois jours,

qu'on passe en prieres continuelles. Le jour même de la fête on sort en grande procession de la ville, avec tout le clergé; on se rend en raze-campagne, ou après avoir récité certaines prieres, chacun immole un nombre de moutons à sa volonté, & la chair est distribuée aux pauvres. Après quoi l'on retourne à la ville, vers le tombeau de Mahomet, où du pieux personnage dont le corps a rendu la ville un lieu saint: arrivé-là, on récite encore quelques prieres; ensuite on se sépare. Il n'est permis à personne d'approcher de près d'aucun de ces tombeaux; les prêtres eux-mêmes ainsi que toute la procession sont obligés de se tenir à la porte. Les trois jours qui suivent immédiatement la fête, doivent être, comme les trois jours qui l'ont précédé, passés en prieres, & lorsqu'ils sont écoulés, chacun retourne dans sa patrie.

Une des plus belles plantes aquatiques, la reine même de toutes, croît dans le Ghilan; c'est un *Nenuphar*, connu par les botanistes sous le nom de *Nymphœa Nelumbo*; les Persans nomment son fruit *Salabagala*, & le mangent comme des noisettes. Ils les substituent aussi, de même que les Arméniens, aux grains de corail, pour en faire des chapelets. Ce Nelumbo dure pendant les mois de Mai & Juin; on le voit dans plusieurs marais du Ghilan, & l'on doit même en avoir aussi vu dans le voisinage d'Astrakan.

Les Persans ont généralement les Chrétiens en horreur, mais il y en a qui poussent les choses plus loin à cet égard que les autres. Plusieurs fuyent la compagnie des Chrétiens comme la peste; & lorsqu'ils sont forcés de traiter avec eux pour quelque objet de commerce, ils se tiennent toujours dans un certain éloignement, crainte qu'il ne leur arrive de toucher l'habit d'un Chrétien, ou d'en être touchés. Tout vase, toute espece d'ustensile dont un Chrétien s'est servi, devient pour eux un objet d'abomination; de sorte que tout Chrétien qui voyage est obligé de se désaltérer comme les bêtes, en portant l'eau du puits ou de la fontaine, immédiatement à sa bouche, parce que personne ne lui prêteroit de vase. D'autres un peu plus raisonnables en agissent mieux à l'égard des Chrétiens, recherchent même leur société, mais se garderoient bien de manger à la même table avec eux. Du reste, ils leur font un bon accueil, ne violent point extérieurement à leur égard les loix de la politesse, & finissent pourtant par se familiariser à la suite d'un commerce habituel. Les buveurs de profession & les amis de la joie ne se font même aucun scrupule de se livrer à la débauche avec des Chrétiens.

Le ferment de fidélité eft une chofe affez inconnue de nos jours parmi les Perfans ; il n'a même jamais été fort en ufage chez eux ; ou il ne feroit pas d'ailleurs d'une bien grande efficace. Tous les autres fermens qu'on leur fait prêter ont la même formule, avec cette feule différence, que les jeunes gens le prêtent différemment des perfonnes d'un âge mûr. Voici comment l'on fait jurer les premiers ; on les mène au premier tombeau d'un faint quelconque, & là on leur fait prononcer à haute voix, quel que foit le genre d'accufation, les paroles fuivantes ; O Dieu unique, Dieu, Dieu, je ne fuis point coupable de ce dont je fuis accufé. Ceux d'un âge mûr, font leur dépofition par ferment devant les prêtres ; ils pofent deux doigts fur l'Alcoran ouvert, & proférent bien haut ce qui fuit ; O Dieu unique, Dieu, Dieu ! auffi certainement que ce font là tes paroles, auffi certainement je, &c. &c. --- Il eft auffi d'ufage de tenir pendant la cérémonie un fabre nud au-deffus de l'Alcoran.

Durant le féjour que M. Gmelin fit à *Schafft*, il régna pendant plufieurs femaines de fuite une fécherefle continuelle, qui faifoit craindre pour la récolte de riz de l'année une perte totale. Et comme cette production fait avec la foie la grande fource du bien-être

des habitans du Ghilan, on ordonna une proceffion publique pour le premier de Juillet : or voici comment les Perfans procédent à cet acte de leur culte réligieux. Le *Schilhaliftan* ou chef du clergé détermine le jour auquel la proceffion aura lieu, ainfi que la mofquée où tous les habitans de l'endroit devront s'affembler. Ils s'y rendent tous munis d'une cruche d'eau, ou d'une bouteille d'eau-rofe. Lorfqu'ils font tous là, le *Schilhaliftan* les mene au travers de toute la ville, en raze-campagne, où il récite quelques prieres ; après qu'elles font finies, le peuple s'arrofe réciproquement avec cette eau dont chacun s'eft pourvu ; voulant manifefter par-là la perfuafion où ils font que la priere du prêtre fera exaucée, & que le ciel daignera leur envoyer de la pluie pour rafraichir leurs champs defféchés. S'il ne tombe pas d'eau immédiatement après la premiere proceffion, il s'en fait une feconde au bout de quelques jours, puis une troifieme ; & fi le ciel continue à demeurer fermé, on oblige alors les Arméniens & les Juifs à faire de pareilles proceffions, leur clergé à leur tête, & même à les réitérer en cas de befoin.

M. Gmelin partit de *Schafft* le 3 de Juillet, pour vifiter les montagnes qu'on appelle les *Monts tawlifchiniens*, qui font une continuation des Moganiens, & fe réuniffent en-

fuite avec les montagnes que nos voyageurs avoient visitées jusqu'au sommet, derriere Lagischan & Langorod. Cette triple chaîne de montagnes, tout en décrivant beaucoup de sinuosités, ne se dirige qu'en longueur & s'étend très-peu en largeur. Elle forme pour ainsi dire, un mur de séparation entre le Ghilan & l'intérieur de la Perse : car aussi-tôt qu'on les a laissées derriere soi, l'on se trouve sur une Steppe aride, qui mene vers *Kaswin*, chemin que prennent souvent les caravanes, sur-tout dans les tems de troubles, parce qu'alors la grande route est infestée de brigands. — Nos voyageurs se dirigent dans cette course tout-à-fait vers l'ouest, mais leur route qui les conduisoit à travers des bois fort montueux, se trouva si difficile, qu'ils marcherent jusqu'à nuit tombante pour atteindre un village, où la pluie les retint pendant quelques jours. M. Gmelin y vit une cour entourée d'une haye, où il remarqua qu'on élevoit des *Abeilles*, les ruches étoient des troncs d'arbres creux, de la longueur de deux archines, (environ quatre pieds & demi); il y en avoit plus de vingt; elles étoient couchées à-plat sur la terre; les deux extrêmités du tronc étoient bouchées par des pierres, & toute la surface supérieure de la ruche étoit percée de trous pour l'entrée & la sortie des abeilles. Lorsqu'on veut recueillir le miel & la cire de ces ruches, on leve les pierres qui les ferment, & comme non-seulement ces ouvertures, mais encore tout le diametre de la ruche présentent un grand espace en longueur & en largeur, l'on parvient à son but sans éprouver les inconvéniens attachés à celles dont nous nous servons communément.

Parvenu dans sa course à une élévation plus considérable, notre savant s'occupa presqu'entiérement, depuis le 8 Juillet jusqu'au 17, à recueillir différentes plantes, & remarqua que toutes celles qui s'offroient à ses recherches, étoient à peu près les mêmes que lui avoient fourni les autres montagnes de la province qu'il avoit parcourues antérieurement. C'étoient des plantes alpines; quant à celles qui croissent dans les vallées qui séparent les montagnes, elles ressemblent aux plantes des environs de Montpellier. Les *Hysopes* sont assez rares dans le bas, au lieu que près d'Ispahan, cette plante est, dit-on, si commune, qu'on en ramasse les tiges, qui y deviennent aussi dures que les tiges des plus gros buissons, pour en faire du feu. Le *Sempervivum montanum* y croissoit sur les cîmes des rochers. Les Persans font sécher cette plante avec la fleur & la réduisent en poudre; ils donnent cette poudre, qui purge très-violemment par les

selles, aux malades attaqués de la jaunisse. Lorsque les selles viennent avec trop d'abondance, ils font prendre au patient du lait aigre, dans lequel ils mettent de la glace, & ils prétendent qu'ils arrêtent sur-le-champ, par ce moyen, la violence du purgatif. Le *Pourpier*, (*Portulacca oleracea*), se faisoit voir dans les places les plus arides ; on fait en Perse de la graine de cette plante, des dragées qu'on regarde comme très-rafraîchissantes. La *Jujube* ou *Rhamnus zizyphus*, étoit aussi commune dans les fonds qu'elle l'est en Allemagne. Cette plante est appellée en turc & en persan *Unap*, & l'on regarde aussi dans ce pays son fruit comme un très-bon béchique. Lorsque cet arbuste est parvenu à une certaine vieillesse, il perd peu-à-peu ses épines.

On rencontre dans ces montagnes, de même que dans tout le Ghilan, quantité de ces gens connus en Allemagne sous le nom de *Ziegeuners*, & en France sous celui d'*Egyptiens* ou de *Bohémiens*, lesquels ici, comme en Europe, errent par bandes d'un lieu dans un autre, sans avoir de domicile permanent, ni aucun moyen de subsistance assuré. Les Persans les appellent *Kauli*, du nom d'une nation perverse, très-ancienne, dont leurs historiens racontent ce qui suit : Pharaon, disent-ils, condamna un jour Ibrahim, ou Abraham,

au supplice du feu. Mais le patriarche ayant été mis deux fois sur le bûcher, sans avoir éprouvé le moindre dommage ; le roi d'Egypte se trouvoit fort embarrassé pour trouver un moyen de parvenir à son but. Alors Satan vint à lui, & lui conseilla de faire dresser le bûcher sur une montagne très-haute & très-escarpée, & que lorsque le bûcher seroit allumé, il devoit faire guinder Abraham dessus par le moyen d'un cabestan. Pharaon suivit ce conseil, mais il n'eut point l'effet désiré, car le cabestan refusa son service. Satan revint pour la seconde fois vers Pharaon, & lui dit qu'il voyoit bien qu'il y avoit des saints qui protégeoient le patriarche, mais qu'il lui restoit encore un conseil à lui donner pour lever cet obstacle : qu'il n'avoit qu'à se faire amener deux personnes, qui fussent freres & sœurs, de la nation des Kauli, qui étoit en abomination à Dieu & à tous les saints, & ordonner que ces deux personnes se tinssent tout auprès du bûcher, que pour lors tous les saints seroient forcés de s'en écarter, & qu'Ibrahim privé de leur assistance, deviendroit infailliblement la proie des flammes. Tout fut encore exécuté de point en point, comme Satan l'avoit indiqué, mais avec tout aussi peu de succès que les autres fois ; car au moment qu'Abraham parut sur le bûcher,

celui-ci se changea tout-à-coup en un très-beau jardin, dans lequel on vit le patriarche qui se promenoit sans avoir reçu le moindre mal. A ce dernier trait Pharaon se désista de son dessein, & remit Abraham en liberté. Or c'est de ce même peuple, de ces *Kaulis*, que les Persans font descendre ces vagabonds, nommés Egyptiens, qui subsistent encore aujourd'hui, & ils ajoutent qu'Abraham prononça sur eux dans cette circonstance une malédiction, dont l'effet les réduisoit eux & leur postérité à être à perpétuité épars sur la terre, sans avoir jamais de domicile stable. Ils sont généralement très-méprisés, & gagnent leur vie comme en Europe à dire la bonne avanture & à faire des tours de gibbeciere (*).

La

(*) La bonne police qui régne en France en a totalement banni ces hordes singulieres, beaucoup plus communes encore dans bien des parties de l'empire d'Allemagne, qu'on ne devroit naturellement le croire. Il manque à la littérature une histoire bien approfondie de ces hordes vagabondes, qui se distinguent à tant d'égards des peuples au milieu desquels ils vivent, & dont ils différent par le teint, les traits du visage, les mœurs, le genre de vie, le langage, la religion même; ce qui devroit fournir bien des données sur leur origine. Ils ont aussi un genre d'administration, & des manieres de loix qui leur sont propres. Ce sont au reste des êtres tout au moins inutiles à la société; des fainéans très à charge aux pays où l'on a la bonté de les souffrir; à qui même le malheureux paysan, lorsqu'il les sait dans son

La nourriture & l'éducation du bétail sont dans ces montagnes, de même que dans celles dont il a été question plus haut, la seule occupation de leurs habitans; avec cette différence que ces montagnards-ci entretiennent, outre leurs moutons & leurs chèvres, une grande quantité de bêtes-à-cornes. Une chose bien remarquable, c'est que presque tous leurs taureaux, ainsi que leurs vaches ont deux bosses, l'une sur le devant près du cou, l'autre sur le derriere à l'extrêmité du dos; ces bosses ont quelquefois tant d'élévation qu'elles représentent exactement un dos de chameau. Les veaux les apportent en naissant, & elles croissent en proportion de l'âge de l'animal; celle de devant a toujours un peu plus d'élévation que celle de derriere; il y a d'autres de ces animaux qui n'ont que cette bosse de devant, & d'autres qui n'ont que la postérieure. ---- Ces montagnards n'habitent pas seulement dans des cabanes, quoiqu'ils ne manqueroient pas de pierres pour s'en construire, mais le premier buisson leur tient lieu d'habitation.

voisinage, fait du bien dans la seule appréhension qu'ils ne lui fassent du mal. Et l'on ne songe pas à trouver des moyens de les obliger à vivre sous un autre régime; tandis qu'il ne feroit peut-être pas difficile d'en faire des sujets utiles.

Le 18 & le 19 juillet, M. Gmelin traversa les montagnes pour se rendre à *Massula*; cette ville est le dernier endroit des Alpes du Ghilan, du côté de l'ouest; la route qui y conduit prend ces montagnes par leur largeur, & s'approche, en descendant toujours un peu, de la ville de Räscht. *Massula* n'a ni portes, ni murailles, mais entiérement environnées de montagnes qui ne permettent l'accès qu'à la faveur de deux, ou tout au plus trois chemins très-étroits; la nature lui fournit une fortification telle que l'art lui en procureroit difficilement une pareille. Les maisons y sont ou de terre grasse, ou de briques liées avec la dite terre : les toits en sont plats, en forme de terrasse, ce qui procure la facilité de s'y promener; & lorsqu'il pleut, elles tiennent l'eau. Chaque maison est entourée d'un mur de terre, & est partagée en deux corps-de-logis, dont l'un, suivant l'usage des orientaux, est destiné pour la prison des femmes, & l'autre pour l'habitation ordinaire. Il n'y a point de village compris dans le district de la ville, mais seulement quelques vacheries éparses çà-&-là. Ce lieu est renommé pour ses forges & pour ses ouvrages en fer. La mine qu'on y employe est un ocre d'un rouge-saffran, & se montre au jour éparse dans la montagne, en très-grande abondance, tout autour

de la ville; on en tire aussi de terre près de *Fomin*, à trois milles de Perse de Massula, au pied de ces mêmes montagnes. Mais comme ils ignorent la bonne maniere de procéder avec le fer, celui qu'ils fabriquent a le défaut d'être aigre. Les Massuliens payent un tribut annuel de deux mille roubles au Kan, qui le retire souvent en fer, en fusils & en autres objets de ce genre. Ceux d'entr'eux qui ne sont pas occupés à ces manufactures, tiennent des bestiaux, qui gagnent leur vie à tanner des peaux de bœuf, de mouton & de bouc.

Massula, depuis sa fondation a toujours été soumis au chef de tout le Ghilan, & c'est de cette maniere qu'*Hédeat-Kan* devint maître de cette forteresse, en obtenant le gouvernement de cette province. Lorsque ce seigneur encourut, comme nous l'avons vu plus haut, la disgrace de *Kerim-Kan*, & qu'il craignoit que ses affaires prissent une mauvaise tournure, il projetta de se réfugier à *Massula*, & y fit passer en conséquence toutes ses richesses. A peine *Kerim-Kan* fut-il informé de la chose, qu'il envoya une armée pour détruire Massula, en piller les habitans & les emmener captifs. *Hédeat-Kan* qui avoit fourni la place de tous les approvisionnemens nécessaires, enjoignit à ses sujets de s'y défendre jusqu'à la derniere extrêmité. Aussi l'armée de *Kerim-Kan* éprou-

va-t-elle une résistance à laquelle elle ne s'étoit point attendue. La forteresse étoit pourvue d'une garnison suffisante, & la difficulté de l'accès opposoit aux efforts des assiégeans des obstacles insurmontables; de sorte qu'il y avoit déja une année entiere que le siege se continuoit sans aucun succès, & jamais ils n'auroient réussi à la prendre, si un des habitans n'avoit commis la lâche trahison d'aller indiquer à l'ennemi un chemin caché qui conduisoit à la place, qui fut prise par ce moyen, les habitans pillés & menés captifs à *Kaswin*, & les maisons livrées aux flammes, ainsi que *Kerim* l'avoit commandé. *Hédaet-Kan* ayant ensuite fait sa paix avec le régent, les *Massuliens* recouvrerent leur liberté, & il fut permis à ces infortunés d'aller rebâtir leur place. Ils y procéderent incontinent, & ont toujours continué jusqu'à présent ce travail; de maniere que la ville se trouve rebâtie, sans pourtant avoir encore atteint son ancienne étendue.

Hédaet-Kan s'étoit proposé de mettre à profit les grands avantages que *Massula* retiroit de son assiette, rélativement à sa défense; & vouloit y ajouter des ouvrages de l'art pour rendre cette place encore plus forte, afin de s'y préparer à l'avance un refuge assuré dans les circonstances où l'état des choses en Perse, que personne ne connoissoit mieux que lui,

pourroient le jetter. Mais depuis trois ans il a changé de projet, & s'est choisi pour retraite, en cas d'événement, *Kalarut-Kan*, place située dans les montagnes, & vers laquelle on peut se rendre par Schafft, ou par Fomin. Sa position est encore plus avantageuse que celle de Massula, elle avoisine du côté de l'ouest les monts Tawliniens; & placée sur la cîme d'une montagne, l'on ne peut y arriver que par un seul chemin très-étroit & si rapide, qu'il n'est pas possible d'y passer à cheval. Non-seulement il met tous ses soins à bien fortifier cette place, mais ayant eu le bonheur d'y trouver de bonne eau, il l'a fait si bien approvisionner en tous points qu'on y jouira de toutes les commodités de la vie. Il y a fait pareillement transporter du canon, qu'un Grusien, nommé *Samchon*, qui s'est rendu Persan, lui a fondu depuis peu. Les sujets d'*Hédaet* murmurent beaucoup contre les travaux qu'il fait faire à cette place, parce que tant la maniere dont il veut qu'on y procéde, que la précipitation avec laquelle il exige que ces travaux soient exécutés, leur est infiniment à charge, & les occupe extraordinairement. Mais *Hédaet-Kan* songe à sa sûreté; & il sait que *Kerim-Kan* est âgé de 74 ans. (en 1771.)

M. Gmelin ayant été attaqué de la fievre, ne put partir de Massula que le 28 juillet;

il arriva le soir du même jour à *Käſma*, ſitué au pied des montagnes; vingt villages relévent de ce lieu, quoiqu'il ſoit compris lui-même dans le diſtrict de Fomin, qui renferme cent quarante villages. ---- *Käſma* n'eſt composé que d'une ſeule Slobode, ſous l'autorité d'un *Ketſchuda*. On veut faire paſſer aujourd'hui cet endroit pour une ville, & il s'y tient toutes les ſemaines un grand marché très-renommé. La *Trigonella fœnum græcum* vient ici en très-grande abondance; les propriétés de cette plante ne ſont pas inconnues aux Perſans qui traitent les maladies des chevaux, & les Indiens la font cuire pour la manger en guiſe de légume. Il croît encore dans ces environs quantité de chanvre; & ces mêmes Indiens en expriment le ſuc, tant de la graine que du reſte de la plante, & après l'avoir fait filtrer, ils le boivent pour s'enyvrer. Le 2 d'août notre voyageur ſe trouva de retour à *Räſcht*. Il y avoit toujours eu juſqu'alors dans cette ville des miſſionnaires catholiques romains, qui cherchoient à ramener les Arméniens à leur croyance. Ils avoient dans Räſcht même une égliſe dans les formes, & de plus une maiſon pour tenir le ſervice divin à Enzelli; mais la conduite ſcandaleuſe de ces miſſionnaires les mit dans l'obligation de décamper pendant le ſéjour de M. Gmelin dans

ce pays-là, & il eſt très-douteux qu'ils ſoient jamais remplacés.

Deux jours après l'arrivée de notre ſavant, il y eut à Räſcht une ſolemnité qui a lieu tous les ans; c'étoit la réception du préſent que *Kerim-Kan* envoyoit à *Hédaet-Kan*. Comme dans les temps précédens, les Schachs ou rois de Perſe étoient dans l'habitude de faire annuellement des préſens, en ſigne de la ſatisfaction qu'ils avoient de leurs ſervices, aux Sultans, Kans, Viſirs & Beglier-Begs de leur domination; le Kan ſupérieur ou régent a conſervé le même uſage à l'égard de ſes ſubordonnés, qui lui ſont fideles. Ces préſens qui conſiſtent chaque fois en un cheval & en une robe, s'enviſagent bien moins par leur valeur, que comme une marque de la faveur de celui qui les envoye. Lors-donc que *Hédaet* eut été informé que les envoyés de Kerim s'approchoient de la ville, il fit toutes ſes diſpoſitions pour les recevoir avec dignité. Il monta à cheval avec toute ſa cour, & ſuivi d'une foule d'habitans, il fut à la rencontre des envoyés, & campa à trois werſts de la ville ſous des tentes qu'il avoit fait dreſſer pour cette cérémonie. Il commença par ſe faire lire à haute voix la lettre de *Kerim-Kan*; enſuite on lui apporta la robe qui l'accompagnoit, dont il ſe revêtit ſur-le-champ; il monta peu de temps

après le cheval de Schiras, qui faisoit aussi partie du présent, & reprit le chemin de la ville, ayant la lettre de Kerim attachée à son turban. Après avoir reçu des félicitations sans nombre, tant de ses hôtes que de ses sujets, & fait distribuer en profusion, sous toutes les tentes, tous les rafraichissemens qu'on est dans l'usage de donner en Perse.

Cette solemnité avant lieu tous les ans, n'étoit pas à beaucoup près aussi réjouissante pour le Kan que le furent deux autres événemens qui eurent lieu dans le même temps. Parmi les gages de sa fidélité & constante obéissance, qu'il avoit remis entre les mains de *Kerim-Kan*, lors de sa réconciliation avec lui, se trouvoit celle de ses femmes, qu'il avoit épousée la premiere, laquelle étoit détenue en ôtage à *Kaswin*. *Hédaet-Kan*, qui n'avoit cessé de donner depuis plusieurs années des preuves réelles de son attachement au régent, sans doute parce qu'il n'avoit pas trouvé le moment propre à manifester les vrais sentimens de son cœur, reçut la nouvelle tant désirée que cette épouse chérie venoit d'être mise en liberté, & qu'il étoit désormais le maître de l'envoyer chercher à Kaswin. Il apprit par la même voie qu'un de ses neveux avoit été pareillement déclaré libre, & il prit sur-le-champ les mesures nécessaires pour se faire amener

l'un & l'autre. Le second événement réjouissant pour *Hédaet* fut que le fils de *Kerim-Kan* lui demandoit sa sœur en mariage; il n'hésita pas un instant à la lui accorder; elle fut conduite par sa mere à Schiras, & gratifiée par son frere d'une dot de 5000 Tomans.

Avant de quitter *Räscht* & *Hédaet-Kan*, qui ne cessa de combler notre voyageur, pendant tout le temps de son séjour dans cette contrée, des marques de son amitié, & de lui rendre tous les services possibles, nous ajouterons encore quelques particularités concernant cette ville & la province de Ghilan.

Räscht est situé au centre de la province de Ghilan, à dix wersts environ du golfe d'Enzelli, dans lequel la riviere de *Peribazar* vient se jetter: cette ville est arrosée par le *Siarutbar*, qui n'est qu'un ruisseau la plus grande partie de l'année; mais comme il prend sa source dans les montagnes voisines, il grossit tellement au printems qu'il est en état alors de porter d'assez gros bateaux, & qu'il devient en même temps très-poissonneux. Lorsque le Ghilan étoit encore sous la domination de la Russie; & encore lorsque les Anglois tenterent d'établir un commerce avec le nord de la Perse, l'on voyoit de gros navires marchands qui venoient jetter l'ancre à Peribazar, & leurs chaloupes remonter le *Siarut-*

bar jusqu'à *Räſcht.* Il y a préſentement cinquante & quelques années que Räſcht eſt la capitale du Ghilan & la réſidence de ſes Kans; cette ville a été bâtie au milieu d'une forêt, dont la majeure partie eſt aujourd'hui défrichée; ſes maiſons ſont attenantes & accumulées autour de ſes principales places; les autres ſont éparpillées ſans aucun ordre. Les Ruſſes ont applani le terrein tout-autour, de maniere que la vue eſt entiérement libre du côté des montagnes. Räſcht n'a ni portes, ni murailles, & ne doit le nom de ville qu'au grand commerce qui s'y eſt toujours fait depuis qu'elle ſubſiſte, à la nombreuſe population qui en eſt réſulté, & au grand concours d'étrangers de différentes nations de l'Europe & de l'Aſie, que ce commerce y attire. Le nombre des maiſons bâties en briques & diſtribuées dans le goût oriental, peut aller aux environs de 2000. La demeure du Kan ſe diſtingue de toutes les autres, tant par la beauté de ſon extérieur, que par celle de ſon intérieur. Elle eſt compoſée de pluſieurs grands pavillons, diſpoſés en quarré, & qui communiquent de l'un à l'autre par de belles galeries. Au milieu de ces bâtimens ſe voit un beau jardin avec des jets-d'eau; on en a même conduit quelques-uns juſques dans les appartemens du Kan. Ceux-ci ſont ornés de peintures, de tapiſſeries étrangeres, ou tiſſues, ou peintes, de glaces & d'autres meubles très-recherchés. Le harem eſt ſur le derriere & a ſon jardin à part.

La ſoie qui ſe recueille en ſi grande abondance dans le Ghilan, & qui s'apporte à Räſcht de toute la province, y fait vivre aujourd'hui bien des milliers d'habitans, & a mis toute la contrée dans une ſituation ſi floriſſante, qu'on l'a toujours regardée comme le Potoſi de la Perſe. Quoique les guerres inteſtines qui s'éleverent ſous le regne de *Schach-Thamas*, & ſous le gouvernement tyrannique de *Thamas-Kouli-Kan*, euſſent réduit tout le pays à la derniere miſere, cette province trouva bientôt après le moyen de ſe relever, & dût ſa reſtauration à la ſeule culture de la ſoie. Actuellement la ſoie ſe vend non-ſeulement contre des eſpeces; mais il s'en troque une auſſi grande quantité contre des draps, contre d'autres ouvrages de manufacture de laine, des velours d'Italie, de riches étoffes, du ſucre, de la cochenille, de l'indigo, de la garance & autres marchandiſes, venant d'Aſtrakan; enfin contre des étoffes de ſoie & de coton. Mais les Turcs payent preſque tout en eſpeces ou en lingots d'or & d'argent, dont on fabrique ici de la monnoie; c'eſt ce qui fait que les Ghilaniens, qui leur vendent auſſi leur ſoie à meil-

leur compte, les regardent comme leurs meilleures & plus précieuses pratiques. Le prix de la soie monte d'année en année, & c'est l'affluence des acheteurs qui en est en partie cause. Une autre raison de cette augmentation vient aussi de ce qu'il y a beaucoup de marchands persans bien en fonds, qui achetent sous main toutes les soies des paysans, ou qui les assurent même avant la récolte, & y mettent ensuite la valeur qui leur plaît; parce que d'un côté, ils peuvent, au moyen de leurs avances, attendre en cas de besoin, une année & au-delà, jusqu'à ce qu'on leur donne le prix qu'ils veulent, & qu'ils savent très-bien d'autre part qu'il importe aux acheteurs d'avoir la marchandise, qui, s'ils s'obstinoient à attendre un plus bas prix, leur reviendroit encore plus chere. (*) Ce sont les sujets de la Russie qui perdent le plus à ces accaparemens; parce qu'ayant fourni leurs marchandises aux Ghilaniens à crédit, ce qu'ils étoient même presque forcés de faire, vu la mauvaise consti-

(*) M. Grosley, dans ses *Observations sur l'Italie & les Italiens*, au commencement du premier volume, donne un détail très-circonstancié d'une manœuvre toute pareille qui se pratique à Milan, & dont les nobles sont les principaux agens. Le plus grand mal de tout cela, c'est que ce ne soit jamais le cultivateur qui profite de ces sortes de bénéfices, & qu'ils retombent toujours sur la classe stérile ou non-productive de la société.

tution de ce commerce; ils ne peuvent plus se dispenser de recevoir la soie au prix qu'il a plu à leurs débiteurs de la mettre, sans quoi ils n'auroient rien du tout; puisqu'il resteroit toujours plus d'acheteurs qu'il n'en faudroit pour enlever la récolte, & même la payer en or ou en argent.

Après la soie, le riz est à-peu-près la seule production naturelle dont le Ghilan puisse faire un objet de grand commerce. Ce riz se transporte dans les autres provinces de la Perse septentrionale, entr'autres à Sallian, Bakir & Derbent; il en passe aussi à dos-de-mulet dans les montagnes. Il arrive même quelquefois que les marchands d'Astrakan en chargent leurs navires; mais comme on l'achete à beaucoup meilleur compte à Massanderan, où il est à la vérité inférieur en qualité, c'est-là que la plupart de ces vaisseaux s'en fournissent pour le transporter en Russie. Les étoffes de soie & de coton qui se fabriquent à Räscht & dans les autres endroits du Ghilan, se consomment pour la plupart dans la province même; une partie cependant se transporte à Astrakan, & une autre dans les montagnes. Cette contrée fournit de marchandises d'Europe l'intérieur de la Perse, Ardevill, Tauris & les gouvernemens voisins de ces villes, qui s'étendent jusqu'en Géorgie & du côté de la mer noire,

excepté ce qui s'apporte immédiatement d'Aſtrakan par Kislar & Moſtok, ou encore ce qui va de Schamachie dans les montagnes.

Les étoffes du Ghilan, & en général toutes celles de la Perſe, n'ont point cet extérieur qui prévient en faveur d'une marchandiſe; celles de ſoie ſont ſi roides & ſi ſerrées qu'on ne s'imagineroit jamais, en les maniant, toucher de la ſoie. Ce défaut vient de ce que les fabriquans prodiguent beaucoup trop la matiere, & qu'ils employent pour une aune d'étoffe plus de moitié autant de ſoie qu'il n'en faudroit; mais d'un autre côté l'étoffe en acquiert un tel degré de force, qu'il eſt preſque impoſſible de la déchirer. Elles ont encore un autre défaut; les fils en ſont inégaux & noueux, ce qui provient autant de la négligence qu'on met dans la filature, que du peu de ſoin qu'on apporte à la fabrication. Ces étoffes manquent en général de beauté extérieure & de luſtre; enfin leurs teinturiers ſont auſſi voir qu'ils ne ſont pas des plus habiles dans leur métier. Leurs étoffes mélangées ſe cotonnent prodigieuſement; & celles de pur coton ne ſont pas bon uſage.

On peut encore mettre au nombre des articles de commerce du Ghilan, les drogues qu'on apporte de l'intérieur de la Perſe à Räſcht, où elles ſe débitent. Ce ſont principalement de l'opium, de l'anis des Indes, de l'aſſa-fétida, du ſagapenum, de l'opoponax ou herſe-grande, du galbanum, de la gomme ammoniaque, de la myrrhe, de l'oliban, de l'ambre, &c. &c. Le prix de toutes ces différentes marchandiſes eſt ſi modéré, qu'on peut s'étonner à juſte titre qu'il ne ſoit encore venu dans l'eſprit de perſonne de les tirer d'ici pour toute la Ruſſie, au lieu de les faire venir de la Hollande à un prix beaucoup plus conſidérable.

Comme tout le Ghilan n'offre preſque par-tout que des contrées marécageuſes, il doit néceſſairement en réſulter un très-grand nombre de maladies; auſſi tous les habitans de cette province ſont-ils d'une foible conſtitution, & tombent-ils ſouvent malades. Les Perſans qui viennent ici, ſoit de l'intérieur de l'empire, ſoit d'autres contrées, ſont encore bien plus ſenſibles aux impreſſions du mauvais air du Ghilan, que ceux qui y ſont nés ou établis depuis long-temps. Mais c'eſt particuliérement pour toutes les perſonnes qui arrivent de Ruſſie que ce ſéjour eſt dangereux. C'eſt auſſi par cette raiſon que les troupes ruſſes perdirent tant d'hommes pendant tout le temps qu'elles ſéjournerent dans ce pays-ci; & que les Anglois éprouverent le même ſort, lors de la tentative infructueuſe que fit Elton

d'un établiſſement de commerce par la mer Caſpienne; qu'enfin juſqu'à ce moment tant d'Européens y trouvent leur tombeau. Les marais du Ghilan fourniſſent beaucoup d'exhalaiſons, qui ne ſe diſſipent que très-difficilement à cauſe que la proximité de la mer & celle des montagnes interceptent l'action des vents, ce qui fait que l'air ne ſauroit ſe purifier. Toute perſonne qui n'a pas ſoin de ſe bien vêtir lorſqu'il s'expoſe au ſerein, ou qui ne ſait pas ſe modérer dans l'uſage des fruits, ſe met dans le cas de s'attirer preſqu'infailliblement quelque maladie dangereuſe. On regarde généralement les figues & les pêches comme les fruits les plus pernicieux, apparemment parce que leur peau ſpongieuſe eſt plus ſuſceptible de ſe pénétrer des exhalaiſons nuiſibles qui circulent dans l'air.

Räſcht étant ſitué ſous les 36 degrés 40 minutes de latitude, on peut en inférer à quel point le ſoleil ſe fait ſentir dans toute la province. Les chaleurs y ſont ſi inſupportables pendant les mois de juillet & d'août, qu'on ne ſait où ſe fourrer vers le milieu du jour; & ce chaud jette dans un tel affaiſſement qu'il n'eſt pas poſſible de réſiſter au ſommeil. On eſſuie un petit nombre de fois dans le courant de l'été, & pendant un temps très-court, un vent du ſud, qu'on nomme vent d'Arabie ou de

de Bagdad, à cauſe qu'il vient de ces contrées-là. Ce n'eſt point qu'il ſouffle avec une violence extraordinaire, mais il amene une chaleur ſi brûlante, que dès qu'il commence à ſouffler, on ſe croiroit dans une étuve, portée à ſon haut point de chaleur; ce vent eſt en même-tems d'une putridité ſi infecte, qu'on eſt obligé de ſe boucher le nez & la bouche avec ſon mouchoir. Comme il ne dure gueres ici au-delà d'un quart-d'heure, il n'y devient pas préciſément bien dangereux; mais il tue en revanche bien des Perſans & bien des Arméniens ſur la route de Bagdad. Leur unique reſſource en pareil cas eſt de ſe creuſer au milieu du chemin des trous dans la terre, & de s'y tenir juſqu'à ce que ce vent ſoit paſſé, ſans quoi leur perte eſt infaillible. Il en eſt beaucoup à qui l'expérience a appris à connoître d'avance quand ce vent doit venir, de ſorte qu'ils ont tout le tems de prendre leurs précautions. La chaleur des autres mois d'été eſt bien plus ſupportable, mais le printems ſur-tout eſt une ſaiſon vraiment délicieuſe dans ce pays, & y dure fort long-tems. Quelque chaleur qu'il ait fait pendant le jour, le froid revient à l'entrée de la nuit, & vers l'automne il devient alors fort ſenſible. Des changemens auſſi ſubits ſont encore une ſource de diverſes maladies. La température des mois d'hiver dans

le Ghilan, eſt abſolument la même qu'à Enzelli, ainſi nous ne répéterons pas ce que nous en avons dit plus haut; bien entendu que nous ne parlons pas des montagnes, où naturellement l'on doit éprouver le degré de froid des Alpes.

L'étendue de pays qu'on appelle aujourd'hui le Ghilan, autrefois connu ſous le nom d'Hircanie, borde la mer Caſpienne dans une longueur d'environ 125 werſts, depuis *Keſkär* juſqu'à un mille au-delà du village de *Sekalarut*. Comme les montagnes qui accompagnent les côtes de cette même mer Caſpienne depuis Derbent juſqu'à Aſtrabat, décrivent une eſpece de demi-cercle, qui s'éloigne plus ou moins du plat-pays, il en réſulte que l'étendue du Ghilan en largeur eſt très-diverſe; cependant là où il y en a le plus, ſavoir depuis Enzelli juſqu'aux montagnes, en prenant par *Keskär*, cela ne va pas au-delà de 20 werſts. Cette province ſe diviſant naturellement en haute & en baſſe; ſes productions doivent varier comme l'élévation du terrein, & différer conſidérablement, ainſi que nous l'avons déja vû plus haut. Cette différence ſe manifeſte ſur-tout dans les productions qui ſont un objet d'économie ruſtique, & dans les animaux. Les endroits de la plaine qui ſont marécageux fourniſſent à la nourriture de l'homme du riz, &

les endroits ſecs produiſent pour l'homme & pour les chevaux de l'*orge*; le froment & le ſeigle ne ſe cultivent que dans la montagne. En revanche les mûriers, dont le fruit eſt très-agréable au goût, ne réuſſiſſent point du tout dans la montagne, & viennent avec la plus grande abondance dans les contrées les plus baſſes, ſouvent même les plus marécâgeuſes de la province, où le ſeul ver-à-ſoie fait vivre par ſon admirable tiſſu, une infinité de monde. Les eſpeces de bois de la plus excellente qualité, qu'on pourroit tranſporter en Ruſſie avec un très-grand bénéfice, tels que le noyer, le tſchemar, l'arbre de fer, croiſſent tout le long du rivage de la mer, & forment les plus belles forêts ſur les baſſes montagnes. L'on y apperçoit auſſi, mais point fort communément, des châtaigners; quant aux cyprès, ils ne croiſſent que ſur les alpes. Les contrées baſſes ſemblent encore deſtinées à la production des figues, des grenades, des coins, des pêches, des abricots, des poires, des pommes & des olives, dont les arbres ſe tranſplantent dans les nombreux jardins de la province. Il n'y a point de ſpectacle plus attrayant, dans ce pays-ci, que celui que préſente la végétation de la vigne, qui ſe plaît ſur-tout dans le voiſinage des bois, ſoit dans la plaine, ſoit ſur les collines. Là elle s'éleve à perte de vue, en s'en-

tortillant au-dessus des plus hauts arbres, & ses seps qui sont de la grosseur du bras s'étendent & s'entremélent tellement les uns dans les autres, qu'il y a des endroits négligés, où l'on a de la peine à se frayer passage. Ne faudroit-il pas dans la culture de la vigne porter sa principale attention sur la nature de cette plante, & lui accorder dans nos plantations tout l'espace qu'elle exige pour s'étendre? Si tant est, qu'on veuille se mettre dans le cas d'en attendre une riche récolte, ne devroit-on pas donner à nos seps de vignes, en les transplantant, une largeur & une hauteur qui fournissent à leur séve assez de place pour s'étendre en tous les sens? Pourquoi les seps qu'on fait croître en treille le long des murs & des maisons, en portent-ils une plus grande quantité de raisins? C'est un préjugé de croire que les terreins montagneux sont les seuls qui conviennent au vignoble; la vigne vient également bien dans les endroits bas & dans les endroits élevés; peut-être mieux dans les premiers, où elle n'est pas privée aussi facilement de l'humidité si nécessaire à sa réussite; pourvu qu'on ne veuille point oublier que la vigne est une plante grimpante, & qu'il faut la traiter en conséquence; elle ne manquera pas pour lors au printems de feuilles qui garantiront les jeunes pousses des impressions du froid. Rien de plus étonnant que de voir la quantité de raisins que donnent les vignes du Ghilan. On a des exemples qu'un seul sep peut fournir un seau (huit stoffes) de moût. Les raisins sont en partie rouges, en partie blancs, mais le nombre des premiers est plus considérable. Il est seulement dommage qu'on ignore dans ce pays la maniere de le traiter convenablement, & qu'en conséquence les vins qu'on en tire ne soient ni singuliérement bons, ni de garde. Mais il n'y a rien à désirer en revanche à la bonté des eaux-de-vie qu'on en distille en très-grande abondance. Elles surpassent même à cet égard celles de France: l'on en fait du punch excellent, & des liqueurs qui ne le cédent en rien à celles de Dantzig.

Quoique le Ghilan ne fournisse pas une bien grande variété dans les animaux qu'il nourrit, chaque genre semble y avoir ses places assignées. On y voit la *Chevre sauvage*, (*Capra hircus*), le *Paseng*, (*Capra bezoartica*), & le *Mouton sauvage*, (*Ovis orientalis*), gravir les escarpemens & les lieux les plus froids des montagnes. Les forêts abondent de sangliers, de cerfs, de chevreuils & de tigres; le porc-épic & le blaireau s'y creusent aussi leurs habitations souterraines; l'on y rencontre pareillement l'écureuil, la marte & la

fouine; l'hermine ne se fait voir que dans les endroits les plus élevés. On apperçoit par-ci-par-là des ours & des loups. Pour des renards il n'y en a point du tout, mais ils sont remplacés par le turbulent schakal, dont les hurlemens sont si insupportables. On ne trouve pas non plus dans tout le Ghilan la moindre trace de ces animaux affectés aux Steppes, dont la Russie fourmille. Et quoique les terreins marécageux de cette province offrissent au rat-musqué une habitation bien agréable pour lui, il ne s'en trouve aucun dans cette contrée; mais l'on se rappellera qu'on les perd déja de vue dans les districts du bas Wolga. Il y a beaucoup de lievres dans les bois & sur les hauteurs couvertes de buissons. Nos voyageurs ne croyent pas sur-tout qu'il y ait un pays dans l'univers plus infecté de crapauds, de grenouilles, de lézards, de serpens, &c. que le Ghilan & le Masanderan. Les coassemens continuels des grenouilles & des crapauds y sont aussi incommodes à l'oreille, que les piquures cuisantes des cousins à la peau. Quant aux *Animaux domestiques*, ils différent peu de ceux d'Europe. On n'y tient pas beaucoup de chameaux, à cause que les feuilles de buis, qu'ils aiment beaucoup, les font crever presque sur-le-champ, ce qui fournit une nouvelle preuve qu'une

même nourriture, peut être très-innocente pour tel animal, tandis qu'elle sera très-funeste à tel autre: car ces mêmes feuilles de buis font journellement les délices du porc-épic. Les moutons qu'on éleve dans la province sont généralement à large queue. Les buffles y sont très-communs; cependant on y éleve aussi de nos bœufs. Quant aux ânes & aux mulets, tout le pays en abonde.

Les Persans sont les premiers à convenir que les chevaux arabes sont les meilleurs de tout l'univers; & ils avouent en même tems qu'ils n'en ont qu'un petit nombre qui soit de véritable race arabe, & que leurs chevaux en général sont plutôt une race mêlée de turcumans, de moganiens, de schaisawoniens & de gorskiens. Ils regardent ceux du Masanderan comme médiocrement bons; ce sont les turcumans qui sont réputés les meilleurs. Ils alléguent pour raison de ce qu'ils ne font pas hongrer leurs chevaux; qu'un cheval hongre n'est pas propre pour la guerre, & que les chevaux entiers montrent bien plus d'intrépidité & de courage dans un combat. On ne sauroit imaginer le soin que les Persans prennent de leurs chevaux; qu'un Persan soit en danger de perdre sa maison, ses effets, son bien même; pourvû qu'il puisse sauver son écurie, le voilà content. Son unique soin cha-

que jour eſt de voir que rien ne manque à ſon cheval, qu'il ſoit nourri comme il doit l'être & tenu bien proprement. Les bons chevaux perſans ſont effectivement excellens, & le diſputent à tous les autres pour la vîteſſe à la courſe. On prétend que les Perſans ont une méthode particuliere pour les dreſſer à courir avec une vîteſſe ſurprenante: c'eſt, dit-on, en les affamant. Lorſqu'ils ont un excellent cheval, qui s'eſt fait une réputation extraordinaire d'agilité, ils lui retranchent petit à petit de ſa nourriture accoutumée. La choſe eſt pouſſée ſi loin que ſon repas ſe réduit à la fin à une poignée d'orge, & qu'on diroit à le voir qu'il ne lui reſte plus que la peau & les os. Le jour qu'il doit courir, on ne lui donne ni à boire, ni à manger. On choiſit pour la carriere qu'il doit fournir, une étendue de 100 à 120 werſts, que le cheval doit parcourir en cinq quarts-d'heure, ou tout au plus en une heure & demie. On place ſur le coureur un jeune garçon, à peine en état de le conduire, & qui le monte ſans ſelle, ni bride, crainte qu'elles n'embarraſſent le cheval dans ſa courſe. Ceux qui ſe procurent ce divertiſſement vont attendre le cheval à l'endroit déſigné, & ont avec eux de la muſique. Auſſi-tôt que cet animal vient à l'entendre, ſachant qu'elle lui indique le but où il doit

arriver, il ramaſſe toutes ſes forces pour l'atteindre avec une vîteſſe qui eſt preſqu'incroyable. On lui rend enſuite ſa nourriture dans la même proportion dans laquelle on la lui a diminuée, juſqu'à ce qu'il ait rattrapé ſa portion accoûtumée. Les bons chevaux perſans ont l'air fier, comme des chevaux manégés, quoiqu'on ne connoiſſe point dans ce pays-là les écoles d'équitation. Un cheval médiocre peut valoir cent roubles, & le prix augmente, en proportion de ſa bonté, juſqu'à 300 & au-delà.

Enfin M. Gmelin partit de *Räſcht* le 18 Août pour ſe rendre par *Lagiſchan*, *Rudizar*, *Säkalarut & Schataſſär*, dans le diſtrict de *Tenkabun* à *Maſanderan*. Il y a ſur toutes les grandes routes de la Perſe des *Rachtars*; ce ſont des barraques où l'on fait payer le péage, non-ſeulement d'un diſtrict à un autre diſtrict, mais même d'une ville à un autre ville. Tout voyageur eſt obligé d'y produire un certificat qui conſtate qu'il a acquitté le péage au bureau précédent. On rencontre dans le diſtrict de *Tenkabun*, qui appartient au Kan d'Amberlin, prince gorskien, de pareils Rachtars, & tous les marchands qui vont du Ghilan à Maſanderan, ſont forcés d'y dépoſer leur tribut, qui, déja fort par lui-même, devient encore plus inſupportable par

les exactions en tous genres & des plus criantes que les commis au péage exercent impunément sur les voyageurs.

Le premier village du Masanderan que nos voyageurs atteignirent, s'appelle *Serdan;* mais ils ne rencontrerent pas un seul habitant, ni dans ce village, ni dans aucun autre, parce qu'ils étoient encore tous dans la montagne, où ils vont passer tout l'été, tant pour se soustraire à l'excessive chaleur, que pour se livrer avec plus de facilité aux soins qu'exigent leurs bestiaux. Nos voyageurs essuyerent dans cette contrée une pluie de trois heures, dont l'eau avoit le goût tout à fait salé, & M. Gmelin en ayant fait recueillir, pour la soumettre ensuite à l'évaporation, au moyen de la chaleur du feu, ce qu'il exécuta à *Serdan*, il en obtint une assez grande quantité de sel de cuisine impur. Ainsi il y a des particules salines qui s'évaporent avec les parties aqueuses de-dessus la surface de la mer Caspienne; ou bien l'on doit supposer avec plus de vraisemblance, qu'il y a du sel en substance qui s'éleve de ce sol fort salé de sa nature, jusqu'au haut de l'atmosphére, d'où il retombe en dissolution. On observe aussi quelquefois des rosées salées dans le voisinage d'Astrakan & du Jaik.

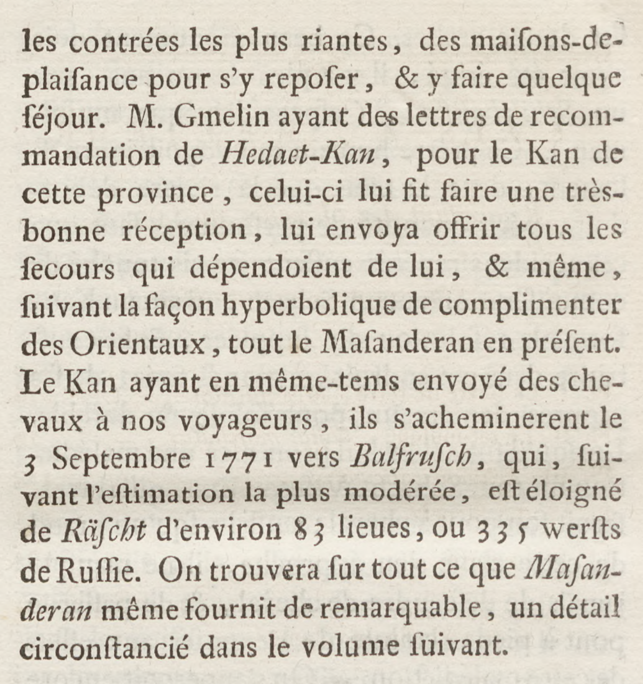
Lorsqu'on s'approche d'Amul, le pays,

qui jusques-là a été très-uniforme, devient plus beau; on quitte les bords de la mer Caspienne, & les montagnes s'éloignent. On compte deux cents cinquante rivieres grandes & petites, qui vont se jetter dans cette même mer, sur le chemin de *Rudizar* à *Masanderan*, & rendent souvent la communication très-difficile. Il est vrai que l'on comprend dans le nombre beaucoup de torrens, qui sont tellement à sec pendant l'été, qu'on a peine à trouver quelque trace de leur embouchure: mais il y en a d'autres d'une largeur & d'une profondeur considérable, qui se gonflent tellement au printems, de même que tous ces petits torrens, que les routes en sont quelquefois impratiquables des semaines entieres.

Amul est une ville très-agréable, située sur la riviere d'*Arasbei;* elle donne son nom à tout un district de la province de Masanderan. On prétend qu'il y a déja sept cents ans que cette ville fut bâtie par *Schach Subak*, dont le régne tombe dans les tems de l'empire des Sarrasins, & l'on ajoute que ce prince lui donna le nom d'*Amul*, à cause qu'il avoit une fille chérie qui s'appelloit ainsi. On dit encore que cette même ville dans le tems qu'elle fut bâtie, & plusieurs siecles ensuite, surpassoit en grandeur toutes les autres villes de la Perse. *Hanvay* se trompe lorsqu'il la place au

pied du mont Taurus, qui en est éloigné de cinq à six lieues. Ce même voyageur dit aussi qu'il a vu en passant par *Sari*, quatre temples, qu'il prend pour quatre de ces temples où les anciens *Guébres* offróient leurs sacrifices, & il s'étonne que les Persans laissent subsister de pareils monumens d'une religion qu'ils ont en horreur. Il y a dans *Amul* trois de ces prétendus temples, mais ce sont des *Gumbläs* ou tours sepulchrales d'autant de personnes d'un rang distingué, & dont chacune porte encore le nom de celui à la mémoire duquel elle a été érigée. On compte qu'*Amul* renferme environ 800 habitans, dont une moitié vit de la culture du riz & du coton, & l'autre du travail des forges de fer qui sont dans le voisinage. La nature produit le fer sur les montagnes voisines, comme dans le Ghilan, en très-grande abondance, & l'on peut de même s'en fournir sans beaucoup de travail, puisqu'il se présente au jour sur toute la montagne. Dans les endroits où il commence à devenir un peu rare, on le suit à la bêche, mais les Persans ne se livrent point à ce travail, tout léger qu'il est, à moins qu'ils n'y soient forcés par la nécessité. Le superbe pont de pierre, construit très-près d'*Amul*, sur la riviere d'*Arasbei* & qu'il faut traverser pour se rendre à *Balfrusch*, repose

sur douze arches. Ce beau monument doit avoir été érigé, il y a plus de 90 ans, par un *Schilchalistan*, (espece d'évêque musulman). Ce prêtre humain qui voyoit journellement, dans le tems que la riviere débordoit, périr quantité de personnes, sans que ces accidens répétés eussent jamais touché de commisération aucun Schach, ni aucun Kan, forma la résolution d'y suppléer, & fit construire dans cet endroit, à grands frais, de ses propres deniers un pont solide & durable. Lorsqu'il fut achevé, il prononça une malédiction sur tout Schach, Visir ou Kan, qui traverseroit son pont à cheval; aussi lorsqu'un grand de cette classe s'en approche, il ne manque jamais de descendre de cheval, & de passer le pont à pied, crainte de s'exposer aux effets de cette malédiction. --- On s'apperçoit encore qu'*Amul* a été mieux fortifié qu'aucune autre ville de la Perse; car son enceinte est encore pourvue de bons bastions, & ses remparts qui la rendent presque par-tout susceptible de défense, sont en bon état. Il subsiste encore dans le fauxbourg un grand palais à deux étages, qu'on dit avoir été bâti par *Schach Abas le grand.* Ce prince se plaisoit singuliérement à *Masanderan*, & pour rendre ses voyages d'*Ispahan* vers cette ville plus agréables, il fit construire en divers endroits sur la route, dans



les contrées les plus riantes, des maisons-de-plaisance pour s'y reposer, & y faire quelque séjour. M. Gmelin ayant des lettres de recommandation de *Hedaet-Kan*, pour le Kan de cette province, celui-ci lui fit faire une très-bonne réception, lui envoya offrir tous les secours qui dépendoient de lui, & même, suivant la façon hyperbolique de complimenter des Orientaux, tout le Masanderan en présent. Le Kan ayant en même-tems envoyé des chevaux à nos voyageurs, ils s'acheminerent le 3 Septembre 1771 vers *Balfrusch*, qui, suivant l'estimation la plus modérée, est éloigné de *Räscht* d'environ 83 lieues, ou 335 werfts de Russie. On trouvera sur tout ce que *Masanderan* même fournit de remarquable, un détail circonstancié dans le volume suivant.



AVIS AU RELIEUR

Regardant les planches du tome I.

NB. On peut avoir ces figures, ou en noir, ou enluminées, à la maniere de notre fameux Peintre *Aberli*.

EXPLICATION DES PLANCHES

du tome II.

TABLE DES MATIERES

pour le tome I.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

K

L

M

N

O

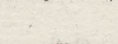


TABLE DES MATIERES

pour le tome II.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

K

Momie

R

S

T

U

V

W

Z

Fin du tome second.

Russia

Itinerar

